



Froid aux Yeux

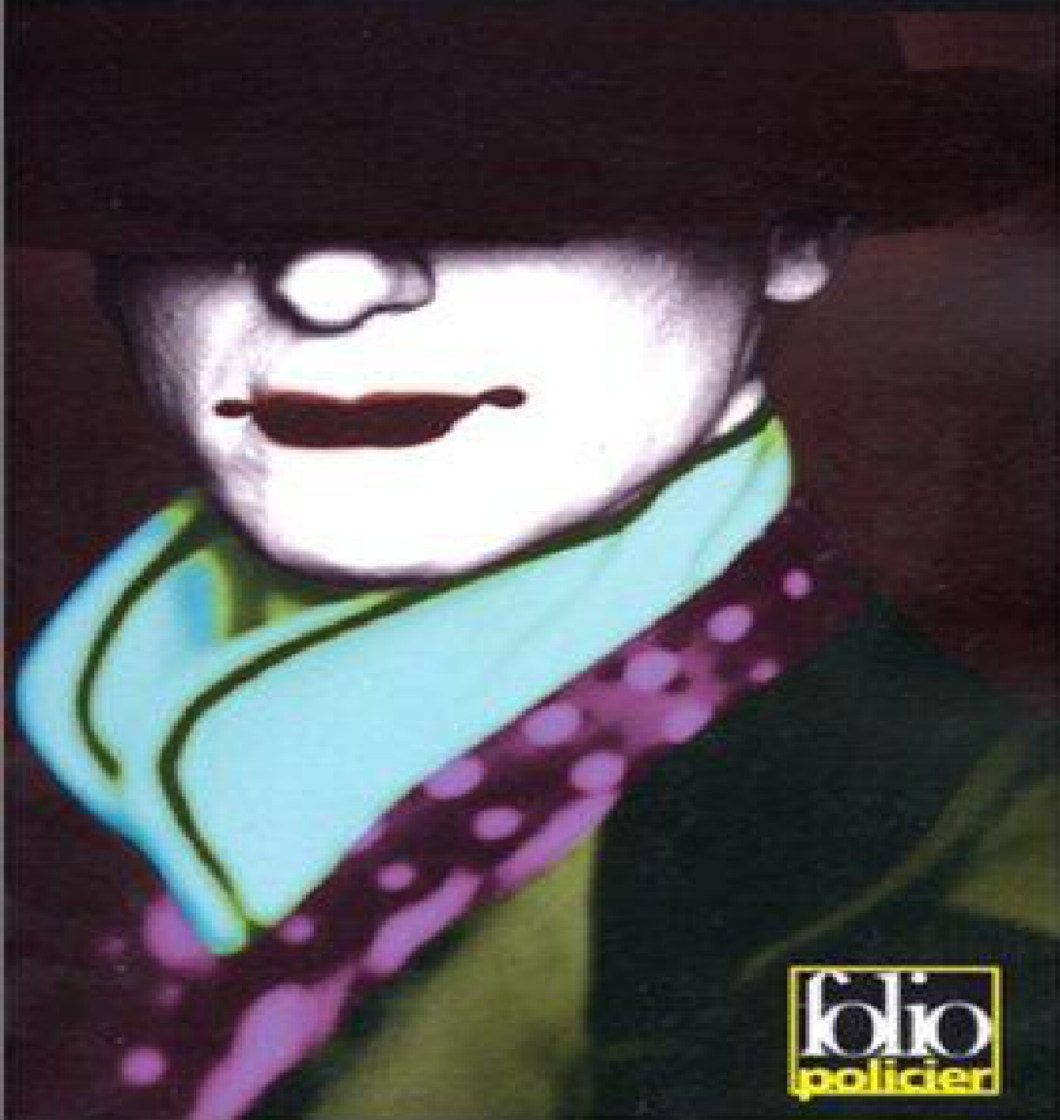
John Sandford

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

John Sandford

Froid aux yeux



folio
policier

John Sanford

Froid aux yeux

Chapitre premier

Carlo Druze était un tueur intégral.

Il déambulait sous les chênes aux branches dénudées, le long du vieux trottoir granuleux aux pavés lézardés et disjoints. Il avait pleinement conscience de l'environnement. Dans son dos, près du coin de la rue où était garée sa voiture, une odeur de cigare flottait dans la fraîcheur de l'air nocturne ; trois mètres plus loin, il avait capté une zone parfumée, déodorant ou parfum bon marché. Une chanson rythmée de Mötley Crüe descendait d'une chambre en étage : parfaitement audible du trottoir, la musique devait être assourdissante à l'intérieur.

Deux pâtés de maisons plus loin, sur la droite, un store beige transparent recouvrait une fenêtre éclairée. Il observa la fenêtre, mais rien ne bougea. Un flocon de neige vagabond voleta près de lui, suivi d'un autre.

Druze pouvait tuer sans éprouver le moindre sentiment mais il n'était pas idiot, il faisait attention. Il n'avait pas l'intention de finir ses jours en prison. Aussi marchait-il d'un pas nonchalant, les mains dans les poches, tel un homme qui a tout son temps. Observer. Percevoir. Le col de son blouson de ski relevé jusqu'aux oreilles sur les côtés, et jusqu'au nez à l'avant. Une casquette de marin, en laine bleu marine, enfoncée jusqu'aux sourcils. S'il rencontrait quelqu'un — un type qui promenait son chien, un jogger noctambule — il ne verrait que ses yeux.

Depuis l'entrée de la ruelle, il pouvait voir la maison qui était sa cible, et derrière, le garage. Personne dans la ruelle, pas le moindre mouvement. Quelques poubelles ressemblant à des champignons bosselés en plastique attendaient d'être rentrées. Quatre fenêtres étaient allumées au rez-de-chaussée de la maison-cible, et deux autres à l'étage. Pas de lumières dans le garage.

Druze ne jeta pas de coup d'œil alentour. Il était trop bon comédien pour cela. Il était peu probable qu'un voisin fût en train de regarder, mais savait-on jamais ? Un petit vieux solitaire, debout derrière sa fenêtre, un châle en étamine de fil jeté sur ses épaules étriquées... Druze se l'imaginait très bien, et s'en méfiait. Ce quartier était habité par des riches et Druze était un étranger dans l'obscurité.

Tout geste furtif serait aussi déplacé qu'une réplique ratée sur scène, et aussitôt remarqué. Les flics ne se trouvaient qu'à une minute de là.

Druze pénétra dans l'univers plus sombre de la ruelle d'un pas tranquille, sans précipitation, et descendit vers le garage. Celui-ci était relié à la maison par un passage vitré. Au bout du passage, une porte qui ne devait pas être fermée à clé ouvrait directement sur la cuisine.

« Si elle ne se trouve pas dans la cuisine, elle sera dans la salle de loisirs, en train de regarder la télévision », avait dit Bekker, le visage illuminé, frémissant sous la pression d'un plaisir incontrôlé. Il avait dessiné le plan de la maison sur une feuille de carnet, traçant les couloirs avec son stylo-mine. La pointe du crayon avait tremblé sur le papier, laissant derrière elle un sillage de graphite indécis et sinueux. « Seigneur, comme j'aimerais pouvoir être là pour assister à la scène. »

Druze sortit la clé de sa poche en tirant sur la ficelle. Il avait attaché la ficelle à un passant de sa ceinture, pour ne pas risquer de perdre la clé dans la maison. Il saisit le bouton de la porte de sa main gauche gantée et tourna. Fermée. La clé l'ouvrit sans difficulté. Il referma la porte derrière lui et resta debout dans le noir, aux aguets. Un imperceptible froissement ? Une souris dans le grenier ? Le bruit du vent balayant les tuiles du toit. Il attendit, à l'écoute.

Druze était un troll. Enfant, il avait été gravement brûlé. Certaines nuits, les mauvaises nuits, le souvenir envahissait sa tête de manière incontrôlable et il s'assoupissait misérablement, se tortillant dans ses couvertures, sachant ce qui arrivait, terrifié. Et il se réveillait dans son lit d'enfant, cerné par le feu. Sur ses mains et son visage, coulant comme du liquide dans son nez, ses cheveux, avec sa mère qui hurlait, jetait de l'eau et du lait, et son père qui battait des bras, poussait des cris, bon à rien...

Ils ne l'avaient emmené à l'hôpital que le lendemain. Sa mère l'avait enduit de saindoux, espérant n'avoir rien à payer, et Druze avait hurlé toute la nuit durant. Mais le matin, en voyant son nez à la lumière du jour, ils l'avaient emmené.

Il était resté quatre semaines à l'hôpital du comté, criant de douleur quand les infirmières lui faisaient prendre des bains, enlevaient ses peaux mortes, lorsque les médecins effectuaient des greffes de peau. Ils avaient été moissonner la peau sur ses cuisses — il devait se rappeler le mot pendant des années, moissonner, c'était resté incrusté dans son esprit comme une tique — et l'avaient utilisée pour lui raccommoder le visage.

Quand ils eurent terminé, il avait l'air mieux, mais certainement

pas bien. Ses traits semblaient avoir été soudés ensemble, comme si on lui avait enfilé un bas de nylon invisible sur la tête. Pour la peau, ce n'était guère plus réussi, un puzzle de cuir décoloré, gravillonné, ressemblant à un ballon de football. Son nez, les chirurgiens l'avaient retapé du mieux qu'ils avaient pu, mais il était trop court, avec les narines dilatées, semblables à des phares noirs. Les lèvres étaient raides et pincées, avec une tendance à se dessécher. Il les pourléchait inconsciemment, sa langue dardant toutes les dix secondes avec une agilité de lézard.

Les médecins lui avaient donné un nouveau visage mais ses yeux restaient bien à lui.

Ils étaient carrément noirs, opaques, comme la peinture délavée des yeux de ces Indiens en bois que l'on trouve devant les bureaux de tabac. Ses nouvelles connaissances pensaient parfois qu'il était aveugle, ce qui n'était pas le cas. Ses yeux étaient le miroir de son âme : Druze n'en avait plus depuis la nuit où il avait été brûlé.

Le garage était silencieux. Personne n'appela, aucune sonnerie de téléphone ne retentit. Druze glissa la clé dans sa poche de pantalon et sortit de sa veste un stylo-torche noir en aluminium godronné de dix centimètres de long. A la lumière de l'étroit faisceau, il contourna la voiture et se fraya un chemin parmi le fourbi qui encombrait le garage. Bekker l'avait prévenu, la femme s'adonnait au jardinage. La moitié inutilisée du garage était remplie de pelles, de râteliers, de faux, de truelles, de pots d'argile rouge plus ou moins cassés, de sacs d'engrais et de conteneurs de terre de bruyère. Un motoculteur jouxtait une tondeuse à gazon et un souffleur de neige. L'endroit sentait pour moitié la terre et pour moitié l'essence, un mélange âcre et fermenté qui le ramenait à son enfance. Druze avait grandi à la ferme, dans la pauvreté, habitant une remorque avec une réserve de propane, plus proche du poulailler que du bâtiment principal. Il connaissait bien les jardins potagers, les vieilles machines suintant l'huile, la puanteur du fumier.

La porte qui séparait le passage vitré du garage était fermée mais pas verrouillée. Le passage proprement dit mesurait un peu moins de deux mètres de large et était aussi encombré que le garage. « Elle l'utilise comme serre pour les primeurs, avait dit Bekker. Attention aux plants de tomates du côté sud, il y en aura partout. Vous aurez besoin d'allumer mais elle ne pourra voir la lumière ni de la cuisine ni de la salle de loisirs. Vérifiez les fenêtres sur la gauche. C'est le bureau, elle pourrait vous voir de là. Mais elle ne sera pas dans le bureau. Elle n'y va jamais. Vous serez tranquille. »

Bekker était un planificateur méticuleux, ravi par la précision de son travail. En promenant Druze le long du plan à la pointe de son crayon, il s'était arrêté une fois pour rire. Son rire était vraiment son trait le plus désagréable, s'était dit Druze. Dur, irritant, il évoquait le croassement d'un corbeau poursuivi par des effraies.

Druze franchit le passage sans encombre, avançait avec précision vers la vitre éclairée de la porte qui se trouvait au bout. Il était corpulent mais sans un poil de graisse. En fait, c'était un athlète : il savait jongler, danser, se tenir en équilibre sur une corde, sauter en l'air et faire claquer ses talons puis atterrir si légèrement que le public n'entendait que le cliquetis des talons, aussi net qu'un mot prononcé à voix haute. À mi-chemin, il entendit une voix et s'arrêta.

Une voix qui chantait. Douce, naïve, comme en ont les choristes au lycée. Une voix de femme, mais les paroles étaient inaudibles. Il reconnut l'air, sans pouvoir retrouver le titre. Un truc des années soixante. Une chanson de Joan Baez, peut-être. L'objectif se rapprochait. Il ne doutait pas un instant de réussir son coup. Tuer Stéphanie Bekker serait aussi aisé que de trancher la tête d'un poulet ou d'égorger un porcelet. Un simple cochon de lait, songea-t-il. Tout ça, c'est de la viande...

Druze avait déjà commis un meurtre, il y avait plusieurs années de cela. Il en avait parlé à Bekker, devant une bière. Ce n'était pas une confession, juste une histoire qu'il racontait. Et aujourd'hui, tant d'années plus tard, cela lui apparaissait davantage comme un accident que comme un meurtre. Et même moins que ça : comme une scène issue d'un film à demi oublié, un film dont on n'arriverait pas à se rappeler la fin. Une fille dans un asile de nuit à New York. Une pute, peut-être, une droguée, sûrement. Elle avait commencé à l'emmerder. Comme personne n'y faisait attention, il l'avait tuée. Quasiment pour tenter l'expérience, voir si cela provoquerait une réaction en lui. Rien.

Il n'avait jamais su le nom de la fille et doutait de pouvoir retrouver l'asile, si d'aventure il existait encore. À l'époque, il ne savait probablement même pas dans quelle semaine de l'année on se trouvait. Quelque part en été, il faisait très chaud et tout puait, le lait tourné et les laitues pourrissantes dans les poubelles sur le trottoir...

« Cela ne m'a rien fait, avait-il dit à Bekker qui le pressait de parler. Ce n'était pas comme-Merde, ce n'était comme rien. Mais pour sûr que ça lui a fermé son clapet, à cette conne.

— L'avez-vous frappée ? Au visage ? »

Bekker insistait, le regard de la science. C'était, selon Druze, le moment où ils étaient devenus amis. Il se rappelait la scène avec une précision lumineuse : le bar, l'odeur de cigarettes, les quatre lycéens de l'autre côté de l'allée, assis devant une pizza, riant pour des bêtises... Bekker portait un chandail en mohair abricot, un de ses préférés, qui encadrait son visage.

« Je l'ai balancée contre un mur, elle a rebondi... », avait dit Druze, voulant faire impression. Encore une nouvelle sensation. « Quand elle s'est effondrée par terre, je l'ai allongée sur le dos, j'ai passé un bras autour de son cou et crac, c'était fini. Son cou a tout simplement cédé. Ça fait le même bruit quand on mord par accident dans un morceau de cartilage. J'ai enfilé mon pantalon et franchi le seuil...

— Vous aviez peur ?

— Non. Pas après avoir quitté les lieux. Quelque chose d'aussi simple... que peuvent faire les flics ? Vous sortez de là. Une fois que vous êtes au bout de la rue, ils n'ont plus aucune chance.

Et dans cette saleté d'endroit, il se peut qu'ils ne l'aient même pas trouvée avant deux jours, et encore, à cause de la chaleur. Je n'avais pas peur, j'étais plutôt, disons... pressé.

— C'est une bonne chose. »

L'approbation de Bekker lui faisait le même effet que les applaudissements, mais en mieux, plus dense, plus concentré. C'était pour lui seul. Il avait eu l'impression que Bekker aussi avait quelque chose à avouer, mais qu'il s'était retenu. Au contraire, l'homme lui avait demandé :

« Vous n'avez jamais recommencé ?

— Non. Ce n'est pas que j'y prenne vraiment... plaisir. »

Bekker l'avait dévisagé pendant quelques secondes, puis avait souri.

« Ça, c'est une histoire, Carlo ! »

Il n'avait pas éprouvé grand-chose en tuant la fille. Et il n'éprouvait pas grand-chose en cet instant, traversant tel un fantôme le passage obscur, approchant du but. De la tension, un peu de trac, mais aucune répulsion à l'égard de la tâche à accomplir.

Une autre porte l'attendait au bout du passage, en bois, avec une vitre à hauteur des yeux. Si la femme était assise à table, avait dit Bekker, elle lui tournerait probablement le dos. Et si elle était devant l'évier, le four ou le réfrigérateur, elle ne pourrait pas le voir du tout.

La porte s'ouvrirait doucement, pas de problème, mais s'il hésitait, elle risquait de sentir l'appel d'air frais.

Quel était donc le titre de cette chanson ? La voix de la femme flottait autour de lui, étrange murmure dans l'air nocturne. Druze avança tout doucement et jeta un coup d'œil par la vitre. Elle n'était pas assise à table. Il n'y avait que deux chaises rustiques en vue. Il empoigna fermement le bouton de la porte, leva un pied, essuya la semelle de sa chaussure sur sa jambe de pantalon, et répéta le même mouvement avec l'autre pied, sur l'autre jambe. Si des gravillons s'étaient coincés dans les rainures de ses chaussures de sport, ils risquaient de le faire repérer en crissant sur le sol carrelé. Bekker avait suggéré qu'il s'essuie, et Druze était de ces hommes qui apprécient les répétitions.

Sa main gantée n'avait pas quitté le bouton de la porte. Il le tourna silencieusement, aussi lentement que la grande aiguille d'une horloge. C'est alors qu'elle chanta : Quelque chose, Angelina, *ta-dum*, Angelina. Au revoir, Angelina ? Elle avait une vraie voix de soprano, qui sonnait comme un carillon-

La porte était aussi silencieuse que l'avait annoncé Bekker. Son visage s'enfonça dans l'air chaud comme dans un coussin de duvet ; le bruit d'un lave-vaisselle, et Druze fut à l'intérieur, la porte refermée derrière lui, ses semelles glissant sans bruit sur le sol dallé. Juste devant se trouvait le bar réservé au petit déjeuner, en Formica blanc moucheté, avec, à l'extrémité la plus éloignée de lui, une rose à tige courte sortant d'un vase à base renflée, au centre une tasse et sa soucoupe, et, tout près de lui; une bouteille en verre émeraude, souvenir d'un voyage au Mexique, avait dit Bekker. Soufflée à la main et lourde comme une pierre, avec un col trapu.

Soudain, Druze se déplaça rapidement, vers l'extrémité du bar, une avalanche en noir, la femme apparaissant brusquement sur sa gauche, debout devant l'évier, lui tournant le dos et chantant. Ses cheveux noirs tombaient librement sur ses épaules, un déshabillé diaphane en soie bleue effleurait doucement ses hanches. Elle le sentit arriver au dernier instant, captant peut-être un courant d'air, du froid, et se retourna. *Quelque chose cloche* : Druze fonça sur la femme de Bekker, il était trop tard pour changer de tactique, et il savait que quelque chose clochait...

Un homme dans la maison. Sous la douche. Qui va arriver.

Stéphanie Bekker avait chaud, elle se sentait bien, légèrement humide de la douche qu'elle-même venait de prendre, une perle d'eau qui la chatouillait en tombant sur son épine dorsale, entre les omoplates... Ses aréoles étaient sensibles, mais ce n'était pas désagréable. Il s'était pourtant

rasé, mais pas assez récemment... Elle sourit. Quel idiot. Il n'avait pas dû suffisamment téter quand il était bébé-

Stéphanie Bekker sentit l'air froid dans son dos et se retourna pour sourire à son amant. Mais ce n'était pas lui. C'était la Mort. Elle demanda « Qui est-ce ? » et tout lui revint en un éclair, comme une poignée de cristaux : les plans pour la nouvelle société, les jours heureux aux lacs, le cocker qu'elle avait eu petite fille, le visage de son père labouré par la douleur après sa crise cardiaque, le fait qu'elle n'ait pas pu avoir d'enfants...

Et sa maison : le carrelage de la cuisine, les boîtes à farine anciennes, les étagères en fer forgé pour ranger les pots, la rose unique dans son vase à long col, rouge comme une goutte de sang...

Envolés.

Quelque chose qui cloche...

« Qui est-ce ? » dit-elle, pas très fort, se retournant à moitié, les yeux écarquillés, le sourire se figeant sur ses lèvres. La bouteille tournoya, fendant l'air comme une batte de base-ball en verre émeraude. Elle ébaucha un geste de la main. Trop tard. Trop petite. Trop délicate.

La lourde bouteille s'écrasa sur sa tempe en rendant un craquement mou, comme un journal imprégné de pluie qui tomberait sur la véranda. Sa tête fut projetée en arrière et elle s'effondra d'un coup, comme si ses os s'étaient volatilisés. L'arrière de son crâne heurta violemment l'arête du comptoir, et son corps bascula, pivota sur place.

Druze bondit sur elle, l'écrasant de son poids, la main sur sa poitrine, sentant la pointe de son sein sous sa paume.

Et il se mit à la frapper au visage, frapper, frapper-

La lourde bouteille se brisa. Il s'arrêta, aspira de l'air, releva la tête, mâchoires serrées, puis il modifia sa prise et abattit les bords tranchants sur ses yeux...

« Rajoutez-en », avait insisté Bekker. Il s'était comporté en entraîneur parlant d'une défense de trois-quarts ou d'une offensive de demis d'ouverture, levant le bras, comme s'il s'apprêtait à gueuler « C'est bon ! »... « Agissez comme agirait un drogué. Seigneur, ce que j'aimerais pouvoir être là. Et faites les yeux. N'oubliez surtout pas de faire les yeux.

— Je sais comment m'y prendre, avait dit Druze.

— Mais vous devez absolument faire les yeux... » Une petite goutte de salive commençait à sécher à la commissure de ses lèvres. Cela arrivait quand il était excité. « Faites les yeux pour moi... »

Quelque chose qui cloche.

Il y avait eu un autre bruit, mais il s'était arrêté. Tout en la tabassant, pendant qu'il enfonçait dans ses orbites la bouteille aux arêtes coupantes comme une lame de rasoir, Druze avait remarqué le déshabillé. Elle n'aurait pas dû porter ça par une nuit d'avril froide et venteuse, seule dans la maison. Les femmes étaient naturellement comédiennes, elles avaient un sens des circonstances qui dépassait la simple notion de confort. Elle n'aurait pas porté ce déshabillé si elle avait été seule...

Il la frappa au visage et entendit un pas lourd dans l'escalier. Il se retourna à moitié, se releva presque, surpris, bossu comme un golem, la bouteille dans sa main gantée. L'homme apparut au pied des marches, drapé dans une serviette. Plus grand que la moyenne, un peu trop enveloppé sans être vraiment gros. Calvitie naissante, des cheveux blonds humides, pas coiffés, sur les tempes. Le teint pâle, qui prenait rarement le soleil, la toison du torse déjà grise, les épaules émaillées de plaques roses à cause de la douche.

Il y eut un instant d'immobilité totale, puis l'homme marmonna « Mon Dieu » et décampa. Druze s'élança vivement derrière lui, perdit l'équilibre. Le sang était quasiment invisible sur le carrelage de la cuisine, rouge sur rouge, et il glissa, ses pieds dérapèrent. Il tomba de dos sur la tête de la femme, dont les traits écrabouillés s'imprimèrent sur sa veste noire. L'homme, l'amant de Stéphanie Bekker, était déjà en haut de l'escalier. C'était une maison ancienne, avec des portes en chêne. S'il s'enfermait dans une chambre, Druze ne parviendrait pas à enfoncer la porte assez vite. L'homme était peut-être déjà en train de composer le 911...

Druze laissa tomber la bouteille, comme prévu, fit demi-tour et franchit le seuil en courant. Il avait parcouru la moitié du passage vitré quand la porte claqua derrière lui, un bruit sec semblable à celui d'un coup de feu qui le fit sursauter. *La porte*, dit son subconscient, mais il était en train de courir, dispersant les plants de tomates sur son chemin. Sa main trouva le stylo-torche au moment où il quittait le passage. Aidé par la lumière, il traversa le garage en deux secondes, atteignit la ruelle et se força à ralentir l'allure. *Marcher*, MARCHER.

Dix secondes de plus et il était sur le trottoir, massif, voûté, le col relevé. Il monta dans sa voiture sans rencontrer âme qui vive. Une minute après avoir abandonné Stéphanie Bekker, il roulait.

N'y pensez plus.

Druze ne s'autorisa pas à penser. Tout avait été répété, il n'y avait pas de bavure. Coller au scénario. Se conformer au plan préétabli. Contourner le lac, suivre France Avenue puis la nationale 12, revenir

vers la boucle et prendre l'autoroute 1-94, descendre la 94 -jusqu'à St. Paul.

C'est alors qu'il pensa :

Il a vu mon visage. Mais bordel, qui était-ce donc ? Si rond, si rose, tellement surpris. Druze en frappa le volant de rage. *Comment cela avait-il pu arriver ? Bekker était tellement malin...*

Druze n'avait aucun moyen de deviner qui était l'amant, mais Bekker le saurait peut-être. Du moins, il devait avoir une idée sur la question.

Druze jeta un coup d'œil à la pendule de la voiture : 10 h 40. Dix minutes d'avance sur l'heure prévue pour le premier appel.

Il prit la sortie suivante, s'arrêta au magasin Super America et ramassa la pochette en plastique pleine de menue monnaie qu'il avait laissée sur le plancher de la voiture : il avait craint que les pièces ne fissent du bruit quand il entrerait chez Bekker. Un téléphone public était accroché à un mur extérieur et Druze, l'index enfoncé dans l'oreille pour isoler le bruit de la rue, composa le numéro d'un autre appareil public à San Francisco. Une voix enregistrée réclama des pièces, qu'il inséra. Une seconde plus tard, la sonnerie retentit sur la côte ouest. Bekker était là.

« Oui ? »

Druze était censé ne répondre que « Oui » ou « Non » et raccrocher. À la place, il dit : « Il y avait un type avec elle.

— Quoi ? »

Jusqu'à ce soir-là, il n'avait jamais entendu Bekker manifester d'étonnement.

« Elle avait baisé avec un mec, expliqua Druze. Je suis entré, je lui ai réglé son compte et le type est arrivé en bas de l'escalier, droit sur moi. D était vêtu d'une serviette de toilette.

— Quoi ? »

Il était plus que surpris, abasourdi.

« Réveillez-vous, pour l'amour du ciel. Et arrêtez de répéter "Quoi ?". On a un problème.

— Mais pour... la femme ? »

Il se ressaisissait, maintenant. Prenait garde à ne mentionner aucun nom.

« C'est un grand "oui". Seulement, le type m'a vu. L'espace d'une seconde. Je portais le blouson de ski et la casquette, mais avec ma

tête... Je ne sais pas ce qui était visible... »

Il y eut un long silence, puis Bekker dit :

« On ne peut pas en parler. Je vous rappellerai ce soir ou demain, selon ce qui arrive. Etes-vous sûr pour... la femme ?

— Ouais, ouais, je vous ai dit *Oui*.

— Eh bien, c'est déjà ça de fait, dit Bekker avec une évidente satisfaction. Laissez-moi le temps de penser au reste. »

Et il raccrocha.

En quittant le magasin, Druze chantonna, faux, les quelques mesures de la chanson *Ta-dum, Angelina, au revoir, Angelina*. Ce n'était pas ça, cette saleté d'air allait lui trotter dans la tête jusqu'à ce qu'il le retrouve. Il pourrait peut-être appeler une station de radio pour qu'ils la passent, ou quelque chose. La mélodie lui tapait sur le système.

Il engagea la voiture sur la 1-94, poursuivit sur la route nationale 280, puis la 1-35 W, la 1-694 et se mit à rouler vers l'ouest, vite, trop vite, se grisant de vitesse, le long de la rocade qui contournait les Cités jumelles^[1]. Ça lui arrivait de temps en temps, pour faire retomber la tension. Il aimait le sifflement du vent s'infiltrant par un interstice de la fenêtre, les vieilles rengaines à la radio. *Ta-dum...*

Le masque sanglant avait séché sur le dos de son blouson, désormais invisible. Il ne saurait jamais qu'il était là.

L'amant de Stéphanie Bekker entendit l'étrange martèlement au moment où il s'essuyait, après sa douche. C'était un bruit inhabituel, violent, arythmique, mais pas un instant il ne lui vint à l'esprit que Stéphanie s'était fait attaquer, qu'elle était en train de mourir sur le carrelage de la cuisine. Elle était peut-être occupée à déplacer quelque chose, l'un de ses lourds fauteuils anciens par exemple, à moins que, ne réussissant pas à ouvrir un bocal de conserve, elle fût en train de cogner le couvercle contre le comptoir — vraiment, il ne savait pas qu'en penser.

Il s'enveloppa d'une serviette de toilette et descendit voir. Il arriva en plein cauchemar : un homme au faciès de bête qui se penchait au-dessus de Stéphanie, la bouteille brisée tel un poignard dans sa main, ourlée de sang. Le visage de Stéphanie... Que lui avait-il dit au lit, une heure plus tôt ? Tu es belle, avait-il dit, un peu maladroitement, effleurant ses lèvres du bout des doigts, si belle...

Il l'avait vue par terre, avait pivoté sur place et s'était enfui en courant. *Que pouvait-il faire d'autre ?* avait demandé une partie de son esprit. La partie inférieure, la partie lézard qui se tapissait dans les

grottes, avait dit : *Lâche*.

Il avait remonté l'escalier au pas de course, la peur lui donnant des ailes. Il était sur le point de claquer la porte de la chambre derrière lui, Je s'enfermer à clé pour échapper à cette vision d'horreur, quand il entendit le troll refermer brutalement la porte du passage vitré. Il s'empara du téléphone, enfonça les touches, un 9, un 1. Mais pendant qu'il appuyait sur le 1, son esprit fonctionnait à toute allure. Il s'arrêta. Écouta. Pas de voisins, pas d'appels au milieu de la nuit. Pas de sirènes. Rien. Il regarda le téléphone et le reposa. Peut-être...

Il enfila son pantalon.

Il entrebâilla la porte, tendu, s'attendant à être assailli. Rien. Il descendit l'escalier, se déplaçant pieds nus, en silence. Rien. Prudemment, il entra à pas de loup dans la cuisine. Stéphanie était étalée par terre, sur le dos, on ne pouvait plus rien pour elle : le visage en bouillie, la tête déformée par les coups. Une mare de sang s'était formée autour d'elle sur le carrelage. Le tueur avait marché dedans, laissant des traces près de la porte, un bord et un talon de chaussure de sport.

L'amant de Stéphanie Bekker tendit la main pour lui toucher le cou et voir si son poulx battait encore, mais à la dernière seconde, révolté, il recula. Elle était morte. Il resta un instant debout à côté du corps, saisi par un pressentiment : les flics étaient sur le trottoir, ils remontaient l'allée, ils arrivaient devant la porte principale... Ils allaient le trouver là, debout à côté du corps comme l'innocent dans une série télévisée de Perry Mason, et le désigner du doigt, l'accuser de meurtre.

Il tourna la tête vers la porte d'entrée. Rien. Pas un bruit.

Il remonta à l'étage, réfléchissant à toute allure. Stéphanie lui avait juré qu'elle n'avait parlé à personne de leur liaison. Ses amis étaient des universitaires, des gens du quartier ou des milieux artistiques. Confier les détails d'une liaison à quiconque évoluant dans un de ces cercles aurait déclenché un raz de marée de ragots. Tous deux le savaient, et savaient que cela pouvait être catastrophique.

Il perdrait sa situation à cause du scandale. Stéphanie, pour sa part, avait une peur bleue de son mari ; ce qu'il aurait été capable de faire, elle ne voulait même pas l'envisager. C'était une bêtise de se lancer dans cette liaison, mais ni l'un ni l'autre n'avaient pu résister. Son mariage à lui était moribond, celui de Stéphanie, mort depuis longtemps.

Des sanglots lui remontèrent dans la gorge, il se contrôla, cela reprit. Il n'avait pas pleuré depuis son enfance et s'en sentait

maintenant incapable, mais des spasmes de douleur, de colère et de peur lui étreignaient la poitrine. Se contrôler. Il commença à s'habiller. Il était en train de boutonner sa chemise quand son estomac se rebella ; il fonça vers la salle de bains et vomit. Il resta agenouillé plusieurs minutes devant la cuvette, des contractions sèches déchirant ses muscles abdominaux jusqu'à ce que les larmes lui montent aux yeux. Puis, les spasmes persistant, il se releva et finit de s'habiller, sans se chausser. Il ne fallait pas faire de bruit, se dit-il.

Il dressa soigneusement l'inventaire de ses effets : portefeuille, clés, mouchoir, monnaie. Cravate, veste. Manteau et gants. Il s'astreignit à s'asseoir sur le lit et retraça mentalement son itinéraire dans la maison. Qu'avait-il touché ? Le bouton de la porte d'entrée. La table de la cuisine, la cuiller et l'assiette pour manger le clafoutis aux cerises de Stéphanie. Les boutons de porte de la chambre à coucher et de la salle de bains, les robinets, la lunette des toilettes...

Il prit un slip en coton dans la commode de Stéphanie, redescendit l'escalier et entreprit méthodiquement le tour de la maison en commençant par essuyer le bouton de la porte d'entrée.

Dans la cuisine, il ne regarda pas le corps. Il ne pouvait pas le regarder, mais il avait conscience de sa présence à la limite de son champ visuel, une jambe, un bras... assez pour contourner précautionneusement la flaque de sang.

Puis à nouveau dans la chambre et dans la salle de bains. Pendant qu'il essuyait la douche, il pensa à la grille d'écoulement. Les poils. Il tendit l'oreille. Silence. *Prendre le temps*. La grille était fixée par une simple vis de laiton. Il l'enleva avec une pièce de monnaie, essuya la canalisation aussi loin qu'il put avec du papier de toilette et la rinça avec le jet de la douche. Il jeta le papier dans la cuvette et actionna une fois, deux fois la chasse. Les poils : le lit. Il entra dans la chambre, secoué par une nouvelle vague de désespoir. Il allait sûrement oublier quelque chose.

Il arracha les draps, les jeta par terre, trouva une paire propre et passa cinq minutes à refaire le lit, disposant soigneusement les couvertures et la courtepoinette. Il essuya la table de nuit et la tête de lit, marqua une pause, regarda autour de lui.

Ça suffisait.

Il enroula le slip dans les draps sales, enfila ses chaussures et descendit l'escalier, le paquet de linge sous le bras. Il vérifia une dernière fois le salon, l'entrée et la cuisine. Ses yeux glissèrent sur le corps de Stéphanie...

Il n'y avait plus rien à faire. Il enfila son manteau et dissimula le

paquet de linge contre son ventre. Il était déjà pas mal enrobé, mais les draps le rendaient carrément gros : excellent. Si jamais quelqu'un le voyait-

Il sortit par la grande porte, descendit les quatre marches de ciment qui débouchaient sur la rue et longea l'interminable pâté de maisons jusqu'à sa voiture. Stéphanie et lui avaient été discrets et c'était cette discrétion qui pouvait maintenant le sauver. La nuit était froide, crachotant de la neige, et il ne rencontra pas âme qui vive.

Il roula jusqu'en bas de la colline, contourna le lac, prit Hennepin Avenue et repéra une cabine téléphonique. Il s'arrêta, saisit une pièce en se protégeant les doigts avec le slip et composa le 911. Se sentant à la fois furtif et ridicule, il enveloppa le combiné dans le slip avant de parler.

« Une femme vient d'être assassinée », confia-t-il à la standardiste.

Il donna le nom et l'adresse de Stéphanie. L'opératrice le pria de rester en ligne mais il raccrocha, essuya soigneusement le téléphone avec le slip et marcha jusqu'à sa voiture. Non. Regagna furtivement sa voiture, songea-t-il. Comme un rat. Ils ne le croiraient jamais, pensait-il. Jamais. Il appuya la tête contre le volant, ferma les yeux. Son esprit fonctionnait malgré lui.

Le tueur l'avait vu. Et le tueur n'avait rien d'un drogué ou d'un casseur à la petite semaine tuant dans un moment d'égarement. Il paraissait costaud, bien nourri, déterminé. Le tueur allait se lancer sur ses traces...

Il allait devoir communiquer d'autres détails aux enquêteurs, décida-t-il, faute de quoi ils s'intéresseraient de trop près à lui, l'amant. Il faudrait qu'il leur désigne le meurtrier. Ils découvriraient que Stéphanie avait eu des rapports sexuels, le médecin légiste saurait bien le leur dire...

Mon Dieu, s'était-elle lavée ? Oui, naturellement, mais s'était-elle bien lavée ? Resterait-il suffisamment de sperme pour faire une analyse d'A.D.N. ?

Ça, il n'y pouvait rien. En revanche, il était en mesure de communiquer à la police les renseignements nécessaires pour traquer le meurtrier. Imprimer une déclaration, la photocopier plusieurs fois de suite en modifiant la luminosité afin d'occulter les particularités de la machine-

Le visage de Stéphanie surgit de nulle part.

À un moment, il était en train d'échafauder des plans, l'instant suivant, elle était là, les yeux clos, la tête tournée sur le côté,

endormie. L'idée lui vint qu'il pouvait retourner là-bas, la trouver debout dans l'embrasure de la porte, découvrir que tout cela n'avait été qu'un cauchemar...

Il se sentit à nouveau la gorge serrée, la poitrine lourde.

Et alors, assis dans sa voiture, l'amant de Stéphanie pensa soudain : Bekker ? Était-ce lui qui avait fait ça ? Il mit le moteur en marche.

Bekker.

Cette chose qui se traînait sur le carrelage de la cuisine n'était pas tout à fait humaine. Pas vraiment humaine — plus d'yeux, le cerveau endommagé, perdant tout son sang — mais encore vivante, avec un objectif : le téléphone. Il n'y avait ni agresseur, ni amant, ni temps. Il n'y avait que la douleur, le carrelage froid et, quelque part, le téléphone.

La chose par terre se traîna jusqu'au mur où se trouvait le téléphone, tendit la main, la tendit désespérément, et n'y parvint pas. La chose était sur le point de mourir quand les ambulanciers arrivèrent, quand la vitre de la fenêtre vola en éclats et que les pompiers entrèrent par la porte.

La chose nommée Stéphanie Bekker entendit les mots « Mon Dieu » et quitta ce monde à jamais, laissant une seule empreinte sanglante sur le mur, à quinze centimètres en dessous du téléphone modèle Princess.

[1] Minneapolis, la plus grande ville du Minnesota, jouxte St. Paul, capitale de l'État. Elles forment une seule zone métropolitaine.

Chapitre 2

Del était grand, noueux, balourd. Il posa les jambes sur la banquette du box et son jean se releva sur ses chevilles, dévoilant les lacets qui couraient d'un oeillet à l'autre de ses chaussures montantes en cuir marron. Les chaussures étaient craquelées et couvertes de boue. Le genre de godasses que porterait un métayer, pensa Lucas.

Lucas termina son Coca-Cola light et jeta un coup d'œil vers la porte par-dessus son épaule. Rien.

« Ce salaud est en retard », dit Del.

Son visage vira au jaune, puis au rouge, éclairé par l'enseigne lumineuse Budweiser qui clignotait dans la vitrine.

« Il va arriver. »

Lucas intercepta le regard du barman et lui désigna sa boîte de Coca. Le barman acquiesça de la tête et plongea la main dans la glacière. C'était un gros type, au vaste ventre ceint d'un tablier constellé de taches de moutarde. Il apporta le Coca light d'une démarche dandinante.

« Un dollar », grommela-t-il. Lucas lui tendit un billet. Le barman dévisagea les deux hommes avec application, envisagea de leur poser une question, y renonça et retourna derrière son comptoir.

Ce n'était pas tant qu'ils étaient déplacés dans cet endroit, mais plutôt qu'ils étaient mal assortis, décida Lucas. Del portait un jean, un sweat-shirt d'un gris carcéral dont l'encolure était déchirée, un blouson en toile de jean, et des chaussures de bouseux. Le bandeau de lainage qui ceignait son front était constitué d'une cravate. Cela faisait une semaine qu'il ne s'était pas rasé et ses yeux évoquaient les tourbières des territoires du Nord-Ouest.

Lucas portait un bombardier en cuir sur un chandail en cachemire, un pantalon kaki et des bottes de cow-boy. Ses cheveux bruns, hirsutes, retombaient sur son visage carré et dur, tout pâle en cette fin d'hiver. La pâleur arrivait presque à cacher la cicatrice blanche qui zébrait son sourcil et sa joue. Elle n'était vraiment visible que lorsqu'il serrait les dents. Et là, elle creusait un sillon blanc sur blanc.

Leur box jouxtait une fenêtre qui avait été recouverte d'un film argenté de sorte que les clients puissent voir ce qui se passait dehors

sans que les passants les voient à l'intérieur du bar. Sous les fenêtres, des jardinières de fleurs alternaient avec des radiateurs encastrés. Les jardinières étaient garnies de pétunias en plastique enfoncés dans quelque chose qui ressemblait fort à de la sciure pour chats. Del mâchonnait du Dentyne à la cadence d'une barre toutes les cinq minutes. Dès qu'il avait terminé une barre, il balançait la boulette de chewing-gum épuisée dans la jardinière. Au bout d'une heure, une douzaine de boulettes de gomme rose y avaient atterri, tels des bourgeons de printemps parmi les fleurs artificielles.

« Il va arriver, répéta Lucas sans en être vraiment sûr. Il sera là d'un instant à l'autre. »

C'était un jeudi soir, les giboulées de printemps se succédaient sans répit et le bar avait l'air trop spacieux pour sa clientèle. Trois prostituées, deux Noires et une Blanche, avaient rapproché leurs tabourets de bar et buvaient de la bière en feuilletant un numéro du magazine féminin *Mirabella*. Chacune avait plié et glissé sous ses fesses son imperméable en vinyle luisant, couleur de rouge à lèvres. Les putes ne restaient jamais loin de leurs manteaux.

Au bout du comptoir, une femme blanche était assise toute seule. Elle avait des cheveux blonds frisottés, des yeux d'un vert aqueux et une longue bouche mince qui paraissait tout le temps sur le point de tressaillir. Elle se tenait voûtée, les épaules prêtes à recevoir une raclée. Encore une pute : elle descendait son gin avec une efficacité toute teutonne.

La clientèle mâle ne prêtait pas grande attention aux prostituées. Parmi les hommes, deux culs-terreux coiffés d'un chapeau de camouflage, dont l'un portait à la ceinture un fourreau pour couteau pliant, jouaient au billard électrique. Deux autres, qui, à les voir, étaient probablement du quartier, bavardaient avec le barman. Un cinquième, plus âgé, assis dans son coin devant une coupe de cacahuètes grillées, entretenait une rage chronique en caressant son verre de whisky. Il sirotait une petite gorgée, croquait une cacahuète et marmonnait ses griefs à l'intention de son pardessus. Au-delà du bar, une demi-douzaine de types et une seule femme occupaient un îlot, chaises rouillées, tables constellées de brûlures de cigarettes et nuage de fumée ; ils regardaient sur le câble les play-off du championnat de la National Basket Association.

« On n'a pas beaucoup parlé de crack à la télé, ces derniers temps », dit Lucas, essayant d'engager la conversation. Del avait été sur le point de dire quelque chose depuis le début de la soirée mais ne s'était toujours pas décidé à le lâcher.

« Les médias en ont trop dit là-dessus, répondit Del. Ils vont se

lancer sur une nouvelle drogue, maintenant. Il paraît que ce serait la blanche, en provenance de la côte ouest.

— Saloperie de blanche », dit Lucas en hochant la tête.

Il surprit son reflet dans la vitre. Pas si mal, se dit-il. On ne voyait ni la mèche grise au milieu des cheveux noirs, ni les cernes bleus sous les yeux, ni les rides qui creusaient de profonds sillons à la commissure des lèvres. Il ferait peut-être mieux de prendre un bout de cette vitre et de s'en servir comme miroir pour se raser.

« Si nous attendons encore longtemps, dit Del en regardant la pute ivre, elle va avoir besoin d'une perfusion de fric. »

Lucas avait muni la fille d'un billet de vingt dollars, et maintenant elle n'avait plus devant elle qu'une pile de petite monnaie.

« Il va arriver, répéta Lucas avec conviction. Ce salaud rêve de gloire.

— Randy n'est pas assez malin pour rêver.

— C'est pour bientôt, insista Lucas. Il ne va pas la laisser mariner ici jusqu'à la fin des temps. »

La pute était un appât. Del l'avait dénichée deux jours plus tôt en train de racoler dans un bar de St. Paul Sud et l'avait rapatriée à Minneapolis sur la foi d'un vieux mandat de détention de drogue. Lucas avait fait courir le bruit dans le quartier qu'elle clabaudait sur Randy pour couper à l'accusation de possession de cocaïne. Randy avait découpé en lamelles le visage d'une des balances de Lucas. La pute avait assisté à la scène.

« Tu écris toujours des poèmes ? demanda Del au bout d'un moment.

— Disons que j'ai un peu laissé tomber. »

Del secoua la tête.

« Tu n'aurais pas dû. »

Lucas considéra les fleurs artificielles dans la jardinière de la fenêtre et avoua tristement :

« Je deviens trop vieux. Il faut être jeune ou naïf pour écrire de la poésie.

— Tu as trois ou quatre ans de moins que moi, protesta Del, saisissant sa pensée.

— Ni toi ni moi ne sommes des enfants de chœur », dit Lucas.

Il essayait d'avoir l'air drôle, mais ça ne marchait pas.

« Je suis d'accord », répondit Del d'un ton sombre. Le flic des stupés avait toujours eu un air hagard. Il était un peu trop porté sur les amphétamines et, de temps en temps, il piquait du nez dans la coke. C'était lié à la profession : les gens des stupés n'étaient jamais à l'abri. Mais Del... Les poches sous les yeux étaient son trait le plus marquant, et puis il avait les cheveux gras, sales. Tel un chat atteint d'une maladie mortelle, il n'était plus capable de prendre soin de lui.

« Trop de connards. Je suis en train de devenir aussi moche qu'eux.

— Combien de fois avons-nous déjà eu cette conversation ? demanda Lucas.

— Une bonne centaine », répondit Del. D ouvrit la bouche, prêt à poursuivre, mais fut interrompu par une clameur soudaine venue du fond de la salle et une voix masculine qui criait : « Vous avez vu comment il a décollé, ce nègre ? » L'une des prostituées noires leva les yeux, le sourcil froncé, puis se replongea sans réagir dans la lecture de son magazine.

Del leva la main à l'intention du barman.

« Deux bières, lança-t-il. Vous avez des Leinies ? »

Le barman acquiesça de la tête et Lucas demanda :

« Tu ne crois pas que Randy va se pointer ? »

— Il commence à se faire tard, dit Del. Et si je continue à boire du Coca comme ça, il va falloir me faire une greffe de vessie. »

Les bières arrivèrent et Del demanda :

« Tu as entendu parler de ce meurtre, la nuit dernière ? La bonne femme sur la colline ? Battue à mort dans sa cuisine ? »

Lucas hocha la tête. Voilà donc ce que Del gardait sous son coude.

« Ouais. J'ai vu ça aux informations. Et j'ai entendu des bruits circuler au bureau...

— C'était ma cousine », poursuivit Del en fermant les yeux, laissant sa tête retomber comme d'épuisement. « Nous avons grandi ensemble, rigolé au bord de la rivière. Les premiers seins nus que j'aie vus pour de vrai, c'étaient les siens.

— Ta cousine ? » demanda Lucas en observant son interlocuteur. Les flics plaisantaient souvent sur la mort par souci d'autoprotection.

Plus la mort était grotesque, plus la blague était grossière. Il fallait faire gaffe à ce qu'on disait quand un copain perdait un membre de sa famille.

« Nous allions pêcher la carpe ensemble, mon vieux, tu te rends

compte ? »

Del se tourna pour pouvoir s'appuyer contre la jardinière. *Les souvenirs d'autrefois*. Lucas se dit que son visage barbu était aussi allongé et solennel que celui de James Longstreet, tel qu'il apparaissait sur un vieux cliché, après Gettysburg.

« Près du barrage Ford, à quelques rues de chez toi. Des branches d'arbre en guise de cannes à pêche. Une ligne en nylon tressé et de la pâte à pain comme appât. Elle est tombée d'un rocher, a glissé sur la mousse, a tout éclaboussé en atterrissant dans l'eau...

— Faut faire attention...

— Elle avait dans les quinze ans et portait un T-shirt sans soutien-gorge en dessous, poursuivit Del. Ça lui collait complètement au corps. Eh bien, tu ferais mieux de l'enlever, je lui ai dit, parce que de toute façon je vois tout. C'était juste pour blaguer et pourtant elle l'a enlevé. Le bout de ses seins était de la même couleur que les roses sauvages, mon vieux. Tu sais, le vrai rose pâle. J'ai bandé pendant deux mois après ça. Elle s'appelait Stéphanie. »

Lucas ne répondit pas tout de suite, observant le visage de l'homme qui lui faisait face. Puis il demanda :

« Tu ne t'occupes pas de l'enquête ?

— Non. Je suis pas bon pour ce genre de conneries, découvrir ce qui s'est passé. » Il leva les paumes en l'air, mimant l'incompétence. « J'ai passé la journée avec mon oncle et ma tante. Ils sont complètement bouleversés. Ils ne comprennent pas que je ne puisse rien faire.

— Qu'est-ce qu'ils veulent que tu fasses ? demanda Lucas.

— Arrêter son mari. Il est médecin à l'hôpital universitaire, répondit Del en avalant une gorgée de bière. Michael Bekker, un pathologiste.

— Stéphanie Bekker ? demanda Lucas, plissant le front. Ça me dit quelque chose.

— Ouais, elle était introduite dans les milieux politiques. Tu l'as peut-être rencontrée — elle faisait partie de ce groupe d'étude pour le comité des droits civiques, il y a quelques années. Mais le fait est qu'au moment où on l'a tuée, le mari était à San Francisco.

— Donc, il n'est pas dans le coup.

— À moins qu'il n'ait payé quelqu'un pour l'assassiner. » Del se pencha en avant, les yeux de nouveau ouverts. « Cet alibi me paraît un brin trop facile. Personnellement, je pense qu'il est un peu fêlé.

— Qu'est-ce que tu essaies de me dire ?

— Bekker n'est pas net. Je ne suis pas sûr qu'il l'ait tuée mais je crois qu'il en aurait été capable. »

Un homme en T-shirt se précipita au bar avec une poignée de billets, les jeta sur le comptoir, dit « On verra plus tard » et repartit en courant vers le téléviseur, trois bières en main.

« Il aurait un mobile ? » demanda Lucas.

Del haussa les épaules.

« Comme d'habitude. Le fric. Il estime être supérieur à tout le monde et ne comprend pas pourquoi il est pauvre.

— Pauvre ? Mais il est médecin...

— Tu sais ce que je veux dire. Il est médecin, il devrait être riche et voilà qu'il travaille à l'université pour seulement soixante-dix ou quatre-vingt mille dollars. Sa spécialité, c'est la pathologie, or ça n'attire pas des foules de clients...

— Hum. »

Dehors, sur le trottoir, de l'autre côté de la fenêtre, un couple blotti sous un parapluie ralentit le pas pour allumer un joint, se croyant à l'abri des regards. La femme portait une jupe blanche très courte et un blouson de cuir noir. La Porsche de Lucas était garée tout près. Quand ils arrivèrent à sa hauteur, l'homme s'arrêta pour l'examiner et passa le joint à la fille.

« Il faut prendre ses vitamines », dit Del en les regardant. Il tendit la main et traça rapidement un visage souriant dans la buée accumulée sur la vitre.

« J'ai entendu dire au bureau... qu'il y avait un type avec elle ? Avec ta cousine.

— Nous ne savons pas qui c'est, admit Del, le front soucieux. Il y avait quelqu'un avec elle. Ils venaient de baiser, nous le savons par le médecin légiste, et il ne s'agissait pas d'un viol. Et un type a téléphoné pour faire une déclaration...

— Une querelle d'amants ?

— Je ne pense pas. Apparemment, le meurtrier est entré par l'arrière de la maison, l'a tuée et est reparti par le même chemin. Elle se tenait devant l'évier, il y avait encore des bulles dans l'eau de vaisselle quand les pompiers sont arrivés et elle avait du savon sur les mains. Il n'y avait aucune trace de lutte, ni le moindre signe indiquant qu'elle ait pu résister. Elle lavait ses assiettes et soudain, pang.

— Non, ça n'a pas l'air d'une querelle d'amants.

— Non. Et l'un des policiers chargés des constatations sur la scène du crime se demandait comment le meurtrier, si ce n'était pas son petit Bijou, a pu l'approcher de si près sans qu'elle l'entende arriver. Ils ont examiné la porte et découvert que les gonds avaient été récemment huilés.

La semaine dernière ou la précédente, probablement.

— Ah, Bekker.

— Ouais. Mais ce n'est pas énorme, comme indice. »

Lucas réfléchit. Une rafale de pluie tambourina brusquement contre la vitre et disparut presque aussitôt, comme elle était venue. Une femme passa, abritée sous un parapluie de golf rouge.

« Écoute, dit Del. Je ne reste pas assis là seulement pour raconter des âneries... J'espérais que tu jetterais un coup d'œil à cette affaire.

— Ah, zut... Je déteste les meurtres. Et je n'ai pas fait des merveilles, récemment... répondit Lucas en levant la main en signe d'impuissance.

— C'est autre chose. Ce dont tu as besoin, c'est d'une affaire vraiment intéressante, insista Del en pointant son index vers le visage de son collègue. Tu es encore plus largué que moi, et Dieu sait si je suis une misérable épave.

— Merci... »

Lucas ouvrit la bouche pour poser une question et s'arrêta net : deux passants longeaient la fenêtre. Une femme à la peau café au lait, vêtue d'un imperméable mordoré et coiffée d'un chapeau de pluie à large bord, d'une couleur assortie à l'imper. Et un garçon blanc, grand et cadavéreux, portant un chapeau tyrolien orné d'une petite plume. Lucas se redressa sur son siège.

« Randy. »

Del regarda dans la rue et posa la main sur le bras de son copain.

« Du calme, d'accord ?

— C'était ma meilleure balance, mon vieux, avoua Lucas d'une voix rauque. Quasiment une amie.

— Foutaises. Du calme.

— Attends qu'il ait vraiment franchi le seuil. Tu y vas d'abord, en me couvrant. Il connaît mon visage. »

Randy entra le premier, les mains enfouies dans les poches de sa veste. Il prit une pose avantageuse mais personne ne lui accorda un regard. Il ne restait plus que douze secondes à jouer dans le match de

la N.B.A. et les Celtics perdaient d'un point alors qu'un de leurs joueurs, sur la ligne, s'apprêtait à tenter un tir à deux points. Toute l'assemblée avait les yeux rivés sur l'écran, en dehors de la pute ivre et du vieux râleur aigri qui marmonnait dans sa barbe.

Une femme entra derrière Randy et referma la porte.

Lucas sortit du box dans le sillage de Del. *Elle est superbe*, songea-t-il en regardant la femme par-dessus l'épaule de son copain et baissant aussitôt la tête. *Que peut-elle bien faire avec un minable comme Randy ?*

À dix-sept ans, Randy Whitcomb était un petit maquereau muni d'un couteau et d'un revolver, et à l'occasion d'une canne en prunier à pommeau doré. Il avait un long visage constellé de taches de rousseur et d'épais cheveux roux. Ses deux incisives supérieures étaient protubérantes et légèrement divergentes. Il s'ébroua comme un chien et les gouttes d'eau jaillirent de sa veste de tweed comme d'un atomiseur. Il était trop jeune pour porter une veste de tweed, bien trop frêle et désaxé pour un vêtement d'une telle qualité. Il s'approcha du bar et de la pute éméchée, s'arrêta, reprit sa pose avantageuse, cherchant à attirer son regard. La fille ne leva les yeux que lorsqu'il sortit sa main de sa poche et laissa tomber un décapsuleur sur le bar, faisant tomber quelques pièces de la pile de monnaie qu'elle gardait devant elle.

« Marie », gouailla Randy.

Le barman, alerté par son ton, leva les yeux vers lui. Del et Lucas se rapprochaient mais Randy ne leur prêta aucune attention. Il n'avait d'yeux que pour Marie.

« Marie, mon petit, lança-t-il d'une voix enjôleuse, il paraîtrait que tu as causé aux flics... »

Marie essaya de descendre de son tabouret, jetant des regards affolés en direction de Lucas. Le tabouret bascula en arrière et, perdant l'équilibre, elle se rattrapa de justesse au rebord du bar. Randy contourna l'angle d'un mouvement vif et fonça sur elle, mais Lucas était déjà dans son dos. Il posa une main entre les épaules du garçon et le propulsa brusquement contre le comptoir.

Le barman cria « Holà ! » et Del sortit sa plaque au moment où Marie s'effondrait par terre, pulvérisant son verre dans sa chute.

« Police. Que personne ne bouge ! » hurla Del. Il sortit un revolver noir à canon court de l'étui attaché à sa ceinture et le tint verticalement à hauteur de son visage, de façon que toutes les personnes présentes puissent le voir.

« Randy Ernest Whitcomb, petit marlou », déclara Lucas, poussant

Randy au milieu du dos tout en bloquant du pied les chevilles du garçon, « vous êtes en état...

Tandis que d'un bras il maintenait fermement Randy penché vers l'avant avec les pieds en retrait, cherchant de son autre main les menottes qui étaient dans sa poche, Randy cria « Non ! » et s'affala à plat ventre sur le comptoir.

Lucas voulut l'attraper par une jambe mais Randy se mit à ruer dans tous les sens. L'un de ses coups de pied atteignit Lucas au visage, en biais certes, mais douloureux tout de même et suffisamment fort pour le faire reculer.

Randy sauta par-dessus le comptoir, crapahuta sur toute sa longueur et se redressa à l'autre extrémité, s'empara d'une bouteille de vodka Absolut et d'un revers de la main frappa Del à la tête. Puis il se précipita vers le fond de la salle. Lucas le suivit à quelques pas, sachant que la porte de secours était fermée à clé. Randy se jeta dessus de toutes ses forces, essayant de l'enfoncer, et soudain, les yeux injectés, pivota sur place en brandissant un long stylet. C'était le dernier cri chez ces connards. Accrochés à la poche de poitrine de la chemise, ils avaient tout l'air de stylos-billes Cross. Une fois le capuchon enlevé, c'étaient des scalpels d'acier de quinze centimètres de long dont la pointe était affûtée de très méchante façon.

« Allez, espèce de putain de flic ! » hurla Randy à l'adresse de Lucas, l'aspergeant de salive. Ses yeux étaient gros comme une pièce de monnaie, sa voix hystériquement perchée. « Allez, viens, fils de pute, viens te faire découper...

— Pose cette saloperie de couteau par terre », cria Del, pointant son arme vers la tête de Randy. Lucas, jetant un coup d'œil à son copain, eut l'impression que le monde ralentissait. Le gros barman était toujours derrière son comptoir, les mains plaquées sur les oreilles, comme s'il suffisait de bloquer le bruit de la lutte pour qu'elle cesse. Marie s'était relevée et contemplait sa paume sanglante en poussant des cris perçants. Les deux bouseux s'étaient écartés du billard électrique et l'un d'eux, dont la pomme d'Adam montait et descendait comme une cabine d'ascenseur, était en train de tripoter le fourreau attaché à sa ceinture.

« Va te faire foutre, flic, bute-moi, glapit Randy en effectuant un pas latéral. Je suis un putain de mineur, bande de cons...

— Pose cette saloperie de lame, Randy », hurla Del une deuxième fois. Puis il regarda Lucas en coin et lui demanda : « Qu'est-ce que tu comptes faire, vieux ?

— Laisse-moi l'attraper, laisse-moi faire », dit Lucas, tendant le

doigt. « Le bouseux a un couteau. » Del se détourna pour voir et Lucas fit face à Randy, le fixant de ses yeux noirs et écarquillés, et lui demanda :

« Tu aimes bien tirer un coup, Randy ? »

Haletant, la langue pendante, hors de lui, celui-ci produisit une sorte de braiment :

« Tu parles, mec. Bien sûr.

— Alors, j'espère que tu as une bonne mémoire, parce que je vais t'enfoncer cette lame dans les testicules, mec. Tu as bousillé Betty avec cet ouvre-bouteilles. C'était une de mes copines. Je te cherchais.

— Eh bien, tu m'as trouvé, Davenport, fils de pute, allez, viens que je te découpe !» hurla Randy. Une de ses mains pendait le long de sa hanche, comme on le lui avait enseigné au centre de redressement pour délinquants juvéniles, et celle qui tenait le couteau était légèrement en retrait. Règle de combat chez les flics : si un connard armé d'un couteau s'approche de toi à moins de trois mètres, tu te feras taillader, que tu aies un flingue ou pas, que tu tires ou non.

— Doucement, mon vieux, doucement, cria Del en regardant le péquenaud.

— Où est la femme, où est la femme ?» se mit à crier Lucas, toujours face à Randy, les bras écartés en position de lutte classique.

« Près de la porte.

— Va la chercher.

— Écoute...

— Va la chercher. Je m'occupe de ce minable. »

Lucas fonça en avant, feinta de la droite, évita la main gauche de Randy qui tentait une ouverture. Quand celui-ci abattit la droite, qui tenait le couteau, Lucas empoigna la manche de sa veste, le déstabilisa et le frappa d'un crochet du droit au visage. Randy fut propulsé contre le mur mais continua de donner des coups de couteau dans le vide. Lucas lui balança un direct en pleine face.

« Lucas ! » s'écria Del derrière lui.

Mais l'atmosphère bleuissait, ralentissait, ralentissait... la tête du garçon rebondissait sur le mur, les bras de Lucas s'acharnaient sur lui, son genou remontant brusquement, puis son coude, et ses deux mains le martelant, un mouvement au ralenti, un magnifique enchaînement, toute une série d'enchaînements, un-deux-trois, un-deux, un-deux-trois, comme lorsqu'on s'entraîne avec le sac... le couteau par terre, s'éloignant de sa vue...

Soudain, Lucas se sentit reculer en chancelant. Il voulut se retourner et n'en fut pas capable. Le bras de Del lui enserrait le cou, le tirant en arrière...

Le monde alentour reprit sa vitesse normale. Les gens du bar contemplaient la scène dans un silence hébété, tous debout maintenant, leurs visages semblables à une série de timbres-poste sur une longue enveloppe sans adresse. Le match de basket continuait dans le fond, les hurrahs de la foule se déversant dans la salle en écho métallique.

« Bon Dieu ! soupira Del, cherchant son souffle. J'ai bien cru qu'il t'avait eu, avec son couteau, ajouta-t-il, d'une voix trop forte. Que personne ne touche à ce couteau, nous avons besoin des empreintes. Le premier qui le touche file en prison. »

Il tenait toujours Lucas par le col de son manteau.

« Ça va aller, mon vieux », dit Lucas.

Del lui demanda : « Tu es sûr ? » et aussitôt articula silencieusement : *Témoins*. Lucas hochla la tête et Del reprit à voix haute : « Tu n'as pas été touché ?

— Je crois que ça va, répondit Lucas.

— C'était de justesse, insista Del, toujours trop fort. Ce gamin était complètement cinglé. Tu as vu comme il a disjoncté, avec ce couteau ? Jamais vu une chose pareille... »

Il prend les témoins en main, songea Lucas. Cherchant Randy du regard, il le vit par terre, le visage tourné vers le plafond, immobile, recouvert d'un masque de sang.

« Où est sa copine ? demanda-t-il.

— Qu'elle aille se faire foutre », répondit Del. Puis il s'approcha de Randy sans quitter Lucas des yeux, s'accroupit à côté du garçon et lui passa les menottes.

« J'ai vraiment cru que vous alliez y rester, pauvre fou. »

L'une des prostituées jeta un imperméable en plastique rouge sur ses épaules et au moment de sortir regarda Randy étendu par terre. Dans le silence général, elle déclara tranquillement, avec son accent traînant de Kansas City : « Vous feriez peut-être mieux d'appeler une ambulance. Ce fils de pute est vraiment mal-en-point. »

Chapitre 3

Bekker était un homme à deux faces.

Il y avait le Bekker de tous les jours, le scientifique, l'homme en blouse blanche dans son laboratoire, occupé à effectuer ses séparations dans la centrifugeuse à grande vitesse, l'homme au scalpel.

Et puis il y avait Beauté.

Beauté était l'optimisme. Beauté était la lumière. Beauté était la danse-

Beauté, c'était les dextroamphétamines, les comprimés orange en forme de cœur, les gélules mi-noires, mi-blanches. Beauté, c'était les tablettes blanches d'hydrochloride de métamphétamine, les capsules d'amphétamines noir de jais et les bourdons vert et noir de tartrate de phendimétrazine. Que des substances autorisées par la loi

Mais Beauté, c'était surtout les produits interdits, les comprimés anonymes, blancs, de M.D.M.A., plus connu sous le nom d'ecstasy, et les petits carrés de buvard perforés, décorés de signes du zodiaque, imprégnés d'une goutte d'acide délicieux, et puis la cocaïne.

Beauté, c'était les stéroïdes anabolisants pour le corps et les hormones de croissance humaines synthétiques pour lutter contre les années...

Le Bekker de tous les jours était un homme déprimé et sombre.

Bekker marchait aux capsules ocre et bleu de codéine, le Dilaudid. Aux benzodiazépines mineures — Xanax, Librium et Clonopin, Tranxène et Valium, Dalmane et Paxipam — qui atténuaient ses angoisses. Et la molindone quand il avait l'esprit troublé. Que des produits en vente légale.

Et les autres.

Les tablettes de méthaqualone, importées d'Europe.

Et par-dessus tout la phencyclidine, le P.C.P.

Le pouvoir.

À une époque, Bekker avait sur lui une boîte à pilules en or, fort

élégante, mais elle s'était vite révélée trop petite. Il avait acheté un étui à cigarettes Arts déco en cuivre chez un antiquaire de Minneapolis et l'avait doublé de velours. Il pouvait contenir jusqu'à cent comprimés. De quoi les alimenter tous les deux, Bekker et Beauté-

Beauté examina le contenu de son étui à cigarettes et la matinée s'éclaira. Quant à Bekker, il s'était rendu au salon funéraire et avait demandé à voir sa femme.

« Je crois vraiment, monsieur Bekker, vu l'état... »

L'entrepreneur des pompes funèbres paraissait nerveux. Son visage oscillait entre la sympathie artificielle et la commisération authentique, un léger film de sueur recouvrait son front. Mme Bekker ne faisait pas partie de leurs plus jolis produits. Il n'aurait pas aimé que son mari vomisse sur la moquette.

« Mais, bon Dieu, je veux la voir ! aboya Bekker.

— Monsieur, il faut que je vous mette en garde... »

Les mains du croque-mort tremblotaient.

Bekker le fixa d'un regard glacial, un regard de fouine.

« Je suis médecin. Je sais ce que je m'attends à voir.

— Dans ce cas, je suppose... »

Les lèvres du croque-mort dessinèrent un O dégoûté.

Elle reposait sur un matelas de satin orange orné de petits volants, à l'intérieur du cercueil. Elle souriait, pas beaucoup, les joues rehaussées d'une touche de rose. La moitié supérieure de son visage, de l'arête du nez au front, ressemblait à un cliché retouché. Entièrement en cire, modelages, cosmétiques et peinture, mais rien de tout cela ne faisait vraiment l'affaire. Les yeux avaient bel et bien disparu. Ils l'avaient rafistolée de leur mieux, mais compte tenu de la manière dont elle était morte, ils ne pouvaient guère faire plus...

« Mon Dieu », dit Bekker en tendant la main vers le cercueil. Une vague de joie intense traversa son corps. Il était débarrassé d'elle.

Cela faisait si longtemps qu'il la haïssait, qu'il l'observait au milieu de ses meubles, de ses tapis, de ses tableaux anciens dans leurs lourds cadres sculptés, se pavanant parmi les encriers, les flacons, les compotiers et les faïences de Quimper, les bouteilles tordues récupérées dans des remises abandonnées depuis longtemps. Elle touchait tous ces objets, les étreignait, les cirait, les déplaçait, les vendait. Les caressait de ses petits yeux porcins... En parlait à l'infini

avec ses copains antiquaires aux gestes affectés, tout perchés qu'ils étaient sur leurs chaises déglinguées, tasse de thé en main, bavassant interminablement : *en acajou avec des pieds cannelés, du cuir rehaussé d'or, mais on ne pouvait pas être sûr tellement elle avait enterré le meuble sous des couches d'abominable encaustique, enfin, il est clair qu'elle ignorait ce qu'elle avait là, ou alors c'est qu'elle s'en moquait. J'y suis allé pour voir une table à thé George V dont elle m'avait vanté la splendeur et qui s'est révélée des plus douteuse, si je peux me permettre...*

Et maintenant, elle était morte.

Il fronça les sourcils. Difficile d'imaginer qu'elle avait eu un amant. Un de ces types suaves, pâles et trop gros qui parlaient de guéridons et de bergères... ce n'était pas croyable. Que faisaient-ils au lit ? Ils papotaient ?

« Monsieur, je crois vraiment... »

Le croque-mort posant une main sur son bras pour l'empêcher de vaciller, ne comprenant rien.

« Je vais très bien », dit Bekker, acceptant le soutien avec un exquis sentiment de tromperie. Il resta ainsi une minute de plus, ignorant le croque-mort qui attendait dans son dos. Ce n'était pas une expérience qu'il avait l'intention d'oublier...

Michael Bekker était un bel homme. Il avait une tête bien proportionnée, des cheveux blonds abondants et coupés avec soin, qui descendaient en vaguelettes sur de petites oreilles d'un contour parfait. Son front était large, sans une ride, ses sourcils très clairs, sortes de virgules quasiment blanches perchées au-dessus d'yeux d'un bleu éclatant. Les seules rides de son visage étaient de minuscules pattes-d'oie qui, loin d'y nuire, rehaussaient sa beauté, apportant à l'ensemble une touche ineffable de virilité. Sous les yeux, le nez dessinait une arête étroite, terminée par des narines minuscules, délicates. Son menton était carré, avec une fossette au milieu, et son teint pâle quoique tonique. Ses lèvres pleines et souples recouvraient des dents blanches et régulières.

Si Bekker avait un visage quasiment parfait, bon pour le cinéma, il était né avec un corps des plus moyens. Les épaules un rien étriquées, les hanches un brin trop larges. Et, à y bien regarder, des jambes un peu courtes.

Ces défauts lui donnaient matière à travailler. Il était si proche de la perfection...

Bekker s'entraînait quatre soirs par semaine, passant une demi-

heure sur les machines Nautilus, puis une heure avec les haltères. Jambes et torse un soir, bras et épaules le lendemain, puis un jour de repos. Ensuite, reprise, et deux jours de repos en fin de semaine.

Plus les comprimés, évidemment, les anabolisants. Bekker ne s'intéressait pas à la force. La force, c'était un bonus. Ce qui l'intéressait, c'était la forme. L'exercice développait ses épaules, donnait de l'ampleur à sa cage thoracique. Il ne pouvait pas grand-chose pour la largeur des hanches, mais visuellement, elles paraissaient plus étroites si ses épaules étaient plus musclées.

Quant à ses jambes... on ne peut pas allonger des jambes. Mais il avait trouvé à New York, dans Madison Avenue à la hauteur de la 70^e Rue, un petit artisan qui fabriquait d'admirables bottines de chevreau. La peausserie était si délicate qu'il lui arrivait de les tenir contre son visage avant de les chausser...

Chaque bottine était subtilement surélevée, et les deux centimètres qu'il y gagnait lui permettaient de s'approcher autant que possible de la perfection telle que Dieu l'avait conçue chez l'homme Scandinave.

Bekker soupira et vit son reflet dans le miroir de la salle de bains, qui était au bout du couloir desservant sa chambre. La fraîcheur des tomettes hexagonales imprégnait la plante de ses pieds. Il contempla son superbe visage.

Il avait encore eu une absence. Combien de temps avait-elle duré ? Légèrement paniqué, il consulta sa montre. Une heure cinq. Quinze minutes d'absence. Il fallait qu'il arrive à contrôler ça. Il avait avalé deux comprimés de méthobarbital pour calmer sa tension nerveuse, mais ils l'avaient expédié loin de lui-même. Ils n'auraient pas dû produire cet effet, mais c'était quand même arrivé, et cela arrivait de plus en plus souvent...

Il se força à entrer dans la douche, ouvrit le robinet d'eau froide et hoqueta quand le jet heurta sa poitrine. Gardant les yeux clos, il se tourna pour recevoir l'eau sur le dos, se savonna, se rince et ressortit.

Avait-il le temps ? Bien sûr, il avait toujours le temps pour ça. Il s'enduisit le visage d'un lait émollient, tamponna de la lotion après-rasage le long de sa mâchoire, se passa de l'eau de Cologne sur la poitrine, derrière les oreilles et sous les testicules, saupoudra du talc sur son torse, sous ses bras et entre ses fesses.

Quand ce fut terminé, il se regarda dans le miroir. Son nez semblait à vif. Il envisagea de mettre un soupçon de fond de teint mais se ravisa. Mieux valait ne pas paraître sous son meilleur jour. Après tout, il allait enterrer Stéphanie et la police serait là. Les inspecteurs

de police étaient susceptibles : le foutu père de Stéphanie et son flic de cousin n'arrêtaient pas de leur murmurer des choses dans le creux de l'oreille.

Qu'il y eût une enquête ne l'inquiétait pas beaucoup. il avait haï Stéphanie et certains de ses amis à elle le savaient. Mais au moment du meurtre, il se trouvait à San Francisco.

Il sourit à son reflet dans le miroir. Son sourire ne lui convenant pas, il l'effaça. Puis il essaya une demi-douzaine d'expressions plus appropriées pour un enterrement. Tout en lui donnant un air sombre et irrité, aucune ne parvint à altérer sa beauté.

Il inclina la tête sur le côté et laissa réapparaître le sourire. Tout à fait prêt ? Pas encore. Il ajouta la dernière touche, un voile de laque au discret parfum de lilas printanier, et passa légèrement la brosse sur ses cheveux. Satisfait, il s'approcha de la penderie et considéra ses costumes. Le bleu, décida-t-il.

Quentin Daniel ressemblait à un boucher endimanché. Un bon boucher allemand assistant à une première communion. Avec son visage rougeaud tout plissé, le col blanc amidonné qui lui serrait le cou, ses replis de chair sur la nuque, il aurait été parfait derrière un établi d'acier inox, un pouce sur la lame, l'autre sur vos côtelettes de mouton...

Sauf quand on voyait ses yeux.

Il avait des yeux de jésuite irlandais, bleu pâle, impérieux. C'était un flic, certes, mais surtout mentalement. Il avait cessé de porter une arme quelques années plus tôt, lorsqu'il avait fait confectionner ses premiers costumes par un tailleur. À la place, il portait des lunettes. De simples lunettes à double foyer et monture dorée de style militaire pour s'occuper de ses soldats, des lunettes de lecture à monture en écaille de tortue pour consulter l'écran de son ordinateur, et des lentilles de contact teintées en bleu pour les jours où il passait à la télévision.

Pas d'arme.

Lucas poussa la lourde porte de chêne et s'introduisit dans le bureau de Daniel. Il portait toujours le blouson d'aviateur de la veille. Toutefois, il s'était rasé et avait passé une chemise à carreaux propre, un pantalon kaki et des mocassins.

« Vous m'avez demandé ? »

Daniel portait ses lunettes pour l'ordinateur. Il leva les yeux,

loucha comme s'il ne reconnaissait pas son visiteur, ôta ses lunettes, chaussa la paire à monture dorée et fit signe à Lucas de s'asseoir. Son visage, constata celui-ci, était encore plus rouge que d'habitude.

« Connaissez-vous Martie McKenzie ? » demanda calmement Daniel, les paumes reposant à plat sur le buvard de son sous-main.

Lucas hocha la tête en s'asseyant et croisa les jambes.

« Ouais. Il a un cabinet dans l'immeuble Claymore. Un vrai porc.

— Un vrai porc », confirma Daniel, qui croisa ses mains sur son estomac et leva les yeux vers le plafond. « Eh bien, la première chose que j'ai dû faire ce matin, c'est de rester assis dans ce fauteuil pendant une demi-heure, à écouter, sourire aux lèvres, le porc m'adresser ses remontrances. Vous devinez pourquoi ?

— Randy...

— Parce que le porc avait un client dans le secteur carcéral de l'hôpital général de Hennepin qui s'était fait méchamment tabasser la nuit dernière par un de mes hommes. Quand le porc est sorti d'ici, j'ai téléphoné à l'hôpital et parlé à un toubib. » Daniel ouvrit un tiroir et en sortit un bloc-notes. « Côtes cassées. Nez cassé. Dents cassées. Le sternum peut-être fêlé. Sous surveillance pour traumatisme aigu. » Il jeta le bloc-notes sur son bureau avec un bruit de déflagration de 22 long rifle. « Bon Dieu, Davenport !

— Il me menaçait avec un couteau, répondit Lucas. Il voulait me taillader. Comme ceci, ajouta-t-il en ouvrant son blouson, montrant une profonde coupure dans le cuir.

— Ne me racontez pas de conneries, dit Daniel sans tenir compte du blouson. Les types des Renseignements savaient depuis une semaine que vous étiez après lui. Vous et vos petits copains. Vous avez été sur ses traces depuis que cette pute s'est fait suriner. Vous l'avez trouvé la nuit dernière et vous l'avez tabassé à mort.

— Je ne crois pas...

— Fermez-la, aboya Daniel. Toute explication serait stupide. Vous le savez, je le sais, alors pourquoi essayer ? »

Lucas haussa les épaules.

« Très bien.

— La police n'est pas un putain de gang des rues, reprit Daniel. Vous ne pouvez pas agir comme ça. Nous avons des ennuis, et ça pourrait être grave...

— Tel que ?

— McKenzie s'est arrêté aux Affaires internes avant de venir ici, si

bien qu'ils sont sur le coup et que je n'ai aucun moyen de les en écarter. Ils vont vouloir une déclaration. Et ce gamin, Randy, était peut-être un petit salaud mais, techniquement, il n'en est pas moins mineur — ils lui ont déjà affecté une assistante sociale qui fait un foin de tous les diables parce qu'il a reçu une raclée. Elle ne veut pas entendre parler d'agression armée sur un officier de police...

— On pourrait peut-être lui envoyer des photos de la fille dont il s'est occupé...

— Ouais, on va faire ça. Peut-être qu'elle verra les choses d'un autre œil. Et votre blouson ne sera pas de trop, avec cette déchirure, et puis nous allons rassembler les témoignages des gens qui étaient là. Mais je ne sais pas... Si votre blouson n'était pas tailladé, je serais obligé de vous suspendre », dit Daniel. Il s'essuya le front avec la paume, comme s'il transpirait, et fit pivoter son fauteuil pour regarder par la fenêtre, tournant le dos à Lucas. « Je suis inquiet à votre sujet, Davenport. Vos amis aussi sont inquiets. J'ai fait monter Sloan ici. Il a menti comme un arracheur de dents pour vous couvrir, mais je lui ai dit de laisser tomber. Ensuite, nous avons bavardé...

— Ce con de Sloan, dit Lucas, irrité. Je ne veux pas qu'il...

— Lucas... » Daniel lui fit face à nouveau, adoptant un ton où la sollicitude l'emportait sur la colère. « C'est votre ami et vous devriez lui en être reconnaissant, parce que vous allez avoir besoin de tous vos amis. Maintenant, écoutez-moi. Vous avez été consulter un psy ?

— Non.

— Ils ont des médicaments pour traiter ce que vous avez. Ça ne guérit rien mais ça rend les choses un peu plus faciles. Vous pouvez me croire, je suis passé par là. Cela fera six ans cet hiver. Je vis dans la crainte que ça ne revienne.

— J'ignorais...

— Ce ne sont pas des choses dont on se vante, quand on fait de la politique. On n'a pas envie que les gens s'imaginent qu'ils ont un dingue à la tête de la police. Quoi qu'il en soit, ce dont vous souffrez, c'est d'une dépression polarisée.

— J'ai lu ce qu'il fallait là-dessus, répliqua Lucas d'un ton sec. Et je n'irai pas voir de psy. »

Il s'extirpa de son fauteuil et arpena le bureau, s'attardant devant les dizaines de photos d'hommes politiques qui le toisaient depuis leur cadre, sur les murs de Daniel. Il s'agissait pour l'essentiel de clichés de presse, tous en noir et blanc, dont un tirage spécial avait été effectué à la requête du patron. Des photos d'identité pour les fichiers de la

police, songea Lucas, avec le sourire en plus. Il n'y avait que deux touches de couleur sur les murs d'un jaune très administratif. L'une était une tapisserie de Hmong, encadrée et agrémentée d'une plaque de bronze qui disait : « Pour Quentin Daniel, de la part de ses amis de Hmong, 1989. » L'autre était un calendrier représentant un vase de fleurs lumineux, un peu flou, sophistiqué et infantile tout à la fois. Lucas se planta en face du calendrier et l'examina.

Daniel le regarda faire pendant quelques minutes, soupira et dit : « Je ne pense pas nécessairement que vous devriez voir un psy — les psys ne sont pas le remède universel. Mais je vous dis ceci en ami : vous êtes sur le fil du rasoir. J'ai déjà vu ce phénomène, je le reverrai, et là, je le vois sous mes yeux. Vous perdez les pédales. Sloan est d'accord. Del aussi. Il faut que vous repreniez vos problèmes en main avant de vous faire mal, ou de blesser quelqu'un.

— Je pourrais donner ma démission, hasarda Lucas en se tournant vers le bureau du patron. Je pourrais prendre un congé.

— Ce ne serait pas une bonne solution, dit Daniel avec une moue désapprobatrice. Les gens qui ne vont pas bien dans leur tête ont besoin d'être entourés d'amis. Alors, laissez-moi vous suggérer quelque chose. Si je me trompe, dites-le-moi.

— D'accord.

— Je veux que vous preniez l'enquête sur le meurtre Bekker. Maintenez votre réseau en activité, mais concentrez-vous sur le meurtre. Vous avez besoin de compagnie, Lucas. Vous avez besoin de travailler en équipe. Et j'ai besoin de quelqu'un qui me sorte d'affaire pour cette saloperie de meurtre. La belle-famille de Bekker est influente et les journaux se sont déjà emparés de l'histoire. »

Lucas inclina la tête, réfléchissant à la proposition.

« Del m'en a touché un mot hier soir. Je lui ai dit que j'y jetterais peut-être un coup d'œil...

— Faites-le », insista Daniel.

Lucas se leva. Daniel chaussa ses lunettes pour l'ordinateur et se retourna vers un écran rempli de chiffres ambrés.

« Ça fait combien de temps que vous n'êtes pas descendu sur le terrain ? » demanda Lucas.

Daniel leva les yeux vers lui, puis vers le plafond.

« Vingt et un ans, dit-il après quelques secondes de réflexion.

— Les choses ont changé. Les gens ne croient plus au bien et au mal. S'ils y croient encore, on ne tient pas compte d'eux, ce sont des

excentriques. La réalité d'aujourd'hui, c'est la concupiscence. Les gens croient en l'argent, le pouvoir, le bien-être et la cocaïne. Pour les méchants qui traînent dehors, c'est nous, le gang des rues. Cette idée-là, au moins, ils la comprennent. A la seconde où nous cessons d'être menaçants, ils nous tombent dessus comme des rats...

— Seigneur !

— Bon, écoutez-moi. Je ne suis pas idiot. Je ne pense pas forcément — du moins en théorie — que je devrais m'en tirer pour ce que j'ai fait hier soir. Il faut bien cependant que quelqu'un exécute ce genre de tâches. Le système judiciaire a des magistrats futés et des avocats coriaces mais il ne vaut pas un clou — c'est un jeu qui n'a rien à voir avec la justice. Ce que j'ai fait, c'était de la justice. La rue comprend ce langage. Je n'en ai pas trop fait, je n'en ai pas fait trop peu non plus. J'ai fait juste ce qu'il fallait. »

Daniel le regarda pendant un long moment et dit, gravement :

« Je ne vous désapprouve pas. Mais n'allez jamais le répéter à âme qui vive. »

Sloan était adossé à la porte métallique du bureau souterrain de Lucas, feuilletant un vieux journal tout en fumant une Camel. C'était un homme tout en longueur au faciès de renard et aux dents tachées de nicotine. Son chapeau de feutre brun était enfoncé jusqu'à hauteur des yeux.

« Tu as encore été pelleter du crottin de cheval », lança Lucas du bout du couloir. Sa tête lui donnait l'impression d'être pleine de coton, chacune de ses pensées était un entrelacs de milliers de fils embrouillés.

Sloan s'écarta pesamment de la porte pour que Lucas puisse tourner la clé dans la serrure.

« Daniel n'est pas un champignon. Et ce n'est pas du crottin de cheval. Alors, tu vas le faire ? T'occuper du cas Bekker ?

— Je vais voir.

— L'enterrement de sa femme a lieu cet après-midi, dit Sloan. Tu devrais y aller. Et je vais te dire une chose : je me suis un peu renseigné sur Bekker. Nous avons affaire à un tueur.

— Ah, vraiment ? »

Lucas ouvrit la porte et pénétra dans son bureau, jadis le réduit d'un gardien. Il était équipé de deux chaises, un bureau en bois, un classeur à deux tiroirs, un ordinateur I.B.M. et un téléphone. Une

imprimante était posée sur une table de dactylo en métal, prête à imprimer les numéros de téléphone des appels enregistrés par le répondeur. Une tache au mur témoignait de la fuite persistante d'un liquide suspect mais non identifié. Del avait fait remarquer que les toilettes des dames se trouvaient à l'étage au-dessus, à peine plus loin dans le couloir.

« Ouais, vraiment », dit Sloan, se laissant tomber dans la chaise destinée au visiteur et calant ses pieds sur le coin du bureau pendant que Lucas accrochait sa veste au portemanteau. « J'ai regardé des rapports concernant son passé. Il se trouve que Bekker était affecté à la division d'enquêtes criminelles à Saigon pendant la guerre du Vietnam. Je me suis dit qu'il devait être une sorte de flic, alors j'en ai parlé à Anderson qui a appelé des potes à lui qui bricolent dans les ordinateurs à Washington, et nous avons obtenu son dossier militaire. Il n'était pas du tout flic mais médecin légiste. C'était lui qui effectuait l'autopsie dans les affaires criminelles où avaient trempé des G.I. J'ai retrouvé son supérieur de l'époque, un dénommé Wilson. Il se souvenait très bien de Bekker. Quand je lui ai dit qui j'étais, il m'a demandé : "Qu'est-ce qui s'est passé, ce fils de pute a tué quelqu'un ?" »

— Tu ne l'y as pas incité ? demanda Lucas en s'installant à son bureau.

— Non. Ce sont les premiers mots qui lui sont sortis de la bouche. Selon Wilson, on surnommait Bekker "Dr Décès" — sans doute parce qu'il aimait trop son travail. Et il aimait les putes. Wilson a dit qu'il était connu pour leur filer des raclées.

— Graves ? »

Sloan secoua la tête.

« Aucune idée. C'est la réputation qu'il avait. Wilson affirme que quelques prostituées ont été tuées quand Bekker était là, mais personne n'a jamais suggéré qu'il était coupable. Les flics cherchaient un simple soldat. Ils n'ont jamais trouvé personne, mais il faut dire aussi qu'ils ne se sont pas donné beaucoup de mal. Selon Wilson, l'endroit grouillait de types qui s'offraient une virée sans autorisation, de déserteurs, de permissionnaires, de mecs qui passaient simplement par là. Il a dit que c'était une affaire impossible à débrouiller. Mais il se souvient qu'au bureau et dans les environs, les gens bavardaient sur les meurtres et sur Bekker, qui leur donnait des frissons dans le dos. Vu qu'il y avait des G.I. dans le coup, Bekker était responsable des autopsies. Soit il les pratiquait tout seul, soit il était assisté par un toubib viet, Wilson ne savait plus très bien. Mais quand il en ressortait, il avait l'air épanoui, comme un mec qui plane. »

« Glup ! » L'imprimante cracha un numéro. Lucas y jeta un coup

d'œil et se retourna vers Sloan.

« Est-ce que Bekker a tué Stéphanie ? Ou payé quelqu'un pour le faire ? »

Sloan attira la corbeille à papier près de sa chaise et éteignit consciencieusement sa cigarette.

« Je pense que c'est une sérieuse éventualité, répondit-il lentement. S'il l'a fait, il est drôlement fort : nous avons examiné le contrat d'assurance-vie de sa femme...

— Dix millions de dollars ? demanda Lucas en haussant les sourcils.

— Non. Exactement le contraire. Stéphanie venait de monter une affaire. Elle devait vendre des éléments d'architecture pour la restauration de maisons anciennes. Fenêtres à carreaux au plomb, boutons de porte d'époque, ce genre de trucs. Un expert-comptable lui avait dit qu'elle pourrait économiser pas mal en faisant régler toutes les polices d'assurance de la famille par sa société. Si bien que Bekker et elle ont annulé leur ancien contrat et contracté une nouvelle assurance-vie en passant par la société. Il y a une clause qui spécifie que pas un sou ne sera versé pour un décès violent non accidentel — meurtre ou suicide — survenu au cours des deux premières années.

— Donc...

— Donc, elle n'avait pas d'assurance. Du moins, pas d'assurance qui permette à Bekker de toucher de l'argent. Le mois dernier, elle avait encore cent mille dollars, et elle les avait depuis longtemps. »

Les yeux de Lucas s'étrécirent.

« Si l'avocat de la défense soulevait ça devant le tribunal...

— Ouais, dit Sloan. Cela foutrait par terre une argumentation fondée sur le coup de l'assurance.

— En plus, il a un alibi.

— Irréfutable. Il était à San Francisco.

— Seigneur, sachant tout ça, même moi, je ne le trouverais pas coupable.

— C'est pourquoi nous avons besoin de toi. Si c'est lui qui a tout manigancé, il a fallu qu'il s'offre un tueur à gages. Il n'y a pas tellement de types, entre les deux villes, qui soient capables de ça. Tu en connais probablement la plupart. Et ceux que tu ne connais pas, tes gars les trouveront. La récompense a dû être conséquente. Peut-être qu'il y a quelqu'un qui s'est retrouvé à la tête d'une grosse quantité de fric, sans qu'on sache d'où il venait ? »

Lucas acquiesça de la tête.

« Je vais demander autour de moi. Et que sait-on du type qui était au pieu avec la femme Bekker ? Bijou ?

— Nous le recherchons, dit Sloan. Jusqu'ici, bernique. J'en ai parlé à la meilleure amie de Stéphanie. Elle pensait qu'il devait y avoir quelqu'un. Elle ignorait qui, mais elle était prête à me balancer une rumeur... »

Le mot fit sourire Lucas.

« Alors, balance-la-moi. »

Sloan haussa les épaules.

« Ça vaut ce que ça vaut. Selon elle, Stéphanie se tapait peut-être un psy du quartier. Elle les a vus bavarder ensemble dans des soirées, et elle trouvait qu'ils... Elle a dit, ouvrez les guillemets, qu'ils occupaient le même espace, fermez les guillemets.

— Je vois. » Lucas bâilla et s'étira. « La plupart de mes gars ne seront pas encore arrivés, mais je vais m'en occuper.

— Je te fais une photocopie du dossier.

— Ça peut attendre pour le moment. Je ne suis pas sûr d'aller aussi loin que ça... »

Sloan s'était levé, prêt à partir. Lucas tendit la main derrière lui et enfonça le bouton de son répondeur téléphonique. La bande se rembobina, on entendit un bip électronique et une voix déclara : *Ici, Dave, aux pièces détachées. Il y a quelques Banditos en ville, je viens de terminer un petit boulot sur leurs motos. Je pense que ce que j'ai à en dire vous intéressera. Vous connaissez le numéro.*

« Je te prépare la photocopie, conclut Sloan avec un grand sourire. Juste au cas où. »

Sloan s'en alla et Lucas s'installa les pieds sur la table, un bloc-notes sur les genoux, pour écouter les voix enregistrées par son répondeur, relevant les numéros. Et se livra à une petite séance d'introspection.

Sa tête ne marchait plus très bien. Cela faisait plusieurs mois que ça durait. Mais il avait l'impression, en ce moment même, que quelque chose était en train de changer. Comme si une infime accalmie s'était produite en cours de tempête.

Il avait perdu sa bonne femme et leur fille. El-les l'avaient quitté ; l'histoire était aussi simple que ça, et aussi compliquée. Il ne pouvait pas l'accepter et, pourtant, il fallait bien qu'il l'accepte. Il s'était

longtemps attendri sur lui-même et maintenant il en avait par-dessus la tête de s'attendrir sur lui-même. Il percevait la commisération de ses amis, autour de lui, et ça l'exaspérait.

Chaque fois qu'il s'accordait une pause, quand il travaillait deux ou trois jours de suite jusqu'à épuisement, les mêmes pensées rappliquaient sournoisement : Si j'avais fait A, elle aurait fait B, et ensuite nous aurions tous les deux fait C, et alors... Il avait réexaminé chaque cas de figure sous tous les angles possibles, inlassablement, et il n'en restait qu'un tas de cendres. Il s'était répété des dizaines de fois que tout ça appartenait au passé, mais il ne pouvait pas s'y résoudre. En même temps, il continuait à ressasser la même histoire. Et il se dégoûtait de plus en plus.

Puis Bekker était survenu. Une lueur fugitive, enfin. Un intérêt. Il avait repéré le premier signe de démangeaison, il ne pouvait pas le nier. Bekker. Il se passa une main dans les cheveux, observant ce bourgeon d'intérêt qui commençait à grossir. Il nota sur son bloc :

1. Ella

2. Enterrement

Comment peut-on être perdant avec une liste qui ne comporte que deux mots ? Même lorsque — comment cela s'appelait-il, déjà ? Une dépression polarisée ? — même lorsqu'une dépression polarisée vous agrippait par les couilles, on devait pouvoir contrôler une liste de deux mots.

Lucas décrocha le récepteur et composa le numéro d'un couvent.

Sœur Marie-Joseph bavardait avec une élève quand Lucas arriva. Sa porte était entrebâillée de quelques centimètres et, de la chaise qu'il occupait dans la salle d'attente, il pouvait apercevoir le côté gauche de son visage marqué de cicatrices. Ella Kruger avait été la plus jolie fille de son école privée. Plus tard, après le départ de Lucas et son transfert dans un établissement public, elle avait été défigurée par l'acné. Il se rappelait encore le choc éprouvé en la revoyant, après plusieurs années de séparation, à l'occasion d'une rencontre de hockey interlycées. Depuis les gradins où elle était assise, elle le regardait évoluer sur la glace. Ses yeux s'étaient assombris quand elle avait lu le choc sur son visage. Ella, la magnifique blonde de ses rêves prépubertaires, avait disparu à jamais. Elle s'était découvert une vocation religieuse, lui avait-elle confié le soir même, mais Lucas n'y avait pas vraiment cru. La vocation ? Oui, avait-elle affirmé. Mais son visage... Maintenant, elle était assise en robe de nonne, un chapelet pendant à sa ceinture. Quelque part, c'était toujours Ella.

L'élève se mit à rire et se leva. Son chandail n'était qu'une masse écarlate floue derrière la vitre dépolie de la porte du bureau. Puis Ella se leva à son tour et la fille passa devant lui en le regardant avec une curiosité non dissimulée. Lucas attendit qu'elle s'éloigne pour entrer dans le bureau d'Ella. Il s'assit sur la chaise en face d'elle et croisa les jambes.

Ella le dévisagea d'un regard perspicace et demanda :

« Comment vas-tu ? »

— Pas trop mal... » Il haussa les épaules et sourit. « J'espérais que tu pourrais me donner un nom à l'université. Un médecin, un type qui connaîtrait quelqu'un au service de pathologie. Tout à fait officieusement. Un type capable de garder un secret.

— Webster Prentice, répondit Ella sans hésitation. Il est en psychologie mais il travaille à l'hôpital et côtoie les médecins. Tu veux son numéro ? »

Oui, Lucas le voulait. Tout en feuilletant son carnet d'adresses, Ella demanda :

« Comment te sens-tu réellement ? »

— À peu près pareil, dit-il en haussant les épaules.

— Tu vois ta fille ?

— Un samedi sur deux, mais ce n'est pas très agréable. Jen n'apprécie pas ma présence et Sarah est suffisamment grande pour s'en rendre compte. Je crois que je vais laisser tomber pendant quelque temps.

— Ne coupe pas les ponts, Lucas, lança Ella d'un ton vif. Tu ne peux pas continuer à rester assis comme ça tous les soirs dans l'obscurité. Cela va finir par te tuer. »

Il hocha la tête.

« Ouais, ouais.

— Tu sors avec quelqu'un ?

— Pas en ce moment.

— Tu devrais t'y mettre, conseilla la religieuse. Renouer des contacts. Pourquoi ne reviendrais-tu pas jouer avec nous ?

— Je ne sais pas... Où en êtes-vous ?

— Nous faisons Stalingrad. On peut très bien s'accommoder d'un nazi de plus.

Peut-être, dit Lucas sans s'engager davantage.

Pourquoi veux-tu parler à Webster Prentice ? Tu es sur une affaire ?

— Une femme a été assassinée. Tabassée à mort. J'ai commencé à m'y intéresser.

— J'ai lu ça dans le journal, dit Ella en hochant la tête. Je suis contente que tu t'en occupes. Tu en avais besoin.

— On verra bien », dit Lucas, haussant une fois de plus les épaules.

Ella griffonna un numéro de téléphone sur une carte et la lui tendit.

« Merci. »

Il se pencha en avant, sur le point de se lever.

« Reste assis, ordonna-t-elle. Tu ne vas pas sortir d'ici comme ça. Tu dors bien ?

— Ouais, pas mal.

— Mais pour y arriver, il faut que tu sois épuisé.

— Ouais.

— Tu bois ?

— Pas beaucoup. Un peu de whisky de temps en temps. Quand je suis tellement fatigué que je ne peux plus bouger, mais je n'arrive pas non plus à dormir. L'alcool m'aide à glisser...

— Tu te sens mieux au réveil ?

— Mon corps, en tout cas.

— Les Crows t'ont vraiment secoué^[1]. »

Les Crows étaient des Indiens, terroristes ou patriotes, selon le point de vue. Lucas avait contribué à les éliminer. La télévision avait essayé de faire de lui un héros à cette occasion, mais l'affaire lui avait coûté ses relations avec sa compagne et leur fille.

« Tu as fini par découvrir qu'il faut payer un certain prix quand on vit comme tu le fais. Et tu as découvert que tu pouvais mourir. Et ton enfant aussi.

— Je l'ai toujours su.

— Mais tu n'en avais pas réellement conscience. Et si tu n'en as pas réellement conscience, tu n'y crois pas vraiment, répliqua-t-elle, sans appel.

— Ce n'est pas mourir qui m'inquiète, dit-il. Seulement, on vivait quelque chose de bien, avec Jennifer et Sarah.

— Cela reviendra peut-être. Jennifer n'a jamais dit que c'était terminé pour toujours.

— Ça en a pourtant l'air.

— Vous avez tous besoin de temps. Je ne peux pas commencer une analyse avec toi. Il me serait impossible d'être objective. Nous avons trop de choses derrière nous. Mais tu devrais parler à quelqu'un. Je peux te communiquer des noms, des gens bien.

— Tu sais ce que je pense des pys.

— Mais ce n'est pas valable pour moi.

— Comme tu disais, nous avons des choses derrière nous. Seulement, je ne veux pas voir de psy parce que je sais ce que je pense d'eux. Peut-être quelques comprimés, en revanche...

— Ce n'est pas avec des médicaments que tu soigneras ce que tu as, Lucas. Il n'y a que deux choses qui puissent t'aider, le temps ou la psychothérapie.

— Je prendrai le temps », dit-il.

Elle leva les mains en signe de reddition, un sourire éclatant aux lèvres.

« Si tu te trouves vraiment au pied du mur, appelle-moi. J'ai un ami médecin qui te prescrira des médicaments sans menacer ta virilité avec une analyse. »

Elle l'accompagna vers la sortie, le regarda rejoindre sa voiture, le long de la grande pelouse qui commençait à reverdir, sous la lumière du soleil qui traversait les arbres dénudés. Lorsqu'il quitta le bâtiment, le vent le frappa en pleine face, avec une touche de chaleur. Un vent printanier. L'été qui approchait. Dans son dos, de l'autre côté de la porte, Ella Kruger effleura le crucifix des lèvres et commença à dire son chapelet.

[1] Allusion au 2^e roman de Sandford, *La proie de l'ombre*.

Chapitre 4

Bekker apporta autant de soin à son habillement qu'à sa toilette : un costume bleu marine, une chemise en popeline, bleu clair, une cravate sombre à motif de petites virgules bordeaux, des mocassins noirs à semelle surélevée. Il glissa des lunettes de soleil dans sa poche de poitrine. Il les porterait pour dissimuler son chagrin, se dit-il. Et ses yeux, au cas où il se trouverait dans l'assemblée quelque individu plus perspicace que la moyenne.

Cet enterrement allait lui faire perdre du temps. Il devait y assister, mais cela allait lui faire perdre du temps. Il soupira, chaussa les lunettes noires et se contempla dans le miroir. Pas mal. Il expédia d'une chiquenaude une particule de coton qui traînait sur son épaule et sourit à son reflet.

Pas mal du tout.

Quand il fut prêt, il préleva une gélule de Contac^[1] dans son étui à cigarettes en cuivre, la sépara en deux et laissa tomber la poudre sur la plaque de verre de sa table de nuit. Les gens de chez Contac en mouilleraient leur pantalon s'ils savaient, songea-t-il : de la pure cocaïne médicinale. Il renifla, encaissa le choc, se ressaisit et sortit chercher sa voiture.

La route jusqu'au funérarium ne fut pas longue. Il aimait particulièrement cet établissement. Il lui était *familier*. Cela le fit glousser, mais il réprima aussitôt son gloussement. Il ne devait pas faire ça. Il ne devait pas. Puis il pensa : *congé pour deuil* et faillit glousser à nouveau. L'université lui avait accordé un congé pour deuil... Seigneur, que c'était drôle. Pourtant, il ne pouvait se permettre de le laisser paraître.

Du phénobarbital ? Assez approprié pour un enterrement. Cela lui donnerait l'aspect adéquat. Surveillant la route du coin de l'œil, il sortit l'étui à cigarettes de sa poche, l'ouvrit, prit un comprimé de phénobarbital. Réfléchit un instant, en prit un deuxième. Vilain garçon. Et juste une pointe de P.C.P. ? Évidemment. Le problème avec le P.C.P., c'est qu'il vous raidissait, vous donnait l'air guindé. Cela lui était déjà arrivé. Mais pour un époux éperdu de douleur, ce serait parfait. En quantité modérée, toutefois. Il prit un comprimé, le sectionna en deux avec ses dents, recracha une moitié dans la boîte à

cigarettes et avala l'autre moitié. Fin prêt, maintenant.

Il se gara à un pâté de maisons du funérarium et s'engagea d'un pas vif sur le trottoir, les jambes un peu cotonneuses cependant : le P.C.P., déjà ? Le Minnesota avait basculé dans le printemps avec la rapidité capricieuse qui lui était coutumière. Il retomberait dans l'hiver avec la même soudaineté mais, pour l'instant, c'était une merveille. Les rayons obliques du soleil déjà chaud ; des rouges-gorges au ventre écarlate qui sautillaient dans les jardins, en quête de vers de terre ; d'opulents bourgeons dans les arbres ; une odeur d'herbe mouillée... La sensation tiède du phénobarbital qui commençait à s'installer.

Il s'arrêta devant le funérarium et inspira à fond. Seigneur, que c'était bon d'être en vie. Sans Stéphanie.

Le funérarium était en pierre ocre, d'un style que l'architecte avait dû considérer comme anglais. À l'intérieur, il faisait tout simplement froid. Une centaine de personnes s'étaient déplacées, des gens du milieu de la décoration, de l'université. Il eut l'impression que les femmes le regardaient remonter lentement l'allée centrale avec un certain intérêt. Les femmes étaient comme ça. Stéphanie encore tiède dans son cercueil...

Il s'assit, s'isola des flots d'orgue qui se déversaient de haut-parleurs invisibles et entreprit de faire ses comptes. Difficile, avec tant de phénobarbital dans les veines, mais il s'appliqua. La maison valait plus d'un demi-million de dollars. Plus deux cent mille pour le mobilier — ces crétins de parents de Stéphanie n'en avaient même pas conscience. Stéphanie avait acheté avec un œil de connaisseur, négocié, récupéré. Bekker n'éprouvait aucun intérêt pour la maison mais certains considéraient qu'elle abritait des trésors. Pour sa part, Bekker voulait un appartement dans les étages élevés, murs blancs, boiserie de bouleau clair, quelques objets mayas. Il l'aurait, en plaçant un demi-million en obligations dans un fonds d'investissement mutuel. Il réussirait à économiser soixante-quinze mille dollars par an, s'il gérait ses biens avec soin. En plus de son salaire.

Rien que d'y penser, il faillit sourire mais se maîtrisa et regarda autour de lui.

Il y avait un tas de gens qu'il n'arrivait pas à identifier, mais pour la plupart ils étaient assis auprès de personnes de sa connaissance, regroupés par affinités évidentes. Ceux qui appartenaient au milieu professionnel de Stéphanie, antiquités et restauration. Sa famille, son père, ses frères et sœurs, le cousin flic. Il adressa un signe de tête au père, qui le fixait d'un œil glacial, et laissa son regard glisser sur la foule.

Un homme, assis seul à l'écart, retint son attention. Musclé, le teint

mat, il portait un costume gris bien coupé. Assez beau, dans le genre boxeur. Et il semblait s'intéresser à Bekker. Il avait suivi son parcours le long de la travée, jusqu'à une chaise placée face au cercueil et à l'assemblée. Protégé par ses verres teintés, Bekker rencontra le regard de l'homme et, l'espace d'une minute hallucinée, pensa qu'il était peut-être l'amant de Stéphanie. Mais c'était ridicule. Un type comme lui n'irait jamais en pincer pour Stéphanie, n'est-ce pas ? Stéphanie, ce pot à tabac ? Stéphanie-sans-yeux ?

C'est alors que Swanson, le flic qui l'avait interrogé à son retour de San Francisco, entra dans l'église, jeta un coup d'œil autour de lui et alla s'installer à côté de l'inconnu. Leurs têtes se rapprochèrent, ils échangèrent quelques mots, l'inconnu ne quittant pas Bekker des yeux. Ainsi, le beau mec baraqué était un flic.

Très bien. Bekker le congédia et reporta son attention sur l'assemblée. Philip George entra à son tour avec sa femme Annette et prit place derrière le flic. Le regard de Bekker le traversa sans hésitation.

L'amant. Qui était donc l'amant ?

La cérémonie dura une éternité. Douze personnes prirent la parole. Stéphanie était bonne, Stéphanie était gentille. Stéphanie travaillait pour la communauté.

Stéphanie était une emmerdeuse.

Même si je traverse la vallée des ténèbres de la mort, je ne craindrai aucun mal car tu es avec moi ; ton bâton et ta canne, voilà mon soutien...

Bekker s'éloigna.

Quand il revint à la réalité, l'assemblée était debout, les yeux fixés sur lui. C'était déjà fini ? Oui, il devait sortir maintenant, une main posée sur le rebord du cercueil.

Plus tard, au cimetière, Bekker regagna seul sa voiture, conscient des yeux qui le suivaient. Les femmes, le regardant. Il se composa un visage : j'ai besoin d'un masque, d'un masque *grave*, se dit-il. Le jeu de mots³ le fit glousser. Il ne put s'en empêcher.

Il se détourna, faisant de son mieux pour conserver une expression impassible. Les gens le regardaient, très bien. Et là-haut, debout dans l'herbe de la colline, l'homme en costume bien coupé le regardait aussi.

Il avait besoin de quelque chose pour lui remonter le moral. Sa main glissa vers l'étui à cigarettes. Il lui restait deux comprimés de Contac spécial, une demi-douzaine d'amphétamines. Ce serait parfait

après les barbituriques.

Et pourquoi pas un petit ecstasy pour le dessert ?

Évidemment...

Le funérarium était plein de monde, le cercueil fermé. Lucas était assis à côté de Swanson, qui dirigeait l'enquête. Del avait rejoint la famille de Stéphanie Bekker.

« Bekker », chuchota Swanson en poussant Lucas du coude. Lucas se retourna et regarda passer Bekker. Incroyablement bien de sa personne. Presque trop, songea Lucas. Tel un animal mythologique constitué des meilleures parties de différents animaux, le visage de Bekker semblait avoir été dessiné à partir des meilleurs traits de plusieurs vedettes de cinéma.

« Il est blessé, ou quoi ? » chuchota Lucas.

Bekker avait une démarche malaisée, comme si ses jambes étaient de bois.

« Pas que je sache », répondit Swanson sur le même ton.

Bekker avança jusqu'à l'autel, les jambes raides, pétrifié, se tourna, hésita et prit place sur une chaise à l'écart. Il ne regarda pas le cercueil, ne parla à personne, et resta assis le torse droit, rigide, le regard dissimulé derrière des lunettes à verres fumés. Il conserva cette attitude pendant toute la cérémonie, ne regardant ni à droite ni à gauche. Parfois, ses lèvres bougeaient comme s'il se racontait quelque chose, ou priait. On n'avait pas l'impression d'une mise en scène, sa raideur paraissait réelle.

Juste avant la dernière prière, Bekker fit une moue et effaça son expression d'un curieux revers de la main. Étrange...

Il sortit de l'église aussi raide qu'il y était entré.

Descendit les marches, regagna sa voiture. Arrivé la, il se retourna et regarda Lucas en face. Celui-ci sentit ses yeux et resta immobile, l'observant, laissant leurs regards se rencontrer. Puis Bekker disparut.

Lucas se rendit au cimetière piqué par la curiosité. Qu'est-ce qui n'allait pas, chez Bekker ? Était-ce la douleur ? Le désespoir ? Une mise en scène ? Quoi ?

Du haut de la colline, il regarda le cercueil de Stéphanie Bekker descendre au fond du caveau. Bekker resta immuable, son beau visage aussi figé qu'un morceau d'argile.

« Qu'en penses-tu ? demanda Swanson après le départ de Bekker.

— Je pense que ce type est complètement givré, répondit Lucas. Mais dans quelle catégorie de cinglés il se situe, ça, je l'ignore. »

Lucas consacra la fin de l'après-midi et le début de la soirée à faire circuler le message dans son réseau, une toile d'araignée de prostituées, de libraires, de coiffeurs, de facteurs, de voleurs, de joueurs, de flics et deux ou trois revendeurs de marijuana pas trop méchants : *Quelque chose sur un amateur d'amphètes ? Y a-t-il un dingo qui se balade avec de grosses sommes d'argent ?*

Peu après dix-huit heures, il reçut un appel sur son téléphone portable et redescendit en ville jusqu'au commissariat central installé dans cette sinistre verrue qu'est l'hôtel de ville de Minneapolis. Sloan vint à sa rencontre dans le couloir desservant le bureau du patron.

« Tu es au courant ? demanda-t-il.

— De quoi ?

— Nous avons reçu une lettre d'un type qui prétend avoir été là quand on a tué Stéphanie. Bijou.

— Pas d'identification ?

— Non. Mais il y a beaucoup d'éléments dans la lettre. »

Sur les traces de Sloan, Lucas passa devant le bureau inoccupé de la secrétaire et entra dans celui du patron. Assis derrière sa table, Daniel roulait un cigare entre son index et son majeur tout en écoutant un détective de la brigade criminelle assis dans un fauteuil de cuir vert, en face de lui. Daniel leva les yeux lorsque Sloan toqua le battant de la porte ouverte.

« Entrez donc, Sloan. Comment ça va, Davenport ? Swanson est en train de me mettre à jour. »

Lucas et Sloan tirèrent chacun une chaise et s'assirent de part et d'autre de Swanson. Lucas lui demanda :

« Qu'est-ce que c'est que cette lettre ? »

Swanson lui tendit une photocopie.

« Nous en sommes à passer les possibilités en revue. Ça pourrait venir d'un drogué que Bijou aurait effrayé. À moins que ce ne soit Bijou qui l'ait tuée.

— Vous croyez que c'est lui ? »

Le détective hocha la tête.

« Non. Lisez la lettre. Elle colle plus ou moins à la scène. Et puis vous avez vu Bekker.

— Personne ne trouve quelque chose de bon à dire sur ce type, fit remarquer Sloan.

— Sauf sur le plan professionnel, objecta Swanson. Les toubibs de la fac affirment que son travail est de première qualité. Innovateur, voilà ce qu'ils en disent.

— Vous savez ce qui me dérange ? demanda Lucas. Dans sa lettre, Bijou dit qu'elle gisait sur le dos au milieu d'une mare de sang, morte. J'ai vu les photos. Elle était sur le ventre, près du mur. Il ne parle pas d'empreinte de main. À mon avis, elle vivait encore quand il a filé...

— C'est vrai, admit Swanson, approuvant de là tête. Elle est morte à peu près au moment où les ambulanciers sont arrivés — ils lui ont même injecté un truc pour stimuler le muscle cardiaque, pour faire repartir la machine. Rien ne s'est produit, mais elle n'était pas morte depuis bien longtemps et le sang était encore frais sous sa tête. Tandis que par terre et près de l'évier, il avait déjà commencé à coaguler. Ils pensent qu'elle a survécu quinze ou vingt minutes à l'attaque. Elle avait le cerveau complètement bousillé — Dieu sait ce qu'elle aurait pu nous raconter... Mais si Bijou avait composé le 911, peut-être serait-elle encore en vie.

— Quel salaud, dit Sloan. Est-ce que cela fait de lui un complice ?
»

Swanson haussa les épaules.

« Pour ça, faudrait demander à un avocat.

— Et ce toubib, le type avec qui elle parlait beaucoup dans les soirées ? demanda Lucas.

— On s'en occupe, répondit Daniel.

— C'est toi qui t'en charges ? dit Lucas à Sloan.

— Non. Andy Shearson.

— Shearson ? Merde ! Même avec ses deux mains et une paire de projecteurs, il n'est pas capable de trouver son cul tout seul, dit Lucas, n'en croyant pas ses oreilles.

— C'est tout ce que nous avons, et d'ailleurs il n'est pas si mauvais que ça », protesta Daniel. Il planta son cigare entre ses dents, mordit l'extrémité d'un coup sec, extirpa de sa bouche le morceau sectionné, l'examina et le balança dans la corbeille à papier. « Nous avons pas mal de couverture télévisée sur cette histoire — toutes ces conneries sur l'assassin de passage. Je n'aimerais pas du tout que ça prenne de l'ampleur.

— Ce sera terminé dans une semaine, dit Sloan. Et même avant, si

d'ici là nous avons un bon meurtre de camé.

— Peut-être, mais pas forcément, objecta Daniel. Stéphanie Bekker était une Blanche, et de milieu bourgeois. Les journalistes s'identifient volontiers à ce genre de victime. Ils seraient capables de continuer un bout de temps.

— On va accélérer, dit Swanson. Bavarder un peu plus avec Bekker. On écume le voisinage. Vérification des P.V. de stationnement dans le quartier, interrogatoire des amis de Stéphanie Bekker. Le plus important, c'est de trouver le jules. Soit c'est lui qui l'a fait, soit il a tout vu.

— Il prétend que l'assassin ressemble à un gnome, précisa Lucas, lisant la lettre. Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

— Je n'en sais fichtre rien, dit Swanson.

— Laid, proposa Daniel. Un gros torse et des petites jambes...

— Sommes-nous absolument sûrs que le gnome n'est pas Bekker ? Que Bekker était vraiment à San Francisco ? demanda Lucas.

— Ouais, absolument, répondit Swanson. Nous avons câblé une photo et demandé aux flics de Frisco de la montrer au concierge de l'hôtel de Bekker. Il était bien là, pas d'erreur possible.

— Hum », grommela Lucas.

Il se leva, glissa les mains dans ses poches et s'approcha du mur où s'alignaient les photos souvenirs de Daniel. Le visage souriant de Jimmy Carter lui rendit son regard.

« Nous sommes mal embarqués avec les médias. Si Bekker a engagé un tueur, le, meilleur atout dont nous disposions est l'amant. Le témoin.

— Bijou, dit Sloan.

— Bijou, répéta Lucas. Il n'est pas totalement dépourvu de moralité, puisqu'il a téléphoné et écrit cette lettre. Il aurait aussi bien pu se tirer sans mot dire et nous n'aurions jamais rien soupçonné.

— Nous l'aurions quand même su, intervint Swanson. Le médecin légiste a découvert qu'elle avait eu des rapports sexuels peu de temps avant d'être tuée. Et il l'a laissée mourir.

— Peut-être pensait-il sincèrement qu'elle était morte, suggéra Lucas. Toujours est-il qu'il a une forme de conscience. Nous devrions faire appel à lui publiquement. Par la télévision, les journaux. Cela pourrait avoir deux effets, d'abord le faire sortir du bois, ensuite mettre un peu de pression sur l'assassin, ou sur Bekker, les inciter à faire quelque chose.

— Vous n'avez pas d'autre solution ? demanda Daniel.

— Pas si vous voulez attraper le type, répondit Lucas. Nous pouvons laisser filer. À l'heure qu'il est, je peux vous assurer que nous avons zéro pour cent de chances de faire inculper Bekker. Il n'y a qu'une façon de le coincer : le témoin doit identifier l'assassin, et celui-ci doit nous livrer Bekker en échange d'une condamnation avec circonstances atténuantes.

— Je n'aimerais vraiment pas laisser tomber, dit Daniel. Notre foutu taux minimum d'affaires résolues...

— Dans ce cas, il faut convoquer les gens de la télé ici, annonça Lucas.

— Donnons-nous vingt-quatre heures de plus, proposa Daniel. Nous pouvons encore leur parler demain soir. »

Lucas secoua la tête.

« Non, il faut que vous vous décidiez ce soir. Si nous le faisons, ce doit être rapidement. Le mieux, ce serait de leur parler demain, assez tôt pour le journal de vingt heures. Avant que cet amant, quel qu'il soit, se retrouve la tête prise dans le ciment. Vous pourriez simplement dire qu'à notre avis le meurtrier n'est pas l'amant et que nous avons besoin de toute l'aide possible. Qu'il doit venir nous trouver, que nous lui procurerons un avocat. Que s'il n'a pas commis ce meurtre, nous lui garantirons l'immunité — peut-être pourrions-nous impliquer le juge d'instruction dans cette démarche. Et si avec tout ça il pense toujours qu'il ne peut pas venir nous trouver, il faut qu'il se débrouille pour communiquer avec nous autrement. Qu'il nous envoie des lettres plus détaillées, par exemple. Avec des photos découpées dans des magazines, qui montreraient des gens ressemblant au meurtrier. Qu'il dessine des visages, s'il en est capable. Nous pouvons peut-être convaincre les journaux de publier des portraits-robots, parmi lesquels il choisirait les plus ressemblants, que nous modifierions au fur et à mesure, selon ses indications.

— Je vais y réfléchir.

— Et ne quittons pas Bekker des yeux. Si nous lançons un appel public à l'amant et que c'est vraiment le mari qui a commandité le meurtre, cela va le rendre nerveux. Il va peut-être nous donner une occasion de le coincer.

— Très bien. Je vais y réfléchir. Revenez me voir demain.

— Il faut que nous agissions vite, insista Lucas, mais Daniel l'écarta d'un geste de la main.

— Nous en reparlerons demain. »

Lucas se retourna vers Jimmy Carter et examina la veste de tweed de l'ancien président.

« Si c'est Bekker qui l'a tuée ou qui l'a fait tuer, reprit-il, s'il est vraiment un meurtrier comme le pense Sloan...

— Eh bien ? » demanda Daniel qui tripotait son cigare sans cesser de l'observer, de derrière son bureau.

« Eh bien, nous avons intérêt à trouver Bijou avant que Bekker ne le fasse », conclut Lucas.

[1] Contac : antigrippal puissant qui entraîne un état d'euphorie avancée. Très en vogue aux Etats-Unis, où il est en vente libre.

Chapitre 5

Le ciel crépusculaire passa du cramoisi à l'outremer et enfin à un gris banal. Lucas habitait dans le centre-ville, où le ciel ne devenait jamais complètement noir. De l'autre côté de la rue, des joggers allaient et venaient sur le chemin qui bordait la rivière, très chics dans leurs survêtements phosphorescents, vert ou jaune fluo. Certains, coiffés d'écouteurs, couraient sur un air de rock. Derrière eux, sur l'autre rive du Mississippi, les lumières orangées, chargées de vapeurs de sodium, de l'éclairage public se mirent à clignoter comme sur un écran quadrillé, suivies d'une pulvérisation de lumières domestiques d'une teinte plus bleutée.

Quand elles apparurent sur l'autre rive, Lucas baissa le store et, contre son gré, retourna à son jeu. Il travaillait obstinément, sans inspiration, développant l'intrigue pour le programmeur. Un long ruban de papier d'imprimante se déroulait sur la table de la bibliothèque, traversant la flaque de lumière qui cernait ses mains. À l'aide d'un gabarit d'organigramme et d'un crayon 2B, il bloqua les branches de la Poursuite du druide. À une époque, il avait envisagé d'apprendre à programmer lui-même. Il avait été jusqu'à suivre des cours de langage de programmation Pascal dans une fac d'informatique, et même jusqu'à acquérir quelques notions de langage C. Mais la programmation lui cassait les pieds, aussi engagea-t-il un petit jeune pour s'en charger. Il concevait les histoires, avec leurs milliers de sauts et de branches, et le gosse codait tout ça.

Le garçon en question ne présentait aucun des symptômes inquiétants que l'on trouve chez certains génies de l'informatique. Il portait un blouson de sport orné d'une majuscule dans le dos qu'il avait gagné à la lutte, expliqua-t-il à Lucas. Il était très fort à la barre fixe, et de temps à autre une copine l'accompagnait pour l'aider.

Toujours blagueur, Lucas avait eu envie de lui demander *Pour vous aider à quoi ?* mais s'était abstenu. Les deux ados fréquentaient des collèges catholiques des environs et avaient besoin d'un local à eux, gratuits. S'il le pouvait, Lucas s'arrangeait pour les laisser seuls.

D'ailleurs, peut-être l'aidait-elle effectivement. Le travail était toujours achevé.

Lucas concevait des jeux. Il avait commencé par ces simulations

historiques qui se jouent sur un plateau. Puis, pour gagner de l'argent, il se mit à inventer des jeux de poursuite où le participant assume un rôle, dans le genre *Donjons et Dragons*.

L'une de ses simulations, une bataille de Gettysburg, était devenue si compliquée qu'il avait acheté un petit ordinateur I.B.M. pour figurer les durées, les positions et les mouvements. La souplesse du P.C. l'avait impressionné : il pouvait créer des effets impossibles à rendre sur un damier, tels que mouvements de troupes secrets et erreurs des services de renseignements militaires.

Avec l'aide du garçon, il avait transféré tout son jeu sur un I.B.M. 386. Une société de logiciels informatiques basée dans le Missouri, ayant entendu parler du jeu, l'avait pris sous contrat, lui avait apporté quelques modifications et l'avait lancé sur le marché. N'importe quel soir de leur convenance, des dizaines de mordus de la guerre de Sécession pouvaient ainsi jouer à Gettysburg via le modem, privilège qui leur coûtait huit dollars de l'heure. Lucas touchait deux des huit dollars.

La Poursuite du druide était une autre affaire, un jeu où chaque participant jouait un rôle et où l'ordinateur était maître de jeu. C'était en train de devenir drôlement compliqué...

Lucas interrompit son travail pour changer le disque sur la platine laser, remplaçant *Big Time* de Tom Waits par *African Sanctus* de David Fanshawe, et regagna sa chaise. Au bout de quelques minutes, il reposa le gabarit de programmation et se mit à contempler le mur devant lui. Il le conservait parfaitement vide à dessein, pour le regarder.

Bekker était intéressant. Lucas avait senti son intérêt grandir, l'avait guetté tel un jardinier à l'affût des progrès d'une nouvelle plante, n'osant pas trop espérer. Il avait été témoin de dépressions chez certains de ses collègues, mais était toujours resté sceptique. Plus maintenant. La dépression, un mot inapproprié pour ce qui lui était arrivé, était tellement tangible qu'il la voyait sous les traits d'une bête menaçante s'approchant silencieusement de lui dans l'obscurité.

Assis dans la nuit, Lucas contemplait son pan de mur, et soudain l'odeur écœurante des fleurs de l'enterrement de Stéphanie lui revint, ainsi que la quiétude humide de la chapelle privée, le bourdonnement monotone du prêtre... *tous ceux qui ont aimé cette femme, Stéphanie...*

« Et merde. »

Il aurait dû se concentrer sur son jeu mais n'y parvenait pas. Il se leva, fit quelques pas dans la pièce, les voix du *Sanctus* retentissant

violemment dans sa tête. Une chemise en papier brun attira son regard. Le dossier de l'affaire, recopié par Sloan et déposé sur sa table. Il le prit, le feuilleta. Des détails à l'infini. Personne ne savait ce qui risquait d'être ou de ne pas être utile, aussi avaient-ils tout conservé. Ayant lu plusieurs passages, il s'apprêtait à le laisser retomber sur le bureau quand une phrase du rapport de labo l'accrocha : « La grille de la bonde et la canalisation de la douche paraissent avoir été nettoyées avec soin... »

La chambre et la salle de bains adjacente avaient été essuyées, apparemment par Bijou, pour détruire toutes les empreintes. Ce qui révélait une exceptionnelle maîtrise de soi. Mais la bonde et le tuyau ? C'était autre chose. Lucas chercha des indications supplémentaires concernant le lit de Stéphanie mais ne trouva rien dans le compte rendu, qui portait la signature de Robert Kjellstrom.

Lucas fouilla dans son bureau et trouva le répertoire interne de la police. Il chercha le numéro de Kjellstrom et l'appela. Celui-ci dut sortir de son lit pour répondre au téléphone.

« Il n'apparaît rien dans le rapport concernant des cheveux dans le lit...

— Parce qu'y en avait pas, répondit Kjellstrom.

— Pas un seul ?

— Zéro. Les draps étaient propres. On aurait dit qu'ils sortaient de la machine.

— Le texte dit que Stéphanie Bekker venait d'avoir des rapports sexuels...

— Pas dans ces draps-là », affirma Kjellstrom.

Lucas termina la lecture du dossier et consulta sa montre : vingt-deux heures. Il alla dans sa chambre, troqua sa chemisette de sport en coton, son pantalon et ses mocassins contre une chemise de flanelle, un jean et des bottes, passa à son épaule un étui contenant son Smith & Wesson calibre 45 à double action et recouvrit le tout d'un blouson Patagonia doublé de mouton.

La journée avait été belle mais les nuits étaient encore rudes, prises dans les dernières griffes de l'hiver. Même les mauvais garçons restaient chez eux. Il sortit la Porsche du garage, attendit dans l'allée que la porte fût correctement refermée et fila vers le nord le long de Mississippi River Boulevard. Parvenu à Summit Avenue, il considéra les options qui se présentaient à lui et choisit de prendre Crétin Avenue, puis vers le nord jusqu'à l'autoroute 1-94 et vers l'est, après le

centre de St. Paul, jusqu'à la lisière orientale de la ville. Trois voitures de la police de St. Paul étaient garées devant un supermarché qui communiquait avec un restaurant. Lucas ferma la Porsche à clé et entra dans l'établissement.

« Tiens, tiens ! Regardez donc qui nous arrive ! » dit le plus âgé des flics.

Il avait une bonne quarantaine d'années et une forte carrure, une moustache en brosse qui commençait à grisonner et des lunettes à monture dorée. Il était assis dans un box en compagnie de trois collègues. Deux autres flics étaient penchés sur leur café dans le box voisin.

« J'ai pensé que vous pourriez avoir besoin de quelques conseils, les gars, alors j'ai appliqué tout de suite », dit Lucas.

Un bar circulaire festonné de tabourets pivotants occupait le centre du restaurant et les box étaient alignés le long du mur. Lucas grimpa sur un des tabourets et pivota pour faire face aux flics attablés.

« Nous apprécions ta sollicitude », répondit le flic moustachu.

Trois des quatre occupants du box étaient des costauds d'âge mûr; le quatrième, plus mince, environ vingt ans, avait des yeux bleus rapprochés avec l'angle interne rose et protubérant. Les trois aînés buvaient du café. Le plus jeune mangeait du pain grillé et des saucisses.

« Ce type est flic ? » demanda-t-il, sa fourchette garnie d'un morceau de saucisse suspendue à ses lèvres. Il regardait le blouson de Lucas avec des yeux ronds. « Mais il porte...

— Merci, Sherlock », dit un des anciens. Inclinant la tête en direction de Lucas, il ajouta : « Lucas Davenport, lieutenant de la police de Minneapolis.

— Il conduit sa Porsche à presque cent à l'heure sur Crétin Avenue pendant les heures de pointe, précisa un autre en souriant à Lucas pardessus sa tasse de café.

— Foutaises, je respecte toutes les limitations de vitesse de St. Paul, objecta Lucas.

— Excuse-moi si j'en pète de dégoût, dit le flic affecté aux excès de vitesse. Ce doit être la Porsche de quelqu'un d'autre dont mon radar a pris la photo vendredi vers cinq heures trente. »

Lucas sourit.

« Tu as dû me faire peur.

— C'est ça. Tu es venu pour le boulot ou quoi ?

— Je cherche Poppy White.

— Poppy ? »

Les trois anciens échangèrent un regard et l'un d'eux dit :

« J'ai vu sa voiture devant chez Broobeck hier soir et deux fois la semaine dernière. Une Oldsmobile rouge de l'an dernier. S'il n'est pas là, Broobeck saura peut-être où il se trouve. »

Lucas resta encore quelques minutes à bavarder avant de sauter de son tabouret.

« Merci pour le tuyau sur Poppy.

— Hé, Davenport, si tu as l'intention de descendre ce salopard, ça ne t'ennuierait pas d'attendre que quelqu'un ait pris notre relève ?... »

Une Oldsmobile rouge était garée sous l'enseigne de néon du bowling de Broobeck. Lucas pénétra dans l'établissement, jeta un coup d'œil sur les pistes. Deux d'entre elles étaient utilisées par des jeunes couples. Trois personnes étaient assises au bar, mais aucune d'elles n'était Poppy. Le barman portait une toque de papier et mâchonnait un cure-dents. Il hocha la tête quand Lucas s'avança.

« Je cherche Poppy.

— Il est dans le coin. Peut-être derrière, aux chiottes. »

Lucas se dirigea vers les toilettes des hommes, passa la tête à l'intérieur. Une paire de bottes en caoutchouc dépassait d'une des portes. Il appela :

« Poppy ?

— Ouais ?

— Lucas Davenport. Je vous attends au bar.

— Prenez un box. »

Lucas prit un box et une bière. Une minute plus tard, Poppy fit son apparition, agitant ses mains humides devant lui.

« Vous devriez mettre des serviettes là-dedans », dit-il au barman d'un ton de reproche. Le type poussa une pile de serviettes en papier dans sa direction. Poppy s'essuya les mains, saisit sa bière et rejoignit Lucas. Il avait dans les cinquante-cinq ans et quelques kilos en trop, portait un jean et un T-shirt noir sous un blouson de cuir. Ses cheveux gris acier était taillés en brosse, même coupe que les soldats de la guerre de Corée. Un garçon adroit, qui mettait une heure à débiter une Porsche volée en pièces de rechange à l'aide d'une scie et d'un fer à souder.

« Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il en se glissant sur la banquette. Vous avez besoin d'un nouveau démarreur ?

— Non. Je cherche quelqu'un avec de l'argent frais. Quelqu'un qui aurait pu tuer une bonne femme l'autre jour à Minneapolis. »

Poppy secoua la tête.

« Je vois de quoi vous parlez. Je n'ai rien entendu là-dessus. Les drogués ont une frousse terrible parce que les journaux ont raconté que le coupable était un camé et ils pensent que quelqu'un va devoir tomber.

— À part ça, rien ?

— Que dalle, mon vieux. Si un type a palpé du fric, ce n'est pas dans cette partie de la ville. Vous êtes sûr que le mec était blanc ? Je ne sais plus rien de ce qui se passe chez les Noirs, maintenant. »

Il recherchait un Blanc. C'était ainsi que les choses se passaient : les Blancs faisaient appel à des Blancs, les Noirs à des Noirs. On restait entre soi. Le racisme fonctionnait même quand il s'agissait de meurtre. Et puis il y avait d'autres raisons. Dans un quartier pareil, un Noir se serait fait repérer.

Il se sépara de Poppy devant le bowling et repartit vers Minneapolis, à l'ouest. Il s'arrêta dans un bar de pédés sur Hennepin Avenue, deux autres rades de Lake Street et finalement, n'ayant rien appris, réveilla un fourgue qui habitait Wayzata, une paisible ville de banlieue.

« Je ne sais pas, Davenport, c'est peut-être un cinglé, tout simplement. Il liquide la fille, file vers l'Utah, s'achète un ranch avec l'argent. »

Ils étaient assis dans une véranda fermée par des baies vitrées qui donnait sur un étang bordé de roseaux. Les lumières d'une maison voisine se reflétaient sur la surface de l'eau, permettant à Lucas de distinguer les contours sombres d'une bande de canards qui ballottaient l'un contre l'autre au milieu de l'étang. Le fourgue, en pyjama, n'avait pas l'air très à l'aise sur le divan, fumant une cigarette sans filtre à côté de sa femme en robe de chambre. L'épouse avait la tête couverte de bigoudis en plastique rose et une mine préoccupée. Elle avait offert à Lucas de l'eau minérale au citron vert, bien fraîche, et il roulait la bouteille entre ses mains tout en parlant.

« Si j'étais vous, suggéra le fourgue, je me renseignerais auprès d'Orville Proud.

— Orville ? Je le croyais en taule, quelque part en Arizona ou

ailleurs.

— Il est sorti. » Le receleur récupéra une particule de tabac sur sa langue et l'expédia d'une chiquenaude. « En tout cas, il traîne dans le coin depuis à peu près une semaine.

— Et il a repris ses activités ? »

Il aurait dû être au courant. Proud était en ville depuis une semaine — *il aurait dû être au courant*.

« Ouais, je crois. Toujours le même truc. Il a un besoin pressant d'argent. Et vous savez le genre de mecs qu'il fréquente. Ces putains de bandes de motocyclistes et les culturistes, les nazis, n'importe quoi. Alors, j'lui dis : "On raconte que ça serait peut-être un contrat, que le mari a payé quelqu'un." Et il me répond : "C'est pas un bon sujet de conversation, Frank." Alors j'ai arrêté d'en parler.

— Hum. Vous savez où il se trouve ?

— Je veux surtout pas que ça me retombe dessus, dit le receleur. Orville a des façons un peu bizarres...

— Ça ne vous retombera pas dessus », lui promit Lucas.

Le fourgue consulta sa montre.

« Essayez la chambre 221 au "Loin". Il y a une partie en cours.

— Des armes ?

— Vous connaissez Orville...

— Oui, hélas. Très bien, Frank, je vous revaudrai ça.

— Je vous en prie. Vous avez toujours votre cabane, là-bas dans le Nord ?

— Oui.

— Je vais bientôt toucher quelques bonnes occasions sur des moteurs Evinrude de vingt-cinq chevaux.

— N'en faites pas trop, dit Lucas.

— Allons, lieutenant... »

Frank lui adressa un large sourire, jouant sur son charme. Ses dents n'étaient pas tout à fait vertes.

Le « Loin », c'était le Richard Cœur de Lion, un estaminet-motel situé sur la route de l'aéroport international Minneapolis-St. Paul. L'établissement avait démarré dans la légalité et perdu de l'argent pendant quelques années avant d'être repris par un directeur plus créatif qui venait de Miami Beach. Après quoi, on l'appela le « Dick » ou le « Loin », au choix, mais le « Loin » finit par l'emporter. Comme

surnom, estimèrent les gens qui décidaient ce genre de choses, « Loin » faisait plus classe^[1]. Joueurs invétérés, revendeurs de coke branchés, putes de haute volée et footballeurs pas trop regardants fréquentaient le bar et occupaient, presque chaque nuit, les chambres du motel adjacent.

Le bar était décoré de velours rouge et de lambris foncés avec des miroirs ovales. Dans le hall, deux renards roux empaillés et montés sur des morceaux de bois de flottage encadraient une misérable reproduction du *Blue Boy* de Gainsborough. Dans les chambres à l'étage, il y avait des *waterbeds* et l'on pouvait voir des films pornographiques sur le câble, sans supplément.

Lucas traversa le hall, adressa un signe de tête à la femme qui se tenait derrière le comptoir. Elle lui sourit comme si elle se souvenait de l'avoir inscrit parmi ses clients. Il gravit les marches qui menaient au couloir desservant le motel sur toute sa longueur. La chambre 221 était la dernière sur la gauche. Il resta devant la porte quelques instants, à l'écoute, puis sortit son calibre 45 de son étui d'épaule pour le glisser sous sa ceinture, dans le creux des reins. Il frappa à la porte et recula vers le mur, de façon à pouvoir être vu par le judas. L'œilleton s'assombrit un instant et une voix demanda :

« Qui est-ce ?

— Lucas Davenport veut voir Orville.

— Y a pas d'Orville ici.

— Dites-lui... »

L'œil disparut du judas et une minute s'écoula. Puis l'œilleton s'obscurcit à nouveau et une autre voix demanda :

« T'es seul ?

— Oui, pas de problème. »

Orville Proud ouvrit la porte et inspecta le couloir.

« Pas de problème ? demanda-t-il.

— Il faut que je te parle », dit Lucas en regardant par-dessus l'épaule d'Orville. La chambre 221 était une suite sans lits. Sept hommes étaient assis, complètement immobiles, autour d'une table octogonale. Ils avaient des yeux de rapaces qui le jaugèrent. Sur la table, des cartes mais pas de jetons, des cendriers, des bouteilles d'eau minérale (et quelques autres par terre, à leurs pieds). Derrière eux, un homme de petite taille vêtu d'un manteau trois-quarts en cuir était assis sur la grille du radiateur. Il avait une barbe effilée et des lunettes cerclées d'or, ressemblait à Lénine et le savait. Ralph Nathan. Lucas porta la main à sa hanche, à quinze centimètres du canon de

son arme.

« Un de ces jours, tu vas finir par te faire descendre », dit Orville calmement. Il sortit dans le couloir et referma la porte derrière lui. « Qu'est-ce que tu veux ? »

— Je voudrais savoir si l'on a parlé du meurtre d'une femme à Minneapolis. Elle s'est fait tabasser à mort, il y a des gens qui pensent que son mari a tout organisé. Ça crée beaucoup de vagues. »

Orville secoua la tête, les sourcils froncés. Il n'avait pas besoin de vagues.

« Il y a un ou deux gars qui ont parlé de ça mais je suis au courant de rien. Je veux dire, j'serais au courant, normalement. J'ai été partout pour récupérer du blé, j'ai essayé de reprendre les affaires et j'ai relancé tous mes contacts. J'ai pas un seul truc là-dessus, mec.

— Personne ne s'est brusquement enrichi, personne n'a acheté une voiture ? »

Proud hocha la tête.

« Rien du tout. Terry Meller a hérité d'un lot de téléphones couleur Panasonic qui seraient tombés d'un train à St. Paul, mais c'est tout.

— Tu es sûr ?

— Écoute, mec, j'ai passé les trois dernières semaines à quadriller la ville, à parler à tout le monde. Je n'ai fait que ça. Il n'y a rien de louche par ici.

— D'accord, dit Lucas, découragé. Comment était-ce, en Arizona ? »

Proud secoua la tête.

« Au Nouveau-Mexique. T'aimerais pas faire de la taule au Nouveau-Mexique, mec. C'est un endroit, comment dire... primitif.

— Je suis désolé de l'apprendre.

— Ouais, pour sûr.

— Tu me tiens au courant, d'accord ? Tu as mon numéro ? »

Proud acquiesça de la tête, fouilla dans sa poche et en sortit une carte avec un numéro à neuf chiffres séparé en groupes de trois, deux et quatre chiffres, comme un numéro de Sécurité sociale. Il tendit la carte à Lucas.

« Compose les sept derniers chiffres en commençant par la fin. C'est mon beeper. Si tu veux me revoir, t'appelles d'abord, compris ? Ne reviens pas frapper à cette foutue porte.

— Entendu. Et je vais te donner un conseil d'ami, Orville, ajouta Lucas avant de s'éloigner. Débarrasse-toi de Ralph. C'est un fou furieux, il n'a qu'une envie, c'est de tuer quelqu'un. Munis-toi plutôt d'une batte de base-ball ou quelque chose dans ce genre. Si tu restes avec Ralph, tu te retrouveras bouclé pour meurtre avec lui à Stillwater. Je te le garantis.

— Message reçu », dit Proud, mais ce n'était pas vrai.

De retour à l'aire de stationnement, Lucas s'adossa à sa voiture et repensa à tout ça. Ils étaient dans une impasse.

Daniel allait devoir accueillir la télévision.

[1] Dick, diminutif de Richard, désigne en argot le sexe masculin. Loin, ici déformation de Lion, signifie « reins » avec une connotation sexuelle implicite.

Chapitre 6

Beauté dansait.

Une gigue, sur une musique qui n'existait que dans son esprit.

Il sautait d'un pied sur l'autre, son pénis tressautant comme la tête d'un ver de terre aveugle, ses bras, coudes pliés, battant comme des ailerons de poulet. Il en riait de plaisir, le plaisir de sentir la laine du tapis persan sous la plante de ses pieds nus, de voir son reflet dans les miroirs et les psychés.

Il dansait, il tourbillonnait, il sautait et il riait...

Sentant quelque chose d'humide sur sa poitrine, il baissa les yeux. Une pluie écarlate éclaboussait son torse. Il se palpa le nez et ses doigts devinrent poisseux et rouges. Du sang. Qui dégoulinait sur ses lèvres, dégouttait de son menton, s'écoulait en filet à travers sa poitrine pâle et glabre, jusqu'à la toison de son sexe. La musique reflua de son cerveau.

« Du sang, gémit-il. Tu saignes... »

Le cœur battant à tout rompre, Bekker s'agenouilla, tâtonna sous le bureau et sortit sa mallette. Sachant que la police viendrait chez lui, il avait jugé plus prudent de rapatrier ses médicaments dans son bureau. Il ne les avait pas encore rangés dans l'armoire à pharmacie. Il manipula fébrilement la petite serrure à combinaison chiffrée et ouvrit la valise. Plusieurs dizaines de flacons étaient entassés en vrac, pour la plupart en plastique ambré avec un couvercle blanc et une étiquette dactylographiée, délivrés sur ordonnance, et quelques *compléments* diététiques obtenus en vente libre. Perdant toujours son sang, il fouilla dans la masse.

Amobarbital. Dextroamphétamine. Loxapine. Sécobarbital. Chlordiazépoxide. Amiloride. Non, non, non... Il se dit qu'il devrait vraiment avoir des repères de couleur. Enfin, une fois qu'ils auraient retrouvé leur place sur les étagères, ce serait plus facile. Il rangerait les stimulants tout en haut, les antidépresseurs en bas, les calmants sur la deuxième étagère, les vitamines et les compléments juste en dessous... Halopéridol. Diazépam. Chlorpromazine. Non. Où était-ce donc ? Où ? Il était *pourtant sûr*... Ah, ici ! Vitamine K. Combien ? Aucun problème avec la vitamine K, plutôt jouer la sécurité. Il plaça cinq capsules d'un coup dans sa bouche, grimaça, avala.

Ça allait mieux. De toute façon, les saignements ralentissaient et quelques capsules de K en plus ne pouvaient pas faire de mal. Il arracha une poignée de mouchoirs en papier d'une boîte de Kleenex posée sur son bureau et les pressa contre son nez. Il avait déjà saigné auparavant. Il ne souffrait pas et le sang allait bientôt cesser de couler. Mais, songea-t-il, il avait suffi de deux comprimés pour provoquer l'épistaxis. Il avait pris des méthamphétamines, mais pourquoi ? Il devait y avoir une raison...

Il regarda l'angle de son bureau. L'étui à cigarettes en cuivre, couvercle soulevé, une invitation. Trois comprimés de méthamphétamines enrobés de noir, nichés dans un des compartiments de la boîte, partageant l'espace avec le phénobarbital, le butalbital et les plus dangereux de l'équipage, tous réunis dans une cellule à part : l'unique cachet d'acide bleu pâle, les quatre petits phencyclidines blancs, d'apparence tellement inoffensive, et les trois capsules Contac, au-dessus de tout soupçon.

Trois méthamphétamines seulement ? D'habitude, il y en avait sept dans la boîte. En aurait-il pris quatre par erreur ? Il n'arrivait pas à s'en souvenir, mais il se sentait très remonté, vraiment en forme, il avait dansé pendant... combien de temps ? Un long moment, à son avis. Peut-être ferait-il mieux de...

Il prit un phénobarbital pour se stabiliser. Là non plus, il n'y avait pas de risque pour les saignements de nez. Peut-être que...

Il en avala un autre, puis rapporta l'étui à cigarettes et la trousse de secours vers la mallette, le navire amiral, qu'il remplit avec soin.

Saignait-il encore ? Bekker écarta le tampon de Kleenex de son visage. Le sang paraissait noir sur le mouchoir bleu mais l'hémorragie avait cessé. Il se releva et contourna soigneusement les vêtements qu'il avait jetés par terre au moment où les amphétamines avaient commencé d'agir. Pourquoi les avait-il prises ? *Il fallait réfléchir.*

La pièce était bien rangée. Les corbeilles en bois « arrivée » et « départ » du courrier posées sur le bureau ancien, la machine à écrire électrique I.B.M. sur une table d'angle également ancienne, un mur recouvert d'étagères remplies de livres, de revues, de magazines. Sur le mur de la porte était accrochée une photo où il posait à côté d'une Jaguar E-Type. Elle ne lui appartenait malheureusement pas, mais c'était une voiture superbe. Il y avait un cadre en argent autour de la photo.

Stéphanie lui souriait depuis un cadre identique, de l'autre côté de la porte. Elle portait des jodhpurs, mais pourquoi donc... *Difficile de se concentrer.* Il le fallait pourtant. Stéphanie ? L'amant. Qui était l'amant ?

C'était la question cruciale. Il avait pensé que les amphétamines pourraient l'aider à la résoudre. Si c'était le cas, il n'en avait aucun souvenir.

Il s'assit par terre, au milieu de la pièce, jambes écartées. Il fallait réfléchir...

Bekker soupira. Sa langue effleura ses lèvres. Un goût salé. Il baissa les yeux et vit qu'il était couvert d'une croûte brune. Une croûte ? Il se toucha la poitrine du bout du doigt. Du sang. Du sang séché...

Il se releva, engourdi, aborda l'escalier penché en avant, empoignant chaque barreau de la rampe au fur et à mesure de son ascension, et longea le couloir qui menait à la salle de bains. Il tourna les robinets, fit couler l'eau, plongea la tête dans le lavabo, s'aspergea le visage d'eau froide, se releva, regarda son reflet dans le miroir.

Son visage était rose, son torse encore recouvert de la croûte de sang, rouge comme une tranche de foie. Il ressemblait au diable, songea-t-il. L'idée lui vint naturellement. Bekker savait tout du diable. Ses parents, immergés dans l'austérité de leur foi chrétienne, lui avaient inculqué le diable comme à coups de marteau, lui avaient inlassablement répété les vieilles phrases mortes de Jonathan Edwards^[1]...

Des principes infernaux règnent dans les âmes des hommes mauvais, qui iraient certainement s'enflammer et se consumer en Enfer s'il n'y avait la main de Dieu pour les retenir.

Un dimanche soir, Bekker avait déclaré au prédicateur qu'il n'avait jamais senti la main de Dieu le retenir. Cela lui avait valu d'être battu, si fort que sur le moment il avait cru en mourir. De fait, il n'avait pas pu aller à l'école pendant une semaine, et n'avait pas décelé une once de pitié dans les yeux de ses parents.

Épongeant le sang, Bekker regarda le miroir et prononça les paroles d'autrefois, qu'il n'avait pas oubliées : *Dieu vous tient au-dessus du gouffre de l'Enfer, de même que l'on tient une araignée ou quelque ignoble insecte au-dessus du feu, vous lui répugnez, vous provoquez en lui une terrible colère.* Foutaises.

Vraiment ? La conscience allait-elle quelque part après la mort ? Y avait-il un gouffre ? Ces enfants qu'il avait vus mourir, le changement dans leur regard au moment ultime... était-ce l'extase ? Avaient-ils entrevu quelque chose au-delà ?

Bekker avait étudié les films pris par les nazis dans les camps de la

mort — des films que certains Allemands influents aimaient collectionner... Il avait scruté sur l'écran le visage des mourants soumis à des expérimentations médicales. Y avait-il quelque chose au-delà ?

Non, répondait l'esprit rationnel de Bekker.

Nous ne sommes rien d'autre que de la boue animée, une particule de poussière douée d'une conscience, la conscience n'étant rien d'autre qu'une sécrétion chimique. *Souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras à la poussière.* N'était-ce pas là ce qu'enseignaient les catholiques ? Étrange candeur, pour une Église politique. Pourtant, contrairement à ce que lui soufflait son esprit rationnel, le reste de Bekker, sa partie instinctive, ne pouvait envisager un monde privé de la présence de Beauté. Il ne pouvait pas simplement *disparaître*, n'est-ce pas ?

Il consulta sa montre. Largement le temps. Avec le médicament approprié... De la salle de bains, il jeta un coup d'œil vers la boîte de cuivre qui se trouvait sur son bureau.

Très calme — une pincée de cocaïne, une lichette de phencyclidine —, Michael Bekker traversa d'un pas fluide les couloirs de l'hôpital universitaire.

« Docteur Bekker... » Une infirmière qui passait par là l'appelait. « Docteur. » Le mot provoqua en lui une bouffée de puissance. À moins que ce ne fût la lichette de P.C.P. Quelquefois, c'était difficile à dire.

Pour la nuit, l'éclairage du couloir était tamisé. Trois femmes vêtues de blanc, assises sous la lumière plus vive de la salle des infirmières, passaient des dossiers en revue, vérifiant les traitements prescrits aux patients. Au-dessus de leurs têtes, une demi-douzaine d'écrans de contrôle clignotaient comme les éléments d'une chaîne stéréo de luxe, suivant à la trace l'état des patients de la section de soins intensifs.

Bekker regarda sa planchette à pince. Hart, Sybil, chambre 565. Il prit cette direction sans se hâter, dépassa une chambre particulière où un malade ronflait bruyamment. Il jeta rapidement un coup d'œil autour de lui : personne ne le regardait. Pénétra dans la chambre. La patiente dormait profondément, la tête rejetée en arrière, la bouche ouverte. Un vrai bruit de scie électrique, songea Bekker. Il s'approcha de la table de chevet, ouvrit le tiroir. Trois flacons marron remplis de comprimés. Il les prit et se tourna à moitié vers l'éclairage tamisé qui provenait du couloir. Le premier était de la pénicillamine, contre les calculs rénaux. N'en ayant pas l'usage, il le remit en place.

Paraméthasone. Encore un truc pour les reins. Sur le troisième flacon, on pouvait lire : « Hydrochloride de chlórdiazépoxide 10 mg. » Il l'ouvrit, regarda les gélules vertes et noires qu'il contenait. Ah, du Librium. Il avait toujours l'usage d'un peu de Librium. Il en prit la moitié, revissa le bouchon, remit le flacon dans le tiroir et laissa tomber les gélules au fond de sa poche.

Arrivé devant la porte, il s'arrêta pour écouter. Il fallait prendre garde au fait que les infirmières, chaussées de tennis, étaient aussi silencieuses que des fantômes. Mais si vous connaissiez bien le bruit, il était possible de repérer le chouic-chouic quasiment imperceptible des semelles de caoutchouc sur les dalles du couloir.

Le couloir étant silencieux, il sortit de la chambre, les yeux rivés sur sa planchette, tout prêt à arborer un air perplexe si une infirmière surgissait inopinément. Il n'y avait personne. Il se dirigea vers la chambre de Sybil Hart.

Sybil Hart avait des cheveux de jais et des yeux noirs liquides. Elle était couchée, regardant silencieusement l'écran de télévision accroché dans un angle de la pièce. Un écouteur était fiché dans une de ses oreilles. Les âneries des programmes nocturnes lui donnaient souvent envie de crier et pourtant elle ne criait pas.

Elle en était incapable.

Sybil Hart reposait immobile, relevée dans son lit en position demi-assise. Sans être exactement installée dans l'unité de soins intensifs, elle se trouvait cependant à portée des infirmières, qui pouvaient contrôler son état toutes les demi-heures. Plus ou moins. D'ici trois semaines à un mois, elle serait morte, tuée par une sclérose latérale amyotrophique, la maladie de Lou Gehrig.

Le mal avait débuté par une insensibilité dans les jambes, assortie d'une tendance à tituber. Elle l'avait combattu, mais il s'était emparé de ses jambes, de ses fonctions digestives, de ses bras et, pour finir, de sa voix. Actuellement, de la manière la plus cruelle, il atteignait aussi ses muscles faciaux, y compris ceux qui activaient les paupières et les sourcils.

Au fur et à mesure de la progression du mal, sa voix l'ayant quittée, elle avait appris à communiquer par le truchement d'un ordinateur Apple équipé d'un système particulier et d'un logiciel de traitement de texte adapté à son cas. Au moment où le mal avait saisi sa voix, elle contrôlait encore un peu ses mains et pouvait, avec deux doigts et une prise spéciale, écrire des messages presque aussi aisément que si elle tapait à la machine.

Quand ses doigts lâchèrent à leur tour, le spécialiste adapta une

prise à sa bouche, et elle put encore parler. Puis elle perdit le contrôle de sa bouche et une autre prise spéciale fut adaptée à l'un de ses sourcils. Et maintenant, même cela disparaissait, était quasiment terminé. Sybil Hart avait commencé à basculer dans le silence définitif, attendant que le mal s'empare de son diaphragme. Quand cela arriverait, elle suffoquerait... d'ici deux à trois semaines...

Pour l'instant, son cerveau fonctionnait normalement et elle pouvait encore bouger les yeux. Le commentateur de la C.N.N. était en train de pérorer sur une descente effectuée par la brigade des stupés dans un laboratoire de l'université de Los Angeles où l'on transformait de la drogue.

Bekker entra dans la chambre et le regard de Sybil se porta sur lui.

« Comment allez-vous, Sybil ? » demanda-t-il d'une voix feutrée, quoique non dépourvue d'aménité.

Il était déjà venu la voir trois fois, intéressé par cette maladie qui invalidait complètement le corps tout en préservant le cerveau. À chaque visite, il avait observé une aggravation. La dernière fois, elle avait à peine été capable de répondre avec l'ordinateur. Quelques jours plus tôt, une infirmière lui avait confié que cela même n'était plus possible.

« Pouvons-nous parler ? demanda Bekker dans l'absolu silence. Pouvez-vous passer à votre logiciel ? »

Il regarda la télévision, dans l'angle de la pièce. La C.N.N. ne quitta pas l'écran.

« Pouvez-vous changer le programme ? »

Bekker fit un pas en direction du lit et vit qu'elle le suivait des yeux. Il se rapprocha encore, plongeant son regard dans celui de la malade.

« Si vous pouvez le changer, levez et baissez les yeux, comme si vous acquiesciez de la tête. Si vous ne pouvez pas, bougez-les de gauche à droite, comme si vous secouiez la tête. »

Les yeux de Sybil passèrent lentement de gauche à droite.

« Vous êtes en train de me dire que vous ne pouvez pas le changer ? »

Elle regarda vers le haut, puis vers le bas.

« Excellent. Nous sommes en train de communiquer. Maintenant... attendez un instant. »

Bekker recula et jeta un coup d'œil dans le couloir. Il apercevait l'angle du poste des infirmières, à une trentaine de mètres, et la coiffe

de l'une d'elles, penchée sur sa table, affairée. Il revint vers le lit, tira une chaise et s'assit là où Sybil pouvait le voir.

« J'aimerais vous expliquer l'objet de mes recherches, expliqua-t-il. J'étudie la mort, et vous allez être une merveilleuse interlocutrice. »

Les yeux de Sybil étaient rivés sur lui quand il commença à parler.

Lorsqu'il repartit, quinze minutes plus tard, elle les leva vers le commentateur de la C.N.N., sur l'écran, et entreprit de rejoindre son logiciel, contractant son sourcil dans un effort considérable. Si seulement... si seulement. Cela lui prit vingt minutes épuisantes. Et soudain, il y eut un déclic et le logiciel de traitement de texte s'activa. Maintenant, il lui fallait un B.

Lorsque l'infirmière vint la voir, quelque trente minutes plus tard, Sybil avait les yeux fixés sur l'écran, où s'inscrivait un B solitaire.

« Oh ! Que s'est-il passé ? » demanda l'infirmière.

Tout le monde savait que Sybil Hart ne pouvait plus utiliser ce matériel. Ils n'avaient pas débranché la connexion parce que son mari avait insisté. Pour le moral.

« Vous avez dû avoir une petite contracture par là, dit l'infirmière en tapotant la jambe insensible de Sybil. Laissez-moi vous remettre le programme télévisé. »

Désespérée, Sybil vit le B disparaître et le visage trop bronzé, les dents stupides et éclatantes du commentateur de la C.N.N. prendre sa place.

Quatre étages plus bas, Bekker errait dans le laboratoire de pathologie, sifflotant machinalement, perdu dans des pensées incertaines.

Le laboratoire lui offrait une fraîcheur familière. Il pensa à Sybil en train de mourir. Si seulement il pouvait disposer d'un malade suffisamment tôt, juste cinq petites minutes. S'il pouvait seulement prendre un mourant à part, observer le mécanisme...

Bekker avala deux M.D.M.A. Aussitôt, Beauté se remit à danser la gigue.

[1] Théologien et ardent prédicateur américain du XVIIIe siècle, obsédé par le déterminisme et la prédestination.

Chapitre 7

De la lumière. Lucas bougea la tête et entrouvrit un œil. Le soleil s'infiltra obliquement à travers les lames des stores et traversa le lit. La lumière du jour ? Il s'assit en bâillant, regarda le réveil. Deux heures. Le téléphone sonnait.

« Seigneur... »

Cela faisait neuf heures qu'il était couché. Des mois qu'il n'avait pas dormi autant. Il avait arraché la prise du téléphone de sa chambre, ne voulant pas entendre la sonnerie s'il réussissait à dormir. Il roula à bas de son lit, bâilla et s'étira en allant décrocher l'appareil de la cuisine.

« Allô, Davenport. »

Il n'avait pas baissé le store de la cuisine la nuit précédente. Il voyait maintenant, en haut de la rue, une femme qui tenait en laisse un setter irlandais.

« Lucas ? Daniel... »

— Oui ?

— J'ai parlé de tout ça autour de moi. Nous allons passer à la télévision.

— Formidable. À quelle heure est la conférence de presse ? »

Comme la dame au chien se rapprochait, il prit soudain conscience de sa nudité, devant une fenêtre qui lui arrivait à peine à la hauteur des genoux.

« Demain.

— Demain ? » Lucas fronça les sourcils. « Il faut le faire aujourd'hui.

— Je ne peux pas. Manque de temps. Nous avons pris la décision il y a seulement une demi-heure. Ça ne leur plaît toujours pas, aux gars de la Criminelle...

— Ils croient que cela donne une mauvaise image d'eux. »

La femme n'était plus qu'à une maison de lui. Il s'accroupit, disparaissant de son champ visuel.

« Bref, c'est ainsi. Quoi qu'il en soit, j'aurai besoin de toute la

journée pour mettre un scénario au point. Il faut que je rencontre le procureur du comté pour les contraintes légales, que je décide si nous mettons Bekker sous surveillance vingt-quatre heures sur vingt-quatre et le reste. Nous sommes en train de tout régler. J'ai laissé quelques messages à votre bureau, mais n'ayant aucune réponse de vous, je me suis dit que vous étiez sur le terrain.

— Eh bien, oui », dit Lucas. Il contempla la cuisine autour de lui. Des assiettes sales empilées dans l'évier, des barquettes de plats surgelés enfoncées dans une poubelle en plastique. Des factures entassées au milieu de la table, en compagnie de livres, de magazines, de catalogues — deux semaines de courrier accumulé, qu'il n'avait pas ouvert. Il vivait comme un porc. « J'étais sur le pas de la porte.

— Bon, nous allons tenir la conférence en début d'après-midi demain. Sans doute à deux heures. Il faudrait que vous soyez là. Pour les relations publiques, vous comprenez. Mettez votre tenue de camouflage habituelle, vous savez comme ils aiment ça, les gens de la télé...

— D'accord. J'arriverai un peu en avance demain pour faire le point. Mais ce serait mieux aujourd'hui.

— Je ne peux pas, affirma Daniel. Trop de détails à peaufiner. Vous allez passer par ici, tout à l'heure ?

— Peut-être plus tard. J'essaie d'obtenir une entrevue à l'hôpital universitaire avec un type qui connaît Bekker. »

Quand Daniel raccrocha, Lucas regarda discrètement par-dessus le rebord de la fenêtre. Une rouquine balayait d'un œil vague la façade de sa maison, prétendant ignorer que son chien était en train de se soulager dans les buissons de Lucas.

« Et merde. »

Il regagna sa chambre à croupetons, trouva son carnet, s'assit sur son lit et appela Webster Prentice à l'université du Minnesota. Il tomba sur une secrétaire qui le mit en communication avec le bureau du toubib.

« Vous pensez que Bekker l'a tuée ? demanda Prentice, Lucas ayant décliné son identité.

— Qui a parlé de Bekker ?

— Pourquoi un flic irait m'appeler, s'il s'agissait d'autre chose ? » répliqua le psychologue d'une voix joviale qui ne pouvait appartenir qu'à un homme bien nourri. « Écoutez, j'aimerais beaucoup vous aider mais je ne suis pas celui qu'il vous faut. Si je peux me permettre un conseil, vous devriez parler au Dr Larry Merriam. »

Le bureau de Merriam se trouvait dans un bâtiment qui, de l'extérieur, ressemblait à une machine, avec d'étranges angles et des jointures improbables. À l'intérieur, c'était un labyrinthe relié aux bâtiments voisins et aux différentes issues, à chaque niveau, par des tunnels et des passerelles aériennes. Des étages entiers manquaient en certains endroits de la structure. Lucas erra dans le dédale pendant une dizaine de minutes et demanda deux fois son chemin avant de trouver la batterie d'ascenseurs qui lui permettraient d'atteindre le sixième étage de l'aile droite.

La secrétaire de Merriam, une petite personne anxieuse avec pas mal de kilos superflus, se mit, telle une souris de Walt Disney, à trotter en tous sens à la recherche de son patron. Larry Merriam, qu'elle finit par ramener du labo — il était en blouse blanche —, se révéla être un homme aux traits amènes, aux grands yeux sombres et aux petites mains inquiètes, qui commençait à perdre ses cheveux. Il conduisit Lucas dans son bureau, porta sa main à sa bouche en disant « Oh, mon Dieu ! » quand Lucas lui raconta ce qu'il voulait.

« Vous m'assurez que cela restera entre nous ? »

— Certainement. Et rien ne remontera jusqu'à vous. A moins que vous n'avouiez avoir tué Mme Bekker », ajouta Lucas en souriant, voulant le mettre à l'aise.

Le bureau de Merriam donnait sur le toit d'un parking. Les murs de parpaings avaient été recouverts d'une peinture couleur crème. Plusieurs dessins humoristiques à caractère médical étaient punaisés sur un petit tableau d'affichage. De derrière son bureau, Merriam articula silencieusement : *Fermez la porte.*

Lucas s'exécuta. Apparemment rassuré, Merriam croisa les bras.

« Clarisse est une admirable secrétaire mais elle est incapable de garder quelque chose pour elle. »

Il resta debout, plongeait les mains dans ses poches et se tourna pour regarder par la fenêtre, derrière lui. Un homme en blouson rouge traversait le toit du garage, portant ce qui ressemblait fort à une sacoche de médecin.

« Et Bekker est un sujet délicat, ajouta-t-il.

— Pas mal de gens semblent perturbés par M. Bekker, confirma Lucas. Nous essayons de découvrir un angle d'approche, un... »

Il hésita, ne trouvant pas l'expression appropriée.

« Un levier pour ménager une ouverture, proposa Merriam en regardant Lucas par-dessus son épaule. Il en faut toujours un, quelle

que soit la nature de la recherche.

— Tout à fait juste. Avec Bekker... »

Les yeux maintenant fixés sur le toit du parking, Merriam l'interrompt : « Mais que fait donc ce type ? » L'homme au blouson rouge s'arrêta à côté d'une B.M.W. bleu nuit, regarda autour de lui, sortit de sa manche une longue barre de métal gris qu'il inséra à l'intérieur de la voiture, entre la vitre et le joint de caoutchouc du cadre de la fenêtre.

« J'ai l'impression que, hum... Cet homme serait-il en train de voler une voiture ?

— Quoi ? »

Lucas s'approcha de la fenêtre et regarda dehors. En contrebas, l'homme s'arrêta un instant et leva les yeux vers l'hôpital, comme s'il avait perçu les regards de Merriam et Lucas. Mais il ne pouvait pas les voir derrière les vitres teintées. Lucas en éprouva soudain une satisfaction amusée.

« Oui, c'est bien ça. Il faut que je passe un coup de fil, j'en ai pour une seconde », marmonna-t-il en tendant la main vers l'appareil posé sur le bureau de Merriam.

« Certainement », dit celui-ci, lui lançant un regard intrigué avant de reporter son attention sur le voleur. « Composez le neuf. »

Lucas appela la permanence sur la ligne directe.

, « Shirl, ici Lucas. Je suis en train de regarder par la fenêtre un type du nom de E. Thomas Little. Il est occupé à forcer la porte d'une B.M.W. »

Il lui donna quelques détails supplémentaires et raccrocha.

« Oh, mon Dieu », soupira Merriam en portant la main à sa bouche.

E. Thomas Little réussit enfin à ouvrir la porte et se glissa sur le siège avant de la B.M.W.

« E. Thomas est un de mes vieux clients », dit Lucas. Sa bonne humeur amusée le reprit, sensation agréable qui évoquait une brise printanière.

« Il est vraiment en train de voler la voiture ?

— Tout à fait. Il ne s'y prend pas très bien, d'ailleurs. En ce moment même, il s'applique à faire sauter le cylindre de la serrure hors de la colonne du volant.

— Combien de temps faut-il compter pour l'arrivée d'une voiture

de police ?

— Une minute au plus, répondit Lucas, ou mille dollars de réparation. »

Silencieux, ils regardèrent ensemble Little qui continuait de s'activer sur le siège du conducteur. Soixante secondes après être entré dans la voiture, il recula, quitta l'aire de stationnement et se dirigea vers la sortie. Il allait s'engager sur la rampe de descente circulaire lorsqu'une voiture de patrouille, remontant à contresens, s'arrêta brusquement devant lui. Little passa la marche arrière et accéléra, mais la voiture de patrouille ne le lâcha pas. Une minute plus tard, il était en conversation avec les flics.

« Très curieux », dit Merriam tandis que les policiers passaient les menottes aux poignets de Little et le faisaient monter à l'arrière de leur véhicule. L'un d'eux leva les yeux vers les fenêtres de l'hôpital, comme l'avait fait Little peu avant, et agita le bras. Merriam leva la main, comprit qu'on ne pouvait pas le voir et se retourna vers Lucas.

« Vous vouliez vous renseigner sur Michael Bekker.

— Oui, dit Lucas en regagnant sa chaise. Le Dr Bekker.

— Il est... Vous savez ce que je fais ?

— Vous êtes un pédiatre cancérologue. Vous soignez les enfants atteints de cancer.

— Exact. Bekker a demandé s'il pouvait observer nos travaux. Il avait d'excellentes références dans son domaine, la pathologie, et il a acquis une certaine réputation auprès des sociologues et des anthropologues pour des recherches sur ce qu'il appelle l'organisation sociale de la mort. C'est ce qui l'a attiré ici. Il voulait examiner en détail les médicaments que nous utilisons, et voir comment nous les utilisons, mais il s'intéressait aussi à la façon dont nous gérons la mort proprement dite... quelles conventions, quelles structures se sont développées autour du phénomène.

— Vous avez accepté ? »

Merriam acquiesça de la tête.

« Bien sûr. Plusieurs dizaines d'études sont effectuées ici en permanence. Nous sommes dans un centre hospitalier d'enseignement et de recherche. Bekker avait les références nécessaires et les deux sujets d'études qu'il proposait présentaient un intérêt potentiel. De fait, son travail a été suivi de certaines modifications des procédures.

— Telles que ? »

Merriam ôta ses lunettes et se frotta les yeux. Lucas lui trouvait

l'air fatigué. Pas comme si c'était une nuit, mais cinq ans de sommeil, qu'il avait à rattraper.

« Il y a certains aspects auxquels on ne prête simplement pas attention lorsqu'on y est confronté tout le temps. Ainsi, lorsqu'on sait qu'un patient va bientôt mourir — eh bien, il y a certaines choses qui doivent être faites, concernant le corps et la chambre. La chambre doit être nettoyée, le corps doit être apprêté avant d'être descendu en pathologie. Certains mourants sont parfaitement lucides. Que peut-on éprouver, lorsqu'une femme de ménage apparaît avec tout son arsenal et jette un coup d'œil dans votre chambre pour voir si vous êtes toujours là ? Le patient sait très bien que nous lui avons dit : "Celui-ci y passera dans la journée."

— Oh, dit Lucas en grimaçant.

— Eh oui. Mais Bekker s'intéressait aussi à des problèmes plus subtils. L'une des difficultés, dans notre spécialité, est que certains membres du personnel médical ne tiennent pas le coup. Nous soignons des enfants atteints de cancers avancés, ou rares, et ils finissent presque tous par mourir. Alors, quand vous avez vu plusieurs gamins s'éteindre, et leurs parents traverser l'épreuve avec eux... Eh bien, la quantité d'infirmières, d'auxiliaires, jusqu'à des médecins, qui craquent est spectaculaire. Certains sont même atteints d'une dépression chronique qui les rend inaptes au travail. Cela peut durer plusieurs années, bien qu'ils aient cessé de s'occuper des enfants. Alors, nous avons pensé qu'en laissant Bekker nous observer, nous pourrions trouver des moyens de nous aider nous-mêmes.

— Cela semble raisonnable, dit Lucas. Mais vous en parlez d'une telle manière... Bekker aurait-il commis une erreur ? Que s'est-il passé ?

— Je ne sais pas s'il s'est vraiment passé quelque chose, répondit Merriam en se détournant pour regarder le ciel. Je ne sais vraiment pas. Mais une ou deux semaines après son arrivée dans le service, mon personnel a commencé à défiler ici. Il les rendait nerveux. Il ne donnait pas tant l'impression d'étudier le processus de la mort — les structures, les étapes, les formalités, appelez ça comme vous voudrez — que d'observer la mort proprement dite. Et d'y prendre plaisir. Mon personnel s'est mis à l'appeler Dr Décès.

— Mon Dieu », murmura Lucas, se rappelant que d'après Sloan, « Dr Décès » était déjà le surnom de Bekker au Vietnam. « Et il y prenait plaisir ?

— Oui. » Merriam se retourna vers lui et se pencha en avant, agrippant des mains la surface de son bureau. « Les gens qui travaillaient avec lui disaient qu'il avait l'air... particulièrement excité

à l'approche de la mort. Les réactions émotionnelles sont chose courante parmi le personnel hospitalier — vous voyez un gamin qui n'a cessé de lutter contre la maladie, et vous avez lutté à ses côtés, et voici qu'il s'éteint sous vos yeux. Dans ce genre de circonstances, même ceux qui possèdent une longue expérience ont le cœur serré. Avec Bekker, c'était différent. Il était excité comme on peut l'être par un plaisir d'ordre intellectuel.

— Rien de sexuel ?

— Je n'ai pas dit ça non plus. Il y avait effectivement dans son excitation une intensité qui relevait du plaisir sexuel. Quoi qu'il en soit, les gens qui travaillaient avec lui avaient l'impression que c'était un véritable plaisir. Il faisait montre d'une sorte de satisfaction quand un enfant mourait. »

Merriam se leva, contourna son fauteuil et baissa les yeux vers le parking. Un policier, qui avait ramené la B.M.W. sur son emplacement, se tenait debout près du véhicule, rédigeant une note à l'intention de son propriétaire.

« Je ne sais pas si je devrais vous parler ainsi, ajouta-t-il, je risque de prêter le flanc à certaines critiques...

— Cela restera entièrement entre nous, je vous le promets. »

Merriam regardait toujours par la fenêtre et Lucas, comprenant qu'il évitait délibérément de croiser son regard, ne dit mot, laissant le silence s'éterniser.

« La mort obéit à un rythme très particulier dans un service de cancéreux », dit enfin Merriam en articulant lentement, comme s'il pesait chaque mot. « Un enfant peut se trouver à quelques pouces de la mort et, pourtant, vous savez qu'il ne va pas mourir. Mieux, son état s'améliore. Les signes de la maladie reculent. Il peut à nouveau s'asseoir, bavarder, regarder la télé. Six semaines plus tard, il est mort.

— La rémission, souffla Lucas.

— C'est ça. Bekker est venu ici, à son rythme, pendant trois mois. Nous avions un accord : il pouvait arriver à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, à sa convenance. Il n'y avait pas grand-chose à voir la nuit, évidemment, mais il voulait pouvoir accéder en toute liberté à la vie du service. Son exigence était relativement fondée et nous avons accepté. N'oubliez pas que c'est un professeur d'université avec d'excellentes références. Mais nous ne voulions pas qu'un type se balade tout seul dans les lieux sans aucun contrôle, ;aussi lui avons-nous demandé de signer un registre en arrivant et en sortant. Pas de problème. Il comprenait parfaitement, nous a-t-il dit. Enfin, pendant la période où il est venu, un enfant est mort. Anton Bremer. Onze ans. Il

était très gravement malade, bourré de médicaments.

— Drogué ?

— Oui. Il était sur le point de mourir et pourtant, sa mort nous a surpris. Comme je vous le disais, il existe un rythme bien particulier dans ce processus. Si vous travaillez assez longtemps dans le service, vous commencez à le percevoir. Le décès d'Anton n'était pas à sa place. *Il* est cependant vrai que cela arrive parfois, qu'un gosse meure alors que cela ne paraît pas être le moment. Lorsque Anton est mort, je n'y ai pas vraiment réfléchi. C'était simplement un jour comme un autre dans le service.

— Bekker avait quelque chose à voir avec ce décès ?

— Je ne peux pas l'affirmer. Je ne devrais même pas le soupçonner. Il n'empêche que son attitude vis-à-vis de la mort de nos malades a commencé à irriter le personnel. Rien de ce qu'il disait, seulement son attitude. Cela les mettait en colère, voilà tout. À la fin des trois mois qui constituaient la période probatoire de notre accord, j'ai décidé de ne pas le prolonger. Il est en mon pouvoir de le faire sans donner de raison. Pour le; bien du département, ce genre de choses. Et je l'ai fait.

— Est-ce que cela l'a contrarié ?

— Pas... de manière visible. Il a été très cordial, affirmant qu'il comprenait et tout et tout. Et puis, deux ou trois semaines après son départ, une des infirmières est venue me trouver (elle ne travaille plus ici, elle n'a pas tenu le coup) pour me dire qu'elle avait pensé à Anton sans arrêt. Elle n'arrivait pas à se sortir de la tête que Bekker l'avait tué, d'une manière ou d'une autre. Il lui avait semblé que l'enfant avait amorcé une reprise. Il baissait, il avait touché le fond, puis il s'était stabilisé et avait commencé à aller mieux. Elle travaillait dans la deuxième équipe, de quinze heures à minuit. À son arrivée le lendemain, Anton était mort. Il avait dû s'éteindre pendant la nuit. Elle n'a pensé à Bekker que plus tard et c'est alors qu'elle est retournée vérifier à quelle heure il avait signé le registre de sortie la nuit précédente. Il s'avéra que notre registre ne portait mention ni de son arrivée ni de son départ. Or elle se souvient qu'il était là, qu'il avait observé l'enfant à deux ou trois reprises, et qu'il était toujours là quand elle était partie...

— Elle suppose donc qu'il a effacé son nom sur le registre au cas où quelqu'un se lancerait sur la piste de morts inexplicables.

— C'est ce qu'elle s'est dit. Nous en avons longuement discuté et je lui ai promis d'enquêter. Puis j'en ai parlé à d'autres membres du personnel. En y repensant, ils n'étaient pas sûrs de l'avoir vu, mais

dans l'incertitude, leur opinion penchait en faveur de sa présence. J'ai téléphoné à Bekker sous prétexte que nous étions en train d'enquêter sur de menus larcins intervenus dans le service et lui ai demandé s'il avait jamais vu quelqu'un prendre des piles de casaques stériles dans le placard des fournitures. Il m'a répondu négativement. Je lui ai ensuite demandé s'il avait toujours émargé le registre en arrivant et en partant, lors de ses visites et il m'a répondu qu'il le croyait, quoiqu'il ait peut-être oublié, une fois ou deux...

— Vous ne pouvez pas le prendre sur un mensonge.

— Non.

— Y a-t-il eu d'autres décès comparables à celui de cet enfant ?

— Un autre. Lors de sa deuxième ou troisième semaine de présence parmi nous. Une petite fille atteinte d'un cancer des os. J'y ai repensé par la suite, mais je ne sais pas...

— A-t-on pratiqué des autopsies sur ces enfants ?

— Certainement. Approfondies.

— Est-ce lui qui s'en est chargé ? Le savez-vous ?

— Non, non, nous avons quelqu'un de spécialisé pour ça.

— A-t-il relevé quelque chose d'inhabituel ?

— Non. En fait, ces enfants étaient tellement faibles, tellement à la limite de la vie, qu'il n'aurait eu qu'à tendre la main et bloquer l'arrivée d'oxygène entre le pouce et l'index pour que cela suffise. Cela n'apparaîtrait jamais à l'autopsie. Pas suffisamment pour isoler l'information de toutes les saloperies chimiques que l'on trouve dans les cancers : quantités phénoménales de drogues, réactions aux rayons, fonctions corporelles gravement altérées. Ces enfants sont complètement bousillés quand ils arrivent à l'autopsie.

— Vous pensez cependant qu'il peut très bien les avoir tués.

— C'est un peu excessif, dit Merriam, se retournant enfin vers Lucas. Si je le pensais vraiment, j'aurais appelé la police. Je l'aurais appelée s'il y avait eu la moindre indication médicale, si quelqu'un avait vraiment vu quelque chose ou avait eu une bonne raison de croire qu'il l'avait fait. Mais il n'y avait rien. Seulement l'intuition. Il pourrait simplement s'agir d'une réaction psychologique de notre part, notre rejet, en tant que membres du service, de quelqu'un de l'extérieur qui s'immisce dans ce que Bekker appelait nos "rituels de mort".

— A-t-il publié ? demanda Lucas.

— Oui. Je peux vous communiquer les références. En fait, je dois

même pouvoir obtenir quelques photocopies de Clarisse.

— Ce serait très utile. Eh bien, vous savez ce qui s'est passé... l'autre nuit.

— La femme de Bekker a été assassinée.

— Nous suivons l'affaire. Pour être franc, plusieurs personnes pensent qu'il pourrait y être pour quelque chose.

— Je ne sais pas. Mais je serais plutôt porté à en douter, dit Merriam ironiquement.

— Vous me donniez pourtant l'impression de croire qu'il serait capable...

— J'en doute parce que s'il savait que sa femme allait être tuée, il aurait voulu assister à sa mort », répondit Merriam, ajoutant aussitôt d'un air gêné : « Non, je ne suis pas sûr de croire ça, en fait. »

Lucas observa songeusement son interlocuteur.

« Et... Il est toujours à l'hôpital, Bekker, il travaille encore avec des patients vivants ?

— Oui. Pas dans ce service, mais dans d'autres. Je l'ai vu deux ou trois fois au bloc opératoire et dans les services qui traitent les maladies les plus graves.

— Avez-vous jamais parlé à quiconque de... ?

— Écoutez, je ne *sais* rien ! » aboya Merriam, se départant soudain de sa courtoisie apparente. « C'est mon problème, voyez-vous. Si je dis quoi que ce soit, cela implique qu'à mon avis ce type est un assassin, bon Dieu ! Je ne peux pas faire ça.

— Juste un mot en privé...

— Ici ? Cela resterait privé pendant au moins trente secondes », dit Merriam en passant les doigts dans sa chevelure clairsemée. « Vous savez, tant qu'on n'a pas travaillé dans un hôpital universitaire, on ne sait pas vraiment ce que c'est que d'avoir la peau de quelqu'un en colportant des bruits sur son compte. Il y a ici dix personnes qui sont persuadées d'être citées pour le Nobel l'an prochain, à condition de ne pas être court-circuitées par un salopard du bureau voisin. Si je suggérais quoi que ce soit concernant Bekker, cela ferait le tour de l'hôpital en moins de cinq minutes. Cinq minutes plus tard, il l'apprendrait et l'on me désignerait comme la source de l'information. Je ne *peux* rien faire.

— D'accord », dit Lucas en hochant la tête. Il se leva, prit son manteau et ajouta : « Vous pouvez me procurer des photocopies de ces articles ?

— Certainement. Et si je peux faire autre chose pour vous, appelez-moi, je le ferai. Mais vous voyez dans quel pétrin je me trouve.

— Absolument. »

Lucas tendit la main vers la poignée de la porte mais Merriam l'arrêta d'un geste vif.

« J'ai essayé de qualifier la manière dont Bekker réagissait face à la mort. Vous savez, quand vous lisez quelque chose sur ces fanatiques qui partent en croisade contre la pornographie, et vous avez l'impression qu'il y a quelque chose qui cloche ? Une fascination pour le sujet qui dépasse nettement un intérêt légitime ? Un peu comme un type qui posséderait une collection de deux mille magazines porno, juste pour prouver que c'est vraiment un scandale ? Bekker était ainsi. Exprimant une tristesse pieuse lorsqu'un enfant mourait, mais vous sentiez que derrière les apparences il y avait une réelle satisfaction, qu'il se pourléchait les babines.

— C'est un monstre que vous me décrivez là, dit Lucas.

— Je suis cancérologue, décréta Merriam platement. Je crois aux monstres. »

Lucas sortit de l'hôpital les mains dans les poches, perdu dans ses pensées. Une jolie infirmière lui sourit et il lui rendit automatiquement son sourire mais son esprit ne souriait pas. Bekker tuait des enfants ?

L'enquêteur médico-légal était un gros type sinistre, avec des joues et des lèvres tellement roses, tellement brillantes, qu'il donnait l'impression d'avoir utilisé la trousse de maquillage d'un croque-mort. Il tendit à Lucas le dossier de Stéphanie Bekker.

« Si vous voulez mon opinion, le type qui l'a tuée était cinglé, ou alors il voulait le faire croire. Elle avait le crâne comme une coquille d'œuf brisée, rien que des petits morceaux. Il l'a frappée avec une de ces énormes bouteilles qu'on vend aux touristes à Mexico. Vous savez, le genre bleu-vert, qui a davantage l'air d'un vase que d'une bouteille. Le verre devait faire au moins deux centimètres d'épaisseur. Quand elle s'est cassée, il s'en est servi comme d'un couteau et l'a plongée dans les yeux. La victime avait le visage entièrement mutilé, vous verrez les photos. Le plus curieux est que...

— Oui ?

— Le reste du corps était intact. Ce n'était pas comme s'il balançait une masse, la frappant n'importe où au hasard. Quelqu'un qui se défonce aux amphétamines ou à la phencyclidine ira plutôt agiter son

arme aveuglément. Il poursuit un mec, et si le mec se planque derrière une voiture, il s'attaquera à la voiture. S'il ne peut pas vous frapper au visage, il se rabattra sur vos épaules, votre poitrine, votre dos ou les semelles de vos chaussures. Tout en mordant, griffant et n'importe quoi. Là, c'était presque... méthodique. Le type qui a fait ça est un malade mental qui a un problème avec le visage, avec les yeux. Ou alors, il veut donner cette impression.

— Merci pour le tuyau », dit Lucas. Il s'assit à un bureau vide, ouvrit le dossier et examina les photos.

Drôlement bizarre, estima-t-il.

Le dossier était technique. À en juger d'après la température du corps et l'absence de décoloration, la victime était morte juste avant l'arrivée de l'ambulance. Stéphanie Bekker n'avait pas eu la moindre chance de se défendre. C'était pourtant une femme solide, avec des ongles longs. Or ils étaient propres, pas une trace de sang ou de chair. Et ses mains étaient intactes. Elle avait eu des rapports sexuels alors qu'elle était encore en vie, probablement une heure avant de mourir, à quelques minutes près. Pas de meurtrissures autour du vagin. Tout indiquait qu'elle l'avait fait volontairement. Elle s'était lavée après avoir fait l'amour et les échantillons prélevés pour l'analyse d'A.D.N. risquaient d'être sans valeur. Ils n'étaient pas encore revenus du labo.

L'enquêteur médico-légal avait relevé que la maison n'était pas dérangée, rien n'indiquait qu'elle ait été le théâtre d'une lutte ou même d'une dispute. La porte d'entrée n'était pas fermée à clé, celle qui permettait d'accéder à la cuisine par le garage non plus. Des traces sanglantes apparaissaient sur le chemin du garage. Sa porte extérieure n'était pas davantage fermée à clé, aussi un intrus avait-il très bien pu s'introduire dans la maison en venant par la ruelle. Il y avait une seule empreinte de main sanglante sur le mur, et une traînée de sang qui partait de l'endroit où la victime était tombée lors de l'attaque initiale. Selon le médecin légiste, elle avait survécu vingt ou trente minutes à son agression.

Lucas referma le dossier et resta quelques instants à contempler la surface du bureau.

Bijou pouvait très bien l'avoir fait. Si les rares éléments solides de l'affaire lui avaient été communiqués, Lucas aurait été prêt à parier de l'argent là-dessus. Mais une telle violence intervenait rarement à la suite d'un rapport sexuel satisfaisant. Pas sans qu'un peu de vaisselle ait été brisée, pas en l'absence de brutalités réciproques.

Et puis il y avait Bekker. Chacun avait un commentaire embarrassé le concernant.

L'enquêteur obèse était en train de se laver les mains quand Lucas s'apprêta à partir.

« Vous avez une idée ? demanda-t-il.

— C'est aberrant, dit Lucas.

— Vous avez un problème en tout cas.

— Si ce n'est pas un cinglé...

— Dans ce cas, vous avez un sérieux problème », conclut l'obèse à sa place, agitant ses petits doigts roses pour les sécher.

Les jours rallongeaient. Au creux de l'hiver, le crépuscule tombait peu après quatre heures. Quand Lucas arriva à l'hôtel de ville, le ciel était encore éclairé bien qu'il fût largement plus de six heures.

Sloan était déjà parti mais Lucas trouva Del aux stups, occupé à feuilleter des dossiers.

« Quelque chose d'intéressant ? demanda Lucas.

— Pas pour moi, répondit Del en refermant le tiroir. Il y a eu des réunions toute la journée. Ces messieurs ont délibéré pour savoir qui allait faire quoi. Ça m'étonnerait que vous obteniez votre équipe de surveillance.

— Et pourquoi ça ? »

Del haussa les épaules.

« Je ne crois pas qu'ils accepteront. Ces messieurs continuent à dire qu'il n'y a rien contre Bekker, sinon qu'un imbécile de flic pense qu'il est coupable. C'est-à-dire moi, et tu sais ce qu'ils pensent de moi.

— Ouais », dit Lucas en souriant malgré lui. Ces messieurs auraient aimé voir Del en uniforme, dressant des procès-verbaux sur la voie publique. « La conférence de presse tient toujours ?

— Deux heures demain après-midi. Tu as vérifié ton réseau ?

— Ouais. Rien de ce côté-là. Mais j'ai bavardé avec un toubib de l'hôpital universitaire. Il pense que Bekker pourrait avoir tué un gosse. Peut-être même deux.

— Des gosses ?

— Oui. Dans le service de cancérologie. Je vais me servir de ça pour forcer Daniel à m'accorder la surveillance, si c'est nécessaire.

— Super, renchérit Del. Il n'y a rien de tel que le chantage. »

Le répondeur de Lucas avait enregistré une demi-douzaine de messages mais aucun ne concernait Bekker. Il passa deux coups de

téléphone, vérifia les numéros relevés par l'imprimante et ferma son bureau à clé. L'hôtel de ville était quasiment plongé dans l'obscurité et ses pas résonnaient dans les couloirs vides.

« Davenport... »

Il se retourna. Karl Barlow, sergent aux Affaires internes, s'approcha de lui, une liasse de feuilles à la main. Barlow était petit, avec des épaules carrées, un visage carré et une musculature aussi développée que celle d'un gymnaste. Il avait les cheveux coupés en brosse, comme les athlètes, portait des chemises blanches à manches courtes et des pantalons à pli. Il y avait toujours dans sa poche de poitrine un étui en plastique abritant un alignement impeccable de stylos à bille. Il se vantait d'être un excellent chrétien.

Un excellent chrétien, peut-être, se dit Lucas, mais nul dans la rue. Barlow avait des problèmes quand il s'agissait de démêler les ambiguïtés...

« Nous avons besoin d'une déclaration pour la rixe de l'autre jour. J'ai essayé... »

— Ce n'était pas une rixe, c'était l'arrestation d'un maquereau notoire, également pourvoyeur de drogue, pour violence au premier degré, dit Lucas.

— Un mineur, bien sûr. J'ai essayé de vous joindre dans votre bureau mais vous n'êtes jamais là.

— Je m'occupe du meurtre Bekker, la situation est confuse, répondit Lucas sèchement.

— Je n'y peux rien », déclara Barlow, un poing sur la hanche.

Lucas avait entendu dire que Barlow entraînait l'équipe de foot des jeunes et avait eu quelques ennuis avec des parents pour avoir demandé à un gamin de feindre une blessure.

« Il faut que je prenne rendez-vous avec un sténographe du tribunal et, pour ça, j'ai besoin de savoir quand vous serez libre.

— Donnez-moi une quinzaine de jours.

— C'est trop loin, dit Barlow.

— Je viendrai dès que je pourrai, dit Lucas d'un ton impatient, essayant de se dégager. Il n'y a pas le feu, d'accord ? Et je serai peut-être accompagné d'un avocat.

— C'est tout à fait votre droit. » Barlow se rapprocha de lui d'un air menaçant et agita sous son nez la liasse de feuilles. « Mais je veux que cette affaire soit réglée et qu'elle le soit rapidement. Si vous comprenez mon message.

— Ouais, j'ai compris votre message. »

Lucas pivota vers Barlow. Ils se retrouvèrent face à face, pas même dix centimètres entre leurs torsos. Barlow dut reculer d'un demi-pas et lever les yeux pour pouvoir croiser le regard de Lucas.

« Je vous laisserai savoir quand je serai disponible », conclut celui-ci.

Et je te balancerai par la fenêtre si tu m'emmerdes, ajouta-t-il dans son for intérieur. Il tourna les talons et gravit les marches. « Au plus vite », cria Barlow. « C'est ça », répondit Lucas.

Il s'arrêta sur le trottoir après avoir franchi les portes de l'hôtel de ville, regarda à droite et à gauche et s'ébroua comme un cheval voulant écarter des mouches. La journée dégageait de mauvaises vibrations. Il sentit qu'il était en attente, mais il ne savait pas de quoi.

Lucas traversa la rue vers le parking où était garée sa voiture.

Chapitre 8

La pression. Il ouvrit le poing, prit la tablette dans sa paume, la lécha, perçut la morsure acide de la drogue en même temps que le goût salé de sa propre sueur. Était-ce trop ? Il devait faire attention. Il ne pouvait pas se permettre de saigner aujourd'hui, il serait dans la voiture. Puis il se mit à planer et cessa d'y penser.

Il appela Druze d'une cabine téléphonique.

« Il faut courir le risque, lui dit-il. Si je tue Armistead ce soir, la police va devenir folle. Ce sera difficile de se rencontrer après.

— Les flics traînent toujours par là ? » Druze ne paraissait pas inquiet — sa palette émotionnelle ne contenait peut-être pas cette nuance — mais soucieux. « Je veux dire, Armistead est toujours au programme, n'est-ce pas ?

— Oui. Ils reviennent me voir. Ils veulent ma peau mais ils n'ont rien contre moi. Armistead les écartera un peu plus de mon chemin.

— Ils auront peut-être quelque chose le jour où ils tiendront le type à la serviette de bain, dit Druze d'un ton morne.

— C'est pourquoi il faut se voir.

— Une heure ?

— D'accord. »

Les photos souvenirs de Stéphanie étaient entassées dans des boîtes à chaussures au fond de l'armoire à couture, fichées dans des corbeilles de vannerie dans la cuisine, empilées sur la table à dessin de son bureau, cachées dans les tiroirs du secrétaire et de la commode. Trois albums reliés de cuir contenant des photos remontant à son enfance étaient rangés dans la bibliothèque. Complètement nu, Bekker entreprit sa chasse aux photos dans les meubles anciens, s'arrêtant fréquemment pour se regarder dans les nombreux miroirs de la maison. Ayant découvert dans la commode de sa femme un étui en plastique destiné à ranger un stérilet (qu'il n'identifia pas immédiatement), il secoua la tête et le remit en place. S'étant assuré qu'il avait toutes les photos, il se prépara un sandwich, mit les *Carmina Burana* de Cari Orff sur la platine laser, s'installa sur un fauteuil confortable et se repassa mentalement le film de l'enterrement.

Il s'était bien comporté. Mais le flic dur à cuire... Il n'arrivait pas à le cerner, celui-là. Par contre, pour Swanson, pas de problème. Il le sentait. D'un autre côté... le dur à cuire était trop bien habillé, décida Bekker.

Pendant qu'il mangeait son sandwich, ses yeux interceptèrent un léger mouvement au fond de la pièce. Il se tourna pour l'identifier : encore un miroir, une des innombrables plaques de miroir biseautées dont le socle de la lampe française Arts déco était incrusté. Il bougea, ajusta sa position. Ses yeux, cernés par l'un des miroirs, avaient l'air noirs, comme des trous. Une autre plaque captait son sexe, et cela le fit rire, un amusement sincère.

« Quel symbole, dit-il à voix haute. Mais de quoi, je l'ignore. » Il rit à nouveau, dansa sa gigue. L'ecstasy exerçait encore son effet.

A midi, il s'habilla, enfila un chandail, fourra les photos dans un sac à provisions et franchit le passage vitré pour prendre sa voiture. Se pouvait-il qu'il fût surveillé par la police ? Peu probable : que risquait-il de faire de plus ? Stéphanie était morte. Mais il ne voulait pas courir de risques.

Sorti du garage, il traversa avec précaution un dédale embrouillé de rues et rejoignit un petit centre commercial. Personne sur ses traces. Toujours aux aguets, il patrouilla quelques minutes dans le centre, acheta du papier de toilette et des Kleenex, du dentifrice, du déodorant et de l'aspirine, puis regagna sa voiture. Retour par le labyrinthe : rien. Il s'arrêta devant un drugstore et utilisa le téléphone accroché au mur extérieur.

« Je suis en route.

— Parfait. Je suis seul. »

L'appartement de Druze se trouvait dans un immeuble de hauteur moyenne, en bordure du quartier des théâtres de la rive ouest. Toujours sur ses gardes, Bekker fit deux fois le tour du pâté de maisons avant de garer sa voiture dans la rue. Il traversa l'aire de stationnement à pied et appuya sur l'interphone de Druze.

« C'est moi. »

La porte s'ouvrit. Il franchit le hall, gravit l'escalier. Druze était en train de regarder un reportage câblé sur la plongée sous-marine quand Bekker arriva. Druze éteignit le téléviseur avec sa télécommande et Bekker entra dans l'appartement.

« C'est ça, les photos ? demanda Druze en regardant le sac.

— Oui. J'ai apporté tout ce que j'ai pu trouver.

— Vous voulez une bière ? »

Peu habitué à recevoir, Druze avait posé la question avec maladresse. Personne ne venait dans cet appartement. Jusque-là, il n'avait jamais eu d'ami...

« Avec plaisir. »

Bekker n'avait aucunement envie de bière mais sa pseudo-relation amicale avec Druze le divertissait.

« J'espère qu'il est là-dedans », dit celui-ci.

Il sortit une Bud Light du réfrigérateur, la rapporta à Bekker qui, agenouillé sur le tapis du salon, était en train de vider le sac par terre. Il renversa une des boîtes à chaussures et un paquet de photos se répandit sur le tapis.

« Nous le trouverons, affirma-t-il.

— Grand gabarit, banal, un visage blond de type Scandinave. Une tête de cruche à lait, pâle, presque gras. Il avait du ventre, des poignées d'amour bien repérables, précisa Druze.

— Nous connaissons une demi-douzaine de types comme ça », dit Bekker. Il avala une gorgée de bière, grimaça. « Il appartient probablement à la bande des antiquaires. Cela pourrait être difficile parce que je ne les connais pas tous. Il n'est pas impossible que ce soit un universitaire. Je ne sais pas. Cette liaison est la seule chose qui m'ait jamais étonné de la part de cette salope.

— Le plus embêtant, c'est que les antiquaires sont des gens qui vont au théâtre. Les gens des milieux artistiques. Il pourrait me voir.

— Une fois sur scène, avec le maquillage, vous paraissez différent, dit Bekker.

— Oui, mais ensuite, quand nous sortons dans le foyer et nous mêlons à la foule... Il pourrait me voir de près. Si jamais il me voit...

— Nous allons le retrouver», dit Bekker en renversant la dernière boîte de photos sur le tas. « Je fais le tri, vous regardez. »

Il y avait des centaines de photos et l'opération prit plus de temps que ne l'avait envisagé Bekker. Stéphanie en compagnie d'amis, dans les bois, faisant des courses, avec des membres de sa famille. Pas de photos de Bekker...

Quand ils arrivèrent à la moitié de la pile, Druze se leva, rota et annonça :

« Continuez à trier. Il faut que j'aille aux toilettes.

— Hum », grommela Bekker en hochant la tête. Dès que Druze eut refermé la porte de la salle de bains, il se leva à son tour, attendit quelques secondes, traversa la pièce en trois enjambées et gagna la

cuisine où il ouvrit le dernier tiroir près de l'évier. Des cartes routières, des factures payées, deux tire-bouchons, des boîtes d'allumettes... Il fouilla dans le tas, trouva la clé, la glissa dans sa poche, referma le tiroir et, entendant la chasse d'eau, fila en hâte vers le salon. Il était déjà venu à plusieurs reprises pour essayer de récupérer la clé- Maintenant, il la tenait.

* Vous avez repéré d'autres candidats ? » demanda Druze en sortant de la salle de bains. Bekker⁻ était à nouveau penché sur la pile de clichés.

« Un ou deux, répondit-il en levant la tête. Allons-y. Il commence à se faire tard. »

Il y avait plusieurs grands blonds, mais on était dans le Minnesota. Par deux fois, Druze crut l'avoir trouvé mais en y regardant de plus près sous la lampe, il secoua la tête.

« Vous devriez peut-être les voir en personne. Discrètement, suggéra Bekker.

— Ce n'est pas lui, affirma Druze, continuant de secouer la tête.

— Vous êtes certain ?

— Vraiment sûr. Je ne l'ai pas vu très clairement, j'étais par terre alors qu'il se tenait debout, mais il était plus lourd que ces types-là. Presque gros. »

Il ramassa une photo de Stéphanie avec un homme blond, secoua une dernière fois la tête et d'une pichenette l'expédia vers le tas qui s'amoncelait aux pieds de Bekker.

« Bon Dieu ! J'étais pourtant sûr qu'on allait le trouver là-dedans », dit Bekker. Les photos étaient éparpillées autour de lui comme des feuilles automnales. Il en prit une poignée à pleines mains et la jeta dans la boîte à chaussures, manifestement furieux.

« Cette salope parlait à tout le monde, prenait des photos de tout le monde, ne laissait jamais personne tranquille. Pourquoi ne l'aurait-elle pas mis ici avec les autres ? Il doit y être.

— C'est peut-être une connaissance récente. Ou bien elle les a rangées à part. Vous avez regardé dans toutes ses affaires ?

— J'y ai passé la moitié de la matinée. Elle portait un stérilet, qui l'eût cru ? J'ai trouvé ce petit étui en plastique pour le ranger. Les flics n'en avaient rien dit... Mais il n'y a rien d'autre. Toutes les photos sont ici. »

Druze entreprit de les ramasser et de les remettre dans les boîtes.

« Alors, qu'est-ce qu'on fait ? On continue ? Avec Armistead ?

— C'est risqué, admit Bekker. Si nous ne le trouvons pas et passons à l'action avec Armistead, il risque de se livrer aux flics. Surtout s'il a un alibi pour l'heure de la mort d'Armistead — autant que nous sachions, il se cache parce qu'il a peur que les flics le croient coupable.

— Si nous ne tuons pas Armistead dans les plus brefs délais, elle va me virer, dit calmement Druze. La panne sur laquelle nous sommes en ce moment, ce *Whiteface*, ça ne va pas durer éternellement. Et elle me déteste. Comme il faut faire des économies sur les salaires, je serai le premier à partir. »

Bekker arpentait le pourtour du tapis, perdu dans ses pensées.

« Écoutez-moi. Si ce type, l'amant de Stéphanie, va trouver la police, ils me le diront d'une manière ou d'une autre. Cela ne m'étonnerait pas qu'ils nous confrontent, juste pour s'assurer que je n'ai pas combiné quelque chose à San Francisco. Pour être sûrs que ce n'était pas moi l'assassin, pendant que quelqu'un d'autre était à ma place là-bas. Toujours est-il que si je peux l'identifier avant qu'il ait une chance de vous voir, nous pouvons l'avoir. Aussi, si nous tuons Armistead et que vous restez hors de vue, sauf pendant le travail...

— Par conséquent, quand je suis maquillé...

— C'est ça.

— C'est ce qu'il faut faire, confirma Druze. Nous pouvons peut-être éliminer ce salaud. Si nous n'y arrivons pas, nous pouvons continuer à essayer.

— Tôt ou tard, je vais le trouver, dit Bekker. Ce n'est qu'une question de temps.

— Comment allons-nous communiquer, si vous avez les flics sur le dos ?

— J'ai trouvé une solution. »

Le voisin de Bekker dans le service de pathologie était parti travailler en Angleterre. Juste avant son départ, Bekker et lui avaient parlé de leurs travaux et Bekker avait remarqué, sans trop y prendre garde sur le moment, que le type conservait un répondeur téléphonique dans le dernier tiroir de son bureau, avec un mode d'emploi qui dépassait juste en dessous. Un jour, tard dans la nuit, quand le bureau était inoccupé, Bekker avait forcé la serrure ringarde de la porte de son voisin, mis le répondeur en marche et utilisé le manuel pour trouver de nouveaux codes d'accès à la mémoire. Il ne "lui restait plus qu'à communiquer à Druze les codes accessibles à partir d'un téléphone à touches.

« Vous pouvez appeler de n'importe quel poste à touches et laisser

un message. J'agis de même pour prendre connaissance du message ou vous en laisser un. Il faut que vous vérifiiez régulièrement si je vous ai laissé quelque chose.

— Parfait, dit Druze. Mais assurez-vous que vous avez bien effacé les bandes.

— On peut aussi les effacer à distance. »

Et Bekker lui expliqua le procédé. Druze nota les numéros de code dans un carnet d'adresses.

« Eh bien, nous sommes parés, déclara-t-il.

— Oui. Et nous ferions mieux de ne pas nous voir pendant un moment.

— Et pour Armistead ? Nous la tuons comme prévu ? »

Bekker regarda le troll et un sourire effleura son visage. Druze crut y déceler de la joie.

« Oui, répondit Bekker. Nous allons tuer Armistead. Nous allons la tuer ce soir. »

Les vitraux du salon de Bekker provenaient d'une église luthérienne du Dakota du Nord qui avait perdu ses paroissiens, attirés par des climats plus chauds et des emplois plus lucratifs. Stéphanie avait acheté les vitraux aux conservateurs de l'église, les avait rapportés en camion à St. Paul et avait appris à travailler le plomb. Les vitraux restaurés le dominaient maintenant, sombres dans la nuit, ignorés. Bekker était davantage préoccupé par le nœud qui se desserrait au creux de son estomac.

Une noire jubilation : mais il était trop tôt.

Il y mit fin et s'assit, muni d'un marteau de charpentier et d'une pile de serviettes en papier, sur un tapis d'Orient aux chaudes nuances de bordeaux et safran. Il avait acheté le marteau plusieurs mois auparavant et ne s'en était jamais servi. Il l'avait gardé au sous-sol, caché dans un tiroir. Bekker en savait suffisamment sur les laboratoires criminels pour craindre qu'une analyse chimique ne révèle un élément spécifique de cette maison — les solvants qu'utilisait Stéphanie, ou bien des dépôts de plomb, de la poussière de verre. Il était inutile de prendre des risques. Ayant lavé l'outil dans du détergent à vaisselle, il l'essuya avec des serviettes en papier. Dorénavant, il ne le toucherait que de ses mains gantées. Il enveloppa le marteau dans quelques serviettes et le laissa sur le tapis.

Largement le temps, jugea-t-il. Ses yeux firent le tour de la pièce et

il aperçut sa veste, de sport posée sur le dossier d'une chaise. Il prit sa boîte à pilules dans la poche de poitrine et en inspecta le contenu, faisant ses comptes. Pas de Beauté ce soir. L'expédition demandait une efficacité froide. Il déposa une capsule de P.C.P. sur sa langue et l'avalala malgré son envie de la mordre. Plus un comprimé de méthamphétamine, pour l'action.

Normalement, les amphétamines étaient la spécialité de Beauté, mais pas en même temps que le reste...

Elizabeth Armistead était comédienne et membre du conseil d'administration du théâtre de la Rivière-Perdue. Autrefois, elle avait joué à Broadway.

« Cette garce ne me confie jamais de rôle. » Druze était ivre et débloquait complètement cette nuit où, six mois plus tôt, Bekker avait eu l'idée de leur arrangement. « C'est comme ce film — quel était le titre, déjà ? Dans un train ? Elle va me virer. Il y a tous ces jolis garçons qui font la queue pour me remplacer. Elle adore les jolis garçons. Avec cette tête...

— Que s'est-il passé ?

— La troupe a voté pour *Cyrano*. Et qui est-ce qui décroche le premier rôle ? Gerrold. Le joli garçon. Ils vont l'enlaidir, et moi je porterai une putain de hallebarde dans les scènes de bataille. Avant l'arrivée de cette garce — soi-disant qu'elle jouait à Broadway, tu parles, c'est pour ça qu'ils l'ont prise, mais en fait elle joue comme un pied — eh bien, j'avais ma place. N'empêche que maintenant je porte ces foutues hallebardes.

— Qu'allez-vous faire ? »

Druze avait secoué la tête.

« Je ne sais pas. C'est dur de trouver du travail. Une fois sur scène, avec les éclairages et le maquillage, mon visage passe encore. Mais quand je me présente pour une audition, les gens me regardent, les gens du théâtre, et ils disent : Ouh, que tu es laid. Les gens de théâtre détestent la laideur. Ils aiment la beauté. »

Bekker avait demandé :

« Que se passerait-il si Elizabeth Armistead n'était plus là ?

— Que voulez-vous dire ? »

Bekker avait entrevu la lueur animale qui avait fugitivement traversé le regard de Druze. Il savait quelle idée était tapie dans les profondeurs du cerveau de son interlocuteur. Si Armistead

disparaissait, les choses changeraient. Exactement comme elles changeraient pour lui si Stéphanie disparaissait.

Depuis qu'il l'avait achetée chez Sears, trois mois plus tôt, Bekker avait gardé la combinaison dans un sac, au fond de sa commode. Elle était bleue, comme en portent les mécaniciens. Il la passa par-dessus son jean et son sweat-shirt, trouva la casquette assortie dans le placard et s'en coiffa. Druze, qui s'y connaissait en costumes, avait conseillé celui-ci. Il signifiait *Entretien*. Personne ne lui accorderait plus d'un regard.

Bekker consulta sa montre et la première dislocation intervint, lui donnant un grand frisson : la montre s'allongea, une montre de Dali enroulée comme une saucisse autour de son poignet. Magnifique. Et la puissance arrivait, assombrissant sa vision, faisant tout basculer dans le domaine ultraviolet. Il fouilla dans sa poche pour prendre l'étui à cigarettes, trouva un comprimé d'amphètes et l'avalala.

C'était si bon... Il tituba dans la pièce, éprouvant la sensation à fond, la puissance qui jaillissait dans ses veines, l'équivalent d'une poussée de nicotine à la puissance deux cents. Il refoula la puissance dans un coin et l'y maintint, sentant monter la tension.

Le temps pressait, maintenant. Il dévala l'escalier, regarda par la fenêtre si la nuit était tombée, ramassa le marteau avec précaution et le glissa dans sa poche droite. Le reste de l'équipement — une planche à pince, un compteur et un badge d'identification — était empilé sur le bureau de Stéphanie.

La planche, avec sa feuille de papier maintenue par la pince, allait avec la tenue d'entretien. Le compteur également. Druze l'avait déniché dans un bazar de matériel électronique et payé presque rien. C'était un objet démodé, surmonté d'un gros cadran à aiguille, que l'on utilisait autrefois pour détecter les champs magnétiques à proximité des lignes de tension. Le badge d'identification était la vieille carte d'accès à l'hôpital de Bekker. Il l'avait laminée, percée à l'une des extrémités, et se l'était accrochée autour du cou avec une cordelette en plastique.

Il inspira à fond, se remémora ce qu'il avait à faire, traversa le passage vitré pour prendre sa voiture et ouvrit la porte du garage avec la télécommande automatique. Il remonta le chemin, s'engagea dans la ruelle voisine en surveillant le rétroviseur. Personne.

Empruntant exclusivement des rues écartées, il rejoignit la maison d'Elizabeth Armistead en à peine plus de huit minutes. Il faudrait qu'il s'en souvienne. Si Druze se montrait soupçonneux, il devrait connaître l'heure à laquelle il était arrivé. Il espérait surtout qu'elle allait être là.

« Elle médite pendant une demi-heure, boit une tisane, et descend ensuite pour s'échauffer, avait expliqué Druze. Elle en fait toute une histoire. Un jour, elle a sauté des répliques pendant toute la représentation parce qu'elle n'avait pas eu sa méditation. »

Druze... Le plan d'origine prévoyait que Bekker lui téléphone au moment où il quittait sa maison pour aller chez Armistead. Dès que Druze aurait reçu son appel, sur le poste isolé de la régie du théâtre, il appellerait la réservation en prenant son plus bel accent californien, calme et détaché. *Mon nom est Donaldson Whitney. Elizabeth Armistead m'a promis de mettre deux invitations de côté à mon intention. Je suis juste de passage en ville, mais j'aurai le temps de voir la représentation. Pouvez-vous l'appeler et lui confirmer ma venue ?*

Ils appelleraient et ils confirmeraient. Ils le faisaient toujours. Il y avait tellement de petits malins qui essayaient d'entrer gratis. Mais Donaldson Whitney était un éminent critique de Los Angeles. Armistead déborderait d'enthousiasme et les gens de la billetterie s'en souviendraient. C'était tout l'objet de la manœuvre : fabriquer la *dernière personne* qui aurait parlé à la morte, au moment où Druze serait déjà maquillé, en train de s'échauffer sur la scène, avec un parfait alibi. C'était Druze qui l'avait suggéré. Bekker n'avait rien trouvé à y redire.

Cependant, rien ne l'empêchait d'arriver plus tôt. Druze n'était pas obligé de le savoir. Mais les flics en déduiraient...

Il pourrait appeler Druze après avoir tué Armistead, prétendant qu'il partait juste de chez lui. Druze ferait alors son numéro de Donaldson Whitney au téléphone et si Armistead ne répondait pas à l'appel des gens de la réservation, eh bien, c'est qu'elle n'était pas encore chez elle. Bekker ne pouvait tout de même pas en être tenu responsable...

Bekker ralentit l'allure pendant les dernières minutes qui le séparaient de la maison d'Armistead. Il avait déjà patrouillé dans le voisinage et rien n'avait changé. Les jardinets étaient petits mais les maisons paraissaient très animées. Personne n'irait remarquer un homme entrant ou sortant de l'une d'elles. Il y avait une lumière allumée à l'arrière de la maison d'Armistead. Sa Dodge Omni gris métallisé était garée le long du trottoir, à son emplacement habituel. Il s'arrêta sur le côté du bâtiment, sous un arbre chargé de bourgeons printaniers sur le point d'éclore, ramassa son matériel, se laissa aller contre le dossier et ferma les yeux.

Comme un cadran digital : un-deux-trois-quatre-cinq. Des étapes faciles. Il laissa échapper un peu de puissance, un tout petit peu. Quand il ouvrit les yeux, le volant était déformé. Il eut un sourire

imperceptible, s'autorisa quelques secondes de plus à sentir la brûlure dans son sang, sortit de la voiture, effaça son léger sourire et, adoptant un air épuisé, marcha vers la maison d'Armistead. Appuya sur la sonnette. Deux fois.

Armistead. Plus imposante qu'il ne s'y attendait, en robe de chambre. Un visage ovale, pâle. Une chevelure brune retenue en arrière par une épingle en bois — un chignon compliqué. Le visage détendu, comme si elle venait de dormir. La porte bloquée par une chaîne de sécurité. Elle le scruta de ses grands yeux sombres. Elle devait faire bel effet sur scène.

« Qu'est-ce que c'est ?

— La compagnie du gaz. Cela sent le gaz, chez vous ?

— Non.

— Nos dossiers indiquent que vous possédez du matériel qui fonctionne au gaz. Un lave-linge, un séchoir et une chaudière », dit Bekker en baissant les yeux sur sa planchette, à pince. Tous ces renseignements provenaient d'une reconnaissance effectuée par Druze lors d'une fête chez Armistead.

« Oui, au sous-sol », confirma-t-elle.

Qu'il connût si bien la maison asseyait son autorité.

« Nous avons des variations de pression inquiétantes dans cette rue à cause d'un dysfonctionnement de la valve principale. J'ai ici un détecteur d'émanations », Bekker mit la boîte noire en évidence, afin qu'elle voie le compteur, « pour effectuer quelques contrôles dans votre sous-sol, par mesure de sécurité. Il y a un risque que cela ne s'enflamme soudainement. Nous avons eu un incendie dans le pâté de maisons voisin, vous avez dû entendre les voitures de pompiers.

— Euh, j'étais en pleine méditation... » Elle décrochait déjà la chaîne. « Je suis terriblement pressée, il faut que je parte travailler.

— Ça ne prendra pas plus d'une ou deux minutes », lui promit Bekker.

Une fois dans la place, il glissa la main dans sa poche, empoigna le marteau de charpentier, attendit le bruit de la porte se refermant.

« Au fond de la cuisine et en bas de l'escalier », dit Armistead d'une voix haute et claire, avec une pointe d'impatience. Une femme occupée que l'on avait dérangée.

« La cuisine ? » demanda Bekker en regardant autour de lui. Les rideaux étaient tirés. Un parfum de fleurs des champs embaumait l'air, mais il régnait aussi une odeur d'épices. La tisane, probablement,

pensa Bekker. La puissance surgit à ce moment-là d'un recoin de son cerveau, bleuisant momentanément sa vision des choses.

« Par ici, je vais vous montrer », dit Armistead, agacée. Elle lui tourna le dos et partit vers l'arrière de la maison. « Mais je n'ai rien senti de particulier. »

Bekker se rapprocha d'elle, commença à sortir le marteau de sa poche, quand soudain le sang jaillit de son nez. Il laissa tomber son compteur et bloqua le sang de la main gauche. Elle perçut son geste, se retourna, vit le sang, ouvrit la bouche... Sur le point de crier ?

« Non, non », dit-il, et elle referma à moitié la bouche... Cela se déroula avec une extrême lenteur. Tout était si lent, maintenant. « C'est la seconde fois aujourd'hui, expliqua-t-il. Mon fils m'a frappé sur le nez, il n'a que cinq ans. Je ne peux pas le croire... Vous auriez un mouchoir en papier ?

— Oui... »

Ses yeux exorbités, terrifiés, étaient rivés sur le sang qui inondait le bleu de travail de Bekker.

Ils étaient maintenant sur le tapis du salon. Elle commença à tourner les talons pour aller chercher des mouchoirs en papier. La puissance qui affluait en lui ralentit anormalement le mouvement de la femme, lui enjoignant de savourer cet instant. Il ne fallait pas qu'il y ait de résistance, de lutte, de risque. Elle ne devait avoir l'occasion ni de l'égratigner ni de le frapper. C'était du sérieux, maintenant, mais la puissance savait ce qu'il fallait faire. Armistead disait « Ici, dans la cuisine », elle pivotait... Bekker, une main cramponnée à son nez, se rapprocha d'elle, sortit le marteau de sa poche, le balança comme un joueur de tennis frappant un ample coup droit, en y imprimant tout le poids de son dos et de son épaule.

Le marteau s'abattit avec un double choc, d'abord dur puis doux, comme lorsqu'on perce un trou dans un mur de plâtre. Armistead se tordit sous l'impact. Elle n'était pas morte. Ses yeux étaient grands ouverts, de la salive écumait de ses lèvres, ses hanches se dévissaient, ses pieds quittaient le sol. Elle s'effondra. Elle était en train de mourir mais l'ignorait, essayant encore de se protéger, mains levées et bouche ouverte. Bekker fondit sur elle, l'enjamba, la saisissant à la gorge d'une seule main. Elle arqua son corps, se débattit convulsivement. Il esquiva les ongles, la frappant à nouveau avec le marteau, en plein front, une fois, deux fois. C'était fait.

Il respirait comme une machine à vapeur, la puissance l'envahissant pleinement, le stimulant, son cœur battant la chamade, le sang dégouttant de son visage. Il ne fallait pas qu'il laisse des traces

de sang sur elle. Il essuya son visage avec la manche de sa salopette, la regarda. Elle avait les yeux à demi ouverts.

Ses yeux.

S'affolant soudain, Bekker tourna le marteau dans l'autre sens.

Il utiliserait la panne...

Chapitre 9

La soirée semblait interminable. L'impression qu'il était en train *d'attendre* ne le lâchait pas.

Il envisagea d'appeler Jennifer, de solliciter une visite exceptionnelle à sa fille. Il tendit une fois, deux fois la main vers le téléphone, et pourtant il n'appela pas. Il avait envie de voir Sarah mais, plus que tout, il avait envie de trouver un terrain d'entente avec Jennifer. D'une manière ou d'une autre. Mettre fin à tout ou bien engager un processus de réconciliation. Or, songea-t-il, ce n'était justement pas le genre de chose que l'on déclenche par un coup de téléphone impulsif. Pas avec Jennifer.

Au lieu d'appeler, il s'installa devant le téléviseur et regarda un mauvais film policier. Il éteignit quelques instants avant l'apothéose, atteinte par des voies laborieuses. Les flics étaient taillés dans le même matériau que les vilains : du carton-pâte. Il se moquait complètement de ce qui pouvait leur arriver. Après le dernier journal, il retourna dans sa salle de travail et se replongea péniblement dans le jeu.

Bekker ne quittait pas sa pensée. L'enquête s'assoupissait. Il sentait bien que les autres policiers s'en désintéressaient de plus en plus. Ils savaient que la partie était mal engagée : sans témoin oculaire ni suspect identifié qui aurait eu à la fois un mobile et l'occasion de tuer, ils n'avaient virtuellement aucune chance de procéder à une arrestation, encore moins d'obtenir une inculpation. Lucas connaissait au moins deux types qui avaient tué leur femme et s'en étaient tirés, ainsi qu'une femme qui avait tué son amant. Aucun de ces meurtres ne présentait le moindre signe particulier. Ni arme exotique, ni alibi tiré par les cheveux, ni gros bras payés pour faire le coup. Les hommes avaient utilisé des objets contondants : une pompe à graisse et un trépied en aluminium pour appareil photo. La femme, elle, s'était servie d'un couteau ordinaire à manche de bois fabriqué à Chicago.

« Je l'ai trouvé/e comme ça », avaient-ils répondu à la police. À la lecture de leurs droits par les flics, ils demandèrent tous les trois l'assistance d'un avocat. Ensuite, pas moyen d'aller plus loin. Le système de défense absolu, immuable et quasiment irréfutable : c'est quelqu'un d'autre qui l'a fait.

Lucas était perdu dans la contemplation du mur, derrière le

bureau. Il faut que je vienne à bout de cette affaire. Si l'enquête Bekker échouait, si l'étincelle d'intérêt qu'elle avait soulevée diminuait et disparaissait, il craignait de retomber dans le trou noir de la dépression qu'il avait connue durant l'hiver. Avant la dépression, il avait considéré les maladies mentales comme l'apanage de gens faibles, n'ayant pas assez de volonté pour éliminer le problème, ou génétiquement atteints, en quelque sorte. Plus maintenant. La dépression était aussi réelle qu'un tigre en pleine jungle, cherchant sa nourriture. Si vous baissiez la garde-

Le beau visage de Bekker lui revint à l'esprit comme une diapo projetée sur un écran. Bekker.

Le téléphone sonna à onze heures vingt. Il regarda l'appareil quelques secondes, sentit la tension monter en lui. Jennifer ? Il décrocha.

« Lucas ? » C'était la voix de Daniel, rauque, contrariée.

« Qu'y a-t-il ? »

— Ce salopard a recommencé, haleta Daniel. Le type qui a tué la femme de Bekker. Appelez la permanence pour l'adresse et rappliquez en vitesse. »

Une pointe de joie ? Un rien de soulagement ? La Porsche fila à travers la nuit, de l'autre côté du Mississippi, vers l'ouest et les lacs, soulevant les dernières feuilles mortes de l'hiver sur les trottoirs, faisant se retourner les promeneurs nocturnes. Il n'eut aucun mal à trouver l'adresse : toutes les lampes de la petite maison étaient allumées et les portes ouvertes à tout vent. Des grappes de voisins se tenaient sur le trottoir, regardant la maison de la mort. De temps à autre, l'un d'eux traversait la route, rejoignait un autre groupe pour entendre de nouvelles rumeurs, marchant rapidement comme si cela pouvait convaincre les policiers qu'il était investi d'une mission urgente.

Elizabeth Armistead gisait sur le dos, par terre dans son salon. Une tache de sang noircissait le tapis sous sa nuque, dessinant un halo. Un de ses bras était tordu sous elle, l'autre écarté du corps, paume en l'air, les doigts légèrement crochus. Son visage était entièrement détruit entre le nez et le front. À la place des yeux, il n'y avait qu'un trou de la profondeur d'un doigt, rempli de sang et de chairs meurtries. Une autre blessure avait déchiré sa lèvre supérieure en diagonale, révélant ses dents brisées. Son peignoir était retroussé suffisamment haut pour dévoiler sa petite culotte, qui ne semblait pas avoir été touchée. Il régnait dans la pièce une odeur de cuivre humide, celle du sang frais.

« Le même type ? demanda Lucas en baissant les yeux vers la victime.

— Ça m'en a tout l'air. Je me suis occupé de la première et celle-ci est sa sœur jumelle, dit l'enquêteur médico-légal, l'œil brillant.

— Quelque chose vous a frappé ? » demanda Lucas en regardant autour de lui. A première vue, la maison n'avait pas été dérangée.

« Non, pas d'ongles cassés. Et ils sont propres. Il ne semble pas qu'il y ait eu de lutte, et il est certain qu'on l'a tuée sur place — il y a des éclaboussures de sang jusqu'ici, près de la table. Je n'ai pas vérifié personnellement, mais les autres disent qu'il n'y a aucune trace d'effraction sur les portes et les fenêtres.

— Ça n'a pas l'air d'être un viol...

— Non. D'ailleurs, il n'y a pas de traces de sperme sur le corps. »

Un détective de la Criminelle s'approcha de Lucas.

« Venez jeter un coup d'œil à l'arme du crime.

— Je l'ai vue en arrivant, dit Lucas. Le marteau ?

— Oui, mais Jack vient de remarquer quelque chose. »

Ils allèrent dans l'entrée, où un autre policier manipulait avec délicatesse le marteau emmaillotté dans du plastique.

« Quoi ? demanda Lucas.

— Regardez la tête et la panne. Pas le sang, le marteau », dit le deuxième flic.

Lucas regarda, ne vit rien et le dit.

« C'est comme ce putain de chien qui n'a pas aboyé », dit le flic avec satisfaction. Il leva le marteau pour le rapprocher de la lampe, et la lumière captée par la tête rutilante de l'outil se refléta dans les yeux de Lucas.

« Dès la première fois où vous utilisez un marteau, que ce soit pour enfoncer un clou ou en arracher un, vous y creusez nécessairement de petites indentations. Regardez celui-ci. Aussi lisse que les fesses d'un bébé. Ce truc-là n'a jamais été utilisé. Je parie que le type l'a apporté pour la tuer.

— Vous êtes sûr que c'était à lui, pas à elle ? »

Le flic haussa les épaules.

« Cette femme possédait à tout casser six outils — deux ou trois tournevis, une clé à écrous et un marteau. Une pochette de clous et quelques crochets X. Tout ça se trouve encore dans le tiroir de la

cuisine. Ce n'était assurément pas une bricoleuse. Alors, pourquoi garderait-elle deux marteaux... Surtout celui-ci, qui est gros et lourd. Et comment le type aurait-il réussi à mettre la main dessus ? »

Une lumière vive balaya la façade de la maison et Lucas se retourna à moitié.

« La télé est arrivée, expliqua le premier flic, s'éloignant d'eux pour aller à la porte d'entrée.

— Dites à tout le monde de la boucler, demanda Lucas. Daniel fera une déclaration dans la matinée. »

Il se retourna vers celui qui tenait le marteau.

« Donc, il l'avait apporté, reprit Lucas.

— C'est ce que je dirais. »

Lucas réfléchit, fronça les sourcils et tapa sur l'épaule de son collègue.

« J'ignore ce que cela signifie, mais c'est une bonne trouvaille. S'il est neuf, nous pourrions peut-être essayer de trouver qui vend cette marque, Estwing...

— Nous nous en occuperons dès demain.

— Eh bien, que savons-nous d'elle ? » demanda Lucas en désignant du pouce le salon derrière lui.

Le flic au marteau lui expliqua qu'Armistead était comédienne. Constatant son absence à la représentation, une amie était venue chez elle, avait trouvé son corps et appelé la police. À en juger par la température du corps, légèrement supérieure à celle, plutôt fraîche, de la maison, l'on pouvait penser qu'elle était morte depuis environ quatre heures à l'arrivée de l'enquêteur médico-légal, un peu après onze heures. Il n'y avait aucun signe permettant d'envisager un cambriolage.

« Où est cette amie ? demanda Lucas.

— Au fond, dans la chambre avec Swanson », répondit le flic en levant le menton vers l'arrière de la maison.

Lucas traîna dans les lieux, regardant un peu partout, essayant de se faire une idée du mode de vie de la victime. L'endroit était décoré avec goût mais peu d'argent, jugea-t-il. Les tableaux accrochés aux murs étaient des originaux un peu frustes, le genre de toiles qu'une actrice peut recevoir d'amis peintres. Le sol était recouvert de tapis d'Orient usés. Lucas pensa à ceux de la maison de Bekker et s'arrêta pour palper celui sur lequel il se tenait. Mince et filant sous les doigts.

Du synthétique, tissage mécanique. La belle indication-

La porte de la chambre était ouverte. Lucas passa la tête dans l'embrasure et vit Swanson, assis sur une chaise, en train d'essuyer avec un Kleenex les verres de ses lunettes à monture métallique. Une femme était allongée sur le lit, un pied posé par terre. L'autre pied avait déposé de la boue sur le dessus-de-lit jaune mais elle ne l'avait pas remarqué. Lucas frappa au chambranle et entra dans la pièce au moment où Swanson levait les yeux.

« Ah, Davenport », dit le flic de la Criminelle. Il chaussa ses lunettes et les tripota une seconde pour les ajuster convenablement. Poussant un soupir, il ajouta : « C'est un vrai merdier.

— Le même type ?

— Ouais. Tu ne penses pas ?

— Je crois que si. » Lucas regarda la femme. « C'est vous qui avez trouvé le corps ? »

C'était une rouquine d'une trentaine d'années, qui devait être jolie, la plupart du temps, estima Lucas. Ce soir-là, elle était hagarde, les yeux gonflés par les larmes, le nez rouge et coulant. Elle ne prit pas la peine de s'asseoir mais porta la main à son front, écartant une mèche de cheveux qui retombait sur ses yeux sombres, presque noirs.

« Oui. Je suis venue après la représentation.

— Pourquoi ?

— Nous étions inquiets. Tout le monde était inquiet, répondit-elle en reniflant. Elizabeth était du genre à jouer même avec une jambe cassée. Ne la voyant pas arriver et n'ayant reçu aucun appel d'elle, nous avons pensé qu'elle avait pu avoir un accident. Si je ne l'avais pas trouvée ici, j'aurais appelé tous les hôpitaux. J'ai sonné à la porte, puis j'ai regardé par le panneau de verre et je l'ai vue là, couchée par terre... Comme la porte était fermée à clé, je me suis précipitée chez le voisin pour appeler la police. »

Une ride creusa le front de la femme qui inclina la tête en avant et ajouta :

« Vous êtes le flic qui a tué l'Indien.

— Hmmm...

— Comment va votre fille ? J'ai entendu à la télévision que...

— Elle va bien.

— Seigneur, ça a dû être quelque chose. »

La femme se redressa d'un mouvement vif, sans le moindre effort.

Ses yeux étaient maintenant vert jade et il put remarquer que l'une de ses incisives partait légèrement de travers.

« Est-ce que vous êtes après ce type ? L'assassin ?

— Je vais m'y employer.

— J'espère que vous allez l'attraper et le tuer, ce salaud », s'écria la femme, dents étincelantes et yeux écarquillés. Elle avait des pommettes saillantes et un nez légèrement busqué, une variété caillouteuse du type celte.

« J'aimerais bien mettre la main dessus, dit Lucas. Quand Armistead... Elizabeth... a-t-elle été vue pour la dernière fois ?

— Cet après-midi. Nous avons répété jusqu'à trois heures, environ. » La femme se souvenait, triturant sa joue du bout des doigts et regardant le dessus-de-lit sans le voir. « Après cela, elle est rentrée chez elle. Une des filles du contrôle a essayé de l'appeler environ une heure avant le lever de rideau, mais personne n'a répondu. Après, je ne sais plus rien.

— Pourquoi l'ont-ils appelée ? Elle était déjà en retard ?

— Non, mais quelqu'un voulait obtenir une place gratuite et il fallait qu'elle donne son accord. Mais elle n'a pas répondu.

— Bucky et Karl sont partis au théâtre pour interroger les gens, dit Swanson.

— Est-ce que tu t'es occupé de Bekker ? demanda Lucas.

— Non, je le ferai demain, quand tout ceci sera terminé. Je lui ferai cracher son emploi du temps de ce soir à la minute près.

— Bekker, n'est-ce pas le nom de cette femme qui a été tuée l'autre jour ? demanda celle qui se trouvait sur le lit, les regardant l'un après l'autre ;

— C'est son mari, répondit sèchement Lucas. Comment vous appelez-vous, au fait ?

— Lasch... Cassie.

— Vous êtes comédienne ?

— Oui, dit-elle en hochant la tête.

— À temps plein ?

— On me confie surtout les petits rôles », admit-elle en secouant la spectaculaire crinière rousse qui se déployait sur ses épaules. « Mais je travaille à temps plein.

— Est-ce qu'Armistead sortait avec quelqu'un ? demanda Swanson.

— Pas vraiment... Qu'est-ce que Bekker a à voir là-dedans ? C'est un suspect ? insista-t-elle en s'adressant plus particulièrement à Lucas.

— Certainement. Nous vérifions tout ce qui concerne le mari quand une femme est assassinée, répondit-il.

— Alors, vous ne pensez pas vraiment qu'il a fait ça ?

— Il se trouvait à San Francisco au moment du meurtre de sa femme. Mais celui-ci est tellement semblable que le coupable est presque nécessairement le même.

— Oh », dit-elle d'une voix déçue, se mordant la lèvre.

Lucas comprit alors qu'elle voulait le tueur et que s'il n'en avait tenu qu'à elle, elle l'aurait voulu mort.

« Si quelque chose vous vient à l'esprit, appelez-moi », demanda Lucas.

Leurs regards s'accrochèrent une seconde, un aller et retour rapide. Ils s'étaient jaugés. Il lui tendit une carte de visite et elle répondit : « Je le ferai. » Lucas tourna les talons, regarda par-dessus son épaule et vit qu'elle le suivait des yeux, puis quitta la pièce et se dirigea vers le salon.

Le policier au marteau parlait à un flic en tenue qui chaperonnait une bobonne d'un certain âge. La femme, vêtue d'une robe de chambre matelassée rouge et chaussée de pantoufles blanches, essaya de se rapprocher de l'arcade qui ouvrait sur le salon. Le flic la bloqua avec la hanche et demanda :

« Eh bien, à quoi ressemblait-il ?

— Je vous l'ai déjà dit, il ressemblait à un plombier. Il portait une boîte à outils ou un truc comme ça. Alors, j'ai dit à Ray, c'est mon mari, Ray Ellis, M. et Mme Ray Ellis, j'lui ai dit : "Oh, oh ! On dirait que la Armistead a des ennuis avec sa plomberie, j'espère que ce n'est pas encore la canalisation principale." Ils ont déjà éventré cette rue pour la canalisation, deux fois qu'ils l'ont éventrée depuis qu'on est là, et nous sommes seulement arrivés en 71, on s'imaginerait qu'ils pourraient réparer ça correctement... »

Elle esquissa un autre pas de crabe vers l'arcade, essayant d'entrevoir ce qui se passait.

« Vous n'aimiez pas Mme Armistead ? » demanda Lucas en les rejoignant.

La femme recula d'un demi-pas, perdant du terrain. Un éclair de contrariété traversa son visage quand elle en prit conscience.

« Qu'est-ce qui vous fait penser ça ? » demanda-t-elle d'un ton gaignard. Elle avait déjà entendu poser ce genre de question dans l'émission *La loi à LA.*, généralement avant que quelqu'un se fasse taper sur les doigts.

« Vous l'avez appelée "la Armistead".

— Ben, elle prétendait qu'elle était actrice et j'ai dit à Ray...

— Votre mari...

— Ouais. J'lui ai dit : "Moi, Ray, j'trouve qu'elle a rien d'une actrice." Je veux dire, je sais à quoi ça ressemble, les actrices, hein ? Et elle avait vraiment pas l'air d'en être une. En fait, j'dirais qu'elle était ordinaire. J'ai dit à Ray : "Elle raconte qu'elle est actrice, mais moi, je me demande ce qu'elle bricole, en fait." »

La femme louchait légèrement.

« Vous voulez dire qu'elle pourrait s'occuper d'autre chose ? demanda le flic au marteau.

— Si vous voulez mon avis... Eh, dites, c'est ça, l'arme du crime ? »

La femme avait écarquillé les yeux en voyant soudain que le policier tenait un marteau enveloppé dans un sac en plastique. Lucas intervint d'un ton impatienté.

« Avant d'en venir là, cet homme que vous avez vu à sa porte, pourquoi avait-il l'air d'un plombier ?

— À cause de sa tenue », répondit-elle, incapable de s'arracher à la contemplation du marteau, si bien que le policier dut baisser le bras pour qu'elle regarde à nouveau Lucas. « Je ne pouvais pas très bien le voir, mais il portait une de ces combinaisons d'ouvrier de couleur foncée, et une sorte de casquette à visière. Comme en ont les plombiers.

— Vous n'avez pas vu son visage ?

— Non. Quand je l'ai vu, il était sur le seuil de la porte et me tournait le dos. J'ai vu son dos, et qu'il avait quelque chose sur la tête.

— Vous avez vu une camionnette ? »

Elle fronça les sourcils.

« Non, maintenant que vous me le dites... Je me demande d'où il venait, parce qu'il n'y avait pas de voitures dans la rue, sauf l'Omni de mamzelle Armistead, que je remarque toujours parce que Ray en a eu une presque pareille quand il était marié à sa première femme, gris métallisé, sinon que c'était une Plymouth Horizon.

— L'avez-vous vu partir ?

— Non. J'faisais la vaisselle.

— Très bien. Je vous remercie », lui dit Lucas.

Nul. Elle avait probablement vu le meurtrier mais ça ne servait à rien. À moins que...

« Une dernière question. Est-ce que cet homme avait des outils de plombier, ou un matériel quelconque, que vous avez pu voir ? Ou bien est-ce qu'il vous a simplement donné l'impression d'être un plombier ? »

Elle ne comprit pas la question.

« Eh ben... Il avait simplement l'air d'un plombier. Vous voyez ce type sur le trottoir, vous vous dites, "Tiens, v'là le plombier". »

Ainsi, ce pouvait très bien être un plombier. Et ce pouvait aussi être un comédien.

Lucas s'éloigna, entra dans le salon. L'un des flics du labo était en train de filmer le corps et la pièce avec une caméra vidéo, la lumière blanchissant davantage le visage d'Armistead, qui était déjà couleur de papier mâché. Lucas observa la scène un instant avant de ressortir. Les agents de police avaient fini de tendre du cordon plastique autour de la maison et de sa haie et une demi-douzaine de caméras de télévision étaient agglutinées sur le trottoir. Il entendit son nom circuler parmi les journalistes et les flashes crépitèrent quand il descendit les marches de la véranda pour rejoindre la rue.

« Davenport ! »

Les reporters rappliquèrent comme des requins mais Lucas secoua la tête.

« Je ne peux rien dire pour l'instant, les gars, annonça-t-il en les écartant de la main.

— Expliquez-nous pourquoi vous êtes là », demanda une femme. Elle était un peu âgée pour faire des reportages télé, un peu plus de quarante ans, le moment où l'on doit quitter l'univers des médias. « Le jeu, la drogue, quoi ?

— Écoutez, Katie, je veux vraiment laisser ça aux gens de la Criminelle.

— Quelque chose à voir avec les revendeurs d'armes ? »

Lucas sourit, secoua la tête et se fraya un chemin jusqu'à sa voiture. S'il restait là pour bavarder, quelqu'un se souviendrait qu'il était sur l'affaire Bekker et en tirerait ses conclusions.

En s'éloignant au volant de sa voiture, il essaya à son tour de tirer des conclusions. Si le premier meurtre avait été commandité par

Bekker, que signifiait le second ? Il devait y avoir un lien, les techniques étaient similaires, mais on pouvait difficilement penser que Bekker était dans le coup. Swanson et les autres enquêteurs l'avaient serré de près. S'il avait eu des relations, passées ou récentes, avec cette femme, il n'allait pas prendre le risque de la tuer. À moins d'être fou et stupide. Or personne ne disait qu'il était stupide.

Lucas s'arrêta au feu rouge, un pied sur la pédale d'embrayage, l'autre sur celle d'accélérateur, faisant doucement gronder le moteur. Le premier meurtre portait les stigmates de la rencontre de hasard. Un camé s'introduit dans une maison rupine pour mettre la main sur tout ce qu'il pourrait transformer en crack. Il tombe accidentellement sur une bonne femme, la massacre dans une sorte de transe et part en courant. Si Bekker n'avait pas eu une certaine réputation auprès de sa belle-famille, si Sloan n'avait pas téléphoné à son ancien officier supérieur à l'armée, le meurtre pourrait aussi bien être classé dans le tiroir « drogue », à l'heure qu'il était.

Mais le second meurtre offrait toutes les apparences de la préméditation : le marteau récemment acheté et abandonné sur les lieux. Rien ne manquant dans la maison. Ce n'était pas un comportement de camé. Un camé aurait empoché n'importe quoi, quelque chose. Il ne manquait rien chez Bekker non plus, d'ailleurs...

Lucas secoua la tête, constatant que le feu était passé au vert, puis à nouveau à l'orange. Il était sur le point d'enclencher la première pour griller l'orange quand une Nissan Maxima noire, arrivant par derrière à toute allure, lui fit une queue de poisson et s'arrêta devant lui. Lucas enfonça la pédale de frein, la Porsche eut un sursaut et cala.

« Espèce de connard ! » s'exclama-t-il en tirant sur la poignée de la portière. Mais l'autre conducteur était plus rapide. Au moment où Lucas poussait sa portière, une grande blonde sauta à bas de la Nissan et traversa les phares de Lucas, un sourire crispé aux lèvres. TV3. Elle était dans le circuit depuis deux ou trois ans, Lucas l'avait déjà vue sur l'affaire des Crows.

« Bon Dieu, Carly !

— Écrase, Lucas, dit la jeune femme. Je sais comment tu as travaillé avec Jennifer et deux ou trois autres. Je veux être de la fête. Que s'est-il passé là-bas ?

— Hé là !

— Écoute, mon putain de contrat doit être renouvelé dans deux mois et nous sommes en pourparlers, la chaîne et moi. J'ai demandé soixante et l'on m'a répondu : "Peut-être bien que oui, peut-être bien que non, qu'est-ce que vous nous avez apporté de juteux, récemment?"

Il me faut quelque chose. Tu l'as. »

Elle prit la pose, chevilles croisées, poing sur la hanche.

« Qu'est-ce que j'y gagne ? demanda Lucas.

— Tu as besoin de quelqu'un à l'intérieur de la Trois ? Ça y est. »

Lucas la considéra un instant et hocha la tête.

« Je te fais confiance pour l'instant, dit-il en pointant l'index. Si tu me grilles une fois, c'est terminé.

— Impec. Pareil pour moi. Tu me grilles, ou tu t'en approches, et je nie tout en bloc, sans parler du procès », dit la blonde.

Ils étaient face à face dans la rue. Une Trans Am noire ralentit en s'approchant d'eux, la fenêtre s'abaissa du côté passager. Un ado au front buté et aux cheveux trop bien coiffés passa la tête par la portière et demanda :

« Que se passe-t-il ?

— Police, répondit Lucas. Poursuivez votre chemin.

— Pas de problème », dit le type en rentrant la tête. La voiture accéléra.

« Alors, qu'est-il arrivé ? » demanda Carly, suivant un instant la Trans Am du regard avant de le reporter sur Lucas.

« Tu es au courant pour le meurtre Bekker ?

— Évidemment.

— Celui-ci est identique. Une femme nommée Elizabeth Armistead, une actrice du théâtre de la Rivière-Perdue...

— Oh, merde ! Je la connais. Enfin, je l'ai vue. Aucun doute qu'il s'agit du même type ? »

La jeune femme mordit son ongle laqué de rouge.

« Pas beaucoup de...

— Comment est-elle morte ?

— Au marteau de charpentier. Il l'a frappée à la nuque et il lui a arraché les yeux. Comme Stéphanie Bekker. »

Le manège du feu tricolore continuait pendant la conversation et les cheveux de la fille prirent une teinte vert brillant, puis dorée quand il passa à l'orange.

« Bon Dieu ! Quelles chances y a-t-il que les autres chaînes passent l'information aux nouvelles de demain matin ?

— J'ai dit aux gars de la boucler entièrement en attendant le

communiqué du patron. Tu devrais avoir l'exclusivité, à moins qu'un agent de police ait laissé filtrer une indiscretion...

— Personne n'ouvre la bouche, là-bas. Bien, Lucas, j'apprécie. Si la chaîne peut faire quoi que ce soit pour toi, tu me le dis. Mon sort est dans la balance. Je m'en remets entièrement à toi.

— Je ne demande pas mieux », dit Lucas en souriant. La blonde lui rendit son sourire. Le feu passa au rouge et Lucas ajouta : « Je ne peux pas te dire grand-chose de plus sur le meurtre.

— Je n'ai pas besoin de plus, dit-elle en tournant les talons pour regagner sa voiture. Franchement, pourquoi noyer un beau sujet sous une montagne de faits ? »

Elle laissa Lucas dans la rue et fit effectuer un demi-tour parfaitement interdit à sa voiture, brûlant le feu rouge par la même occasion. Lucas rit et remonta dans la Porsche. Il avait quelque chose sur le feu pour la première fois depuis des mois. Il était à nouveau sur la piste.

C'est alors qu'il se demanda : un imitateur? Non, ça ne tenait pas la route ; la technique du meurtre d'Armistead était trop similaire à celle du meurtre Bekker. La presse n'avait pas donné suffisamment d'indications pour qu'un imitateur sache quoi faire. Les meurtres devaient avoir été commis par le même homme. L'homme en bleu de travail... le bleu aurait-il été un moyen de se faire introduire à l'intérieur ?

Il n'était pas loin de tirer une première conclusion : ils avaient un autre psychopathe sur les bras. Mais si ce type était dingo, pourquoi avoir emporté une arme chez Armistead et pas chez Bekker ? Il avait tué Stéphanie Bekker avec une bouteille ramassée dans la cuisine. La scène chez Bekker pouvait être conçue comme un meurtre commis spontanément par un intrus, un camé qui avait tué, pris peur et filé. Mais pas la scène chez Armistead. Et pourtant, dans les deux cas, c'était le même type.

Et ni l'une ni l'autre n'avaient subi de violences sexuelles. Alors que généralement le sexe avait toujours un rôle à jouer dans les meurtres en série...

Si Bekker avait commandité le premier meurtre, était-il possible qu'il ait déclenché le processus chez quelque maniaque ?

Non. Ce n'était pas ainsi que les choses se passaient.

Lucas avait déjà enquêté sur deux tueurs en série. Dans les deux cas, les médias avaient spéculé sur l'effet qu'exerce la publicité sur

l'esprit d'un tueur : Est-ce que le fait de parler des tueurs en augmentait le nombre ? Les films violents ou la pornographie pouvaient-ils désensibiliser les hommes au point de les rendre capables de tuer ? Ce n'était pas l'avis de Lucas. Un tueur en série était une cocotte-minute sous pression, fabriqué par les mauvais traitements, par une histoire personnelle, par la chimie d'un cerveau. On ne subit pas une telle pression de la part de quelque chose d'aussi périphérique que la télévision. Un tueur en série n'était pas un pétard allumé par quelqu'un d'autre...

Complexe. Et intéressant. Sans s'en rendre compte, Lucas se mit à siffloter tout doucement, en sourdine.

Chapitre 10

La salle de conférences empestait la fumée de cigarette, les aisselles anxieuses et le matériel électronique surchauffé. Vingt journalistes étaient massés à l'avant de la pièce tandis que Lucas et une douzaine de collègues restaient groupés dans le fond. L'information lancée au petit matin par Carly Bancroft sur le deuxième meurtre avait semé la panique chez les autres chaînes. La conférence de presse avait débuté juste après dix heures.

« Des questions ? »

La sueur perlait au front de Frank Lester. Le directeur adjoint des Enquêtes posa devant lui le texte du communiqué et regarda d'un air emprunté autour de la pièce.

« Lester dans la fosse aux lions, murmura Sloan à Lucas. » Il ficha une Camel à la commissure de ses lèvres. « Tu as du feu ? »

Lucas sortit une boîte d'allumettes de sa poche, en gratta une et la tendit à Sloan.

« Si tu étais Bijou, est-ce que tu irais trouver la police ? »

Sloan exhala un nuage de fumée bleue et hocha la tête.

« Foutre non. Mais aussi, je suis flic. Je sais quel genre de salopards tordus nous sommes. Je ne suis même pas sûr que j'aurais mentionné Bijou dans le communiqué.

— Au sujet de... l'ami de Mme Bekker, avez-vous effectué des analyses de voix sur les bandes du 911 ? demanda un reporter à Lester.

— Eh bien, nous n'avons rien à quoi les comparer...

— Il paraît que vous l'appellez « Bijou »...

— Pas moi, mais je l'ai entendu dire, répondit sèchement Lester.

— Est-il possible que le tueur soit attiré par les femmes évoluant dans des cercles artistiques ? demanda une journaliste. Elle travaillait pour une station de radio. Le micro qu'elle tenait ressemblait à un pistolet à cible Ruger de calibre 22. Il visait un point entre les yeux de Lester.

— Nous n'en savons rien. Je dirais que Mme Bekker se trouvait à la

périphérie du milieu de l'art. Il se pourrait... toutefois, rien ne permet de l'affirmer. Comme je vous le disais, nous ne sommes même pas sûrs qu'il s'agisse du même meurtrier.

— Mais vous disiez...

— C'est probablement le même... »

La voix d'un journaliste de la presse écrite vêtu d'un costume tabac complètement froissé, s'éleva du premier rang :

« Combien de tueurs en série avons-nous eus maintenant, ces cinq dernières années ?

— Un par an ? Je ne sais pas.

— Un ? Il y en a eu au moins six avec les Crows.

— Je voulais dire, une série par an.

— C'est donc ainsi que vous les comptez ?

— Je ne sais pas comment vous, vous les comptez, aboya Lester.

— Par séries, intervint un autre journaliste.

— Foutaises. » La télé n'était pas d'accord. « Par tueurs. »

Du fond de la salle, un reporter de radio muni d'un gros magnéto intervint :

« Quand vous attendez-vous à ce qu'il recommence ?

— Comment pourrions-nous savoir une chose pareille ? » s'exclama Lester, une pointe d'irritation transparaissant dans sa voix. « Nous vous avons dit ce que nous savions.

— C'est vous qui êtes censé diriger l'enquête, rétorqua vivement le journaliste.

— C'est effectivement moi qui dirige l'enquête, et si vous aviez déjà opéré dans un espace plus grand qu'une cabine téléphonique, vous sauriez qu'on ne peut pas trouver ces types du jour au lendemain dans une grande ville comme la nôtre. »

Une onde de rire traversa l'assistance et Sloan remarqua froidement : « Il perd les pédales. »

Le journaliste se mit à bégayer.

« Bbbor... qu'est-ce que cela est censé signifier ? » L'opérateur de la télévision qui se trouvait derrière lui riait. Il pouvait rire, puisque les gens de la télé avaient le pas sur ceux de la radio.

« Qu'est-ce que "Bbbor..." est censé signifier ? » demanda Lester. Se détournant, il désigna une femme affublée de lunettes grosses comme des disques compact : « A vous.

— Quelles précautions devraient prendre les femmes qui habitent les Cités jumelles ? »

Elle avait une prononciation incroyablement aérée, détachant les syllabes comme si elle donnait lecture du texte d'une pièce.

« N'admettez personne chez vous dont vous ne soyez parfaitement sûre, conseilla Lester, nettement moins à l'aise. Fermez bien vos fenêtres...

— Qui a renseigné la Trois, voilà ce que je voudrais savoir », cria un autre journaliste du fond de la salle. Carly Bancroft bâilla, essayant à peine de masquer son sourire, et se gratta délibérément l'estomac.

En programmant la conférence de presse, Daniel s'était attendu à affronter les spécialistes des affaires criminelles de la presse quotidienne et les deuxièmes couteaux des chaînes de télévision. Mais la situation avait évolué depuis le meurtre d'Armistead. Il avait laissé à Lester le soin de diriger la séance avec l'espoir, disait-il, d'en minimiser l'importance. Cela n'avait pas marché : les camions de télé étaient garés en double file dans la rue, relayant les informations en direct à leurs chaînes respectives. Les secrétaires de la mairie dévisageaient bêtement les vedettes médiatiques, les vedettes médiatiques tripotaient leur flacon de laque capillaire. Le présentateur de TV3, bronzé et en superforme, les tempes discrètement balayées d'argent et la cravate assortie à la couleur de l'iris, se pointa en personne avec son micro pour recueillir sur le vif quelques réactions provoquées par la conférence. Sa chaîne avait devancé les autres et il n'y était pour rien, mais la gloire rejaillissait sur lui et sa présence en ces lieux donnait du poids à l'événement.

La conférence démarra dans la mauvaise humeur et se poursuivit dans la colère. Au départ, Lester n'était pas volontaire pour cette tâche et tous les reporters — sauf une — se sentaient floués. À la fin, la journaliste de la chaîne Huit monta sur sa chaise et s'en prit en hurlant à Lester. Les policiers qui l'entouraient la forcèrent à se rasseoir. Elle portait une minijupe en cuir noir vraiment mini.

« J'imagine que l'on n'a que ce qu'on peut avoir », dit Sloan en riant. Lester avait pris la fuite et Sloan, Lucas et Harmon Anderson longeaient ensemble le couloir qui menait à la brigade criminelle.

« Cette division est pleine de pervers, dit Anderson. Ceux qui étaient bien placés ont même pu voir le pli de ses fesses.

— Seigneur, Harmon, ça m'a tout l'air d'une agression sexuelle au troisième degré, s'esclaffa Lucas, suivi par Sloan.

— Vous savez pourquoi ils ont ces voix formidables, les gens de la télé ? demanda Anderson, s'embarquant dans une autre direction. C'est parce que la voix résonne dans un espace où la plupart des gens ont un cerveau. »

Trapu, le nez chaussé d'étincelantes lunettes à monture dorée, Swanson s'avavançait vers eux d'un pas traînant.

« J'ai raté quelque chose ?

— Tu as raté quelque chose, confirma Sloan. Anderson a eu l'occasion de reluquer le cul d'une bonne femme pour la première fois en vingt ans.

— Quoi de neuf avec Bekker ? demanda Lucas.

— Rien. Nous l'avons convoqué ici, pour commencer, en lui demandant s'il voulait un avocat. Il a répondu que non. Il a ajouté qu'il en appellerait un s'il en avait besoin. Alors, on lui a demandé : "Que faisiez-vous, etc. ?" Il a raconté qu'il avait passé la fin d'après-midi à travailler chez lui et la soirée devant la télévision. On lui a demandé ce qu'il avait regardé et il nous l'a dit. Semblerait qu'il ait vu la C.N.B.C. dans l'après-midi, une espèce d'émission sur la Bourse, et plus tard, les informations. Il est sorti manger un morceau vers neuf heures. Ça a été confirmé.

— Des coups de téléphone ?

— Il a parlé à un type, un mec de l'hôpital, mais c'était tard, longtemps après le meurtre.

— Qui appelait qui ? » demanda Lucas. Les quatre détectives avaient formé un cercle pour écouter Swanson.

« C'est l'autre type qui a appelé.

— Il aurait pu avoir un magnétoscope et enregistrer les émissions, suggéra Anderson.

— Il a un magnétoscope, confirma Swanson. Pour ce qui est d'enregistrer les émissions, je ne sais pas. En tout cas, nous avons recueilli sa déposition et, merde, il n'y avait rien à en dire. Il ne connaissait pas Armistead, il ne sait même pas s'il l'a déjà vue sur scène. Il était simplement... Il n'y avait rien de particulier dans sa déposition. Nous l'avons renvoyé chez lui.

— Vous le croyez ? » demanda Lucas.

Le front de Swanson se plissa.

« Je ne sais pas. Quand on cuisine un type comme nous avons cuisiné Bekker, en allant fureter partout dans son entourage, en interrogeant ses voisins et tout et tout... et que quelque chose

susceptible de le mettre hors de cause est arrivé... on pourrait imaginer qu'il va pisser dans son froc, dans sa hâte de prouver qu'il ne l'a pas fait. Eh bien, pas du tout. Il est resté imperturbable. Il a répondu à toutes les questions comme s'il lisait un fichier.

— Maintenez la pression », dit Anderson.

Swanson secoua la tête.

« Ça ne va pas marcher avec ce type. Je commence à me dire... c'est un salopard, mais il pourrait bien être innocent. »

Ils en parlaient encore quand Jennifer Carey surgit dans le couloir.

« Lucas », dit-elle d'une voix féminine, claire, professionnelle.

L'ayant aussitôt reconnue, Lucas tourna la tête. Sloan, Anderson et Swanson se retournèrent en même temps que lui, puis s'éloignèrent dans le couloir, jetant à Lucas des regards furtifs tandis qu'il allait à la rencontre de la jeune femme.

« Daniel a dit que tu parlerais après », dit Jennifer.

C'était une blonde mince au visage très soigné, quoique visité par les premières rides de la trentaine. À la voir ainsi vêtue d'un chemisier de soie rose et d'un tailleur gris, il eut l'impression que son cœur s'arrêtait. Lucas et elle avaient eu ensemble une petite fille, maintenant âgée de deux ans, mais ne s'étaient jamais mariés. Ils vivaient séparés depuis que leur fille avait été blessée.

« Oui. Je ne t'ai pas vue à la conférence de presse.

— Je viens d'arriver. Où vas-tu parler ? En bas, dans la salle de conférences ? »

Elle était très pro, pressée, impersonnelle. Mais il y avait autre chose derrière, Lucas le savait.

« Non. Je resterai dans les parages. Comment vas-tu ?

— Je travaille avec une nouvelle équipe, poursuivit-elle, ignorant sa question. Pourrait-on te faire sortir en haut des marches ?

— Certainement. Comment ça va, ces temps-ci ? » insista-t-il.

Elle haussa les épaules et tourna les talons, se' dirigeant vers l'escalier.

« Comme d'habitude. Tu viendras samedi après-midi ?

— Je... je ne crois pas, répondit-il en traînant, les mains dans les poches.

— Parfait.

— Quand allons-nous parler ?

— Je l'ignore, lança-t-elle par-dessus son épaule.

— Bientôt ?

— Je ne crois pas, rétorqua-t-elle. Pas bientôt.

— Holà, attends une seconde », s'écria-t-il. Il l'attrapa par le coude et la fit pivoter sur place.

« Fous-moi la paix », s'écria-t-elle, dégageant brusquement son bras dans un mouvement de colère.

Lucas craignait toujours de faire peur aux femmes ; d'être trop brutal avec elles, même s'il n'en avait pas l'intention. Mais la réaction de Jennifer l'avait blessé. Il posa la main sur sa poitrine et la repoussa avec force ; elle alla heurter le mur du couloir, la tête projetée en arrière.

« La ferme..., aboya-t-il.

— Espèce de con... »

Pensant qu'elle allait le frapper, il recula d'un pas, puis comprit qu'elle avait peur et ne tendait la main que pour se protéger d'un éventuel coup de poing. Son poignet lui parut fin et délicat. Il leva les mains, paumes en l'air.

« Écoute-moi, veux-tu, dit-il d'une voix qui n'était plus qu'un murmure rauque. Je suis fatigué de toutes ces conneries. Plus que fatigué. Je ne peux plus supporter ça. Ces derniers jours, je suis passé de l'autre côté. Alors, je te le dis maintenant : je suis sur le point de laisser tomber. Je suis *prêt* à rompre. Cela fait plusieurs mois que tu me fais tourner en bourrique et je ne peux pas l'accepter. Je ne vais pas continuer comme ça. Je ne suis pas encore parti, mais si jamais tu veux qu'on parle, tu as intérêt à te décider rapidement, parce que je vais te dire quelque chose : si tu attends trop longtemps, je ne serai plus là pour écouter ce que tu as à dire. »

Elle secoua la tête et des larmes jaillirent de ses yeux mais c'étaient des larmes de colère. Il se détourna et s'éloigna dans le couloir. Un producteur de TV3 surgit dans le hall, regarda Jennifer qui était toujours plaquée contre le mur, dévisagea Lucas sur son passage, reporta son regard sur Jennifer et demanda :

« Ça va, Jen ? Jen ? Que s'est-il passé ? »

Au moment où il sortait sur le perron pour affronter les caméras, Lucas entendit Jennifer répondre : « Il ne s'est rien passé. »

Les cinq chaînes réalisèrent des interviews rapides. Pour quatre d'entre elles, Lucas resta en haut des marches de l'hôtel de ville,

réprimant sa rage contre Jennifer, constatant qu'elle diminuait au fur et à mesure qu'il parlait, laissant place à une sensation de vide glacé. Il accorda la cinquième interview dans la rue, appuyé contre sa Porsche. Quand la caméra fut éteinte, Lucas contourna le capot de la voiture pour se faufiler dans l'habitacle, espérant à moitié y trouver Jennifer, quoique sans vraiment trop y croire. Elle n'y était pas. En contrepartie, il fut poursuivi par un reporter du *Star-Tribune*, un gros brun barbu qui avait toujours sur lui une poignée de rondelles de carottes enveloppées dans du papier sulfurisé.

« Dites-moi un truc », demanda le journaliste " en agitant amicalement une rondelle de carotte sous le nez de Lucas. « Entre vous et moi — vraiment en coulisses, pas question de citer quoi que ce soit... Est-ce que vous avez envie de pourchasser ce mec ? »

Lucas réfléchit une fraction de seconde, jeta un coup d'œil vers le dernier journaliste de la télé, qui se trouvait trop loin pour entendre, et acquiesça.

« Ouais. J'ai envie. Il ne s'est pas passé grand-chose ces derniers temps.

— Après vous être payé les Crows, évidemment, les autres affaires doivent vous paraître un peu plan-plan. »

Le journaliste fit disparaître son talon de carotte en deux coups de dents bien ajustés.

« Mais non, dit Lucas. C'est que cette fois, c'est... trop intéressant. Il y a des gens qui meurent.

— Vous allez l'avoir ? »

Lucas hocha la tête.

« Je ne saurais dire. Mais nous serions mieux barrés si nous pouvions parler à l'amant de Stéphanie Bekker. Il sait des choses qu'il ignore savoir.

— Attendez un instant », dit le journaliste en sortant un carnet étroit de la poche de poitrine de sa veste de sport. « Puis-je vous citer pour la dernière partie ? Pouvons-nous la considérer comme officielle ?

— D'accord, mais juste ceci : l'ami de Mme Bekker — citez bien l'expression "ami" — a effectivement vu le meurtrier. Il pourrait s'imaginer qu'il nous a dit ce qu'il avait à dire, en appelant le 911, en envoyant son message, mais il n'en est rien. Une bonne équipe d'interrogateurs pourrait faire sortir de sa mémoire des choses dont il n'a pas idée qu'elles puissent s'y trouver. Il n'est évidemment pas question de le passer au troisième degré. Mais si je pouvais lui parler

dix minutes au téléphone, ou si Sloan pouvait, je pense que nous aurions cent pour cent de chances en plus de régler tout ça sans tarder. »

Le journaliste gribouillait à toute vitesse.

« Alors, vous voulez qu'il vienne vous trouver.

— Nous voulons tout ce qu'il peut nous donner », dit Lucas, déverrouillant la serrure de la Porsche et ouvrant la porte. « Entre nous, maintenant ?

— D'accord.

— Bijou est notre, seule piste, voilà pourquoi nous avons tellement besoin de lui. Il y a quelque chose qui cloche dans cette affaire et, sans son aide, je me demande comment nous découvrirons ce que c'est. »

Sa colère contre Jennifer réapparut alors qu'il traversait la ville au volant de sa Porsche, se remémorant la scène à l'hôtel de ville. Elle s'y connaissait en scènes, en drames, en psychologie. Elle n'avait pas besoin de lui demander une interview. Elle jouait avec lui et cela marchait. L'optimisme, le dynamisme qu'il avait éprouvés ces derniers jours étaient retombés. Il accéléra à la sortie de Sixth Street et s'engagea sur la 1-94. Rentrer à la maison, se coucher, repenser à tout ça... Mais son regard accrocha le panneau indiquant la sortie Riverside, qu'il emprunta, sans raison particulière. Arrivé en haut de la bretelle, il tourna à gauche et fila vers le quartier des théâtres de la rive ouest.

Cassie Lasch était assise par terre dans le hall, devant la billetterie du théâtre de la Rivière-Perdue. Vêtue d'un jean et d'un T-shirt rose, elle fourrageait dans un sac-poubelle en plastique gris. Lucas poussa la porte à tambour du hall et s'arrêta net quand elle leva les yeux vers lui.

« L'actrice, dit-il, s'arrêtant un instant pour s'accoutumer à la pénombre. Lasch. Cathy.

— Cassie. Comment ça va, Davenport ? Vous me donnez un coup de main ? Je suis à la recherche d'un indice. »

Lucas s'accroupit à côté d'elle. Il faisait beaucoup trop froid pour porter seulement un T-shirt mais la jeune femme ne paraissait pas s'en soucier. Elle avait des bras puissants, avec des muscles allongés et pleins qui remontaient jusqu'au cou. Et elle était bronzée, pour autant qu'une rousse puisse l'être, un bronzage trop uniforme pour être honnête, acquis sous la lampe. Une culturiste, estima Lucas.

« Quel indice ?

— Les flics ont passé toute la matinée ici et j'ai oublié de leur dire... »

Elle cessa de fouiller dans le sac. Un petit morceau de papier était collé à sa mâchoire et sa chevelure rousse retombait sur ses yeux. Elle la rejeta en arrière et précisa :

« Personne n'a rien demandé au sujet du type qui a essayé d'obtenir une invitation hier soir. Vous vous rappelez ce que je vous ai dit, que l'employée des réservations a essayé de joindre Elizabeth au sujet de cette place gratuite, et qu'elle ne l'a pas eue au téléphone ?

— Je me rappelle », dit Lucas en hochant la tête. Il tendit la main, décolla le morceau de papier de la joue de la jeune femme, le lui montra et l'expédia d'une chiquenaude.

« Merci... euh... »

Elle avait perdu le fil de sa pensée. Elle lui sourit et sa dent mal alignée resta coincée sur sa lèvre inférieure. Elle avait un visage très mobile, une pointe de ruse dans l'expression. Quelques taches de rousseur étaient éparpillées, très légèrement, autour de l'arête de son nez. Lucas la relança.

« La liste des invités.

— Ah, oui. Ce type, a dit qu'il était je ne sais quelle huile de la critique et qu'il voulait obtenir une invitation en tant qu'ami d'Elizabeth. J'ai demandé aux gens de la réservation ce matin. Ils affirment n'avoir délivré aucune place gratuite hier soir. Celui qui a téléphoné, quel qu'il soit, ne s'est pas présenté au contrôle. Ce pourrait bien être un indice. »

Elle l'avait dit sérieusement, avec intensité, telle une miss Marple dotée d'une poitrine sensationnelle.

« Pourquoi serait-ce un indice ?

— Parce que, s'il connaissait Elizabeth, il est peut-être allé chez elle... Je ne sais pas, mais en tout cas, il n'est pas venu au théâtre. »

Lucas réfléchit un instant, acquiesça de la tête.

« Vous avez raison. La liste est là-dedans ?

— Quelque part sur une feuille arrachée à un de ces petits carnets marron à spirale. Probablement roulée en boule.

— Eh bien, vidons-le », proposait-il. Attrapant le sac-poubelle par le fond, il le retourna sur le tapis du hall. La plupart des déchets étaient des bouts de papier, généralement imprégnés de

Coca-Cola ou d'eau gazeuse, mais ils tombèrent ensuite sur un filtre à café en papier encore plein.

« Beurk. Vous n'auriez peut-être pas dû faire ça, dit Cassie, plissant le nez à la vue du gâchis.

— Tant pis. Nous avons besoin de cette liste. »

Ils passèrent cinq minutes à chercher dans le magma humide, travaillant épaule contre épaule. Elle avait décidément, en conclut Lucas, l'un des meilleurs corps contre lesquels il se soit frotté. Tout était dur, sauf ce qui devait être moelleux et qui avait l'air moelleux. Chaque fois qu'elle se penchait en *avant*, ses seins retenaient la fine étoffe du T-shirt... *Bon Dieu, Davenport, tu es mûr pour le peepshow !*

Il sourit intérieurement et ramassa un gobelet en plastique. A l'intérieur se trouvait une boulette de papier grosse comme une bille. Il la déplia, la retourna. En haut de la feuille, quelqu'un avait écrit « *Invités* », et *juste en-dessous*, « Donaldson Whitney, *LA. Times* ».

« C'est ça ? »

Cassie s'en empara, l'examina et confirma :

« C'est bien ça. Kelly, la fille du guichet, a dit que le type venait de Los Angeles. »

Lucas se releva et ses genoux craquèrent.

« Il y a un téléphone ? Dans un endroit tranquille...

— Il y en a un dans le bureau, mais il est occupé par deux personnes. Et il y en a un autre à la régie. Qu'est-ce qu'on fait avec ces ordures ? »

Elle baissa les yeux sur les saletés répandues par terre. Le café moulu était étalé là où Lucas l'avait foulé. Il fronça les sourcils, *comme si son regard s'y arrêtaient* pour la première fois et dit :

« Ça m'est égal. Faites-en ce que vous voulez.

— Eh bien, merde ! Ce n'est pas moi qui les ai mises là ! » Elle rejeta ses cheveux en arrière et se détourna. « Allez, venez, je vais vous montrer le cagibi du régisseur. »

Elle le conduisit le long d'un couloir qui menait à l'auditorium. À la lumière du jour, l'endroit était sordide. La peinture noire s'écaillait sur les murs de ciment, les dossiers de sièges étaient couverts de taches, la rampe d'éclairage du plafond était un embrouillamini de fils électriques, de cordes, de projecteurs, de prises multiples et de poulies. Rien de tout cela ne devait être visible la nuit.

La régie se trouvait au fond de la salle, en haut d'un modeste escalier. Le cagibi proprement dit était en contreplaqué, peint en noir

à l'extérieur, inachevé à l'intérieur. Un tabouret de bar et une chaise pivotante de secrétaire étaient placés devant le tableau de contrôle. Des rallonges électriques et des câbles d'ordinateur étaient fixés aux murs et au sol avec du chatterton. Un téléphone était vissé au mur sur la gauche du tableau de contrôle.

Surprenant le regard que Lucas jetait autour de lui, Cassie expliqua :

« On ne gaspille pas d'argent pour le superflu.

— C'est la première fois que je me trouve à la régie d'un théâtre », dit-il.

Elle haussa les épaules.

« C'est presque partout comme ça, sauf si le théâtre obtient une subvention du gouvernement. »

Lucas utilisa sa carte de crédit pour appeler Los Angeles. Cassie écoutait avec intérêt, appuyée contre le tableau de contrôle, les bras croisés dans le dos. Whitney n'était pas à son bureau, annonça-t-on à Lucas. Il insista, fut transféré sur plusieurs postes et finit par tomber sur un secrétaire de rédaction qui avait commis l'erreur de décrocher un appareil qui sonnait. Il déclara que Whitney était en vacances.

« À Minneapolis ? demanda Lucas.

— Qu'est-ce qu'il irait foutre à Minneapolis en avril ? » demanda le secrétaire de rédaction d'un ton scandalisé. « Il s'est joint à une expédition de plongée sous-marine en Micronésie.

— Eh bien ? demanda Cassie quand Lucas eut raccroché.

— Eh bien, quoi ?

— Était-ce lui, hier soir ?

— C'est que... J'apprécie votre aide, mademoiselle Lasch, mais cette affaire est du domaine de la police...

— Vous ne voulez pas me le dire ? » Elle n'en croyait pas ses oreilles. « Allons... dit-elle en le tirant par la manche de sa veste.

— Non.

— Ce n'est pas réglo... »

Ses yeux, les plus grands qu'il ait jamais vus, étaient redevenus très sombres, traversés par une étincelle. Elle pencha la tête, un léger sourire aux lèvres.

« Je vous montrerai mes seins si vous parlez.

— Quoi ? » Il était à la fois surpris et amusé. Amusé, surtout, se

dit-il, conscient de sa réaction.

« Tout à l'heure, dans le foyer, vous avez tout fait sauf les toucher. Alors, répondez-moi et je vous laisserai jeter un coup d'œil. »

Lucas réfléchit et finit par répondre :

« C'est très gênant.

— Je ne suis pas facilement gênée.

— Vous, peut-être, mais moi, si. »

Elle haussa les sourcils.

« Vous êtes gêné ? Cela dénote une certaine profondeur, insoupçonnable. Vous jouez du piano ? »

Elle allait trop vite pour lui.

« Euh, non...

— Allez, Davenport, décidez-vous en vitesse. »

Elle se moquait de lui, maintenant. Lucas la déstabilisa.

« Que faites-vous, en dehors du théâtre ? Vous m'avez dit que vous n'obteniez pas les bons rôles.

— Je suis l'une des meilleures serveuses du monde. J'ai appris ça dans les restaurants des théâtres de New York.

— Hum...

— Alors, votre réponse ? insista-t-elle.

— Il faudra que vous gardiez ça pour vous, dit-il avec sévérité.

— Bien sûr. Je suis extrêmement discrète.

— J'imagine. Bon, d'accord. Le critique du *Times* est en Micronésie, pour faire de la plongée sous-marine. La Micronésie se trouve en plein océan Pacifique.

— Je sais très bien où cela se trouve, j'y suis allée, rétorqua-t-elle. Alors, c'est impossible qu'il ait pu être ici hier soir.

— Effectivement. » Lucas regarda autour de lui. Il n'y avait personne d'autre dans les parages de la salle et le cagibi était parfaitement isolé. « Donc...

— Si vous croyez que vous allez voir mes seins, bernique, déclara-t-elle en se croisant les bras sur la poitrine.

— Ah ! On ne tient pas ses promesses, n'est-ce pas ? dit-il en souriant.

— Bien sûr que non. Quand vous voulez savoir quelque chose, il

faut commencer par tricher, mais ce n'était pas adapté à notre cas. Ensuite, vous faites des propositions sexuelles un peu bizarres, affirma-t-elle avec le plus grand calme. Normalement, vous finissez par obtenir le renseignement que vous vouliez. J'ai appris ça à force de négocier avec des imprésarios.

— Ah, les femmes ! dit Lucas. Elles vous brisent le cœur avec une telle désinvolture.

— Effectivement, vous avez l'air complètement dévasté. »

Lucas avança d'un pas vers elle, sans savoir exactement ce: qu'il envisageait de faire. En tout cas, elle ne recula pas. Mais au même moment, un homme apparut sur la scène, en contrebass, et Lucas s'arrêta, baissant le regard vers le nouvel arrivant. Sans dire un mot, ignorant probablement leur présence dans le cagibi, l'homme actionna un interrupteur, avança au milieu de la scène et commença à jongler. La demi-douzaine de balles de base-ball qu'il avait apportées se mirent à tourbillonner dans l'espace, dessinant un cercle fluide, sans accroc, et puis soudain il enchaîna avec un numéro de claquettes. Pas des figures de base mais une danse si complexe qu'elle en devenait baroque, tout cela pendant que les balles voltigeaient en suspens dans l'espace.

Le visage de l'homme était noir. Mais il y avait quelque chose- de bizarre dans sa tête... Était-ce un effet du maquillage, des grosses lèvres enduites de fard blanc, du drôle de nez plat ?

Cassie pressentit l'intérêt de Lucas et, se rapprochant encore de lui, murmura :

« Carlo Druze, il fait partie de la troupe. C'est un de ses numéros. »

Druze commença à chanter en prenant l'accent des Noirs, dans; un style rappelant les spectacles de ménestrels, d'une voix de baryton un peu tremblante : *Way down upon the Swanee River, far, far away...*

« Nous préparons un spectacle intitulé *White-face*, une sorte de satire du racisme... »

Bien qu'elle ait chuchoté, Druze parut l'entendre. Il ramassa toutes ses balles d'un seul mouvement rapide, parfaitement coordonné.

« Aurais-je un public ? » demanda-t-il en levant les yeux vers la régie.

Lucas applaudit et Cassie cria : « Seulement nous, Cassie et un policier.

— Ah... »

Avait-il tressailli ? Lucas n'en était pas sûr. Y avait-il quelque chose

qui clochait dans son visage ?

« C'était vraiment excellent, Carlo », dit Cassie.

Druze s'inclina.

« Si s'lement M'zelle Cassie diwouigeait le spectacle, dit-il en revenant à sa parodie d'accent.

— On te laisse travailler tranquille », dit Cassie en guidant Lucas hors de la cabine et descendant les marches vers la lumière qui indiquait la sortie.

En longeant le couloir qui les ramenait au foyer, Lucas demanda :

« Est-ce que je-ne-sais-qui était là hier soir ?

— Carlo ? Oui. La plupart du temps, en tout cas. Il travaillait au décor. C'est le meilleur menuisier de la troupe. Et il imite admirablement les voix. Il peut adopter la voix de n'importe qui.

— Bon.

— C'est un coriace, ajouta-t-elle. Vraiment dur, comme son visage.

— Mais il était là ?

— C'est-à-dire que personne n'a fait l'appel. Mais oui, il était dans le coin.

— D'accord. »

En la suivant dans le couloir, Lucas observa son dos et ses épaules sous l'éclairage médiocre. Elle avait l'air délicate, comme la plupart des rousses minces, mais il n'y avait rien de fragile en elle.

« Vous soulevez de la fonte, n'est-ce pas ?

— Oui, ça m'arrive, répondit-elle en se retournant à moitié vers lui. Mais je ne fais pas de concours ni rien de ce genre. Et vous ?

— Non. J'ai quelques haltères dans le sous-sol de ma maison et je m'exerce un peu le matin, mais rien de sérieux.

— Il faut se maintenir en forme », dit Cassie en se frappant l'estomac. En entrant dans le hall, elle s'arrêta brusquement et agrippa le bras de Lucas.

« Oh, non, gémit-elle.

— Quoi ?

— C'est la tuile. »

Un homme était planté devant le tas d'ordures demeuré par terre. Il était entièrement vêtu de noir, des bottes cavalières au béret, et ses cheveux auburn mi-longs étaient ramassés en une courte queue-de-

cheval. Il avait les poings sur les hanches et tapait impatiemment du pied. Cassie se précipita vers lui et il leva la tête en l'entendant approcher.

« Cassie », dit-il. Il portait un bouc, et ses dents très blanches resplendissaient par contraste. « C'est toi qui as fait ça ? L'une des employées du guichet m'a dit que tu regardais dans les ordures.

— Euh...

— C'est moi qui ai fait ça », dit alors Lucas d'une voix cassante. Cassie lui décocha un regard illuminé de reconnaissance. « Cela regarde la police. Je cherchais un élément concernant le meurtre d'Armistead hier soir.

— Eh bien, vous allez nettoyer tout ça ? » demanda l'homme, écartant une boule de papier humide de la pointe de sa botte.

« Qui êtes-vous ? » demanda Lucas en se rapprochant. Dans son dos. Cassie répondit d'une voix encore mal assurée :

« Euh, c'est Davis Westfall. Il est... il était... codirecteur artistique avec Elizabeth. Davis, voici le lieutenant Davenport de la police de Minneapolis. J'étais en train de lui montrer les lieux.

— Elle m'a beaucoup aidé, dit Lucas à Westfall en désignant Cassie d'un signe de tête. Monsieur Westfall, la mort de Mlle Armistead fait de vous le seul responsable de ce théâtre, si je ne me trompe ? Je veux dire que... dans un certain sens, vous en... bénéficiez ?

— Euh... c'est... au conseil d'administration d'en décider », bredouilla Westfall, sollicitant du regard le soutien de Cassie, qui acquiesça de la tête. Mais ce n'est pas une troupe sexiste et je pense qu'ils nommeront une autre femme pour remplacer Elizabeth.

— Hmm. » Lucas observa Westfall quelques secondes, manifestement sceptique, et continuant à l'épingler, lui demanda : « Pas de désaccord majeur sur la gestion du théâtre ?

— Non, pas du tout, répondit Westfall, nettement plus nerveux.

— Vous allez rester dans les parages ?

— Eh bien, oui...

— Parfait. Et n'enlevez pas ces ordures tout de suite. Les gens du labo criminel auront peut-être envie d'y jeter un coup d'œil. S'ils ne sont pas venus à... » — Lucas consulta sa montre — « disons six heures, vous pourrez demander à quelqu'un de nettoyer.

— Nous ferons tout ce que vous... », dit Westfall, complètement ratatiné.

Lucas hocha la tête et tourna les talons.

« Je vais l'accompagner jusqu'à la porte, proposa Cassie, et vérifier qu'elle est bien fermée.

— Merci », dit Lucas d'un ton formel.

À la porte, Cassie chuchota :

« Merci. Davis peut être un vrai emmerdeur. Je suis tout en bas de la pyramide, ici.

— De rien, répondit Lucas. Et merci pour le tuyau de la liste d'invitations. Cela pourrait très bien se transformer en quelque chose d'intéressant.

— Vous allez me proposer de sortir avec vous ? » demanda-t-elle.

Là encore, elle l'avait pris de court.

« Mmm. Peut-être bien, dit-il en souriant. Mais pourquoi... ?

— Parce que, si c'est votre intention, n'attendez pas des lustres, d'accord ? Je ne supporterai pas le suspense.

— Très bien », dit Lucas, éclatant de rire. Dès qu'il fut sur le trottoir, la porte se referma derrière lui avec un déclic. Il fit un pas en direction de sa voiture et entendit un grattement sur le panneau de verre. Il se retourna et Cassie souleva son T-shirt l'espace d'une seconde, juste un flash.

Lui laissant cependant le temps d'admettre qu'elle était vraiment bien. Vraiment bien, rose et pâle... Et pffuit, elle disparut.

Chapitre 11

Bekker tournait en rond sur son tapis Heriz, traçant une ellipse autour du canapé néo-rococo tout en regardant des extraits de la conférence de presse aux informations de midi. Ayant entendu d'autres extraits, plus courts, à la radio alors qu'il se rendait à l'hôpital, il avait rebroussé chemin pour les voir à la télévision chez lui. Dans son ensemble, la conférence de presse était une absurdité : la police n'avait rien. Mais l'appel à l'amant de Stéphanie pouvait se révéler dangereux.

« Nous pensons que l'homme qui a téléphoné au 911 dit la vérité. Nous le croyons innocent du meurtre de Mme Bekker, particulièrement à la lumière de ce deuxième meurtre », déclarait le policier, Lester, devant les micros. Il transpirait sous le feu des projecteurs, s'épongeant le front avec un mouchoir blanc plié en quatre. « Après en avoir parlé avec le juge d'instruction du comté, nous sommes convenus que si l'ami de Mme Bekker se présentait à nous, le comté de Hennepin serait prêt à lui garantir l'immunité pour toutes poursuites judiciaires en échange de son témoignage, à condition qu'il n'ait pas été impliqué dans le meurtre... »

Lester poursuivait, mais Bekker n'écoutait plus. Il se remit à faire les cent pas, mâchonnant l'ongle de son pouce et recrachant les rognures sur le tapis.

La police était omniprésente dans le voisinage. Ils ne se cachaient même pas. De fait, ils se montraient délibérément provocants. Le cousin flic de Stéphanie, cet idiot de la brigade des stupés, avait fait du porte-à-porte chez ses voisins, recueillant des renseignements. Cela mettait Bekker en colère mais il devait garder sa colère pour une prochaine occasion. Il avait maintenant d'autres problèmes à résoudre.

Bijou, comme ils l'appelaient à la télévision. Qui était-ce ? Qui était l'amant de Stéphanie ? Ce devait être quelqu'un de leur cercle. Quelqu'un qui pouvait facilement la rencontrer. Il était épuisé à force de tourner le problème dans tous les sens.

Ce con de Druze, incapable de retrouver le visage. Pourtant, il devait être là, quelque part parmi toutes ces photos. Stéphanie prenait tout le monde en photo, elle ne laissait personne en paix, toujours en train de brandir son foutu appareil sous le nez de quelqu'un et d'appuyer sur le bouton. Elle avait des boîtes, des cartons, des paniers

remplis de photos, tous ces gros Scandinaves blonds...

Druze avait-il pu se tromper? Possible, mais Bekker sentait malgré lui que ce n'était pas le cas. Il n'avait pas eu l'air indécis, il n'avait pas hésité. Il avait examiné toutes les photos et avait dit non.

« Salope ! s'exclama Bekker en s'adressant à la maison de Stéphanie. Avec qui baisais-tu ? »

Il revint vers la télé, regarda Lester qui bavassait devant les caméras. La colère le submergea : c'était injuste, ils disposaient d'une vingtaine, d'une centaine d'hommes alors qu'il n'avait que lui-même, plus Druze. Et Druze ne pouvait pas vraiment chercher, parce que si l'autre le reconnaissait le premier...

« Salope », répéta-t-il. Ivre de rage, il sortit comme une tornade du salon, monta l'escalier, fonça dans la chambre. La boîte à pilules était sur la table avec ses clés et de la petite monnaie. Il l'ouvrit précipitamment, avala deux tablettes d'amphétamines et un quart de L.S.D., ferma les yeux et attendit Beauté.

Enfin. Le lit vint à sa rencontre, se dilua, la penderie s'ouvrit comme une bouche, une grotte, un lieu chaud où se blottir. Ses vêtements : ils se cramponnaient à lui et il dut se débattre contre la panique. Il avait déjà éprouvé cela, la chemise qui se resserre autour de la gorge, les manches qui s'accrochent aux bras comme du papier de verre, qui rétrécissent... Il combattit la panique et se débarrassa de la chemise carcérale, fit glisser pantalon et sous-vêtements qu'il jeta loin de lui, dans la pièce. La penderie l'appelait. Il tomba à genoux et rampa à l'intérieur. Chaude et sécurisante, avec cette odeur moisie de chaussures... si confortable.

Il resta assis une minute, cinq minutes, le temps que les amphètes courent dans ses veines, que l'acide traverse son cerveau. Le feu lui vint alors à l'esprit. Il avait besoin de feu. Cette prise de conscience l'assaillit brusquement. Il jaillit de sa grotte à quatre pattes, soudainement effrayé ; se traîna jusqu'à la commode, leva la main, tâtonna, finit par tomber sur la boîte d'allumettes et regagna le placard comme un animal, les yeux écarquillés. Il n'était plus beau, en cet instant, c'était autre chose... Dans la semi-obscurité du placard, il gratta une allumette et contempla la flamme.

En sécurité. Avec le feu. Sa colère s'amplifia, s'assombrit. Salope. Le visage de Stéphanie lui apparut dans un éclair et se dissolut. La douleur éclata dans sa main et il se retrouva dans l'obscurité. Allumette consumée. Il en gratta une autre. Salope. Un lit surgit, pas le leur, et un curieux papier mural avec des fleurs de lys, où était-ce donc ? L'hôtel de New York. Tandis que l'acide résonnait dans son corps, Bekker se vit sortir nu de la salle de bains, une serviette à la

main, Stéphanie parlant au téléphone... Encore cette douleur à la main. L'obscurité. Il laissa tomber l'allumette grillée et en gratta une troisième. Salope. J'entre dans la douche et quand j'en ressors, elle est déjà au téléphone, en train de parler à son décapeur ou quelqu'un de ce genre...

Son esprit s'étira, claqua, s'étira, claqua, se refroidit, se glaça. La douleur. L'obscurité. Encore une allumette. Il essuya la bave de son menton, contemplant la flamme vacillante. La douleur. L'obscurité. Il sortit du placard en rampant, la première vague refluant maintenant, le laissant avec un pouvoir de glace, de glacier.

Là était la réponse, dans cette hallucination provoquée par l'acide qui l'avait ramené à New York. Il se releva, l'esprit glacé, précis. La douleur dans sa main. « Serais-je stupide ? »

Bekker sortit de la chambre, toujours nu mais sans en avoir conscience, descendit dans son cabinet de travail et s'installa derrière son grand bureau de chêne. Ouvrit un profond tiroir et en sortit une boîte de plastique gris. L'étiquette du couvercle indiquait : « Factures : payées, en cours. »

« New York, janvier... » Il laissa tomber la boîte sur le bureau et passa en revue la liasse de paperasses, des reçus et talons de factures réglées. Une minute plus tard, il murmura : « Et voilà. »

La note de téléphone. Il n'avait appelé personne, pour sa part, mais il y avait six communications mentionnées sur la facture, de New York à Minneapolis, dont quatre adressées à un numéro de l'université. Un numéro qui lui était inconnu...

L'esprit comme de la glace. En phase avec la vague, maintenant. Il composa le numéro sur le téléphone du bureau. Peu après, une voix féminine répondit : « Bureau du professeur George, puis-je vous aider ? »

Bekker raccrocha le combiné, une bouffée de chaleur chassa la glace de sa tête.

« Philip George, s'exclama-t-il d'une voix rauque. Philip George. »

Il y avait des choses à faire mais l'effet des drogues redoubla au même moment et il se balança pendant une demi-heure dans la chaise du grand bureau. Le temps n'était rien, sous l'empire de l'acide...

La douleur. Il regarda sa main. Une énorme ampoule s'était formée à l'extrémité de son index. Au bout de son pouce, la chair était à vif, une pièce de tissus brûlés. Comment s'était-il brûlé ? Y avait-il eu un incendie ?

Il alla à la cuisine, perça l'ampoule avec une aiguille, passa son

index et son pouce au désinfectant, pansa les blessures avec du sparadrap. Inexplicable. Et puis, Philip George.

Bekker effleura les rayons de la bibliothèque, à la recherche de l'annuaire. Non. Non. Où ? Ce doit être avec les saloperies, avec les souvenirs, où a-t-elle pu ? Ah, voilà : *Université du Minnesota, enseignants et personnel administratif*.

Il sentit son visage s'empourprer en feuilletant le volume, puis le visage de Philip George lui apparut. Vide. Un peu idiot, pompeux à sa manière, lourd, blond, trop de chair. Comment avait-elle pu ? La douleur lui mordit la main. Désespéré, il regarda son doigt. Comment ?...

« Carlo ?

— Bon Dieu, je croyais...

Druze était choqué.

« Je suis désolé, mais c'est une urgence absolue...

— Vous avez vu la télévision ? demanda Druze.

— Oui. Et personne n'a commencé à regarder ne serait-ce que dans votre direction. Pour l'instant. Si j'appelle, c'est que j'ai trouvé notre homme. »

La question fusa des lèvres interloquées de Druze.

« Qui ?

— Un professeur de droit nommé Philip George. Il faut agir, maintenant. Vous avez vu la télé.

— Oui, oui. Où êtes-vous ? demanda Druze d'un ton impatient. Ça va ?

— Je suis à une rue de chez vous, au supermarché », répondit Bekker. Il utilisait l'appareil public du détaillant de journaux et une cliente s'approchait justement de lui, une liste de courses à la main. Elle allait sûrement avoir besoin du téléphone. « J'ai vérifié et contrevérifié, personne ne me suit. Je vous le garantis. Mais je vais sortir par le fond et remonter la ruelle. Je serai chez vous soixante secondes précisément après avoir raccroché. Restez près de l'interphone pour me laisser entrer...

— Mon vieux, si jamais quelqu'un vous voit...

— Je sais, mais je porte un chapeau, un blouson et des lunettes noires, et je m'assurerais que le hall est désert avant de me risquer à l'intérieur. Si vous guettez mon coup de sonnette... je monterai par

l'escalier. Laissez votre porte ouverte.

— Très bien. Si vous êtes sûr de vous.

— Je suis sûr, mais j'ai besoin que vous me disiez oui, c'est bien lui. »

Bekker raccrocha et regarda autour de lui. Était-il surveillé ? Il n'en aurait pas juré, mais il pensait que non. La cliente du supermarché qui lui avait succédé au téléphone parlait sans lui prêter la moindre attention. Un petit vieux passait à la caisse avec une boîte de café soluble et les seuls autres individus en vue étaient des employés du magasin.

Il avait effectué un petit tour rapide des lieux avant de décrocher le téléphone. Il y avait un panneau de sortie près du rayon laitages.

Il prit un caddie et se dirigea vers le fond du magasin, dévisageant les autres clients. Mais on ne pouvait jamais savoir, n'est-ce pas ? Arrivé au rayon laitages, il attendit d'être seul pour abandonner le caddie et franchir la porte battante que surmontait le panneau « sortie ». Il se retrouva dans une zone de stockage qui empestait les aliments pourris, chercha des yeux une double porte métallique, la poussa et atterrit sur une aire de chargement, qu'il traversa d'un pas vif. Il atteignit l'escalier tout au bout et le descendit en surveillant la porte derrière lui.

Il ne croisa personne, personne ne le vit. Cinq secondes plus tard, il était dans la ruelle qui bordait l'arrière du magasin. Il longea le bâtiment en hâtant l'allure, tourna à l'angle, franchit une trentaine de mètres et se retrouva dans le vestibule de l'immeuble de Druze. Il pressa le bouton de sa boîte aux lettres, entendit aussitôt grésiller le vibreur, tira la porte d'entrée et se glissa à l'intérieur. Ascenseur juste en face, escalier derrière la porte sur la droite. Il escalada les marches deux par deux, inspecta le palier et fila vers l'appartement de Druze. La porte était entrebâillée. Il la poussa.

« Bon Dieu, Mike... »

D'ordinaire, le visage de Druze était aussi expressif qu'une citrouille, mais là, il avait l'air anxieux ; d'inhabituelles lignes verticales creusaient le puzzle de chairs qui recouvrait son front. Il portait un vieux chandail de coton beigeâtre et un pantalon à pli. Il avait les mains dans les poches. Bekker lui brandit la photo de Philip George sous les yeux.

« Est-ce lui ? »

Druze la regarda, l'emporta à la lumière, la regarda de plus près, avança la lèvre inférieure d'un air dubitatif.

« Euh...

— Ce doit être lui, affirma Bekker. Tout correspond : il est blond et massif. En réalité, il est encore plus costaud qu'il n'y paraît sur cette photo.. Elle doit dater de quatre ou cinq ans. Et il ne se trouvait sur aucune des autres. Et Stéphanie lui téléphonait en cachette de New York. »

Druze finit par hocher la tête.

« Ça se pourrait. Il lui ressemble. Mais ce type, là-bas, dans la maison, je ne l'ai vu que comme ça, dit-il en claquant les doigts.

— Ce doit être lui, insista Bekker avec détermination.

— Ouais, ouais, je crois bien que c'est lui. Avec deux ou trois ans de plus, oui.

— Fichtre, Carlo ! » s'exclama Bekker, son beau visage rayonnant de joie. Du creux du bras, il attrapa Druze par le cou et serra gentiment, une espèce d'accolade d'athlètes après la course, et Druze eut le cœur réchauffé de cette marque d'approbation. Il n'avait jamais eu d'ami... « Fichtre, nous avons devancé les flics !

— Et maintenant ? » demanda Carlo. Il se sentit sourire. Quelle étrange sensation, un véritable sourire.

Bekker le libéra.

« Il faut que je m'en aille et que je réfléchisse. Je vais trouver un plan. Venez à mon bureau après la représentation de ce soir. Même s'ils me surveillent, ils ne seront pas dans le bâtiment. Appelez-moi juste avant de partir pour que je descende vous *ouvrir* la porte latérale, près de la rampe d'accès. Si vous leur donnez l'impression d'être en train de tourner la clé dans la serrure, ils ne soupçonneront rien. »

Philip George.

Bekker repassa le problème sous toutes les coutures en retournant à l'hôpital. Il fallait qu'ils se débarrassent de George au plus tôt. Il s'arrêta devant le bureau de la secrétaire de l'administration.

« Lucy, vous auriez une grille des cours ?

— Je crois... » Elle ouvrit un tiroir de classeur, fouilla à l'intérieur et finit par produire une liasse de feuilles jaunes qu'elle lui tendit. « Pourriez-vous me la rapporter, s'il vous plaît, nous n'en avons pas d'autre.

— Bien entendu », répondit-il d'un air absent, feuilletant les programmes de cours. Une douleur lui traversa la main et il s'arrêta pour l'examiner attentivement. Il ferait mieux de la panser. Revenant sur ses pas, il demanda :

« Lucy ? Est-ce que nous avons de la gaze, ou quelque chose, par ici ? Je me suis brûlé le pouce... »

— Je crois... » Elle plongea la main dans son bureau, trouva une boîte de pansements. « Laissez-moi voir ça... Oh, mon Dieu, docteur Bekker, comment vous êtes-vous fait ça ? »

Il la laissa appliquer le pansement et regagna son bureau. Installé à sa table, il commença à feuilleter l'organigramme. Fac de droit, George... Il jeta un coup d'œil à sa montre. Une heure trente. *George : Préjudices de base, MWF 1.30-3.00.*

Il devait être en salle de cours. Bekker décrocha le téléphone, appela le secrétariat de la fac de droit et glapit à l'intention de son interlocutrice : « Phil George ? En cours ? Je comprends », avec la pointe requise de déception. « Je suis un de ses amis de Hamline. Je dois partir en déplacement maintenant, je suis affreusement en retard, nous devons nous rencontrer un de ces soirs et j'essaie d'organiser mon emploi du temps. Savez-vous s'il a des cours le soir dans le courant de la semaine ?... Non, je ne peux pas vraiment attendre, j'ai un séminaire qui débute dans quelques secondes et le temps presse, et après, il faut que j'attrape mon avion. Essayé d'appeler la femme de Phil mais ça ne répond pas chez eux... Oui, j'attends. »

La secrétaire posa le combiné sur son bureau et Bekker entendit ses pas s'éloigner. Une minute passa, puis une autre. Enfin, elle fut de retour : « Oui, demain soir, de sept à dix heures. Il a une simulation de session de tribunal. Pour ce qui est de la fac, ses autres soirées sont libres. »

— Merci infiniment, dit-il de sa voix pointue. Vous êtes vraiment gentille. Comment vous appelez-vous ? Merci beaucoup, Nancy. Oh, j'oubliais... Où a lieu cette séance de simulation ? D'accord, et encore merci. »

Il raccrocha et se laissa aller contre son dossier, joignant les doigts d'un air pensif. George allait travailler tard. Voilà qui pouvait être utile. Que conduirait-il ? Il avait une espèce de 4x4 rouge, une Jeep. Il irait faire un tour du côté de chez George un peu plus tard. Il habitait dans Prospect Park et laissait sans doute sa voiture dans la rue.

Druze était certain que Bekker se droguait, mais il ignorait avec quoi. Les milieux de théâtre étaient inondés de coke, mais Bekker ne marchait pas à ça. Ou s'il en prenait, il ne prenait pas que ça. Il y avait des moments où il volait littéralement, son beau visage empreint d'une joie interne, une expression de liberté ; et d'autres où il était sombre, reptilien, calculateur.

Quoi que ce fût, l'effet ne durait pas longtemps. Il était hystérique quand Druze était arrivé à l'hôpital, et maintenant, il semblait de glace.

« Il sortira demain soir, expliqua Bekker. Je sais que ça ne laisse pas beaucoup de temps... Il conduit une Jeep Cherokee rouge. Même rouge que les voitures de pompiers. Il sera garé derrière Peik Hall. »

Il poursuivit ses explications et Druze se mit à secouer la tête.

« Un accident fortuit ? Qu'est-ce que c'est encore que cette connerie ?

— C'est le seul moyen, répondit calmement Bekker. Si nous essayons de l'attirer, de lui tendre un piège, nous risquons de l'effrayer. S'il lui vient à l'esprit que nous pouvons être sur ses traces... Et je ne peux pas simplement l'appeler, tranquille, et lui demander de me retrouver au coin de la rue. Il a forcément un peu peur — que quelqu'un ne le reconnaisse, que le tueur ne s'en *prenne* à lui...

— Je préférerais quand même un autre moyen », dit Druze.

Regardant autour de lui, il constata qu'il se trouvait dans un < : sorte de salle d'examen. Bekker l'avait attendu à une porte latérale, normalement verrouillée, et conduit le long d'un couloir faiblement éclairé jusqu'à une autre porte, en métal rouge celle-là, qu'il avait ouverte avec une clé. Il l'avait attiré dans cette salle aux murs bordés de placards en acier inoxydable ; un chariot roulant en acier était placé contre un des murs et une batterie de projecteurs occupait le milieu du plafond. Leurs voix ricochaient dans la pièce comme des balles de ping-pong. Il faisait froid.

« Cela me paraît... un peu hasardeux.

— Écoutez, le plus difficile, pour un policier, c'est d'enquêter sur un acte impulsif, commis par des gens qui ne se connaissent pas. Par exemple, le jour où vous avez tué cette inconnue à New York. Comment les flics peuvent-ils trouver un mobile, un lien entre les éléments ? C'est quand on essaie d'organiser un coup qu'on laisse des traces. Si vous allez simplement le chercher là où il se trouve et que vous l'éliminez...

— Vous êtes sûr qu'il va être là ? demanda Druze.

— Oui. Il y a cette simulation d'une séance de tribunal. Il doit jouer le rôle du juge. C'est forcé qu'il y assiste.

— Y a pas à dire, il faut que ce soit fait, soupira Druze en se passant la main dans les cheveux. Mais Dieu sait que je n'aime pas ça. Moi, j'aime les choses que l'on répète avec soin. Votre femme, ça ne posait aucun problème. Ce...

— C'est le meilleur moyen, croyez-moi, insista Bekker, persuasif. Cherchez sa voiture. Elle devrait être garée sur l'aire de stationnement juste derrière le bâtiment. Il y a pas mal de verdure autour, j'ai vérifié. S'il est bien garé là, essayez de vous approcher de sa voiture et crevez un de ses pneus. Cela donnera le temps aux étudiants de s'éloigner et il sera occupé à changer sa roue au moment où vous lui tomberez dessus.

— Pas mal, concéda Druze. Mais bon Dieu, j'ai quand même l'impression que nous nous enfonçons dans des sables mouvants, Michael. Nous avons déjà un pied pris et voilà que nous devons avancer le deuxième tout en essayant de libérer le premier.

— Ce sera le point final, mais nous devons le faire, vous ne voyez donc pas ? C'est pour votre propre sécurité, dit Bekker. Tuez-le, faites disparaître le corps...

— C'est aussi ce qui m'embête, de le faire disparaître. Je pourrais le liquider, tout simplement, et m'en aller tranquillement, qu'est-ce que ça changerait ? Mais si je dois le trimbaler jusque dans le Wisconsin... Seigneur, je pourrais me faire arrêter par des agents de la protection de l'environnement qui cherchent du poisson braconné ou Dieu sait quoi... »

Bekker hocha la tête, maintenant Druze sous l'emprise de son regard.

« Si nous le tuons et le laissons sur place, ils sauront que c'est l'amant de Stéphanie en voyant ses yeux — sinon, pourquoi aurait-il les yeux arrachés ? Mais cela fichera en l'air le schéma du tueur en série. Et comment le tueur aurait-il pu retrouver le type ? Ils sont déjà drôlement soupçonneux, alors si on le tuait et on le laissait sur le parking, je les aurais sur le dos en un rien de temps.

— On pourrait laisser tomber les yeux, cette fois...

— Non. »

La réponse de Bekker tomba froide comme une pierre. Il se rapprocha de Druze, lui agrippa le bras juste au-dessus du coude. Transi par le regard glacé de l'autre, Druze recula d'un demi-pas.

« Non. On prend les yeux. C'est bien compris.

— Seigneur... Bon, d'accord. »

Bekker le dévisagea un instant, mettant sa sincérité à l'épreuve. Apparemment satisfait, il poursuivit.

« Si nous le larguons dans un endroit suffisamment éloigné — et je connais l'emplacement rêvé — personne n'ira le retrouver. Personne. Les flics le soupçonneront peut-être d'être l'amant de Stéphanie, mais

ils ne sauront pas pourquoi il a disparu : parce qu'il avait peur, parce qu'il était l'assassin, parce qu'il est mort... ou autre chose. Ils ne sauront pas, tout simplement. »

Druze repartit par le même chemin qu'à l'arrivée, la porte latérale. Bekker regagna son bureau en se frottant le menton, perplexe. Druze renâclait. Il n'était pas en état de rébellion, mais il était malheureux. Il faudrait en tenir compte.

Dans l'ascenseur, il consulta sa montre. Largement le temps...

« Sybil. »

Dormait-elle ? Bekker se pencha au-dessus du lit et souleva ses paupières. Les yeux sombres et liquides de Sybil le regardaient, mais quand 0 relâcha les paupières elle garda les yeux fermés. Elle était manifestement éveillée mais refusait de coopérer.

Il s'assit à son chevet.

« Il faut que je regarde vos yeux pendant que vous mourez, Sybil. »

Il sentit qu'il respirait un peu plus fort que d'habitude : ses expériences avaient toujours le même effet sur lui, elles l'excitaient.

« Nous y voilà... »

Il ajusta une bande de sparadrap sur ses lèvres, prit appui du talon de la main sur son front et souleva ses paupières avec l'index et l'annulaire. Maintenant qu'elle avait les yeux ouverts, il se pencha de manière à entrer dans son champ visuel et lui dit doucement :

« Je vous ai bâillonnée pour que vous ne puissiez pas respirer, et maintenant, je vais vous pincer le nez jusqu'à ce que vous suffoquiez. Comprenez-vous ? Cela ne devrait pas vous faire souffrir, mais j'apprécierais un signe de votre part si jamais vous voyez... quelque chose. Faites bouger vos yeux de haut en bas quand vous passerez de l'autre côté, vous me comprenez ? S'il y a un autre côté... »

Il prenait son ton le plus convaincant, diablement convaincant, selon lui.

« Êtes-vous prête ? On y va ! » Il lui pinça le nez en plaçant les doigts de sorte qu'elle voie ce qu'il faisait, à défaut de le sentir. Sybil ne pouvait absolument pas bouger, mais certains de ses muscles étaient encore capables de tressaillir, ce qu'ils firent au bout d'une minute, infimes frémissements remontant de son cou jusqu'aux mains de Bekker.

Les yeux de Sybil se mirent à rouler vers le haut et il se rapprocha, séparé de son visage par quelques centimètres, la scrutant du regard,

murmurant avec une énergie pressante :

« Voyez-vous quelque chose ? Sybil, pouvez-vous voir ? »

Elle s'était évanouie, inconsciente. Il lâcha son nez, posa la main sur sa poitrine, appuya fort, relâcha, appuya, relâcha. À son avis, elle n'avait pas été si près de la mort que ça, même si elle l'ignorait. Elle avait cru qu'elle mourait. Qu'elle avait été sur le point de mourir, qu'elle serait morte s'il ne lui avait pas lâché le nez...

Il fallait absolument qu'elle lui donne ce renseignement.

« Sybil, êtes-vous là ? Allons, Sybil, je sais que vous êtes là. »

À deux heures, Bekker était de retour, parfaitement maître de lui, le M.D.M.A. se consumant doucement dans son cerveau. Finalement, l'épisode Sybil n'avait pas été concluant. Une infirmière était arrivée dans le couloir et entrée dans une chambre voisine. Il était alors parti, jugeant préférable de ne pas être vu en compagnie de Sybil. Pour autant qu'il sût, on ne l'avait pas vu. Il était allé directement de son chevet à son bureau, avait avalé l'ecstasy dans l'espoir de compenser sa déception, avait éteint la lumière et quitté les lieux.

Il roula devant la maison pour rejoindre l'entrée du garage. Et en passant, il vit un homme, là, au bout de la rue. Sur le trottoir. Qui tournait la tête pour regarder la voiture de Bekker. Grand. Vigilant. Familier.

Bekker ralentit, s'arrêta, baissa la fenêtre.

« Puis-je vous aider ? »

Il y eut un silence prolongé, puis l'homme s'avança dans la rue d'un pas nonchalant. Il portait un blouson d'aviateur en cuir et des bottes.

« Comment allez-vous, monsieur Bekker ?

— Êtes-vous de la police ?

— Lucas Davenport, police de Minneapolis. »

Ah oui, le type de l'enterrement, celui qui avait l'air d'un dur.

« Est-ce que la police municipale campe sur ma véranda ? » demanda Bekker. Il était tranquille, maintenant. Ce n'était pas un vulgaire agresseur ou un membre de la famille animé d'intentions vengeresses. Le sarcasme perçait sous son élocution courtoise comme un défaut dans un napperon en papier.

« Non, il n'y a que moi.

— Vous me surveillez ?

— Non, non. C'est seulement que j'aime bien me promener sur les lieux d'un crime, de temps en temps. Juste pour l'ambiance. Cela m'aide à réfléchir. »

Davenport. Une ampoule s'alluma dans le cerveau de Bekker.

« N'êtes-vous pas l'officier qu'un agent du F.B.I. a qualifié de tueur ? Celui qui a tué un nombre incroyable de gens ? »

Bekker vit briller les dents éclatantes du policier malgré la pauvreté de l'éclairage public. Il souriait.

« Le F.B.I. ne m'apprécie pas beaucoup. — Vous avez aimé ça ? Tuer tous ces gens ? » Bekker était sincèrement intéressé. Ses propres paroles le surprirent en franchissant ses lèvres. Le flic parut y réfléchir un instant, la tête rejetée en arrière comme s'il cherchait des étoiles. L'air était si frais que leurs souffles, à son contact, dégageaient de petits panaches de buée.

« Pour certains, oui », finit par répondre le flic. Il se balançait sur les talons, d'avant en arrière, et releva les yeux vers le ciel. « Oui. Certains d'entre eux m'ont fait plaisir. »

Bekker ne voyait pas bien les yeux de son interlocuteur. Ils étaient trop enfoncés, dissimulés derrière d'épais sourcils. Il en conçut une curiosité quasi insoutenable et s'entendit prononcer les paroles suivantes :

« Écoutez, il faut que je rentre ma voiture au garage. Que diriez-vous de venir prendre une tasse de café chez moi ? »

Chapitre 12

Lucas attendit devant la porte d'entrée que Bekker ait garé sa voiture et traversé la maison pour venir lui ouvrir. Bekker alluma la lumière de la véranda en ouvrant le battant. Sous l'éclairage jaunâtre, sa peau ressemblait à du parchemin, tendue à bloc sur les os de son visage. Comme une tête de mort, songea Lucas. À l'intérieur, sous l'éclairage moelleux des plafonniers, l'impression de tête de mort s'évanouit : Bekker était beau. Pas un Adonis, mais beaucoup mieux qu'un joli garçon.

« Entrez. La maison est un peu en désordre. »

C'était une demeure spectaculaire. Le sol de l'entrée était revêtu d'un parquet de chêne. Sur la gauche, une penderie pour les manteaux, sur le mur de droite, une peinture à l'huile représentant un paysage des îles Britanniques, cottage avec toit de chaume au premier plan, bateaux à voile sur la rivière au second plan. Juste devant, un escalier moquetté de rouge cardinal dessinait une courbe vers la droite. Donnant sur le vestibule, une pièce fermée par des portes vitrées et remplie de livres apparaissait sur la droite, sous un balcon que formait l'escalier. Le salon se trouvait sur la gauche, avec des tapis d'Orient, une demi-douzaine de miroirs anciens et une cheminée de pierre. Superbe et chaleureux. Vingt-cinq ou vingt-six degrés. Lucas baissa la fermeture Éclair de son blouson et s'accroupit pour caresser le tapis.

« Magnifique », dit-il. La surface de laine était onctueuse comme des blancs battus en neige, et le tapis profond de deux, sinon trois, centimètres, tissé selon un motif aussi complexe qu'un conte des mille et une nuits.

Bekker grogna. Cela ne l'intéressait pas.

« Allons nous asseoir dans la cuisine », proposa-t-il, indiquant le chemin d'une cuisine campagnarde pavée de tomettes. Il revint à l'esprit de Lucas que Stéphanie Bekker avait été tuée là. Cela ne semblait pas perturber le mari, qui sortit des tasses de terre cuite d'un placard en chêne naturel, versa dans chacune une cuillerée de café soluble.

« J'espère que vous n'avez rien contre la caféine », dit-il. Sa voix était neutre, sans inflexion, comme s'il prenait régulièrement son café

avec un flic qui le soupçonnait de meurtre. Il devait pourtant savoir...

« C'est parfait. »

Lucas promena son regard dans la pièce tandis que Bekker remplissait les tasses d'eau du robinet, les plaçait dans le four à micro-ondes et tournait les boutons. La cuisine était aussi joliment aménagée que le reste de la maison : aux murs, un papier peint dont le motif remontait au début du siècle, chaleureux, foncé, parfaitement assorti au bois, et par endroits des saillies de pierre de taille. Lucas se dit que les autres pièces sentaient le décorateur alors que la cuisine donnait l'impression d'être utilisée.

Bekker se retourna vers Lucas pendant que le micro-ondes se mettait à ronronner.

« Je n'y connais rien en gastronomie, déclara-t-il. Un petit peu en vins, peut-être.

— Vous réagissez drôlement bien à la mort de votre femme », dit Lucas. Il s'approcha d'une petite photographie encadrée. Quatre femmes vêtues de longues robes foncées avec des tabliers blancs, debout autour d'une baratte. Vieilles.

« C'est qui ? Des ancêtres ?

— L'arrière-grand-mère de Stéphanie et trois de ses amies. Asseyez-vous, monsieur Davenport », proposa Bekker en désignant de la tête un comptoir bordé de hauts tabourets. Le micro-ondes émit une sonnerie et il en sortit les tasses fumantes, qu'il posa sur le comptoir. S'asseyant face à Lucas, il demanda :

« Vous disiez ?

— La mort de votre femme...

— Elle va me manquer, mais pour être franc je ne l'aimais pas vraiment. Je n'aurais jamais été lui faire de mal — je sais ce que pense la police, cet imbécile de cousin de Stéphanie — mais en fait, nous ne comptions pas beaucoup l'un pour l'autre. Je la soupçonnais d'avoir une liaison, mais cela m'était égal. J'ai eu quelques petites amies, pour ma part... »

Il guetta une réaction sur le visage de Lucas. Rien. Le flic acceptait l'infidélité comme un élément de routine, sans doute.

« Et cela ne la dérangeait pas ? Vos petites amies ? »

Lucas but une gorgée de café. Brûlant.

« Je ne crois pas. Elle était au courant, évidemment, ses amies à elle y ont certainement veillé. Mais elle ne m'en a jamais parlé. Or c'était tout à fait le genre à en parler, si ça l'avait dérangée... »

Bekker souffla sur la surface du café. Il portait une veste de tweed et un pantalon en whipcord, très britannique.

« Pourquoi n'avez-vous pas divorcé, dans ce cas ?

— Pourquoi divorcer? Nous nous entendions plutôt bien et nous avions ceci », il désigna la maison du bras, « que nous n'aurions pas pu garder si nous nous étions séparés. Il y a d'autres avantages à vivre à deux. On partage les tâches d'entretien, on fait des courses pour l'autre, on surveille ce qui se passe pendant son absence. Il n'y avait aucune passion entre nous mais chacun était au fait des habitudes de l'autre. Le mariage ne m'intéresse pas énormément, à mon âge. J'ai mon travail. Elle ne pouvait pas avoir d'enfants. Ses trompes étaient irrémédiablement enchevêtrées et le jour où la technique de l'in-vitro a enfin été au point, elle avait renoncé depuis longtemps. Moi, je n'en avais jamais voulu, alors nous n'avions même pas cette possibilité. » Il marqua une pause, but une gorgée de café brûlant. « J'imagine que les gens ne comprendraient pas notre façon de vivre, mais c'était pratique et confortable.

— Hmm. »

Lucas but à son tour, regarda l'autre homme droit dans les yeux. Bekker lui rendit placidement son regard, sans ciller, et Lucas sut qu'il venait de mentir, en partie du moins. Personne ne pouvait avoir l'air aussi innocent sans un effort délibéré. « J'imagine qu'un juge d'instruction pourrait avancer que, puisque rien ne vous retenait l'un à l'autre, qu'il vous était, à vous, indifférent qu'elle vécût ou mourût, sa mort aurait pu être... tout à fait bienvenue. Au lieu de n'avoir que la moitié de ceci », il reproduisit le geste qu'avait eu Bekker, « vous pourriez tout avoir.

— Il pourrait le penser, s'il était particulièrement stupide ou méchant », dit Bekker. Il décocha un sourire dévastateur à Lucas, une mince rangée étincelante de dents blanches. « Je vous ai invité à prendre un café à cause des gens que vous avez tués, monsieur Davenport. J'ai pensé que vous pourriez savoir des choses sur la mort et le meurtre. Cela nous donnerait pas mal de points communs. J'étudie la mort en tant que savant. J'ai étudié le meurtre, tant du côté des victimes que des assassins. Il y a plusieurs individus, à la prison de Stillwater, qui purgent une peine à perpétuité et se considèrent comme mes amis. J'ai tiré deux conclusions de mes recherches : d'abord, le meurtre est une chose stupide. Dans la plupart des cas, on finit par se faire pincer, comme disait je ne sais quel Britannique. Si vous voulez commettre un meurtre, le pire que vous puissiez faire est de le préparer et de le commettre en équipe avec quelqu'un d'autre. Des conflits surgissent, les enquêteurs vous montent l'un contre l'autre.

Je sais comment cela fonctionne. Non, vraiment, le meurtre est une chose stupide. Un meurtre préparé avec quelqu'un est une imbécillité. Le divorce, en revanche, est simplement ennuyeux. C'est peut-être une tragédie pour certains couples, mais si deux êtres ne s'aiment vraiment pas, tout simplement, il ne s'agit que d'une procédure légale tout ce qu'il y a d'ordinaire. »

Bekker haussa les épaules et se pencha sur sa tasse. Lucas lui trouva un air de sangsue quand il approcha du bord ses irréprochables lèvres roses.

« Quelle est la deuxième chose que vous ayez à dire sur le meurtre ? demanda Lucas. Vous affirmiez tout à l'heure que vous aviez tiré deux conclusions.

— Ah, oui. » Bekker sourit, flatté que Lucas prête attention à ses propos. « Organiser et exécuter un meurtre de sang-froid, eh bien, seul un fou pourrait le faire. N'importe qui d'à peu près normal en serait incapable. Les tueurs en série, les hommes de main, les types qui concoctent des plans pour assassiner leur femme : que des fous.

— Tout à fait d'accord, confirma Lucas.

— J'en suis ravi, dit Bekker sans affectation. Et je ne suis pas fou.

— Est-ce donc le véritable motif de votre invitation ? M'expliquer que vous n'êtes pas cinglé ? »

Bekker hocha la tête d'un air contrit.

« Oui, je pense. Parce que j'avais l'impression que vous sauriez comprendre globalement ce que j'avais à dire. Même si j'avais voulu tuer Stéphanie, et ce n'est pas le cas, je ne l'aurais pas fait. Je suis trop intelligent, c'est tout, et trop sain d'esprit. »

Il tendit la main, effleura le bras de Lucas, et celui-ci se dit alors : *Ce con-là essaie de me séduire. Il veut que j'aie de la sympathie pour lui...*

Bekker poursuivit :

« Vos collègues de la police ont quadrillé le voisinage, créant très délibérément une certaine impression. Je le sens à voir mes voisins. Je suis sûr que le cousin cinglé de Stéphanie, ce drogué, vous a raconté que je l'avais fait tuer pour récupérer la maison, mais si vous demandez à ses amis, vous découvrirez que ça ne m'a jamais beaucoup intéressé. Ni la maison ni les meubles.

— Vous pourriez la vendre... »

Bekker l'interrompit, battant l'air de sa main libre comme s'il chassait des moustiques.

« J'allais y venir, justement. Je ne suis pas particulièrement

intéressé par la maison ni son mobilier, mais je n'y suis pas totalement insensible non plus. C'est un endroit très agréable à vivre. La réussite universitaire est largement liée à la politique, vous savez, et cette maison est un admirable cadre pour les réunions mondaines. Pour bluffer ceux qui doivent être bluffés. Je la garderais bien, mais... Je crains que le cousin cinglé de Stéphanie ne réussisse à m'en chasser. Si tous mes voisins croient que je l'ai tuée, rester ici va devenir intolérable. Vous pourriez le dire à Del, lorsque vous le verrez. Que si je vends, ce sera uniquement parce qu'il m'aura forcé à partir.

— Je le ferai, confirma Lucas en hochant la tête. Et si les autres policiers vous créent des difficultés... J'ai quelque influence au Q.G., je les ferai rappeler.

— Vraiment ? demanda Bekker d'un air sincèrement surpris. Vous feriez ça ?

— Bien sûr. Je ne sais pas si vous êtes impliqué dans le meurtre de votre femme, mais il n'y a aucune raison que vous soyez illégalement harcelé. Je vais m'en occuper.

— Ce serait merveilleux », dit Bekker. Sa voix débordait de gratitude mais une étincelle de mépris éclaira son regard. « Je suis content de vous avoir demandé de venir ici. J'avais l'intuition que vous comprendriez... »

Ils gardèrent le silence quelques instants, puis Lucas dit :

« Elle a été tuée ici, dans la cuisine. Votre femme.

— Euh, oui, je crois bien que oui », répondit Bekker en regardant autour de lui d'un air vague.

Mauvaise réaction, enfoiré. Bekker devait forcément savoir où on l'avait tuée. Il avait dû y penser, examiner l'emplacement, porter l'image dans sa tête. N'importe qui aurait agi ainsi, qu'il fût innocent ou coupable, fou ou sain d'esprit. *Et cette histoire comme quoi un divorce, c'est simplement ennuyeux. Si tu penses une chose pareille, c'est que tu es plus bête que je ne l'imaginais...* Lucas attendit, espérant en entendre davantage, mais Bekker repoussa le tabouret et alla jeter son fond de tasse dans l'évier.

« Les hommes que vous avez tués, Lucas. Croyez-vous qu'ils soient allés quelque part ? »

Il avait posé la question d'un ton détaché.

« Que voulez-vous dire ? Quelque chose comme... le paradis ?

— Ou l'enfer. »

Bekker se retourna pour le dévisager. Sa voix n'avait plus rien de

détaché.

« Non, je ne crois pas qu'ils soient allés quelque part, répondit Lucas en secouant la tête. J'étais catholique, autrefois. Quand j'ai commencé à travailler dans la police, cette question me préoccupait. J'ai vu beaucoup de gens morts, ou mourir sans bonne raison. Pas des gens que j'ai tués, des gens, tout simplement. Des gamins qui s'étaient noyés, des gens victimes d'accidents de voiture, ou de crises cardiaques, d'attaques cérébrales. J'ai vu un employé qui réparait une ligne électrique brûler vif, là-haut sur son poteau, que des petits morceaux, et personne n'y pouvait rien. Je les ai vus, tous, hurlant et pleurant, parfois juste allongés là, langue pendante et souffle haletant, avec les amis et la famille qui glapissaient et se lamentaient autour... et je n'ai jamais vu personne regarder au-delà. Je pense, Michael, qu'ils s'éteignent, tout simplement. Je crois qu'ils vont là où vont les mots inscrits sur un écran d'ordinateur lorsqu'on l'éteint. À un moment ils existent, ce sont peut-être même des gens profonds, peut-être le résultat d'une grande somme de travail. Et puis le moment suivant... Pffuit. Partis.

— Partis, répéta Bekker, haussant les sourcils. Il ne reste rien ?

— Rien qu'une coquille, et qui pourrit.

— Ha ! » Bekker se détourna, soudainement ébranlé. « C'est très triste. Bien, il faut que j'aille me coucher. Je dois travailler demain. »

Lucas se leva, termina son café et laissa la tasse sur le comptoir.

« J'aimerais vous demander quelque chose, si c'est possible. Je suis certain que les autres flics ont visité la maison de fond en comble. Mais, est-ce que je pourrais jeter un coup d'œil à la chambre où Stéphanie et son ami ont... passé du temps ?

— Vous voulez dire sa chambre, répondit Bekker sèchement. Je n'y vois pas d'inconvénient. Comme vous disiez, la trame des tapis est pratiquement à vif, après le passage de toutes ces semelles crêpe... oh, pardon ! »

Lucas ne put s'empêcher de rire et suivit Bekker dans l'escalier. « Je serai par ici », dit celui-ci en arrivant au palier et faisant un vague geste vers la gauche. Mais il bifurqua à droite. À mi-couloir, il poussa une porte, alluma un interrupteur, recula d'un pas et annonça : « Nous y voici. »

Stéphanie Bekker avait dormi dans un lit double classique avec un encadrement rustique à la française. La courtepointe, les couvertures et les draps, qui avaient été jetés par-dessus le cadre de bois, gisaient en tas par terre, recouvrant partiellement une malle-cabine ancienne. Une douzaine de magazines — décoration intérieure, antiquités,

peinture — étaient empilés sur la malle. Près de la tête du lit, un téléphone Princess était posé sur une table de chevet avec un réveil, deux autres magazines et un roman de Stephen King.

Une porte était ouverte sur la gauche. Lucas passa la tête dans l'embrasure et découvrit une salle de bains de petite dimension mais entièrement équipée avec coiffeuse, toilettes, baignoire et douche. Une serviette-éponge couleur rubis pendait à l'une des deux barres. Il y avait des traces de poudre à empreintes digitales sur la coiffeuse, la poignée de la chasse d'eau, les robinets de la douche et les barres à serviettes. Lucas revint dans la chambre et repéra une autre serviette sur le tapis d'Orient aux teintes cramoisies.

« C'est resté exactement... comme ce soir-là, dit Bekker. Les gens du laboratoire doivent me téléphoner pour me pré venir lorsque je pourrai faire le ménage. Avez-vous une idée de quand ce pourrait être ?

— Ont-ils filmé la chambre ?

— Je crois.

— Je vais aussi vérifier ça. »

Lucas regarda Bekker, de l'autre côté de la pièce, le jaugeant, et demanda :

« Ce n'est pas vous qui l'avez tuée ?

— Non, répondit Bekker d'une voix assurée, le regardant bien en face, sans flancher.

— Eh bien, je suis; ravi d'avoir fait votre connaissance », conclut Lucas.

Dehors, la nuit s'était nettement refroidie, basculant vers le gel. L'air glacé lui fit du bien au visage, après la chaleur de la maison. Lucas longea le trottoir, tourna à droite, regarda alentour et descendit la ruelle pour se retrouver à l'arrière de la maison de Bekker. L'assassin était probablement venu par là.

Une lumière s'alluma sur le côté de la maison, un long fuseau étroit qui illumina le bord d'un rideau. Mû par une impulsion soudaine, Lucas poussa le portail ménagé dans la clôture qui encerclait le jardin. Fermé à clé. Il jeta un coup d'oeil autour de lui, sauta par-dessus la clôture et traversa avec précaution le jardin plongé dans l'obscurité, tâtant le terrain du pied autant que du regard, à l'affût d'éventuels couvercles de poubelles ou d'invisibles séchoirs à linge.

Parvenu sur le côté de la maison, il se rapprocha centimètre par

centimètre de la fenêtre éclairée, s'adossa au mur et tourna tout doucement la tête pour voir par l'interstice du rideau ce qui se passait à l'intérieur.

Bekker était dans son bureau, entièrement nu, titubant sur place, mâchonnant convulsivement, le visage tordu dans un masque de douleur, d'extase religieuse et terrifiée, les yeux levés si haut que seul le blanc était visible. Il frissonna, se contorsionna, jeta les bras en avant et s'effondra dans un fauteuil de cuir, la bouche à demi ouverte. Pendant une, deux minutes, il ne bougea absolument pas et Lucas pensa qu'il avait peut-être eu une embolie, une attaque cérébrale. Puis il remua, déroulant bras et jambes et adopta une posture rigide, comme un souverain sur son trône. Bekker riait, d'un rire machinal, une sorte de ha-ha-ha-ha qui sortait de sa gorge comme d'un automate. Mais ses yeux étaient toujours tournés vers l'intérieur, vers Dieu.

Plus tard, Lucas rêva du visage de Bekker. Ce ne pouvait être que des drogues. C'était forcément ça. Dans son rêve, il maintenait obstinément son point de vue, qu'il s'agissait bien de drogues. Mais on n'avait rien trouvé et Bekker, maintenu par deux flics sans visage, vêtus d'un uniforme bleu, se redressait soudain en hurlant : *Je suis dopé par Jésus...*

C'était un de ces rêves dont Lucas ne pouvait sortir, tout en sachant parfaitement qu'il rêvait. Ce fut un véritable soulagement pour lui quand l'alarme du réveil retentit à une heure de l'après-midi. Il roula hors de son lit et fit sa toilette. Il allait se verser une tasse de café quand Del frappa à la porte.

« Tu es levé ?

— Entre, dit Lucas. Que se passe-t-il ?

— J'ai ramassé quelques tuyaux. Pas grand-chose, remarque. »

Il secoua un paquet chiffonné, en sortit une cigarette sans nicotine ni goudron et l'alluma avec un Zippo tandis qu'ils traversaient la maison pour gagner la cuisine.

« Et Sloan a parlé ce matin à une dénommée Beulah Miller — encore une des amies de Stéphanie Bekker. Il lui a demandé pour le psy et elle a répondu "Peut-être"...

— Mais le psy nie en bloc.

— Et sa femme aussi. »

Del s'installa à la table de la cuisine et acquiesça de la tête quand Lucas lui désigna la cafetière.

« Sloan y est retourné et lui a parlé quand elle était seule. Elle a dit que son mari avait eu une liaison, il y a des années de cela, et qu'elle l'avait su cinq minutes après que ça eut commencé. Il n'y a rien eu depuis. Et elle a dit qu'après le départ de Sloan, quand il était venu les interroger la première fois, elle était allée trouver son mari et lui avait posé directement la question. Il a nié. Et il continue de nier. Et elle le croit.

— Elle travaille ? demanda Lucas en tendant une tasse de café à son collègue.

— Sloan y a pensé. Oui. Elle travaille pour un groupe d'influence au Forum des contribuables et deux ou trois autres lobbies conservateurs. Elle a un diplôme de droit, d'après Sloan, et il semblerait qu'elle gagne pas mal de fric.

— Donc elle n'a pas besoin d'un mec pour l'entretenir.

— Sans doute pas. Toujours est-il qu'elle soupçonnait Stéphanie d'avoir un amant. Elles n'en ont jamais parlé, mais il y a eu des allusions lourdes de sens. À l'en croire, si elles n'en ont jamais parlé c'est qu'elle devait connaître le type, et peut-être sa femme... et que Stéphanie se demandait comment elle allait réagir. Comme si Stéphanie craignait que Miller se mette dans tous ses états ou fasse une histoire.

— Donc, elle dit que ce n'est pas son mari mais probablement quelqu'un qu'ils connaissent...

— Ouais.

— Est-ce que Sloan lui a soumis la liste des candidats éventuels ?

— Naturellement. Ils sont vingt-deux. Mais elle a dit que certains d'entre eux n'étaient que des possibilités très minces. Sloan vérifie aujourd'hui les plus plausibles. Il fera le reste demain. Mais il a autre chose qui pourrait t'intéresser. »

Lucas haussa les sourcils.

« Quoi ?

— Il semblerait que Bekker ait eu une liaison il y a deux ou trois ans. Une infirmière. Tout le monde était au courant à l'hôpital. Sloan a obtenu son nom et son adresse et est allé la voir. Elle l'a envoyé au diable. Il a sorti son insigne mais tu connais Sloan, il a tendance à en rajouter un peu...

— Ah, tu crois...

— Ce que je crois, c'est que tu es le type idéal pour interviewer la fille, affirma Del.

— Pourquoi pas toi ?

— J'aimerais bien venir aussi, mais je ne pense pas pouvoir y arriver tout seul, expliqua Del en secouant ses longs cheveux noirs. Je ressemble un peu trop à Charlie Manson. Les gens ne me laissent pas franchir leur seuil, à moins d'être complètement tarés. Tandis que toi, quand tu mets un de tes costards gris, tu es l'incarnation même de cette foutue Loi. »

Cheryl Clark refusa qu'ils entrent chez elle.

« Ceci concerne un meurtre, mademoiselle Clark », lui dit Lucas de son ton le plus froid et officiel en lui brandissant sa carte de flic sous le nez. « Vous pouvez accepter de nous parler, et il y a quatre-vingt-dix chances sur cent qu'ensuite nous repartions gentiment. Ou alors vous refusez et nous vous emmenons au commissariat, où vous pourrez appeler votre avocat, mais nous finirons quand même par avoir une conversation ensemble.

— Je ne suis pas obligée de parler.

— Si, vous l'êtes. Vous n'avez pas le droit de refuser. Vous avez le droit de ne pas vous faire de tort. Si vous pensez que vous risquez de vous faire du tort, nous pouvons aller en ville, vous appellerez un avocat et nous vous procurerons une garantie d'immunité de poursuites judiciaires. Ensuite, nous parlerons. Ou alors, vous irez en prison pour ne pas avoir respecté la loi », expliqua Lucas. Sa voix monta d'un ton quand il reprit : « Écoutez, nous ne voulons pas être désagréables. Si vous n'avez rien commis de répréhensible, je vous assure que ce serait beaucoup plus simple de bavarder gentiment tout de suite.

— Mais je n'ai vraiment rien à dire », protesta-t-elle.

Ses yeux glissèrent de Lucas à Del qui attendait au bas des marches, inspectant une moto.

« Nous aimerions quand même vous interroger.

— Eh bien... d'accord. Entrez. Mais je ne vous promets pas de répondre. »

Son appartement était propre et impersonnel, à la façon d'une chambre de motel. La pièce de mobilier la plus importante était le téléviseur, qui couvrait presque tout un pan de mur en face du canapé. Celui-ci était recouvert d'un gros feutre vert qui venait peut-être d'une table de billard. Une porte coulissante ouvrait sur un minuscule balcon, avec vue sur la vallée du Mississippi.

« C'est la Sportster de votre petit ami, dehors ? demanda Del d'un

air amical.

— Non, c'est la mienne, rétorqua sèchement Clark.

— Vous pilotez une moto ? Original..., dit Del. Et vous fumez plein d'herbe ? »

Il se tenait devant la porte du balcon et regardait la rivière. Il portait une chemise imprimée à manches longues sous un blouson en denim et un jean noir, sale, avec une ceinture noire de motard cloutée d'argent. Clark, vêtue de son uniforme d'infirmière, était assise sur son canapé, raide comme un piquet.

« Je ne... » Ses yeux, qui semblaient très profondément enfoncés dans son visage pâle, étaient cernés de traces noirâtres. Elle regarda Lucas. « Vous aviez dit que...

— Ne nous racontez pas de conneries, poursuivit Del sur un ton amical. Je me fous complètement de la drogue, mais ne nous racontez pas de conneries. On se mettrait à planer rien qu'en s'approchant de ça, dit-il en repoussant les rideaux du revers de la main.

— Je ne..., commença-t-elle puis, haussant les épaules : fume pas beaucoup.

— Ne vous inquiétez pas pour ça », lui dit Lucas, s'asseyant sur le canapé à ses côtés, à demi tourné vers elle. « Vous avez eu une liaison avec Michael Bekker.

— Je l'ai déjà dit au policier qui m'a interrogée. Ce n'était pas grand-chose, ajouta-t-elle avec un geste désinvolte de la main.

— Il fait l'objet d'une enquête pour le meurtre de sa femme. Nous ne l'accusons pas, mais nous l'avons à l'œil. Vous me paraissez être une personne intelligente. Ce que nous attendons de vous est une déclaration.

— Me demandez-vous...

— Aurait-il pu tuer sa femme ? »

Elle le considéra un instant, puis détourna les yeux.

« Oui.

— Était-il violent avec vous ? »

Un long silence, suivi d'un hochement de tête.

« Oui.

— Racontez-moi ça.

— Il me frappait souvent. Avec les mains. À mains nues, mais ça faisait mal. Et une fois, il a commencé à m'étrangler. Ce jour-là, j'ai

cru que j'allais mourir. Mais il n'a pas continué... Il se mettait dans des colères terribles. Il donnait l'impression de ne jamais pouvoir s'arrêter, mais il finissait toujours par s'arrêter.

— Et dans vos relations sexuelles ? Il avait des pratiques inhabituelles, comme vous attacher, des choses de ce genre ?

— Non, non. En fait, côté sexe, il ne se passait pas grand-chose. »

Elle leva les yeux vers Lucas pour voir s'il la croyait.

« Il est impuissant ?

— Il n'était pas impuissant », dit-elle en regardant Del qui l'encouragea d'un signe de tête. « Je veux dire, il y avait des fois où nous faisions l'amour, d'autres pas. Cela ne semblait pas l'intéresser autant que...

— Quoi ? »

La peur que Lucas et Del lui inspiraient était reléguée au second plan. Maintenant, intéressée malgré elle, Clark s'efforçait de trouver les mots justes.

« Il aime contrôler la situation. Il me forçait à... vous savez, la fellation et tout ça. Pas parce que ça l'excitait, je ne crois pas, mais parce que ça lui plaisait de me forcer à le faire. C'était la domination qu'il aimait, pas le sexe.

— A-t-il déjà pris de la drogue en votre présence ?

— Non... Enfin, il fumait un peu de marijuana de temps à autre. Cela dit, je crois bien qu'il prenait des stéroïdes. Son corps est dans une forme impeccable... », elle baissa les yeux... « mais il avait de très petits testicules.

— Petits ?

— Minuscules... presque comme des billes. Il fait de l'haltérophilie, vous savez, et les haltérophiles prennent souvent des stéroïdes. Il arrive que les testicules rétrécissent si l'on prend des stéroïdes trop longtemps. Je lui ai posé la question et il s'est mis en colère. C'est cette fois-là qu'il a commencé à m'étrangler.

— L'avez-vous déjà vu danser ?

— Danser ? Sa danse ? s'étonna Clark, à nouveau méfiante. Vous l'avez observé à son insu...

— Donc, vous l'avez vu », dit Lucas. Del fronça les sourcils, le regardant d'un air perplexe.

« Il y a une fois où il m'a tabassée », reprit Clark d'un ton précipité, commençant à s'agiter sur le canapé. « Pas vraiment fort, je veux dire,

ça ne s'est pas vu après. Mais ça faisait mal et j'ai pleuré. Alors, tout à coup, il s'est mis à glousser et à sautiller sur place. Je n'en croyais pas mes yeux. C'était comme une danse. D'ailleurs, c'était une danse, une gigue...

— Seigneur Dieu ! s'exclama Del. Une gigue ? »

Lucas hocha la tête.

« Je l'ai vu. Ce doit être à cause de la drogue. Tu devrais parler aux types de ton réseau, essayer de savoir s'il se fournit dans la rue. »

Del regarda Clark et demanda :

« Pourquoi continuiez-vous à le voir ? »

Elle lui rendit son regard et répondit :

« Parce qu'il est beau.

— Beau ?

— Il est beau. Je n'avais jamais eu d'homme vraiment beau. »

Elle les regarda l'un après l'autre, sollicitant leur approbation. Au bout de quelques secondes, Del acquiesça de la tête.

Ils la quittèrent dix minutes plus tard.

« Elle en sait plus, déclara Lucas. Il y a quelque chose qu'elle ne nous a pas dit et elle pense que cela pourrait être important.

— Ouais, mais il n'y a pas moyen de savoir à quel point c'est important », dit Del en se grattant la tête, les yeux attardés sur la porte de l'appartement de Clark. « Et si nous pressons trop fort, soit elle craquera comme ce petit con de Humpty Dumpty, soit elle appellera un avocat.

— Ce qui serait pire.

— Ouais. »

Ils bavardaient sur le trottoir en retournant à la voiture.

« Où est ta femme ? demanda soudain Lucas. J'ai entendu dire qu'elle s'était barrée.

— Ouais. Il y a plus d'un an.

— Et tu baisses ?

— Seulement manu militari, répondit Del avec un gloussement désabusé. Regarde-moi, mon vieux, je suis une épave. Abruti par la drogue la moitié du temps, et en plus je me balade avec une arme sous le bras. Qui aurait envie de sortir avec moi à part, peut-être, une pute

ou deux ?

— Je vois. » Lucas regarda soudain son collègue. « Tu sais quoi ? J'ai l'impression que tu lui plaisais. À Clark. Ces histoires de motos. Je veux dire, elle fait de la moto et toi, tu es comme tu es. »

Del secoua la tête.

« Mon vieux, je peux me payer quelqu'un de mieux que ça.

— Mais tu ne l'as pas fait, récemment, rétorqua Lucas. Et te payer quelqu'un de mieux ne nous apprendra pas ce qu'elle sait. »

« Je dirais que douze ou treize d'entre eux ne sont que des cinglés purs et simples, expliqua la standardiste à Lucas en lui tendant une pile de messages. Je les ai marqués. Et il y en a six qui ne voulaient même pas donner leur nom. Vous jugerez par vous-même, mais c'est du temps perdu... En revanche, il y en a une demi-douzaine que vous feriez mieux de rappeler. Des gens qui connaissaient les Bekker ou Armistead et affirment avoir un renseignement pour vous. Toutefois, aucun d'eux n'a prétendu que son message était d'une urgence particulière.

— Parfait. Merci beaucoup.

— Le dernier, elle a dit que c'était personnel. »

Lucas jeta un coup d'œil. Cassie Lasch.

Il envisagea de ne pas rappeler. Une bonne façon de se dégager, persister à ne pas téléphoner. Il rentra chez lui, dîna d'un plat réchauffé au micro-ondes, conscient du téléphone qui attendait à la limite de son champ visuel. Il résista une heure avant de décrocher.

« Vous deviez me rappeler, dit Cassie.

— Je travaille. Il faut me laisser le temps.

— Combien de temps ça prend, un coup de fil ? Où habitez vous ?

— St. Paul.

— Et si je passais vous voir ? demanda-t-elle.

— Euh... » L'espace d'une seconde, Lucas se raidit, pris d'une violente envie de la rejeter. Son regard glissa sur la table de la cuisine qui croulait sous les journaux, le courrier pas encore ouvert, les livres — certains lus, d'autres pas —, deux boîtes de céréales intactes, un tas de bols sales. Il ne faisait rien, il subsistait à peine. « Vous savez où se trouve le boulevard du Mississippi ? »

Chapitre 13

Cassie était tout en muscles, intense. Ils se débattirent sur le lit. Quand ce fut terminé, elle s'affala le nez enfoui dans l'oreiller tandis qu'il restait allongé sur le dos, la transpiration qui refroidissait sur son torse lui procurant quelques frissons.

« Seigneur ! soupira-t-il après un certain temps. C'était bien. J'étais un peu inquiet. »

Elle tourna la tête.

« De quoi ? »

— Ça faisait un bout de temps. »

Elle se redressa, prit appui sur un coude.

« Oh ! Une petite déprime ? »

— Je crois. » Curieusement, il était disposé à en parler. Jamais il n'avait abordé ses problèmes avec Jennifer. « Je présentais tous les symptômes. »

Elle se glissa par-dessus son corps, tendit la main; alluma la lampe de chevet. Il cligna des yeux et détourna la tête.

« Regarde ça », dit-elle en lui montrant la face interne de ses poignets. Sur chacun, il y avait deux lignes blanches, parallèles, en travers. Des cicatrices aussi facilement déchiffrables que des piqûres d'aiguille.

« Qu'est-ce que c'est que cette connerie ? » demanda-t-il, lui prenant les mains et massant doucement les cicatrices avec ses pouces.

« À ton avis ? »

— On dirait que tu t'es ouvert les veines. »

Elle hocha la tête.

« Tu as gagné la cagnotte. Fausse tentative de suicide, voilà ce qu'a dit le psy. Dépression. »

— Les cicatrices n'ont pas l'air fausses.

— Je n'ai pas trouvé non plus, dit-elle en retirant ses poignets. Il y a des cigarettes quelque part ?

— Non. J'ignorais que tu fumais.

— Je ne fume pas, sauf après avoir baisé.

— Ce sont de sacrées entailles. Raconte-moi... »

Elle s'assit, ramena ses genoux sous son menton et baissa les yeux vers lui.

« Ça s'est passé il y a cinq ans. Je n'ai pas vraiment été en danger. J'ai perdu beaucoup de sang, et après il a fallu que je voie un psy pendant quelques mois.

— Et qu'est-ce qu'il y a de faux dans tout ça ? demanda Lucas en se relevant sur un avant-bras.

— D'après le psy, je vivais avec ce type, il avait un revolver, et je savais où il le rangeait. Et notre appartement se trouvait au septième étage. J'aurais pu sauter par la fenêtre. Et je savais que mon mec allait rentrer sous peu. Donc, selon eux, j'avais quand même envie de vivre et j'ai fait ça pour essayer d'attirer l'attention sur moi.

— Mais les cicatrices...

— Eh oui. Les pys sont des cons. Ils peuvent vous dire comment parler aux autres, comment régler vos problèmes personnels, mais ils ne savent pas ce qui se passe à l'intérieur de votre tête, à moins que la même chose ne leur soit arrivée. J'aurais pu me jeter par la fenêtre. J'aurais pu me tirer une balle dans la tête. Mais ce n'est pas à ça que j'ai pensé. J'avais cette, comment dire...

— Obsession.

— Oui, exactement, dit-elle en lui souriant. Tu vois, tu sais ce que c'est. Dans les milieux de théâtre, il y a toute une littérature orale sur le suicide et comment s'y prendre avec un couteau. J'ai raté mon coup, tout fait de travers — j'aurais dû inciser dans le sens de la longueur, ou à la saignée du coude, mais je n'étais pas au courant. J'aurais pu utiliser des morceaux de verre brisé, ça coupe beaucoup mieux, mais ça non plus, je ne le savais pas. »

Lucas frissonna.

« Du verre. J'ai vu ça, une fois. On n'a pas envie de se couper avec du verre.

— J'essaierai de m'en souvenir, dit-elle gravement.

— Donc, tu t'es coupée...

— Oui. J'ai juste tranché au hasard et je suis restée assise à saigner et pleurer, jusqu'à ce que mon jules rentre. Ils ne m'ont même pas transfusée, à l'hôpital. Heureusement. Ça remonte à l'époque où les stocks de sang étaient contaminés par le sida. Quoiqu'on ne puisse jamais savoir, vu tous les acteurs avec qui je couche...

— Seigneur, c'est rassurant, dit Lucas en baissant les yeux vers son sexe.

— Tu ferais peut-être mieux d'aller la tremper dans du détergent, suggéra-t-elle.

— Je n'en ai pas, je n'ai que du décapant pour le four », dit-il en riant. Elle sourit et lui tapota la jambe.

« Alors, qu'est-ce que tu allais faire ? Retrouver tes armes ? »

Il la considéra pendant un long moment et hocha la tête.

« C'est vrai. J'ai un coffre où je range mes armes dans le sous-sol. J'avais l'impression qu'elles resplendissaient d'une lueur particulière, là-dessous. Qu'elles irradiaient une sorte de gravité, de magnétisme, quelque chose. Je pouvais les sentir de n'importe où, elles m'attiraient vers elles. Cela ne changeait rien si je me trouvais de l'autre côté de Minneapolis, je les sentais quand même. Je porte un revolver sur moi mais je n'ai jamais songé à m'en servir. C'étaient les armes du coffre-fort qui m'attiraient en bas.

— Il t'arrive de descendre ? Juste pour les regarder, ou les manipuler ? T'enfoncer un canon dans l'oreille ?

— Non. Je me serais senti stupide. »

Elle rejeta la tête en arrière et éclata de rire. Mais ce n'était pas un rire joyeux, seulement une façon de montrer qu'elle avait compris.

« Je crois que si de nombreux suicides n'ont pas lieu, c'est par peur de paraître stupide. Ou en imaginant de quoi on aura l'air, après. La pendaison, par exemple... »

Elle se prit la gorge à deux mains et serra fort, louchant et tirant la langue.

« Seigneur », dit-il en riant à nouveau.

Elle reprit son sérieux.

« Est-ce que tu y as pensé parce tout était vraiment trop douloureux, ou était-ce autre chose ?

— Non. Je ne parvenais simplement pas à maîtriser ce qui se passait dans ma tête, cette, cette tempête. Je n'arrivais plus à dormir. Il y avait des séances complètement dingues où neuf millions de pensées galopèrent à l'intérieur de mon crâne et il n'y avait pas moyen de les arrêter. Putain de saloperie. Tu sais, comme les noms des élèves de ma classe de terminale, ou tous les types de l'équipe de hockey, un tas de trucs étranges, et tu deviens fou parce que tu en as oublié un ou deux.

— C'est assez répandu, dit Cassie en hochant la tête.

— Mais au départ, je pensais aux armes parce que ça ne semblait pas faire grande différence, que je vive ou que je meure. C'était comme, face je vis, pile je meurs — et si on continue à lancer la pièce, pile va bien finir par tomber, tôt ou tard.

— Je connaissais un type à New York, renchérit Cassie, il jouait à la roulette russe avec un revolver. Environ une fois par an, il faisait tourner ce truc, le...

— Le barillet.

— Ouais. Et puis il se fourrait le canon dans la bouche et appuyait sur la détente. C'était toujours vers Noël. Il prétendait que ça le mettait en forme pour toute la nouvelle année.

— Qu'est-il devenu ? demanda Lucas.

— Je ne sais pas. Ce n'était pas un ami très proche. La dernière fois que je suis allée à New York, il était encore en vie. Je n'ai jamais réussi à savoir s'il était veinard ou malchanceux. »

Elle s'étira, les mains derrière la tête, et ils restèrent confortablement allongés l'un à côté de l'autre, en silence, pendant une minute.

« Est-ce que tu avais une voix à l'arrière de la tête, qui te surveillait pendant toute cette vacherie d'expérience ? finit par demander Cassie.

— Oui, l'observateur. C'était comme si j'avais mon critique personnel là derrière. Mon journaliste. »

Elle gloussa.

« Je ne l'avais pas envisagé sous cet angle, mais c'est tout à fait ça. Pendant que la plus grande partie de moi-même était en train de frapper violemment avec un couteau à pain.

— Merde, non. Un couteau à pain ?

— Oui, ceux qui ont une lame crantée.

— Oh, mon Dieu...

— Et une bonne marque, attention, un Solingen.

— Mon Dieu, Cassie...

— Toujours est-il qu'une partie de moi s'acharnait à donner des coups de couteau pendant que la petite voix à l'arrière commentait l'événement, comme la C.N.N. ou je ne sais quelle chaîne. Un peu sceptique, quand même.

— Seigneur. »

Il se mit à la caresser doucement, remontant du nombril aux seins,

puis redescendant au-delà de son sexe, jusqu'au creux du genou.

« Un peu dur, n'est-ce pas ? Enfin, je suis contente que tu ailles mieux.

— Je n'en suis pas si sûr...

— Oh, que si. » Elle tapota le lit. « Regarde où tu te trouves. Quand tu es vraiment déprimé, ta vie sexuelle saute dans une voiture et file à Chicago. J'ai fait partie d'un groupe, dans le cadre de la thérapie, et il n'y a pas un seul homme qui ait dit le contraire. Ce n'était pas qu'ils en étaient incapables, c'est seulement qu'ils ne pouvaient pas affronter la perspective des complications que cela entraînerait. Le sexe est la première chose qui lâche. Quand ça, ça revient, pas de doute, c'est que l'on va mieux. »

Le téléphone sonna à onze heures. Lucas se réveilla l'œil clair, reposé, et roula vers le bord du lit avant de percevoir le poids inhabituel, à son côté. Il avait dormi, rêvé, et presque oublié.

Cassie dormait sur le ventre, nue comme au jour de la Création, les hanches recouvertes par le drap. Ses cheveux étaient retombés de chaque côté de sa tête et la lueur oblique qui filtrait à travers les stores vénitiens jouait sur la ligne sensuelle de ses vertèbres, de sa nuque à son coccyx invisible. Il tendit la main, conscient de la sonnerie qui retentissait pour la quatrième, la cinquième fois maintenant, et fit doucement glisser le drap plus bas, jusqu'à ses jambes.

Elle l'attrapa d'une main et le remonta sur elle.

« Réponds au téléphone », grogna-t-elle sans bouger la tête. Il sourit et se dirigea vers la cuisine, où il décrocha à la sixième sonnerie. La permanence.

« J'ai un appel en attente de Michael Bekker, dit la femme. Je vous le transfère ?

— Oui. »

Il y eut un déclic, une pause, puis la voix de Bekker:

«Allô?

— Oui, ici Davenport.

— Salut, Lucas. Seriez-vous libre ce soir, plutôt tard ? » La voix de Bekker était basse, amicale, soigneusement modulée. « J'ai des cours et un dîner ensuite, mais j'ai trouvé dans les papiers de ma femme quelque chose qui pourrait être intéressant. J'aimerais bien vous le montrer...

— Vous ne pouvez pas m'en parler au téléphone ?

— Humm. Je préférerais que vous veniez. Il faudra bien que quelqu'un se déplace pour voir ça, et ce serait mieux si c'était vous. L'autre flic, là, je le trouve un peu lourdingue... »

Swanson. Lourdingue ? Certainement pas, bien que plusieurs détenus de Stillwater aient commis l'erreur de le penser.

« D'accord. À quelle heure ?

— Vers les dix heures ?

— Parfait, à ce soir. »

Lucas raccrocha et retourna à la chambre. Le lit était vide, l'eau coulait dans la salle de bains. Cassie était penchée au-dessus du lavabo. Elle lui avait piqué sa brosse à dents. Il grimaça et lui effleura la fesse.

« Salut », dit-elle, la bouche pleine de mousse, en le regardant dans le miroir. « J'en ai pour une minute. J'avais une haleine de dinosaure. Et il faut que je fasse pipi.

— Je vais prendre l'autre salle de bains. »

Il alla dans le couloir, regarda derrière lui pour s'assurer qu'elle ne suivait pas, ouvrit un tiroir, en sortit une brosse à dents neuve, arracha l'emballage, prit la brosse et remit en hâte l'emballage dans le tiroir. Quand il se regarda dans le miroir, il avait le sourire aux lèvres.

De retour dans la chambre, il trouva les draps et les couvertures empilés par terre et Cassie allongée au milieu du lit.

« Viens me rejoindre, dit-elle en tapotant le matelas à côté d'elle. C'est juste l'heure de la pause de midi et nous ne sommes même pas encore levés, n'est-ce pas formidable ? »

Après le départ de Cassie, en taxi, il passa le reste de la journée à fouiner un peu partout, incapable d'accorder pleinement son attention à l'affaire, rappelant des gens, faisant un tour en ville, vérifiant les mailles de son filet. Il roula de nouveau devant la maison de Bekker et bavarda avec un de ses voisins qui ratissait les saletés hivernales accumulées sur sa pelouse. Stéphanie avait eu un cocker, à une époque, raconta le voisin. Quand Bekker devait le sortir en hiver, il l'emmenait jusqu'au coin de la rue et « le bourrait de coups de pied dans le ventre. Je l'ai vu par la fenêtre. Il l'a fait plusieurs fois ». La femme du voisin, qui était en train de replanter des bulbes d'iris, se tourna alors vers eux et dit : « Sois honnête. Dis-lui pour les chaussures.

— Les chaussures ?

— Eh bien, oui, le chien devait avoir la vessie en mauvais état, j'imagine, parce qu'il avait la manie de se faufiler dans le placard de Bekker pour pisser dans ses chaussures. »

Lucas et le voisin éclatèrent de rire en même temps.

Ce soir-là, une heure avant de partir pour le théâtre, Cassie alla prendre un verre avec Lucas au café du coin. Ils s'assirent face à face dans un box et Cassie déclara :

« Finalement, tu n'es pas assez givré pour moi, mais ça serait sympa si on pouvait continuer comme ça pendant quelques mois.

— Oui, ça serait sympa », confirma Lucas en hochant la tête.

Il monta les marches du perron de Bekker à dix heures cinq. Plusieurs fenêtres du rez-de-chaussée étaient brillamment éclairées et il dut résister à la tentation de retourner espionner derrière la vitre. Faute de quoi il sonna à la porte et Bekker apparut, drapé dans un peignoir écarlate.

« Cette Porsche est à vous ? demanda-t-il d'un ton étonné, regardant par-dessus l'épaule de Lucas.

— Oui. J'ai un peu d'argent personnel.

— Je vois. » Bekker était réellement impressionné. Il savait ce que coûtait une Porsche. « Eh bien, entrez. »

Lucas le suivit dans le bureau. Bekker avait l'air nerveux, sur les dents. Il mijotait quelque chose, décida Lucas.

« Vous voulez un whisky ?

— Avec plaisir.

— J'en ai un excellent. Avant, j'aimais bien le Chivas, mais il y a quelques mois, Stéphanie... » Il trébucha sur le mot, comme s'il évoquait son visage. « Stéphanie m'a rapporté une bouteille de malt, du Glenfiddich... Je ne reviendrai plus à l'autre. »

Lucas ne faisait pas la différence entre le Chivas et le malt. Bekker laissa tomber quelques glaçons dans un verre, les recouvrit de deux doigts d'alcool et tendit le tout à Lucas. Il consulta sa montre et Lucas trouva bizarre qu'ayant revêtu une robe de chambre, il porte encore sa montre.

« Alors, qu'avez-vous trouvé ? demanda Lucas.

— Deux ou trois choses », répondit Bekker en s'installant derrière son bureau avec son verre, la tête appuyée contre le dossier, les

jambes croisées. Elles jaillirent des pans de la robe de chambre comme des jambes féminines dévoilées par une robe du soir. Délibérément, songea Lucas. Il pense que je suis peut-être pédé et il essaie de me séduire. Il but une gorgée de whisky.

« Deux ou trois choses, répéta Bekker. Comme ceci, par exemple. »

Il prit un paquet de cartons de couleur retenus par un élastique et les lança de l'autre côté de la table. Lucas les ramassa. Il s'agissait de billets pour des représentations du théâtre de la Rivière-Perdue. Il les feuilleta : il y en avait huit, de trois couleurs différentes.

« Vous ne remarquez rien de particulier à leur sujet, Lucas ? demanda Bekker, l'appelant encore par son prénom.

— Ils proviennent du théâtre de la Rivière-Perdue, c'est vrai... » Lucas fit glisser l'élastique et regarda les billets un par un. « Tous pour des matinées... et il y a huit billets pour trois pièces différentes. Ils ont été poinçonnés pour chacun des spectacles. »

Bekker fit mine d'applaudir et leva son verre devant lui, comme pour porter un toast à Lucas.

« Je savais que vous étiez intelligent. On ne se trompe jamais, vous ne trouvez pas ? N'empêche, la deuxième femme travaillait pour la Rivière-Perdue, c'est bien ça ? J'ai accompagné Stéphanie à deux ou trois soirées mais je n'aurais jamais pensé qu'elle y allait aussi l'après-midi. Alors, je me suis demandé : est-ce que son amant... ?

— Je vois », dit Lucas. Un rapprochement. Et qui paraissait laisser Bekker en dehors du coup.

« J'ai également trouvé ceci. » Là, il se pencha en avant et tendit à Lucas plusieurs feuilles de format papier à lettres. Des relevés de carte American Express, avec plusieurs entrées soulignées au stylo à bille bleu. « Les sommes soulignées correspondent à des réservations de théâtre. Six ou sept au cours des derniers mois, toujours débitées sur sa carte personnelle. Certaines correspondent aux dates des séances en matinée et le montant est exact. Mais pour quatre de ces dates, il y a une facture de repas, et pas moins de trente dollars. Je parierais qu'elle avait invité quelqu'un à dîner. Ce restaurant, le Bar tricolore, j'y suis allé une ou deux fois, mais jamais l'après-midi. »

Lucas regarda les documents et leva les yeux vers Bekker.

« Vous auriez dû montrer ça à Swanson.

— Ce type ne me plaît pas, dit Bekker en le regardant calmement. Vous, je vous aime bien.

— Eh bien, tant mieux. » Lucas termina son whisky. « Vous m'avez l'air d'être un type pas mal, vous aussi. La pathologie, c'est ça votre

spécialité ? Je vous ferai peut-être participer à un de mes jeux. Vous pourriez être consultant.

— Vos jeux ? »

Bekker jeta subrepticement un coup d'œil à sa montre et releva aussitôt les yeux. *Que se passait-il donc ?*

« Oui, j'invente des jeux. Des jeux de stratégie historique, vous savez, et d'autres où le participant joue un rôle, des choses de ce genre.

— Hem. Oui, ça m'intéresserait d'en parler un de ces jours, dit Bekker. Vraiment. »

Chapitre 14

Bekker referma la porte derrière Lucas et fôça au premier étage sans éteindre les lumières. Il s'approcha de la fenêtre qui surplombait la véranda et, de l'index, écarta le rideau. Davenport était en train de monter dans sa Porsche. Quelques secondes plus tard, les feux de la voiture s'allumèrent et, la minute suivante, elle était partie. Bekker laissa retomber le rideau et repartit en toute hâte vers sa chambre. Il enfila un pantalon bleu foncé, un sweat-shirt gris et un blouson marine, des mocassins. Il avala un comprimé de méthamphétamine et sortit par l'arrière de la maison, traversa le garage, monta dans sa voiture.

Il y avait une cabine téléphonique juste à côté de l'entrée d'un restaurant du voisinage. Il s'y arrêta, composa le numéro, obtint le répondeur à la deuxième sonnerie. Un message l'attendait. Il appuya sur les touches numériques correspondant au code, 4384. La bande se rembobina, il y eut une pause, puis la voix de Druze éructa une syllabe unique.

Druze était couché sur son volant, le poids de la nuit lui écrasant les épaules.

Comme les sables mouvants. Un pied est bloqué et il faut frapper avec l'autre, et puis il faut y enfoncer la main, et la main reste bloquée.

Ce serait sa dernière fois. Il convaincrait Bekker de renoncer au troisième meurtre. Le troisième n'était pas nécessaire. Pas maintenant. Les flics, il les avait vus à la télévision, leur opinion était faite : un seul tueur, un malade mental.

Aux aguets, Druze contournait le bâtiment en briques de l'université, Peik Hall. Un tas de lumières, des gros projecteurs orange qui dégageaient de la vapeur de sodium pour dissuader les criminels, des réverbères, des globes devant les différentes entrées de l'université. Beaucoup d'arbres et de bosquets également. Bien pour se planquer. Et pas un chat alentour.

La nuit était froide, et le ciel traversé de paquets de nuages fragmentés qui passaient comme des flèches, au milieu desquels flottait la pleine lune. Il régnait une odeur de pluie imminente. Une nuit idéale pour boire de la bière avec des copains et regarder la télé

dans les tavernes de Riverside Avenue fréquentées par les gens de théâtre. Druze ne ferait jamais partie de ces bandes joyeuses qui lançaient des fléchettes et bavardaient, mais il pouvait s'asseoir sur un tabouret au bout du bar et profiter par ricochet de la chaleur qu'ils dégageaient. N'importe quoi serait préférable à ce qui lui arrivait en ce moment, mais il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même. Il aurait vraiment dû régler son compte au gros...

Druze avait remis son anorak de ski, mais cette fois, c'était autant pour se cacher que se protéger du froid. Il n'était pas utile que Philip George voie son visage trop tôt.

La Cherokee de George était garée sur une petite aire de stationnement ménagée derrière un vieux bâtiment adjacent à Peik Hall. Pillsbury Drive, une route intercampus, longeait l'autre extrémité du parking. Il y avait très peu de circulation après dix heures du soir, mais il y en avait tout de même un peu. Il passait une voiture toutes les trois ou quatre minutes, et la chaussée était en si bon état qu'on ne les entendait pas arriver.

Une autre voiture était garée là, en face de celle de George. Druze patrouilla autour du campus aussi longtemps que son courage l'y autorisa et alla garer sa Dodge à côté de la Jeep de George, mais en laissant un emplacement entre les deux voitures. Il resta assis quelques secondes, scrutant l'espace qui l'entourait, sortit de la Dodge, écouta. Le parking était faiblement éclairé, pour l'essentiel par une espèce de boule accrochée à l'arrière du bâtiment.

Personne dans les environs, à moins qu'il n'y en eût planqués dans les buissons. Druze se dirigea vers le trottoir qui longeait le bâtiment, s'arrêta à proximité d'un buisson de filipendules et écouta à nouveau, dix, vingt secondes. Rien. Il revint vers la Jeep, s'accroupit, tira de sa poche un manomètre pour vérifier la pression des pneus, le retourna et utilisa la pointe pour laisser échapper l'air du pneu arrière gauche de la Cherokee. C'était le côté par lequel George arriverait. Il verrait nécessairement qu'il était à plat.

En s'échappant du pneu, l'air résonna aux oreilles de Druze comme un sifflement de train qui ne cesserait jamais. Pourtant, cela cessa. En moins d'une minute, le pneu fut dégonflé. Druze se leva, regarda autour de lui et repartit d'un pas nonchalant.

Les parcmètres. Bon Dieu.

Il revint sur ses pas et bourra de pièces les parcmètres de l'université, qui fonctionnaient vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il fallait penser aux flics du campus, qui venaient jeter un coup d'œil aux aires de stationnement une ou deux fois dans le courant de la nuit. Une contravention serait catastrophique.

Druze n'éprouvait rien de particulier quand il tuait — ni révulsion, ni détresse, ni sympathie. Il n'avait pas davantage peur. Mais ce soir, il ressentait une pointe d'appréhension. Cela lui arriva au moment où il s'éloignait des parcmètres. Supposons qu'il revienne, tue Philip George et constate trop tard la présence d'une contravention sur son pare-brise ? Ils le coinceraient. Ou alors, comme Brer Rabbit et le Tarbaby^[1], il se mettrait à battre la campagne à travers le campus, poursuivant le flic détenteur du carnet à souches. Et il serait obligé de le tuer pour récupérer le carnet. Ensuite...

Il allait s'enfoncer dans les sables mouvants... Mais cela ne pouvait pas arriver. C'était un cauchemar, pas une éventualité rationnelle. Druze frissonna et rentra la tête dans les épaules. Il n'avait pas envisagé, au départ, de se retrouver impliqué de la sorte.

Une étudiante chaînée de livres passa de l'autre côté de la rue sans lui accorder le moindre regard. Druze alla jusqu'à University Avenue, les yeux levés vers les fenêtres éclairées de Peik Hall. Après avoir inspecté le bâtiment, Bekker lui avait indiqué celles qu'il fallait surveiller. Un jeune Noir en blouson rouge longea à vive allure le trottoir d'en face. Un autre gosse, blanc celui-là, portant un casque bleu et un sac à dos, déboula comme une flèche sur ses patins à roulettes.

Druze avançait d'un pas nonchalant maintenant, se déplaçant comme un acteur de film policier, une main dans la poche, refermée sur le manche de son vieux fusil à affûter de marque allemande. Le fusil était aussi lourd qu'un tisonnier, mais plus court, quarante centimètres de long, l'extrémité effilée comme la pointe d'une épée, avec un manche lisse en noyer blanc. Il avait enfoncé la pointe de métal le plus loin possible, perçant un trou au fond de sa poche. Le manche était suffisamment gros pour que le fusil tienne en place, froid contre sa jambe mais invisible. Il s'était entraîné à le sortir de sa poche. L'outil venait en douceur, se dégageait comme une clé anglaise, mais en mieux équilibré. Il ferait très bien l'affaire. Druze quitta University Avenue et traversa une pelouse devant Peik. Il se donnait beaucoup de mal pour Bekker, après tout. Mais non, ce n'était pas seulement pour Bekker. C'est pour moi, se dit-il, je suis celui que Bijou pourrait reconnaître...

À dix heures cinq, trois étudiants chargés de livres sortirent par l'entrée principale de Peik Hall. Ils s'arrêtèrent un instant sur les marches avant de se séparer, l'un d'eux se dirigeant vers la gauche, les deux autres, un homme et une femme, vers la droite. Une minute passa, puis un autre groupe d'étudiants sortit du bâtiment et s'éloigna en bavardant. Une rampe de plafonniers s'éteignit derrière l'une des fenêtres-cibles, puis une autre. Druze repartit vers University Avenue

et descendit Pillsbury en direction du parking. Il le traversa jusqu'au bout et se glissa entre deux buissons où il attendit ce qui lui parut être une éternité.

Deux hommes longèrent la façade du bâtiment et pénétrèrent sur le parking. Il entendit leurs voix, d'abord comme le crépitement lointain d'une machine à écrire, puis comme un discours humain :

«... n'arrive pas à comprendre comment ils ont gagné, vu la façon dont la société a négligé d'avertir les gens de la présence de fuites dans le réservoir à essence... »

Celui qui parlait était le plus petit des deux.

« Les jurés. Il faut toujours garder ça à l'esprit. Il n'y a absolument aucun moyen de prévoir leur réaction, même quand on les a sélectionnés avec soin. Dans ce cas précis... Oh, merde. »

La conversation s'interrompt. Druze commença à remonter le trottoir en direction du bâtiment. S'ils étaient deux, c'était foutu.

« Regardez ce putain de pneu. Il n'avait que trois mois.

— Voulez-vous que je... », proposa l'autre. Un étudiant, probablement, se dit Druze.

« Non, non, j'en ai pour deux minutes à le changer, dit George, contemplant le pneu d'un air écœuré. Mais ça m'emmerde vraiment, si vous me pardonnez l'expression. Normalement, je devrais pouvoir franchir des voies ferrées avec ces pneus-là... Tenez, voilà une bonne affaire pour vous, M. Brekke. Assignez le fabricant en justice pour moi...

— J'en serais ravi... »

Ils échangèrent encore quelques mots et il y eut un cliquetis d'outils tandis que l'étudiant longiligne regardait le professeur trapu sortir le pneu de rechange du coffre de la Jeep. Pensant que l'étudiant allait rester, Druze éprouva une sensation qui ressemblait presque à du soulagement. Mais ayant observé l'opération pendant quelques minutes, l'homme consulta sa montre et dit :

« Vous savez, ma femme doit commencer à se demander...

— Allez-y. Ça sera fait en un rien de temps... »

L'étudiant quitta le parking au volant de sa voiture, sans jeter le moindre regard au buisson où Druze s'était embusqué. Druze le regarda partir, écouta l'accélération du moteur dans University Avenue... Le professeur, qui avait enlevé sa veste et retroussé ses manches de chemise, grommelait et jurait dans la nuit. Le pneu crevé fut enlevé et remplacé par le neuf. George avait l'air de connaître son

affaire, il travaillait avec des gestes sûrs. En quelques tours d'écrou, les boulons furent en place.

Druze inspira à fond, empoigna fermement de la main droite le manche du fusil à aiguiser et avança tranquillement sur l'aire de stationnement en faisant sauter son trousseau dans sa main gauche.

Le professeur ouvrit le hayon de sa Jeep, laissant les clés dans la serrure — Druze percevait tous ses mouvements au ralenti mais avec une précision visuelle extrême —, puis il souleva le pneu crevé en prenant garde de ne pas salir son pantalon et le hissa à l'intérieur de la voiture.

À trois mètres de là, Druze inspecta soigneusement les alentours. Personne en vue. Personne sur Pillsbury, pas de voitures. Le professeur, un grand type blond assez massif, claqua la porte du hayon et se retourna au son des clés de Druze.

Dans l'esprit de celui-ci, elles étaient censées produire un effet rassurant, suggérer qu'il se dirigeait vers la dernière voiture garée sur le parking.

« Vous avez crevé ? » demanda Druze.

Le professeur acquiesça de la tête sans exprimer le moindre signe de reconnaissance. Et pourtant, ils n'étaient qu'à une enjambée l'un de l'autre.

« Oui. Cette saloperie était aussi plate qu'une crêpe.

— Vous vous en êtes tiré ? » demanda Druze, ralentissant l'allure. Un dernier coup d'œil autour de lui : rien. La poignée du fusil était froide dans sa main.

« Oh, oui, pas de problème », dit George en enfilant sa veste. Ses mains étaient noires de cambouis, c'était le serre-écrou.

« Tant mieux... »

Druze tira sur la poignée, l'acier remontant le long de sa jambe, tout en faisant un pas vers sa voiture, puis pivota brusquement et abattit violemment l'arme d'une main, comme l'on abat un fouet, ou une machette pour sabrer de la canne à sucre. Le métal s'enfonça dans la tempe de George, cinq centimètres au-dessus de son oreille droite. Il fut projeté à quelques centimètres de la voiture et s'effondra au sol. Druze frappa une deuxième fois mais c'était superflu : le premier coup lui avait fracassé la tête. À l'odeur qui monta brusquement du corps de George, Druze sut que ses sphincters avaient lâché. Ni lui ni Bekker n'avaient pensé à la puanteur que le corps allait dégager dans la voiture.

Il n'y avait plus de raison d'agir furtivement. Au contraire, si

quelqu'un surgissait dans les trente secondes suivantes, c'était foutu. Druze agrippa

George sous les bras et le traîna jusqu'à son break. Les lumières du bâtiment, qui lui paraissaient lointaines et insuffisantes quelques instants plus tôt, semblaient maintenant aussi aveuglantes que les projecteurs d'un stade. Il ouvrit vivement la porte arrière du break et jeta le cadavre sur les sacs-poubelle en plastique noir qui recouvraient le plancher derrière la banquette. Il y avait une bêche à manche court sous les sacs. Le corps de George atterrit sur l'extrémité métallique et le manche se releva, déchirant les sacs. Druze jura et rabattit le manche, si bien que le corps commença à rouler.

George était lourd. Ses jambes pendaient encore à l'extérieur du break. À moitié affolé, Druze s'arc-bouta, essayant de les replier. Puis il empoigna le torse puissant, tirant sur les revers de la veste de sport sans voir la tête sanglante qui dessinait un angle bizarre, et essaya de hisser le torse à l'intérieur tout en poussant les pieds. La bêche effectuait un mouvement de balancier de haut en bas, comme une bascule, obstruant tout. Quand ce fut terminé, Druze transpirait abondamment.

Il n'avait jamais cédé à la peur... Et maintenant, il avait peur. Sans excès, mais suffisamment pour identifier l'émotion, une émotion qui remontait à l'époque de l'incendie. Ces bains à l'hôpital, quand on épluchait ses peaux mortes, voilà qui lui avait vraiment fait peur. Comme les greffes. Et quand le médecin était venu constater l'amélioration de son état. Il n'avait pas eu peur depuis sa sortie de l'hôpital et voilà que, maintenant, cela revenait. Un picotement lointain, mais tout à fait sensible.

Lorsque le corps de George fut entièrement à l'intérieur, par terre entre les deux banquettes,

Druze le recouvrit de sacs-poubelle en plastique noir et rabattit les sièges arrière par-dessus. Ce n'était pas suffisant pour le recouvrir entièrement, mais pour n'importe quel observateur négligent, le break aurait l'air vide.

Il claqua la porte, retourna à la Jeep, retira les clés de la serrure du hayon et les glissa entre le trottoir et le pneu avant. Puis il consulta le parcmètre : encore dix minutes. Il extirpa quelques pièces de sa poche et, avant de remonter en voiture, nourrit l'appareil pour deux heures supplémentaires. Personne dans les parages. Rien d'autre que les lumières de Minneapolis, de l'autre côté du fleuve, et l'écho lointain d'un klaxon de taxi furibard sur Hennepin Avenue.

Et si le break ne démarrait pas ? Et si... Le moteur tourna, il sortit le break du parking, prit à droite. Ne rencontra pas la moindre

voiture. S'engagea dans University Avenue et exhala un soupir. Dépassa la cité universitaire... vérifia la jauge du réservoir d'essence pour la centième fois. Plein. Descendit Oak Street, tourna à gauche, rejoignit la 1-94 et prit la direction de l'est, vers le Wisconsin.

C'était une étrange promenade. Calme. Il avait l'impression que le break ne bougeait pas et que les lumières fondaient sur lui, comme dans un cauchemar. À Snelling, un policier traversa la bretelle au-dessus de lui. Druze garda les yeux rivés sur le rétroviseur mais le flic continua vers le sud et disparut de sa vue.

Il croisa la sortie de Fifth Street, passa la route 61 et sortit à White Bear Avenue. S'arrêta à une station-service Standard, appela le numéro que Bekker lui avait donné, tomba sur le répondeur et proféra une simple syllabe : *Oui*.

De retour sur la 1-94, à 90 à l'heure sans tenir compte des panneaux réglementant la vitesse à 100, il prit le double pont qui traverse St. Croix River à Hudson, quittant ainsi le Minnesota et entrant, à l'autre bout, dans le Wisconsin. La numérotation des bornes kilométriques des grandes autoroutes qui traversaient les États commençait à l'extrémité ouest de chaque État, si bien qu'il put tenir le compte de sa progression au fur et à mesure qu'il s'enfonçait dans le Wisconsin : quinze, dix-huit kilomètres. Il prit la sortie indiquée par Bekker et fila vers le nord. À six kilomètres et sept cents mètres, trois réflecteurs rouges sur un panneau marquaient l'embranchement. Il le trouva là où Bekker l'avait dit, bifurqua et emprunta un chemin de terre où la voiture se mit à cahoter. Trois cents mètres. Le chemin s'arrêtait devant un cabanon de rondins — une porte au milieu, flanquée de chaque côté d'une fenêtre carrée. La cabane était plongée dans l'obscurité. À la lumière des phares, il put distinguer un cadenas en cuivre accroché au moraillon de la porte.

Derrière le cabanon, la lune se reflétait dans le lac. Pas vraiment un lac, plutôt un grand étang bordé de massettes. Il éteignit les phares, descendit de voiture et avança jusqu'à l'eau d'un pied précautionneux, veillant à ne pas s'écarter du sentier. Il y avait une forme sombre sur sa gauche. Il s'en approcha, se demandant ce que cela pouvait bien être. Des planches sur un cadre métallique, des pneus... Un ponton sur roulettes. Parfait.

De l'autre côté du lac, il pouvait voir une fenêtre éclairée mais pas de maison autour. Il n'y avait d'autre bruit que celui du vent dans les arbres. Il resta debout un instant, à l'écoute, regardant autour de lui, puis retourna en hâte à la voiture.

Cette fois, n'étant contraint d'opérer ni dans la hâte, ni dans le silence, il trouva George plus facile à manipuler. Il sortit une lampe-

torche de la boîte à gants, empoigna George par la cravate et la braguette et le tira dehors. Il balança le corps par-dessus son épaule comme un sac d'avoine et le porta au-delà de l'extrémité du chemin, comme l'avait dit Bekker, après la balançoire constituée d'un pneu accroché à un peuplier de Virginie. Il allumait la lampe par intermittence, quand il avait besoin de distinguer où il posait le pied, et progressait en diagonale par rapport à la cabane de l'autre côté du lac, afin que sa lumière ne fût pas visible de là-bas.

Des buissons de ronces, morts mais encore armés de leurs épines, accrochaient ses vêtements. Traversez les ronciers, avait dit Bekker. Continuez droit devant vous, personne ne va jamais par là. Bekker et Stéphanie avaient exploré les lieux trois ans plus tôt, à l'époque où elle cherchait une cabane au bord du lac. Ils revenaient d'un autre lac lorsqu'ils avaient aperçu la pancarte « À vendre ». Ils s'étaient arrêtés pour jeter un coup d'œil, avaient trouvé la cabane vide, étaient restés une dizaine de minutes et repartis aussitôt. La cabane était primitive : des toilettes à l'écart, pas d'eau courante, pas d'isolation thermique. Pour l'été seulement. Stéphanie ne s'y était pas intéressée et personne au monde ne savait qu'ils étaient venus là.

Druze se fraya un chemin à travers les buissons épineux jusqu'au moment où le sol lui sembla moins ferme sous ses pas. Il alluma la lampe-torche et regarda autour de lui. Il se trouvait au bord d'un marais désolé, accidenté, bordé de mélèzes tamarack. Bekker avait raison. Des années pouvaient s'écouler avant qu'on parvienne jusque-là, si jamais quelqu'un s'y risquait un jour.

Druze retourna à la voiture, prit la bêche et se mit au travail. Il s'activa sans s'interrompre pendant une heure, sentant ses muscles s'échauffer sous l'effort. Rien de bien compliqué, juste un trou. Il creusa droit devant lui, une fosse d'un mètre de diamètre dans un sol qui devenait de plus en plus lourd et humide au fur et à mesure qu'il s'enfonçait. Il heurta quelques racines qu'il trancha avec sa bêche, creusa encore plus loin, se couvrant de gadoue gluante. Finalement, il se retrouva enfoui dans le trou jusqu'à la taille avec de l'eau boueuse à hauteur des chevilles. Il s'en extirpa, épuisé, empoigna le corps par la cravate et une jambe de pantalon et le balança dedans la tête la première. Il entendit « floc » et alluma sa torche. La tête de George était sous l'eau, les pieds en l'air. Ses chaussettes avaient glissé, révélant, nota Druze, des chevilles d'une blancheur remarquable. Il y avait un trou à la semelle d'une de ses chaussures.

Il resta debout quelques instants pour retrouver son souffle. Au-dessus de sa tête, les nuages déferlaient tels des moutons noirs, la lune se glissant derrière l'un, pointant ensuite son nez, disparaissant l'instant suivant. Il se dit qu'il faisait drôlement froid. Comme à

Halloween. Il frissonna et entreprit de combler la fosse.

Personne ne vit rien, personne n'entendit rien.

Il sortit la voiture en marche arrière et n'alluma les phares qu'à la sortie du chemin. C'est seulement en arrivant à St. Paul que cela lui revint : il avait oublié d'arracher les yeux de George.

Les yeux pouvaient aller se faire foutre. Et Bekker aussi.

Druze était sorti des sables mouvants.

Deux policiers du campus dépassèrent la Jeep de George et éclairèrent la lucarne du parcmètre. Plus d'une heure à courir.

Oui.

L'unique syllabe était tombée dans son oreille, dure comme une pierre. George était mort.

Dans la galerie qui courait devant l'entrée du restaurant, Bekker reposa le récepteur sur la fourche et dansa sa gigue, sautillant d'un pied sur l'autre en gloussant. Puis il se ressaisit. Regarda autour de lui d'un air coupable. Personne. Et rien ne pouvait les accuser. Il y avait bien quelques détails à retoucher, mais ce n'étaient que des détails. Quand il se serait débarrassé de la Jeep, il n'y aurait plus aucun moyen de le relier à quoi que ce soit. Enfin, si, il y aurait un moyen, mais ce n'était qu'un détail.

Il consulta sa montre. Pas tout à fait minuit. Druze devait être dans le Wisconsin à cette heure. Bekker regagna sa voiture et conduisit jusqu'à l'hôpital, où il se gara. Sortit l'étui à cigarettes de sa poche, l'ouvrit dans la pénombre, avala une des gélules Contac spéciales, inspira à fond. La cocaïne le saisit immédiatement et il se laissa emporter par la vague, les yeux fermés, la tête rejetée en arrière.

C'était le moment d'y aller. Apparemment, personne ne le suivait, mais dans le cas contraire il pouvait arranger ça. Lui et ses amis. Il traversa le hall de l'hôpital et prit l'escalier. En descendant, cette fois. Utilisa sa clé pour pénétrer dans le sous-sol et longea le souterrain réservé aux équipes d'entretien qui menait au bâtiment voisin. Tout le monde en faisait autant, surtout en hiver, mais les flics ne pouvaient pas le savoir-

Attention à la paranoïa, se dit-il. Il n'y avait pas de flics. La drogue courait dans ses veines, mais qu'était-ce, au juste ? Il ne se souvenait pas exactement. Il avait pris quelques amphétamines, comme toujours, plus une lichette de P.C.P. Et de l'aspirine, pas mal d'aspirine en vérité,

à cause d'une migraine qui s'annonçait, ainsi que sa dose habituelle d'anabolisants stéroïdiens pour son corps, plus l'hormone de croissance synthétique qui accompagnait son programme antiviellissement. Tout cela fort bien équilibré, selon lui. Et pour la créativité, une goutte d'acide ? Il ne savait plus.

Il sortit du bâtiment adjacent, releva son col et abaissa le bord de son chapeau. Peik Hall n'était qu'à trois minutes de marche. Il longea l'arrière d'un bâtiment qui donnait sur Pillsbury, descendit la rue, enfila ses gants de conduite.

La Jeep était là, exactement là où elle devait être. Il se pencha, trouva les clés, ouvrit la portière et se glissa à l'intérieur. C'était la partie la plus risquée du plan. Il y en avait pour quinze minutes. Mais s'il réussissait à déposer la voiture à l'aéroport, cela inciterait peut-être la police à croire que George avait pris le maquis...

Les policiers du campus revinrent quinze minutes plus tard. La Jeep n'était plus là. L'un des deux, une femme, vit quelque chose de rond et plat se détacher dans la lumière des phares.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-elle.

— Où donc ?

— Juste là. On dirait de l'argent. »

Elle sortit, se pencha et ramassa l'objet. Un boulon. Elle le jeta à l'arrière de la voiture de patrouille.

« Ce n'est rien », dit-elle.

Avec la Jeep, Bekker emprunta le chemin même que Druze avait suivi : sur la 1-94, puis vers l'ouest jusqu'à la I-35W, qu'il longea en direction du sud, et enfin la Crosstown Expressway jusqu'à l'aéroport. Il abandonna la Cherokee dans le parking longue durée, glissant le ticket sous le pare-soleil. De retour dans la rue, il héla un taxi, gardant son chapeau baissé sur ses yeux tant pour se protéger du vent que d'une éventuelle identification.

« Vous allez où ? » grommela le chauffeur. Apparemment, il n'avait pas l'intention de faire la conversation.

« Au théâtre de la Rivière-Perdue, sur Cedar Avenue. »

Le théâtre n'était qu'à vingt minutes de marche de l'hôpital. Il rentra par la porte qu'il avait utilisée pour sortir, monta à pied jusqu'à son bureau et resta assis dix minutes. Se rappelant qu'il fallait solliciter le répondeur, il lui ordonna de rembobiner en utilisant les touches à tonalité. Il attendit quelques minutes supplémentaires, piaffant d'impatience, éteignit la lumière de son bureau et redescendit dans sa voiture.

De retour chez lui, Bekker se débarrassa de ses vêtements, les laissant tomber à ses pieds au fur et à mesure qu'il gravissait l'escalier. Stéphanie aurait été scandalisée, et cette seule idée amena un sourire à ses lèvres. Il rampa dans son placard et avala dans l'ordre deux tablettes de phénobarbital, deux de méthaqualone, deux de méthadone, une forte dose d'acide, cinq cents microgrammes.

La chaleur était incroyable. Comme chaque fois, les drogues libérèrent des séquences en couleur, des clips de scènes vécues, des fantasmes, le visage de Dieu, puis colorèrent soudainement sa vision, virant des jaunes et des rouges aux pourpres en passant par les roses. Finalement, la peur le tenant à la gorge, Bekker regarda le serpent se déployer.

Il était énorme et sans écailles ni bouche, plus proche de l'anguille que du serpent, seulement une longue forme froide qui se déroulait et se lovait ensuite en lui.

Et George était présent.

Il ne disait rien, George, il se contentait d'observer et de prendre du volume. Ses yeux étaient noirs tout en ayant l'éclat du diamant. Il se rapprocha de Bekker, ses yeux grossirent, sa bouche s'entrouvrit, une langue fourchue sortit de ses profondeurs...

Bekker avait tué trois prostituées au Vietnam. Il avait agi avec précaution, certain de ne jamais être soupçonné. Il avait porté l'uniforme d'un engagé mort lors d'un accident de la circulation à Saïgon. L'uniforme avait été déposé à la porte de Bekker dans un sac noir que l'on avait trouvé près de la victime, à l'intérieur de sa Jeep.

Bekker avait étranglé les trois femmes sans la moindre difficulté. Elles étaient connues pour avoir des spécialités, aussi n'avaient-elles manifesté aucun étonnement en apprenant qu'il souhaitait s'asseoir sur leur poitrine. Leur surprise fut plus grande quand il leur entrava les mains, et définitive lorsqu'il enserra leur cou de ses mains puissantes, écrasant le cartilage entre le pouce et l'index.

La première l'avait regardé droit dans les yeux en mourant, et Bekker avait eu le soupçon qu'elle voyait quelque chose au-delà.

C'était celle qui était revenue ensuite.

Elle l'épiait, le hantait, le pourchassait de ses yeux noirs. Il s'était drogué pendant six semaines, hurlant en pleine nuit, redoutant de céder au sommeil. Mais il l'avait également vue aux heures diurnes, dans le reflet brillant de ses instruments, dans les miroirs, dans les vitres et les fragments de verre.

Elle avait fini par s'éloigner, abattue à coup de drogues. Mais depuis lors, Bekker savait d'instinct que les yeux faisaient toute la différence.

Aussi s'était-il préparé pour la femme suivante. Il l'avait immobilisée et étranglée puis, à l'aide d'un scalpel en acier inox, avait arraché ses yeux au moment où elle mourait. Après quoi, il avait dormi comme un nouveau-né.

La troisième était morte rapidement, beaucoup trop rapidement, avant qu'il n'ait eu le temps de lui découper les yeux. Il l'avait énucléée après sa mort, mais en craignant qu'elle ne le poursuive dans ses rêves. Il croyait nécessaire d'arracher les yeux vivants.

Or ce n'était pas le cas. Celle-là, il ne l'avait jamais revue.

Il avait extirpé les yeux du vieillard emporté par une embolie, et ceux de la vieille femme qui avait eu une attaque. Ces deux-là lui avaient été livrés directement au service de pathologie, et il avait encore la description enregistrée sur bande de l'énucléation de la vieille. Il avait également découpé les yeux du jeune garçon et de la petite fille du service de cancérologie infantile, mais en prenant beaucoup plus de risques. Il avait eu accès à la fille juste avant qu'ils ne sortent son corps de l'hôpital. Pour le garçon, il avait dû se rendre au funérarium et attendre que l'occasion se présente.

Cela avait été deux très mauvaises journées. Cette attente interminable, avec ce garçon à portée de main-

Mais il avait fini par les avoir tous.

Il n'avait pas pu découper les yeux de George. Et voilà que George était là, s'approchait de lui.

Nu au fond de son placard, les bras autour des genoux, scrutant l'infinie obscurité de ses yeux hagards, Bekker se mit à hurler.

[1] Personnages principaux, avec Uncle Remus, de célèbres contes du folklore noir américain dus à J.-C. Harris. (*N.d.T.*)

Chapitre 15

« Tu es sûr ? demanda Lucas à Swanson. C'est vraiment Bijou ? » Swanson se gratta le ventre et hocha la tête.

« Ce doit être lui. Je suis allé trouver Bekker dès que j'ai su. L'ai sorti du lit. Il y a trois heures de ça, environ, à six heures du matin. Bekker avait une tête épouvantable. Je lui ai demandé : "Pour l'amant, que diriez-vous de Philip George, de la fac de droit ?" Il a fait comme ça », Swanson imita l'expression perplexe de Bekker, « et il m'a dit, début de citation, Si vous me l'affirmiez, je n'en serais pas... stupéfait, je suppose. Je veux dire, nous le connaissons. Pourquoi ? C'est lui ? Fin de citation. Alors, je lui ai raconté pour George. Ça l'a mis dans un état pas possible.

— Tu as l'heure à laquelle George a disparu ? C'est bien consigné ? Avec exactitude ?

— Oui. Je dirais à cinq minutes près », confirma Swanson en hochant la tête. Il tenait à la main un gobelet en plastique qui avait contenu du café et il n'était pas rasé. Sous l'effet conjugué de la fatigue et de la caféine, ses yeux avaient pris un aspect vitreux. On l'avait arraché de son lit à cinq heures du matin, alors qu'il avait seulement dormi quatre heures. « Quelqu'un se trouvait avec Philip George quand il a commencé à changer son pneu, un étudiant. Ce garçon devait rentrer au plus vite chez lui pour rejoindre sa femme enceinte — elle risquait d'accoucher d'une minute à l'autre — aussi était-il un peu nerveux. Bref, il se trouve qu'il y a une pendule sur son tableau de bord. Il dit l'avoir regardée en sortant du parking, il se souvient qu'il était dix heures quatorze. Il s'en souvient très précisément.

— Qu'est-ce qui s'est passé avec ce psy que Shearson devait sonder ? »

Swanson haussa les épaules.

« J'ai toujours pensé que c'était une connerie, mais Daniel voulait absolument qu'on garde un œil sur lui.

— Quel enfant de salaud ? » s'exclama soudain Lucas, pris d'une rage noire. Del écoutait, adossé au chambranle. Lucas lui passa sous le nez en sortant de son bureau, tourna dans le couloir et revint sur ses pas quasiment au trot, le visage livide. « Cet enfoiré s'est servi de moi comme alibi. Vous vous rendez compte ? Je suis le putain d'alibi de

Bekker...

— À condition que George soit vraiment mort, dit Swanson. La condition est drôlement importante. Et si Bekker a quelque chose à y voir... »

Lucas enfonça son index dans l'estomac de Swanson.

« George est mort. Et c'est Bekker qui l'a tué. Vous pouvez me croire. » Lucas se retourna vers Del. « Tu te souviens, quand tu m'as dit que l'alibi de San Francisco était un peu trop facile ?

— Ouais ?

— Eh bien, que penses-tu de ceci ? Il invite un *flic* chargé de l'enquête à prendre un verre, pour bavarder un peu, *et il a vraiment essayé de me séduire, mon vieux*, juste au moment où le principal témoin disparaît dans la nature. Ça ne ressemble pas à une putain de bon Dieu de coïncidence, selon toi ? »

Del haussa les épaules. Il ne déclara pas « Je te l'avais bien dit » mais ses épaules le firent pour lui.

Lucas se retourna vers Swanson, se rappelant la façon curieuse dont il avait décrit Bekker. Ce dernier lui avait paru vraiment bien, la veille au soir. En bonne forme, même. Et beau.

« Tu as dit qu'il avait une tête épouvantable. Qu'entends-tu par là ?

— Il paraissait complètement sens dessus dessous. On aurait dit qu'il avait cent ans. La tête d'un type qui n'a pas fermé l'œil.

— Parce qu'il était sur un putain de meurtre. Voilà pourquoi. Parce qu'il avait organisé un meurtre la veille au soir, gronda Lucas. Très bien. Nous allons le coincer. D'une façon ou d'une autre », ajouta-t-il, enfonçant cette fois l'index dans l'estomac de Del, « ce fils de pute va tomber. »

Sloan descendait le couloir, une cigarette non allumée se baladant entre ses lèvres, les mains enfouies tout au fond des poches de son imperméable.

« C'est Bekker qui l'a fait ? demanda-t-il.

— Je te fous mon billet que oui, répondit Lucas d'un air résolu.

— Heu », dit Sloan, promenant sa cigarette éteinte d'une commissure à l'autre. « Tu penses qu'il a tué George avant ou après avoir conduit sa Jeep à l'aéroport ? »

Lucas le regarda d'un air ahuri.

« Pardon ?

— Les flics de l'aéroport ont enregistré l'avis de recherche pour sa

Jeep. Ils l'ont trouvée sur la rampe du parking longue durée. Longue durée. Comme s'il n'envisageait pas de revenir. »

Lucas secoua la tête.

« Merde. Si c'est bien George, il n'est pas en cavale, il est mort.

— Nous ne pouvons pas l'affirmer, dit Sloan. Il pourrait très bien avoir filé au Brésil. C'est très possible qu'il ait craqué et décidé de tout lâcher.

— Qui interroge sa femme ? demanda Lucas.

— Neilson, mais je vais le rejoindre tout à l'heure, répondit Sloan.

— Je te dis que ce pauvre con est mort, affirma Lucas en s'appuyant au dossier de sa chaise. Comment a-t-il pu laisser un boulon dans le parking ? Comment peut-on oublier de remettre un boulon ? Il y a la vis qui pointe vers toi, tu ne peux pas oublier. Moi, je te dis que le pneu à plat était un coup monté.

— Quel âge avait la Jeep ? » demanda Del à Sloan.

Sloan haussa les épaules.

« Elle était neuve.

— Tu vois, dit Lucas d'un air satisfait. Une crevaison, mon cul. »

Ils discutaient encore quand Harmon Anderson franchit le seuil, un bout de papier blanc à la main.

« Tu ne devineras jamais, dit-il à Lucas. Je te parie un million de dollars en te donnant deux cents chances que tu ne trouveras pas.

— Tu l'as même pas, le million de dollars, dit Swanson. Alors, qu'est-ce que c'est ? »

D'un air théâtral, Anderson déplia la feuille, une photocopie, et la brandit devant lui, tel un commissaire-priseur à la salle des ventes promenant une œuvre d'art à droite et à gauche pour que chacun puisse voir.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda Del.

C'était une photocopie d'un tableau représentant un cyclope géant avec une tête malformée, à moitié de profil, qui, dissimulé derrière une colline, épiait avec une expression pathétique une femme nue dormant au premier plan.

« Tralala, dit Anderson. L'auteur du meurtre Bekker, vu par l'amant de Mme Bekker. Un cyclope, voilà ce que c'est.

— Foutaises », dit Sloan, s'emparant de la feuille et la regardant en

fronçant les sourcils avant de la passer à Lucas.

« Nous l'avons reçue au courrier — en fait, ceci est une photocopie, ils sont en train de chercher des empreintes sur l'original, dit Anderson.

— L'original est en noir et blanc ? demanda Lucas.

— Ouais, une photocopie. Et il y a un message de Bijou. Nous sommes sûrs que c'est sérieux parce qu'il reprend quelques éléments qui se trouvaient dans sa première lettre. Il le qualifie de troll, pas de géant.

— Seigneur », dit Lucas en se frottant le front, scrutant le visage du géant. « J'ai déjà vu ce type quelque part.

— Qui ? Le troll ?

— Oui, je l'ai vu, mais je ne sais plus où. »

Les trois autres flics dévisagèrent Lucas quelques instants, puis Sloan demanda d'un ton sceptique :

« Tu as rencontré un gros bouc, ces jours-ci ?

— Quand est-ce que ça a été posté ? » demanda Lucas.

Anderson haussa les épaules.

« Hier, à un moment ou un autre, c'est tout ce que nous savons.

— Est-ce que quelqu'un saurait d'où provient ce tableau ? demanda Lucas.

— Pas à ma connaissance... Mais on peut vérifier.

— Je veux dire, si cela vient d'un livre, il l'a peut-être emprunté à la bibliothèque, quelque chose de ce genre », suggérai Lucas.

Sloan et Swanson échangèrent un regard, et Sloan dit :

« Allons, ce type en est malade de trouille d'avoir assisté à ce meurtre et il a une bonne centaine de flics aux fesses, alors il va à la bibliothèque et déclare : Voici ma carte, pouvez-vous m'inscrire dans le fichier permanent de votre ordinateur afin que Lucas Davenport puisse venir ici et...

— Oui, oui, je sais, c'est faible, dit Lucas en écartant Sloan d'un geste de la main.

— Ce n'est pas faible, bordel, c'est débile. »

Lucas considéra la photocopie.

« Puis-je la garder ?

— Tout le plaisir est pour moi, dit Anderson. Nous en avons autant

qu'on peut en tirer sur une photocopieuse. »

Bekker, droit comme un I, le soleil matinal le transperçant tel un poignard, alla téléphoner à Druze d'une cabine publique..

« Vous n'avez pas fait les yeux », dit-il dès qu'on eut décroché.

Il y eut un silence prolongé, puis :

« Non, j'ai oublié.

— Seigneur, Carlo, gémit Bekker. Vous voulez ma mort. »

Lucas rentra chez lui à midi, traversant un léger crachin glacé, avec des nuages sombres qui s'amassaient à l'ouest. Il consacra cinq minutes à la préparation d'un sandwich à la dinde et à la moutarde qu'il déposa sur une assiette en carton, sortit une Leinenkugel du réfrigérateur et alla s'asseoir dans la chambre d'amis, où il contempla le mur.

Cela faisait des mois qu'il n'avait mis les pieds dans cette pièce. Des gros moutons de poussière disparaissaient à moitié sous le rebord du lit. Plusieurs tableaux de données étaient punaisés sur les murs, exposant des possibilités et des relations : des vestiges de l'affaire Crow. La plupart des éléments nécessaires pour trouver ces hommes étaient inscrits sur ces tableaux, organisés, mis en perspective, attendant la note finale. Il ferma les yeux, entendit la fusillade, les hurlements...

Il se leva, soupira et entreprit de décrocher les graphiques, repoussant les punaises dans le mur au fur et à mesure. Il parcourut les noms qui ranimèrent son souvenir, puis déchira les feuilles en moitiés, en quarts, en huitièmes, les emportant pour finir dans son bureau où il les jeta à la corbeille.

Le carnet à dessin était toujours là. Il s'assit, l'ouvrit, sélectionna avec soin le feutre dont il avait précisément besoin et commença à dresser des listes en mangeant son sandwich à la dinde.

En haut de la première feuille, il inscrivit *Bekker*, et juste en dessous : *Drogues, Quand et Où ? Des Amis ?* En haut de la deuxième, il mit *Meurtrier*, et en dessous :

Ressemble à un troll

Connaît Bekker

Revendeur de drogue ?

Est-il payé ? Vérifier compte en banque Bekker

Liens avec le théâtre ?

Est-ce que je le connais ?

Sur la feuille « Bekker », il ajouta :

Cheryl Clark

Meurtres au Vietnam

Enfants cancéreux

Sur une troisième feuille, il inscrivit *Bijou*, et en dessous :

A nettoyé la grille d'écoulement

A changé les draps

A photocopié son message

Philip George ?

Il emporta les nouveaux tableaux dans la chambre, les punaisa au mur et les contempla.

Pourquoi le tueur s'en était-il pris à George, à considérer qu'il l'eût fait ? Si George le connaissait, pourquoi ne l'avait-il pas dit quand il avait appelé le 911 ? Et s'il ne le connaissait pas, quelle raison le tueur avait-il de s'inquiéter ? Ils travaillaient peut-être ensemble, ou fréquentaient le même milieu. Cela ne collait pas avec l'aspect drogue. À moins que George n'en prît aussi ? Peut-être George avait-il affaire à Bekker ? Et si Bekker, un médecin, en vendait ? Un camé aurait pu le savoir, s'introduire dans la maison... mais alors, pourquoi Armistead ?
»

Il resta debout devant le mur à supputer les différentes possibilités, essayant de mettre la main sur quelque chose d'utilisable, à partir de quoi il pourrait travailler. Il trouva tout de suite. Il y réfléchit, récupéra son blouson et appela la permanence. Il regarda par la fenêtre pendant qu'il composait le numéro : il pleuvait toujours. Une misérable pluie froide de printemps, qui tombait en diagonale, venue du nord-ouest.

« Pourriez-vous contacter Del et lui demander de me retrouver au bureau ? demanda-t-il quand il obtint la standardiste. Ce n'est pas terriblement urgent. Quelque part dans l'après-midi...

— Il a pris ses quartiers dans un bar, expliqua la fille. Il reçoit ses coups de fil là-bas. Si vous voulez le numéro...

— Je veux bien. »

Lucas tira un morceau de papier de sa poche de poitrine, la photocopie du tableau du cyclope, et gribouilla dessus le numéro en question. Un barman répondit à son appel et lui passa Del. Il pouvait rencontrer Lucas à seize heures. Tout en parlant, Lucas regardait le visage du géant qui reluquait la femme endormie. La créature avait une tête comme un ballon de basket et des lèvres minces, larges et tordues. Où donc... ?

En ayant terminé avec Del, il prit l'annuaire et appela la salle des éditions rares à la bibliothèque de l'université.

« Carroll ? Ici Lucas Davenport.

— Lucas, tu n'es pas venu aux séances de jeux ! Joukov est sur le point d'attaquer les Roumains au nord de Stalingrad...

— Je sais, Ella m'a raconté. Il paraît que vous avez besoin de nazis...

— Ça ne va pas être drôle pour les nazis, à partir de maintenant.

— Écoute, j'ai besoin d'un coup de main. Il s'agit d'une image de géant avec un seul œil. Il regarde, par-dessus une montagne, une femme endormie. Et il a un bâton. C'est un tableau, une peinture plutôt primitive. Un peu infantile, mais je ne crois pas que ce soit l'œuvre d'un enfant. Quelque part, c'est assez bon.

— Il s'agit d'un géant avec un seul œil, comme un cyclope dans *L'Odyssée* ?

— Oui, exactement. Quelqu'un a dit que c'était un troll, mais quelqu'un d'autre a dit que, techniquement, c'était un cyclope. J'essaye de découvrir de quel livre ça provient, si ça provient d'un livre. »

Il y eut un silence, puis l'expert en éditions rares avoua :

« Je n'en ai pas la moindre idée. Un spécialiste de *L'Odyssée* saurait peut-être, mais il faudra que tu aies de la chance. Il doit exister plus d'un million d'illustrations de cyclopes.

— Merde... Alors, qu'est-ce que je fais ?

— Tu trouves que c'est primitif, mais plutôt bon. Tu veux dire primitif-obscène, comme une illustration dans *Playboy*, ou bien...

— Non. Plus je le regarde, plus je pense que ce pourrait être une œuvre connue. Comme je te le disais, ça ne laisse pas indifférent...

— Hum. Eh bien, tu pourrais toujours l'apporter au département d'histoire de l'art. Il y a de fortes chances pour que personne ne soit là, et si quelqu'un est là, il risque de ne pas te parler si tu n'as pas de récépissé.

— Ah, bon. Parfait. Merci, Carroll...

— Attends une seconde. Nous avons un peintre à St. Paul — en fait, c'est une sorte d'informaticien génial — qui vient ici pour regarder des illustrations dans les livres. Il est particulièrement ferré en histoire de l'art. J'ai son numéro, si tu veux l'appeler.

— Certainement. »

Lucas entendit le récepteur atterrir sur le bureau, puis un silence qui dura une minute, et le récepteur que son interlocuteur reprenait.

« Le type est un petit peu largué, là-haut dans sa couche d'ozone, comme peuvent l'être les artistes. Recommande-toi de moi, mais reste poli. Voici le numéro. Et reviens jouer avec nous. Tu pourrais être Paulus.

— Seigneur, je ne sais trop quoi te dire... »

Lucas raccrocha, et composa le numéro qu'il

venait d'obtenir. La sonnerie retentit cinq ou six fois et il allait laisser tomber quand on répondit. La voix du peintre était rauque, peu amène, comme s'il venait de se réveiller. Il parut un rien inquiet lorsque Lucas lui expliqua qu'il était de la police.

« J'ai eu votre nom par Carroll, à l'université. J'ai un problème, et il m'a dit que vous seriez probablement en mesure de m'aider...

— Informatique ? »

Il avait l'air méfiant. Lucas se demanda pourquoi.

« Non, artistique. C'est un tableau qui représente un géant, vraiment étrange. Un style puissant. J'aurais besoin de savoir d'où ça vient. »

Le peintre ne demanda pas pourquoi. Là encore, Lucas trouva cela bizarre.

« Est-ce que le géant est en train d'arracher la tête d'un corps avec ses dents ?

— Non, il...

— Donc, ce n'est pas Goya. Est-ce que le géant a un seul œil ?

— Oui, c'est ça. Un énorme type qui n'a qu'un œil et regarde par-dessus une montagne...

— Une femme nue au premier plan, allongée sur le flanc de la montagne. Comme une de ces saintes que l'on voit sur les images pieuses des catholiques...

— Exactement, dit Lucas.

— C'est d'Odilon Redon. Le titre du tableau est *Le Cyclope*. Redon était français, il faisait beaucoup de pastel. Il a peint le cyclope au tournant du siècle. La femme nue lui tourne le dos, si bien que vous la voyez de face...

— Oui, oui, c'est ça ! Dans quel genre de livre peut-on trouver ce tableau ? Je veux dire, quelque chose de confidentiel, ou bien...

— Oh, non. Il existe un tas de bouquins sur Odilon Redon. Il est très en vogue actuellement. Ou il l'était. La bibliothèque a certainement quelque chose. Ce n'est pas vraiment un nom qui circule dans tous les foyers, mais n'importe quel amateur de peinture est censé le connaître.

— Hum. Parfait. Ça vient donc d'un livre.

— Ou d'un calendrier. Il existe des dizaines de calendriers pleins de reproductions, et des cartes postales et des agendas. Tout dépend de la dimension.

— Très bien. Merci beaucoup. C'est le genre de renseignement dont j'avais besoin. Vous dites qu'il faut s'y connaître un peu en peinture...

— Oui, si vous voulez un ordre de grandeur, je dirais qu'à peu près une personne sur cent que vous voyez dans la rue connaît Redon, ou a entendu parler de lui. Et sur cinq qui le connaissent, une pourra vous citer le titre d'un de ses tableaux.

— Merci encore.

— Toujours ravi d'aider la police », répondit l'artiste. On l'aurait presque entendu sourire.

Del, lui, ne souriait pas. Il se tordait les mains.

« Bon Dieu, ce n'est pourtant pas difficile », dit Lucas, s'accroupissant à côté de lui. Del était assis sur la chaise métallique pliante réservée aux visiteurs, devant le bureau de Lucas. « Tu lui dis simplement que tu as pensé à elle. Tu lui dis : "Je veux m'excuser pour mon attitude. Je vous trouve vraiment bien. Vous avez de jolis yeux." Tôt ou tard, elle finira par demander : "De quelle couleur sont-ils ?" et tu répondras : "Noisette."

— Comment je le sais, qu'ils sont noisette ? »

Del décrocha le combiné de la main droite, mais sans lâcher la fourche qu'il maintenait de l'index gauche.

« Parce que c'est le cas, répondit Lucas. De fait, ils sont marron, mais cela sonne beaucoup plus joliment si tu les qualifies de noisette.

Elle sait très bien qu'elle a des yeux marron, mais elle aime à croire qu'ils sont noisette. Elle pensera que tu t'intéresses vraiment à elle si tu lui dis qu'ils sont noisette. Seigneur, Del, quand as-tu invité une nana à sortir pour la dernière fois ?

— Ça fait environ vingt-deux ans », répondit Del, la tête basse.

Il y eut trois secondes de silence, puis ils éclatèrent de rire.

« Et merde », dit Del, commençant à enfoncer les touches du cadran. « Mais faut-il vraiment que ce soit ce soir ?

— Le plus tôt sera le mieux », dit Lucas en re-gagnant sa place de l'autre côté du bureau. Il voulait que Del puisse le voir en face, au cas où il aurait besoin de soutien. La sonnerie retentit six fois et Del était au bord de raccrocher quand Cheryl Clark répondit :

« Euh, est-ce... euh, c'est mademoiselle Clark ? » bafouilla Del. Vingt-deux ans ? Lucas hocha la tête. « Euh... Je suis le policier qui est venu vous voir l'autre jour avec son collègue. Celui qui portait un bandana dans les cheveux. Ouais, Del. Écoutez, ça n'a rien à voir avec l'enquête, vous savez, mais, euh, j'ai pensé à vous et puis, finalement j'ai décidé de vous appeler... je veux dire, je trouvais que vous étiez une fille, enfin, une femme, vraiment chouette, euh, et que vous aviez de beaux yeux... euh, enfin, disons, si ça vous va, je me demandais si vous accepteriez de prendre un café avec moi. Euh, ouais, d'accord. » Il se détourna pour échapper au regard de Lucas, baissant les yeux et la voix. « Que diriez-vous de Chez Annie, sur la rive ouest ? Eh bien, je passerai vous prendre, si vous êtes d'accord ? Euh, quarante et un. Ouais, c'est ça. Euh, ben, ils sont noisette, vraiment jolis, vous savez... Oui. D'accord. Dites-moi, six heures et demie, ça ira ? On mangera un morceau, quelques hamburgers ? Ça vous va ? »

Del raccrocha, le visage ruisselant de sueur.

« Quarante et un ? demanda Lucas avec un large sourire. J'aimerais bien savoir qui diable a quarante et un ans.

— Lâche-moi les baskets, Davenport, implora Del en s'effondrant sur son siège. J'y suis arrivé, bordel, alors...

— C'est vrai, admit Lucas, reprenant son sérieux. Maintenant, de quoi allez-vous parler ?

— Comment est-ce que je le saurais ? De Bekker, bien sûr.

— Non, surtout pas de Bekker.

— Et pourquoi donc ?

— On s'est servi de cette femme toute sa vie. C'est le genre. Elle y est très sensible. Elle accepte qu'on l'utilise parce que c'est le seul

moyen pour elle de nouer des relations avec les gens. Elle continue d'espérer que quelque chose d'authentique va lui arriver, mais sans y croire. » Lucas parlait vite, les coudes sur son bureau, les yeux perçants, la voix incisive, comme s'il voulait faire impression sur son étudiant. « Si tu abordes la question Bekker, elle saura tout de suite. Elle sentira que nous essayons de la manipuler. Tu la blesseras immédiatement au plus profond d'elle-même. Je vais te dire ce qu'il faut faire, ne jamais prononcer le nom de Bekker. Tu vas faire ce que font tous les mecs divorcés, parler de ton ex-femme. Elle ne tardera pas à te tendre la perche. Vous voulez que je vous parle de Bekker ? Non. Tu ne veux rien savoir de Bekker. Tu veux parler de toi, de ton ex-femme, d'elle, de la difficulté qu'il y a à sortir avec quelqu'un de bien. Tu dis, au diable Bekker, je ne veux pas entendre parler de cette merde, tout ça c'est du boulot. Sors-la deux ou trois fois et elle se mettra spontanément à parler de lui. Elle ne pourra pas s'en empêcher. Mais ne pas forcer, surtout.

— Ne pas forcer, répéta Del, les yeux ronds comme des billes.

— Ne pas forcer », confirma Lucas, hochant la tête.

Del se laissa aller contre le dossier de sa chaise, observant Lucas comme s'il était le diable en personne et qu'il venait de le découvrir.

« Bon Dieu, dit-il au bout d'une minute, tu es un beau salaud, et cruel avec ça, tu le savais ?

— Tu parles sérieusement ? demanda Lucas, fronçant les sourcils.

— Je parle sérieusement », confirma Del.

Lucas haussa les épaules et détourna les yeux.

« Je fais ce que j'ai à faire », déclara-t-il.

Il rencontra Anderson en sortant chercher sa voiture.

« J'ai envoyé Carpenter à la bibliothèque après ton appel, dit celui-ci. Il a dégotté un livre sur ce mec, Redon, et c'est bien le tableau, mais la photo de la bibliothèque est plus grande que la nôtre. Nous l'avons trouvée dans un seul livre, et il n'a pas été sorti depuis deux mois.

— C'est au moins quelque chose, dit Lucas.

— Oui, et quoi, au juste ? » demanda Anderson.

Pendant que Lucas rentrait chez lui, une pluie violente se mit à tomber et des éclairs zébrèrent le ciel au-dessus de sa tête. Une nuit parfaite pour les trolls, pensa-t-il.

Bekker, tu m'emmerdes !

Chapitre 16

La pluie tombait, régulière et froide, découpant des lanières dans la lumière de ses phares, avec une telle intensité que les essuie-glaces résistaient difficilement. Une nuit épouvantable. Une demi-douzaine de beautés noires lui procurèrent l'efficacité tranchante dont il avait besoin, une paire de Xanax ovoïdes couleur de pêche lui calmèrent les nerfs.

Pas suffisamment, peut-être. Le balayage des essuie-glaces commençait à l'agacer considérablement et il dut se mordre la langue pour ne pas leur hurler d'injures. Flap, flap, flap, une véritable torture.

Un feu rouge. Il le vit à la dernière seconde, enfonça la pédale de frein et faillit déraper jusqu'au milieu du croisement. Une file plus loin, un conducteur le dévisagea et Bekker dut ravalier son envie de lui glapir quelques insultes. Au lieu de crier, il plongea la main dans sa poche, en sortit l'étui à cigarettes, déposa sur sa langue un Tranxène rose et referma l'étui d'un coup sec. Il n'essayait même plus de comptabiliser sa consommation de drogues, se laissant maintenant guider par des signaux internes, suivant le rythme de son corps...

Et il se sentait parfaitement bien : il avait avalé une demi-poignée de tranquillisants dans la journée, qui l'avaient maintenu comme l'enveloppe d'un ballon, contenant la pression. Mais pour un temps seulement. Le serpent attendait quelque part dans l'obscurité. Puis, quand vint l'heure de rencontrer Druze, les beautés noires le stimulèrent, l'arrachèrent à l'emprise des tranquillisants. Il redoutait de prendre le volant quand il avait ceux-ci dans le sang. Tandis qu'avec les beautés noires, conduire devenait une chose simple. Le feu passa au vert et Bekker avança, se cramponnant de toute sa force au volant.

Ils avaient décidé de se retrouver dans un supermarché de University Avenue qui restait ouvert toute la nuit, un endroit dont le parking était généralement plein. Ce soir, il n'y avait que quelques véhicules devant le magasin, dont une voiture de patrouille bleu ciel de la police de St. Paul. Bekker faillit paniquer en la voyant. Est-ce qu'ils tenaient Druze ? Comment l'avaient-ils eu ? Druze et lui avaient-ils été trahis ? Druze était-il allé trouver la police ? Non, attends ; non,

attends ; attends-attends-attends.

Il était là, Druze, attendant dans sa Dodge dont les fenêtres étaient couvertes de buée. Pas un seul flic à proximité de la voiture de patrouille. Ils devaient être à l'intérieur. Bekker se gara à gauche de Druze, coupa le contact et se glissa dehors tout en surveillant l'entrée illuminée du supermarché. Où étaient donc les flics ? Il ouvrit une des portes arrière de sa voiture, ramassa la pelle, ferma la porte à clé. Il était vêtu d'un imperméable et coiffé d'un chapeau de toile. Cela faisait à peine quinze secondes qu'il était dehors mais un rideau ininterrompu de pluie dégouttant déjà du bord du chapeau.

Druze poussa la porte du passager en voyant Bekker s'approcher. Il respirait lourdement, comme s'il était à bout de souffle. Il parcourut du regard l'aire de stationnement battue par la pluie avant de jeter la pelle par terre, devant le siège arrière où se trouvait déjà la bêche de Druze, et grimpa dans la voiture. Une fois la porte refermée, il ôta son chapeau et le balança derrière, avec la pelle. Quand il se tourna vers lui, Druze n'en revint pas. Bekker était beau, et l'homme qui se trouvait sous ses yeux était hagard, le visage cireux. Lui trouvant l'air d'un cadavre dans un film de série B, Druze se détourna et tira sur le starter.

« Vous vous sentez bien ? demanda Druze en passant la première.

— Non, pas du tout, répondit Bekker sèchement.

— C'est vraiment dégueulasse, mec », dit Druze. Il s'arrêta à la sortie du parking, laissant passer un flot de voitures. Son visage couturé était neutre, dépourvu de la moindre émotion, et ses lèvres zébrées de cicatrices ressemblaient à des craquelures dans le lit asséché d'un ruisseau. « D'aller déterrer les morts.

— Et merde... merde ! » dit Bekker d'une voix rauque. Un éclair zigzagua dans le ciel vers l'est, là où ils se dirigeaient. « Nous devons le faire.

— Je n'arrive pas à me sortir les sables mouvants de la tête, dit Druze. Décidément, il n'y a pas moyen de se débarrasser de ce type, Philip George. »

Chez la plupart des gens, la colère, la peur, l'indignation s'écoulaient comme de l'essence. Alors que chez Druze, même les sentiments violents bougeaient comme de l'argile, évoluant lentement, faisant poids, s'assombrissant. Il éprouvait de la colère maintenant, à sa manière muette, en écoutant Bekker, son ami. Bekker le sentit, car il posa la main sur l'épaule de Druze.

« Carlo, je suis complètement dingue », dit-il. Rapidement, les mots claquant après la dernière syllabe. « Je suis vraiment cinglé. Je n'ai

pas à m'en excuser car je n'y peux rien. Mais c'est ainsi. Et Dieu m'est témoin, je suis en train de crever. »

Druze entendit mais ne comprit pas. Il conduisit la voiture jusqu'à la bretelle d'accès de l'I-94.

« Est-ce que vous avez essayé de prendre du Valium ou quelque chose de ce genre ?

— Espèce de pauvre con ! » La colère de Bekker éclata comme du napalm mais il battit immédiatement en retraite, s'excusant platement. « Je suis désolé. J'ai tout essayé. Tout, absolument tout. Il n'y a qu'un moyen.

— Dangereux...

— On s'en fout, du danger ! » gueula Bekker. Puis, recouvrant son calme, il s'efforça de voir la route à travers la pluie alors qu'ils accéléraient en quittant la bretelle et se fondaient dans la circulation. Et ajouta, du ton d'un homme qui se trouve sur le fil du rasoir de ses émotions : « Un serpent. Il y a un serpent dans mon cerveau. »

Druze lui lança un regard en coin. Il avait l'air de déraper vers une sorte de transe, le visage figé.

« Nous étions censés rester à l'écart l'un de l'autre. Si jamais ils nous voient ensemble... », hasarda Druze.

Bekker ne répondit pas. Il se tordait les mains. Dix kilomètres plus loin, revenant de là où il avait bien pu aller, il répondit :

« Je le sais. Et l'un d'eux est loin d'être un imbécile. Je l'ai invité à boire un café à la maison.

— Vous avez quoi ? » s'écria Druze en tournant brusquement la tête. Bekker était en train de péter les plombs. Mais non, son ton était redevenu presque raisonnable.

« Je l'ai invité à prendre un café. Il était devant chez moi. À faire le guet. Lucas Davenport. Il n'est pas stupide. Et il a l'air mauvais.

— Un dur à cuire ? Un peu plus d'un mètre quatre-vingts, l'air d'un boxeur ou quelque chose de ce genre ? Cheveux brun foncé, avec une cicatrice qui lui barre un sourcil ? » demanda Druze, dessinant du doigt, sur son propre visage, la cicatrice de Lucas.

Bekker acquiesça de la tête, l'inclina de côté.

« Vous le connaissez ?

— Il est venu au théâtre après que vous avez tué Armistead. Il parlait à une des actrices. Us avaient l'air de très bien s'entendre.

— Qui ? Quelle actrice ?

— Cassie Lasch. Elle faisait la bonne dans... non, vous n'avez pas vu ça. On lui donne les petits rôles. Plutôt jolie. Je voyais bien que le type la draguait. Elle habite dans le même immeuble que moi.

— Vous travaillez beaucoup ensemble ?

— Non. Nous appartenons tous les deux à la troupe, mais nous n'avons jamais bavardé, ni rien d'autre. Rien de personnel.

— Est-ce qu'elle pourrait vous donner une idée de ce qui se passe dans la tête de Davenport ?

— Je ne sais pas. Ce serait risqué de demander. Elle pourrait bien flairer quelque chose. Si ce type est si malin, je n'ai pas besoin qu'il se penche sur mon cas.

— Vous avez raison », dit Bekker en regardant Druze au moment où les phares d'une voiture venant en sens opposé éclairèrent l'intérieur de la Dodge. « Comment s'appelle-t-elle, déjà ? Cassie ?

— Cassie Lasch. C'est une rousse. »

Des éclairs claquèrent autour d'eux lorsqu'ils franchirent la rivière St. Croix qui formait frontière avec l'État du Wisconsin et commencèrent à gravir la falaise. Le tonnerre se mit à gronder quand ils dépassèrent la bifurcation de Hudson. La pluie balayait la route, ébranlant la voiture, et Druze fut contraint de ralentir alors qu'ils s'enfonçaient dans la campagne ténébreuse. Quand ils atteignirent la sortie pour accéder au lac, leur vitesse était tombée à soixante kilomètres à l'heure, ils étaient le dernier véhicule d'un convoi fortuit.

« Quelle putain de nuit », dit Druze. Un éclair lui répondit.

« Je n'aurais pas pu tenir vingt-quatre heures de plus, rétorqua Bekker. Il est très profond ? »

Profond ? Ah, il voulait parler de George.

« À plus de cinquante centimètres, en tout cas, répondit Druze. Pas loin de quatre-vingts, même.

— Ça devrait aller vite. On n'en aura pas pour longtemps.

— Vous n'y étiez pas, la nuit dernière, dit Druze d'un ton aigre. Nous avons affaire à de la tourbe. Ça va prendre un bon moment. »

Ils ratèrent l'embranchement vers la cabane. Druze avait encore ralenti sur la route recouverte de bitume, descendant à quarante-cinq, puis quarante à l'heure pour guetter les réflecteurs qui annonçaient la bifurcation, mais ils les manquèrent, poursuivirent pendant plus d'un kilomètre, durent rebrousser chemin. Ils ne virent qu'un seul autre véhicule, une camionnette pick-up qui venait en sens inverse, un

homme coiffé d'un chapeau dont le visage leur apparut comme un ovale incertain, couché sur le volant.

Ils trouvèrent enfin le chemin, tournèrent et avancèrent à l'aveuglette parmi les hauts buissons. La pluie se faisait moins intense et le tonnerre, qui crachait encore de longues chaînes d'éclairs, se déplaçait vers le nord. La cabane surgit tel un mirage dans le faisceau des phares, immobile au milieu des ténèbres, inattendue et toute proche. Druze se gara devant, éteignit les phares et déclara : « Allons-y. »

Il prit un imperméable en plastique gris sur la banquette arrière et l'enfila. Bekker portait un équipement plus sophistiqué, avec un capuchon qui évoquait une robe de moine.

« Prenez mon chapeau », proposa-t-il à Druze en attrapant l'objet sur la banquette arrière et le lui passant.

Ils sortirent, et sous leurs pieds, le sol leur parut plus sableux que boueux. Avec le ralentissement de la pluie, le vent semblait avoir forcé, geignant au-dessus de leurs têtes dans les branches dépouillées des bouleaux. Au-delà de la cabane, à deux ou trois cents mètres environ de l'autre côté du lac, Bekker aperçut la lumière bleue d'une cour et, plus bas, le rectangle jaune d'une fenêtre éclairée.

« Par ici », grommela Druze. Les jambes de son pantalon étaient déjà trempées sous son imperméable et il sentait les premières incursions de l'eau qui s'infiltrait dans ses chaussures de gym. Sa bêche sur l'épaule, le faisceau de sa lampe-torche dansant sur le sol, il ouvrit le chemin à travers les ronciers jusqu'au bord du marais de tamaracks. Le sol, jusque-là stable et sablonneux, ramollit et se transforma en boue.

« Combien de..., commença Bekker.

— Nous y sommes. »

Druze abaissa la lampe-torche et Bekker discerna une vague tache ovale de terre retournée.

« J'ai balancé quelques saletés par-dessus avant de partir, expliqua Druze. D'ici quinze jours, avec la meilleure volonté, il aurait été impossible de repérer l'emplacement.

— Nous ferons pareil avant de repartir, dit Bekker d'un ton vague. Peut-être quelques pelletées de feuilles mortes. »

La pluie dégoulinait le long de son visage, bloquée un instant par les sourcils, et il parlait en postillonnant. Druze eut l'impression qu'il se désintégrait sous l'eau, qu'il tombait en morceaux comme la vilaine sorcière.

« Bien sûr », grogna-t-il, calant la lampe-torche entre les branches dénudées d'un buisson. Puis, arrachant au sol un bloc de boue, il ajouta : « Creusez. »

Bekker s'activait comme un forcené, enfonçant sa pelle, parlant tout seul, crachant dans la pluie, creusant comme un blaireau. Druze s'efforça d'abord de travailler plus méthodiquement mais au bout de quelques minutes il se contenta de rester à l'écart. Le tonnerre roulait encore vers le nord et une brusque rafale de pluie remplit le trou de deux centimètres d'eau.

« Je ne peux pas dire..., commença Bekker en haletant entre les mots, je ne peux pas dire si l'eau vient de la pluie... ou si elle... remonte de la terre.

— Un peu des deux », répondit Druze.

Une bosse d'un aspect nouveau apparut dans le faisceau de la torche. Druze la testa du bout de son outil. Le métal rencontra une masse résistante.

« Je crois que je le tiens.

— Vous le tenez ? Un instant, laissez-moi... »

Bekker écarta Druze et s'agenouilla dans le trou, empoigna la lame de sa pelle comme une truelle et se mit à creuser avec frénésie, envoyant de la boue dans toutes les directions.

« On l'a », dit-il, le souffle court. Une hanche, une jambe, une épaule, la veste de sport. « On l'a, on l'a, on l'a... »

Druze resta debout sur le côté, tenant la lampe-torche, pendant que Bekker dégageait la boue amoncelée sur le corps. « Merde », dit-il en levant les yeux vers Druze, le visage devenu subitement cireux. « Il est sur le ventre.

— Je me suis contenté de le balancer dans le trou, expliqua Druze d'un ton à demi contrit.

— Ça ne fait rien, mais il va falloir que je... »

Bekker essaya d'attirer le corps vers lui en agrippant la veste de sport mais il y avait trop de boue autour, qui maintenait George au fond aussi certainement que s'il avait été pris dans du ciment.

« Il y a un effet de succion, ou quelque chose de cet ordre », marmonna-t-il. Son imperméable et son visage étaient couverts de boue mais il n'y prêtait aucune attention. Il enjamba ce qu'il voyait du corps, entoura de ses mains le cou de George et essaya de libérer sa tête.

« Merde, je n'y arrive pas, dit-il.

— Il faut dégager sur les côtés.

— Oui. »

Bekker reprit sa pelle, s'en servant toujours comme d'une cuiller, ou d'une louche, et commença à creuser autour du corps, essayant de libérer les bras qui avaient l'air retenus en profondeur dans la boue. Il eut d'abord le premier, suivi d'une main blanche comme de la craie, avec des doigts rigides, couleur de cierge. Puis il récupéra une partie de la jambe gauche et, se tournant vers Druze, demanda :

« Si vous pouviez me donner un coup de main, là. »

Druze s'accroupit au bord du trou, plongea le bras, empoigna la ceinture de George.

« Prenez la tête, indiqua-t-il. Prêt ? Soulevez. » George sortit partiellement de son trou, tel un objet archéologique suspendu au bout du câble d'une grue. Pas tout à fait raide, mais pas très souple non plus, les jambes encore sous l'emprise de la boue, la tête pendant vers l'avant.

« Voilà », dit Druze. Et imprimant une puissante torsion à ses épaules, il parvint à faire basculer le corps sur le flanc, arrachant les jambes à la terre. Le nez et la bouche étaient plâtrés de gadoue mais une orbite était dégagée. La pluie rinça ce qui y restait de terre et ils virent apparaître le globe blanc d'un œil mort qui les fixait. « Mon Dieu, dit Druze, reculant d'un pas. — Je vous l'avais dit ! » hurla Bekker. Il plongea fébrilement la main dans sa poche et en ressortit un tournevis. « Je vous l'avais dit ! Je vous l'avais dit ! »

Il empoigna la tête du cadavre par les cheveux et enfonça le tournevis dans une orbite, puis l'autre, et encore et encore, dix, vingt, trente fois, avec une énergie frénétique, continuant de crier « Je vous l'avais dit » jusqu'au moment où Druze le saisit par le col de son imperméable et le sortit brutalement du trou en suppliant : « Assez, assez, assez. »

Ils restèrent debout face à face pendant quelques instants, sous la pluie. Bekker s'efforçait de retrouver son souffle, titubant sur place, et Druze craignit qu'il n'eût une crise cardiaque. Alors, Bekker dit : « Oui, c'est sans doute assez. »

Il prit la lampe-torche des mains de son comparse, s'accroupit près du trou et retourna le visage de George d'un geste non dépourvu de douceur. Les yeux n'étaient plus que deux cavités profondes, exsangues, qui se remplissaient rapidement de boue.

Bekker leva le regard au moment où un éclair prolongé, réminiscence de l'orage qui s'éloignait, l'illumina aussi sûrement

qu'une mouche sur un écran de télévision. Son visage était redevenu beau, limpide, angélique, transfiguré par le sourire éclatant de ses dents blanches.

« Cela devrait suffire », conclut-il, lâchant la tête de George. Le corps retomba face contre terre, floc, dans le trou qui s'emplissait d'eau.

Bekker se releva et s'offrit à la pluie, se laissant laver par elle. Puis il se mit à sursauter sur place. *Seigneur Dieu, il danse*, pensa Druze. Et pendant que Bekker dansait, la pluie ralentit, puis s'arrêta définitivement.

Druze recula, effrayé mais aussi fasciné.

« Eh bien », dit Bekker, dont le souffle filtrait avec difficulté à travers un sourire hystérique. « Je pense qu'il faudrait reboucher ce trou, maintenant, vous ne croyez pas ? »

La tombe fut rapidement comblée. Ce qu'ils virent en dernier de Philip George fut son pied droit, sa chaussette tire-bouchonnant sur sa cheville blême, quasiment glabre, sa chaussure qui pourrissait déjà à cause de la pluie. Druze aplanit le sol avec la pelle et, du pied, poussa des feuilles et des ronces sur la terre fraîchement retournée.

« Tirons-nous de ce fichu endroit », dit-il enfin.

Ils regagnèrent en hâte la voiture. Devant la cabane, Druze dut braquer et contre-braquer dans le chemin étroit pour la remettre dans le bon sens. Bekker déclara alors, d'une voix redevenue claire et normale : « Il faudra contrôler le répondeur. Trois ou quatre fois par jour. Toujours appeler d'une cabine publique. Quand la disparition de George sera officielle, les flics vont probablement me coller au train. Si je dois vous parler... il n'y a que la bande magnétique. Et écoutez-moi bien, n'oubliez surtout pas d'appuyer sur le numéro trois et de la rembobiner.

— Je voulais justement vous en parler », dit Druze en amenant de haute lutte la Dodge sur le macadam de la grand-route. « Si vous rembobinez la bande, est-ce que le message ne risque pas d'y rester quand même ? »

De l'autre côté du lac, le rectangle jaune signalait toujours la fenêtre de la cabane. Une femme en robe de chambre rose, des papillotes dans les cheveux, était assise sous un lampadaire, lisant un vieux numéro de *La Vie rurale*. Quand Druze et Bekker regagnèrent leur voiture, elle se trouvait face à une baie vitrée comme on en construisait autrefois, avec vue directe sur le lac.

Elle appela son mari : « Richard ! », se leva et regarda par la fenêtre. « Voilà ces phares qui reviennent. Je vais appeler Anne. Je ne pense vraiment pas qu'ils avaient l'intention d'arriver ce soir. »

Chapitre 17

Sur la grand-route qui traversait la campagne, Lucas accéléra à fond et la Porsche siffla sur le macadam mouillé. Il dépassa de petits bois dépouillés de leurs feuilles et des champs dont la terre sombre, imprégnée d'eau, avait été retournée à l'automne. C'était une journée de plomb, avec des nuages couleur de mâchefer. Un daim, probablement heurté par une voiture la nuit précédente, gisait dans le fossé du talus tel un vulgaire sac de randonnée rempli d'ossements. Une centaine de mètres plus loin, la carcasse d'un blaireau avait été projetée comme un vieux chiffon en travers de la ligne blanche.

Au cours de sa carrière, il s'était rendu sur deux cents scènes de crime, toutes sinistres. Arrivait-il jamais que des meurtres fussent commis dans un cadre plaisant, juste par accident ? Une fois, il était allé sur les lieux d'un crime perpétré dans un parc de loisirs. Le parc n'était pas encore ouvert pour la saison et bien qu'il fût entièrement *consacré* au divertissement, les grandes roues silencieuses, les montagnes russes immobiles, les autos tamponneuses abandonnées, le palais des miroirs déserté lui avaient paru aussi lugubres qu'une maison décrépite sur la lande britannique.

Il arriva au sommet d'une colline peu élevée, vit les voitures de police garées le long de la route et l'ambulance engagée à l'entrée d'un chemin latéral. Un gros lard de gendarme du comté, un pouce calé sous le ceinturon de son étui à revolver, lui fit signe de passer son chemin. Lucas s'arrêta sur le plateau, coupa le contact et descendit de sa Porsche.

« *Holà, vous !* s'écria le gros gendarme en descendant à sa rencontre. Qu'est-ce que vous imaginiez, que je faisais ma gym ? »

Lucas sortit sa carte de sa poche et lança :

« Police de Minneapolis. Est-ce bien... ? »

— Oui, par ici », dit le gendarme, montrant le chemin du bras en reculant d'un pas. Son visage refléta pendant une ou deux secondes des sentiments confus, puis il finit par opter pour la méfiance. « Ils m'ont dit de faire circuler.

— Excellente idée, répondit gentiment Lucas. Si jamais le bruit se répand, vous allez vous retrouver dans les plus brefs délais avec un bon million de caméras de télé sur le dos. Comment se fait-il que tout

le monde soit garé ici ? »

Le ton de camaraderie décripa le gendarme.

« Le type qui a réceptionné le coup de fil s'est dit qu'il risquait d'y avoir des traces dans la boue, plus bas. Il a pensé qu'il fallait mieux envoyer des gars du labo d'abord.

— Excellente réaction, acquiesça Lucas en hochant la tête.

— Je ne crois pas qu'on verra les gens de la télé », dit le gendarme. Lucas n'aurait su dire s'il était soulagé ou déçu. « Le vieux D.T. a mis le couvercle sur tout ça. D.T., c'est le type qui tire les manettes par ici.

— Espérons que cela va durer, dit Lucas en se dirigeant vers le chemin. Mais s'ils se pointent, ne vous laissez pas déborder.

— D'accord. »

Le gros gendarme empoigna son ceinturon à deux mains et le hissa résolument d'un centimètre.

Le chemin latéral faisait, deux cents mètres de long. Au bout, Lucas tomba sur une femme grisonnante, plutôt nerveuse, et un homme qui fumait sa pipe, tous deux assis sur la véranda exigüe de leur cabanon, vêtus de chandails torsadés et de cirés. Derrière la bicoque, dans un embrouillamini de ronces et de buissons, Swanson se tenait au milieu d'un groupe d'hommes, les uns en tenue, les autres en civil.

Lucas passa derrière la bicoque et s'avança précautionneusement dans le roncier, se tenant à distance de la bande de plastique jaune que les policiers avaient tendue pour délimiter le sentier d'origine, entre les buissons de baies rouges. À mi-chemin, un policier en tenue, à quatre pattes, moula une empreinte. Il leva brièvement les yeux vers Lucas et reprit son travail. Il avait déjà rempli d'autres empreintes de plâtre le long du sentier.

« Voici Davenport », dit Swanson en voyant Lucas atteindre le bout du chemin. Deux employés des pompes funèbres en costume noir de médiocre façon se tenaient sur le côté. Une civière munie de draps immaculés pour le cadavre indifférent à de tels raffinements attendait à leurs pieds. Deux autres hommes, des gendarmes, s'affairaient dans un trou boueux. Ils étaient en train de dégager le cadavre avec des truelles à manche de plastique, tels des archéologues sur un site de fouilles. Le corps était à moitié déterré mais le visage restait invisible. Swanson s'écarta d'eux, l'air sombre.

« C'est bien George ? Vous êtes sûr ? demanda Lucas.

— Oui, quand ils sont descendus dans le trou, ils sont d'abord tombés sur son pied, et l'agent a cessé de creuser, demandant du secours. Quand ils ont repris, ils ont dégagé sa hanche et sorti son portefeuille de sa poche. Le type qui l'avait trouvé a reconnu son nom et redemandé du secours. Les vêtements correspondent. C'est bien lui.

»

Lucas fit un pas de côté pour avoir une meilleure vue du trou. Un pied en sortait, dessinant un drôle d'angle, comme un chirurgien grotesque avide de soleil. L'adjoint du shérif, en casquette de base-ball et imperméable, s'approcha et demanda :

« Vous êtes Davenport ?

— Ouais.

— D.T. Helstrom », annonça l'adjoint en tendant une main osseuse. Il était maigre, avec un visage buriné. De petites rides creusaient des sillons dans ses joues à la hauteur des commissures.

« Je vous ai vu à la télé. »

Ils se serrèrent la main et Lucas dit :

« Vous avez été le premier à arriver sur les lieux ?

— Oui. Le couple de vieux, là, sur la véranda...

— Je les ai vus », dit Lucas.

Il s'éloigna du trou en parlant avec Swanson et Helstrom.

« La nuit dernière, ils ont aperçu des lumières de ce côté-ci. Il y a tout le temps des cambriolages dans ces cabanes du bord du lac, alors je me suis pointé et j'ai jeté un coup d'œil. Il n'y avait rien du côté de la cabane, mais je voyais bien que quelqu'un avait traversé les buissons. J'ai continué... et je suis tombé sur la fosse.

— Ils n'ont même pas essayé de la dissimuler ? » demanda Lucas.

Helstrom regarda derrière lui, le long du chemin, et esquissa un sourire.

« Oui, si l'on veut. Comme le feraient des gens de la ville. Juste en poussant quelques saletés pardessus. Ils ne se sont pas donné beaucoup de mal. Ils ont dû s'imaginer qu'avec la pluie, ma foi, il n'y aurait plus rien à voir au bout de deux ou trois semaines. Et ils avaient raison. Après une semaine, pas moyen de découvrir ce trou, même avec trois compteurs Geiger et un sourcier votant pour le parti républicain.

— Nous sommes en train de dire "ils". Mais y a-t-il des signes indiquant combien ils étaient? demanda Lucas.

— Probablement deux, répondit Helstrom. Ils ont laissé des traces, mais la pluie n'a cessé de tomber et de s'arrêter par intermittence pendant toute la nuit, et les empreintes sont drôlement lessivées. Ce qui est sûr, c'est qu'un des types portait des chaussures de gym, parce que l'on distingue encore les rainures des semelles. Mais il y a aussi des empreintes sans rainures, par-dessus les autres — quoiqu'on ne puisse être sûr, vu que la pluie a pu tout effacer...

— Et la voiture ? demanda Swanson.

— On voit encore où les pneus sont passés. Mais j'ai suivi la piste sur toute la longueur du chemin, jusqu'à la route, et les stries avaient disparu.

— Vous pensez cependant qu'ils étaient deux, insista Lucas.

— Probablement, dit Helstrom. J'ai examiné chaque trace existante, signalant celles dont il fallait faire un moulage. Je n'irais pas jusqu'à jurer devant un tribunal qu'ils étaient deux, mais je serais prêt à prendre un pari à Las Vegas.

— Vous donnez l'impression d'avoir l'expérience de ce genre de choses, dit Lucas.

— J'ai passé vingt ans à Milwaukee, expliqua Helstrom en secouant la tête. Le travail de flic dans une grande ville, j'en ai rien à foutre, mais je connais mon boulot. Au fait, nous embarquons le cadavre à Minneapolis. Nous avons rendez-vous avec le médecin légiste, au cas où vous seriez friand de détails scabreux. »

Swanson s'était retourné vers le trou. De l'endroit où ils se trouvaient, ils ne pouvaient voir que le pied jaillissant de terre et les deux hommes s'activant au fond pour extirper le corps.

« Nous tenons peut-être notre coup de chance, dit-il à Lucas.

— Peut-être. Je ne suis pas sûr que ce sera d'un grand secours.

— Mais c'est déjà quelque chose, dit Swanson.

— Savez-vous ce que j'ai pensé, quand je suis tombé dessus ? demanda Helstrom. Je me suis dit : *Ah, le gibier est à pied !* »

Lucas et Swanson le dévisagèrent un instant et regardèrent en même temps du côté du trou, d'où sortait le pied. « Seigneur ! » marmonna Lucas, et tous trois éclatèrent de rire.

C'est alors que l'un des gendarmes, tirant de toutes ses forces, réussit à hisser la moitié du corps hors du trou. La tête pivota et les dévisagea de ses deux orbites noires qui auraient dû contenir des yeux.

« Ah, putain ! » s'écria le gendarme, laissant retomber le corps

dans le trou. La tête ne pivota pas, cette fois, et continua de regarder vers le sinistre ciel gris du Wisconsin et les branches noires des arbres dénudés qui faisaient penser à un épouvantail.

Il y réfléchit sur le chemin du retour, pesant le pour et le contre. Finalement, il s'arrêta devant un Huit à Huit de Hudson et appela TV3.

— Carly ? Ici Lucas Davenport.

— Que se passe-t-il ?

— Vous avez passé un flash, hier soir, sur un type qui avait disparu, un prof de droit ?

— Oui. On a retrouvé sa voiture à l'aéroport. Le bruit court que c'était lui, l'amant de Stéphanie Bekker...

— C'est vrai. En tout cas, c'est la théorie du moment.

— Puis-je poursuivre...

— ... et en ce moment même, ils sont en train de le sortir d'un trou, dans le Wisconsin.

— *Quoi ? »*

Il lui expliqua comment accéder au site, attendit qu'elle obtienne une unité vidéo mobile du responsable des informations et lui donna quelques détails supplémentaires.

« Qu'est-ce que ça va me coûter ? demanda-t-elle à voix basse.

— Mets-toi simplement dans la tête que ça aura un prix, dit Lucas. Pour l'instant, j'ignore encore lequel. »

Sloan était derrière son bureau, à l'accueil du public de la division Crimes violents, quand Lucas s'arrêta devant lui.

« Tu as fait un tour dans le Wisconsin ? lui demanda Sloan.

— Oui. Ils ont recommencé leur numéro avec les yeux du type, comme avec les bonnes femmes. As-tu parlé à la veuve de George, hier ?

— Oui. Elle trouvait difficile d'imaginer qu'il ait pu coucher avec Stéphanie Bekker. Selon elle, le sexe ne l'intéressait pas beaucoup, il consacrait tout son temps au travail.

— Ho, ho, dit Lucas. Il était peut-être du genre qui perd complètement la tête le jour où il tombe sur la femme qu'il faut.

— C'est bien ce que je pensais, mais elle avait l'air sûre d'elle.

— Tu vas retourner l'interroger, aujourd'hui ?

— J'y passerai quelques minutes en tout cas. Pour vérifier tout ça, voir si elle n'aurait pas oublié de me dire quelque chose. Nous nous sommes plutôt bien entendus. Le shérif du Wisconsin lui a téléphoné la nouvelle et quelques voisines sont venues lui tenir compagnie. C'est son frère qui va aller identifier le corps.

— Ça t'ennuie que je t'accompagne ? demanda Lucas.

— Pas du tout, si tu y tiens, répondit Sloan, le dévisageant avec curiosité. Qu'est-ce que tu as en tête ?

— J'aimerais jeter un coup d'œil à ses livres.

— Pourquoi pas, je n'ai pas grand-chose à faire. Prenons ta Porsche. »

Philip George habitait St. Paul, dans une enclave de maisons résolument modernes, regroupées deux par deux au cœur d'un quartier de bâtisses bourgeoises plus anciennes, acier et baies vitrées contre briques et crépi, le tout cerné de platanes mités. Trois voisines entouraient sa veuve à l'arrivée de Sloan et Lucas. Sloan demanda s'il pouvait lui parler en privé et Lucas s'il pouvait regarder les livres du défunt.

« Oui, bien sûr, ils sont tous là, dans son bureau, dit-elle en désignant un couloir de la main. S'il y a quoi que ce soit...

— Je me posais juste une question... », répondit Lucas d'un air vague.

Les dames du quartier émigrèrent dans le salon pendant que Sloan s'entretenait avec la veuve et que Lucas allait regarder les livres dans le bureau, une ancienne chambre à coucher. George n'avait pas été un lecteur très aventureux. Il possédait une centaine de volumes sur différents sujets juridiques, quelques livres d'histoire qui semblaient dater de ses années de lycée, une douzaine de romans grand public qui devaient avoir le même âge et une série de manuels de bricolage publiés par Time-Life. Pas de livres d'art. Lucas n'y connaissait pas grand-chose en peinture mais il pouvait dire que ce qui était accroché aux murs relevait au mieux du décorateur professionnel. Rien qui de près ou de loin pût ressembler à Odilon Redon.

En revenant vers le salon, il balaya du regard les photos encadrées qui ornaient le couloir. George assistant à des réunions de l'association du barreau, recevant un marteau de magistrat. George l'air plutôt mal à l'aise dans son nouveau costume de chasse, un fusil dans une main et une dépouille d'oiseau sauvage dans l'autre. Sur deux clichés, l'un en

couleurs et l'autre en noir et blanc, il avait été saisi en train de chanter dans un bar, les bras écartés, sur fond de trogmes rigolardes, illuminées par la bière. En haut de la première, une bannière indiquait : « Fête de la St. Patrick — Concours du plus mauvais ténor irlandais », et dans l'autre une simple pancarte précisait : « Mauvais ténors. »

Annette George, fatiguée, les traits tirés, parlait à Sloan devant la table de la cuisine quand Lucas revint de son tour d'inspection. Elle leva vers lui des yeux bordés de rouge et demanda :

« Vous avez trouvé quelque chose ? »

— Je crains que non, dit-il en hochant la tête. Est-ce que votre mari s'intéressait de près ou de loin à l'art ? À la peinture en particulier ?

— Euh, eh bien, je dirais que... non. Pas vraiment. Il s'imaginait qu'il aimerait se mettre à peindre, un de ces jours, mais il n'avait jamais le temps. Et à mon avis, cela ne correspondait pas à son tempérament.

— Aurait-il marqué un intérêt particulier pour un artiste nommé Odilon Redon ?

— Qui ? Non, je n'ai jamais entendu ce nom. Attendez, vous voulez parler du sculpteur ? Celui qui a fait le truc appelé *Le Penseur* ?

— Non, c'était un peintre. Je ne crois pas qu'il ait fait de sculptures », répondit Lucas, lui-même un peu dépassé.

Elle secoua la tête.

« Non, vraiment.

— Il y a deux ou trois photos dans le couloir, votre mari participant à des concours de chant...

— Oui, il chantait tous les ans.

— Était-il bon ? Je veux dire, était-il un ténor naturel, ou alors..., insista Lucas.

— Oui, il chantait vraiment bien. Nous étions tous les deux dans la chorale du lycée. Je pense que s'il avait une dimension artistique, c'était dans ce domaine.

— Quand il chantait, au lycée, où se situait-il ?

— Premier ténor. J'étais contralto. Nous chantions dans un chœur mixte, debout côte à côte... Pourquoi ?

— Rien. J'essaie juste de me faire une idée de lui, expliqua Lucas. De comprendre ce qui a pu arriver.

— Honnêtement, je pourrais vous en raconter, des choses,

commença-t-elle en regardant fixement le sol. Je n'arrive pas à croire que Stéphanie et lui...

— Si cela peut vous apporter quelque réconfort, je ne le crois pas davantage, dit Lucas. Cependant, je vous serais reconnaissant de n'en souffler mot à quiconque pour l'instant.

— Vous ne le croyez pas... ?

— Non, je ne le crois pas. »

Plus tard, au moment où Lucas et Sloan prenaient congé, elle demanda :

« Qu'est-ce que je vais devenir ? J'ai cinquante ans... »

L'une des voisines, regardant Lucas comme s'il était responsable de cette question, intervint :

« Allons, Annette, calme-toi. »

Une fois sur le trottoir, Sloan regarda par-dessus son épaule : elle était toujours là, debout derrière la porte, les regardant à travers la vitre.

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire, les questions sur la peinture ? Et le concours de ténors irlandais ? demanda-t-il en se tournant vers Lucas. Et tu crois vraiment que c'est quelqu'un d'autre qui ?...

— Tu as déjà assisté à un concours de ténors irlandais ?

— Non.

— Moi, oui, une fois, pour la parade de la St. Patrick. Ces types sont des *ténors*. C'est-à-dire qu'ils ont une voix très haut perchée, en particulier les premiers ténors. Tu as bien dû entendre quelqu'un chanter *My Wild Irish Rose*, non ? C'est pareil. Le type qui a appelé le 911, je l'imagine mal participant à un concours de ténors. À moins qu'il n'ait été affreusement enrhumé ou quelque chose de ce genre.

— Il ne m'a pas donné cette impression, dit Sloan, fronçant les sourcils.

— Moi non plus. Il avait une voix de baryton, voire de basse.

— Et George ne s'intéressait pas à la peinture, ni à ce peintre, machin-chose...

— Redon, corrigea Lucas, la tête ailleurs. Et cet artiste à qui j'ai parlé m'a expliqué qu'il fallait être pas mal initié pour retrouver ce tableau dans sa mémoire. Ce n'est pas quelque chose que l'on rencontre tous les jours. À ce que j'ai pu voir, le couple George n'avait

pas un seul livre d'art dans la maison. »

Sloan regarda une dernière fois derrière lui. Annette George avait disparu.

« Eh bien, si ce n'était pas George, notre Bijou peut être tranquille. Le monde entier est persuadé que c'était le prof, l'amant.

— Maintenant, réfléchis bien à ceci », dit Lucas en s'avancant d'un pas lent vers sa voiture. « Si nous avons affaire à un tueur en série, pourquoi aurait-il pris la peine d'enterrer George ? Il ne s'est pas soucié d'enterrer les deux autres. Et traîner un corps en pleine campagne, c'est prendre un drôle de risque. Qu'avait-il à cacher, en ce qui concerne George ?

— Et pourquoi ne l'ont-ils pas enterré le soir où il a été kidnappé, au lieu d'attendre ? C'était encore plus risqué, ajouta Sloan.

— Ça cloche. Je me demande si nous savons vraiment ce qui se passe », dit Lucas. Ils étaient arrivés devant la voiture. Il s'appuya contre le capot. « Nous continuons de surveiller Bekker parce que nous sentons que c'est lui le coupable. Mais de son point de vue, cela n'a aucun sens.

— Explique-moi ça, dit Sloan d'un ton pressant.

— Si Bekker est derrière ces meurtres, pourquoi a-t-on tué Armistead ? Il maintient qu'il ne la connaissait pas et rien ne nous permet d'affirmer qu'il ment. Les amis d'Armistead ne le connaissaient pas, en tout cas, sinon ils se souviendraient de son visage. Et si le meurtrier a liquidé George juste pour le plaisir, alors, pourquoi aurait-il laissé les autres sur place, n'enterrant que George ? »

Sloan hocha la tête et soupira.

« Comme tu dis, ça cloche.

— N'empêche que c'est intéressant.

— Passe-moi tes clés. J'aimerais bien conduire cette charrette. »

Sur le chemin du retour, Lucas raconta à Sloan ce qui s'était passé près de la tombe, et la plaisanterie de l'adjoint du shérif : *Le gibier est à pied*. « Ça nous a fait hurler de rire, Swanson et moi.

— Pas mauvais », admit Sloan.

Ils roulaient vers l'ouest, sur la 1-94, et Lucas, dans le siège du passager, regardait d'un air absent un panneau publicitaire vantant le tourisme dans le Dakota du Sud. À pied ?

« Bon Dieu ! s'exclama-t-il. Quand ils ont relevé les empreintes

chez Bekker, ont-ils également regardé par terre, en sortant de la salle de bains ? La salle de bains qui communique avec la chambre de Stéphanie ?

— Je n'en sais foutre rien, dit Sloan. Pourquoi ?

— Les empreintes de pied, expliqua Lucas. L'amant, quel qu'il soit, a tout essuyé, poignées de porte et compagnie, mais je parierais que le salopard n'a pas pensé au sol. Et s'il ne l'a pas fait, nous pourrions encore ramasser des empreintes. Je veux dire, si le gibier est à pied... »

Cassie vint chez lui. Elle prépara un plat italien à base de sauce tomate, fredonnant dans la cuisine, dansant autour de la pièce et léchant la cuiller en bois au fur et à mesure qu'elle incorporait les herbes. Elle portait un chandail mousseux qui lui moulait le corps et Lucas la suivait pas à pas, la serrant de près en lui papouillant l'estomac.

« Seigneur, tu as vraiment des muscles incroyables, dit-il.

— Je fais chaque matin ma prière à Jane Fonda. »

Mama's Got a Squeeze Box jaillit de la radio et elle essaya de lui donner une leçon de danse. Il échoua lamentablement.

« Tu as le même problème que tous les Blancs de grand gabarit. Tu as peur de remuer les fesses, se lamenta-t-elle. On ne peut pas danser sans bouger les fesses.

— Je me sens ridicule quand j'essaie de bouger les fesses, dit Lucas, hasardant un déhanchement timide.

— C'est vrai, dit-elle en hochant la tête. Ça te donne un air bizarre. Nous pourrions travailler ça...

— Je devrais peut-être prendre des leçons de banjo... »

Ils étaient à table quand le téléphone sonna. Lucas alla décrocher dans la cuisine.

« Ici Mikkelson, dit l'assistant du médecin légiste. Il se passe de drôles de choses dans le coin.

— Qu'avez-vous trouvé ?

— Un tas de saloperies. Il y avait du sang frais et des matières fécales récentes sur les vêtements de George quand on l'a mis dans ce trou. Cela s'était mélangé avec la boue avant de commencer à geler, ce qui veut dire que ce n'était pas encore gelé quand il est descendu dans le trou.

— Ce qui signifie qu'il n'a été tué que la nuit dernière.

— C'est ce qu'on pourrait penser, mais ce serait erroné. Les trous de ses orbites étaient également remplis de boue, mais ces trous ont été creusés après que tout le sang s'était figé dans la poitrine et les bras, longtemps après sa mort.

— Ça ne marche pas, dit Lucas, y perdant son latin.

— Il n'y a qu'une solution, dit l'assistant légiste avec un soulagement évident. Ils ont dû l'enterrer, puis le déterrer pour arracher les yeux. Nous sommes en train d'effectuer quelques tests supplémentaires, mais d'après l'examen des chairs, je dirais qu'ils ont opéré ainsi.

— Et pourquoi ?

— Merde, Lucas. Je suis un putain de toubib, pas une foutue voyante. En tout cas, c'est ce qui s'est passé. Et puis, il y a aussi autre chose. Des gens de votre labo m'ont apporté un paquet d'empreintes relevées dans la maison de Bekker.

— Oui, et alors ?

— Il n'y en a pas une seule qui colle. Ni de près, ni de loin. »

Chapitre 18

« J'ai besoin d'aide, dit Daniel. D'aide politique. Vous savez comment sont les gens de la mairie. Ils croient que les électeurs sont idiots, qu'ils vont les foutre à la porte si nous n'attrapons pas ce type aujourd'hui. Ils commencent à devenir mauvais.

— Vous avez aussi deux ou trois articles pas très sympa dans les journaux », dit Lucas.

Ils étaient assis dans le bureau de Daniel, sous l'œil vigilant des photos d'identité de ses amis politiques.

« Oui, évidemment. Qu'alliez-vous imaginer ? » répondit Daniel. Il jeta un coup d'œil à l'intérieur de son humidificateur à cigares et referma sèchement le couvercle.

« Écrire des articles pour la presse est à ma connaissance le seul métier où le sarcasme passe pour de l'intelligence. Bon Dieu, Davenport, j'ai besoin de quelque chose et je me moque complètement de ce que ça peut bien être.

— Ordonnez que Bekker soit placé sous haute surveillance, suggéra Lucas.

— D'accord, dit Daniel, saisissant l'occasion. Pourquoi ?

— Pour le situer, d'une manière ou d'une autre. Repérer tous les gens à qui il parle, le filer partout où il va. S'il est derrière tout ça, il paie un type qui a vraiment une drôle d'allure pour commettre les meurtres. Nous avons besoin dans l'équipe de quelqu'un d'assez malin pour se détacher de Bekker, si c'est nécessaire, et se lancer sur la piste d'un assassin plausible. Et il faudrait que nous ayons une autorisation écrite du juge d'instruction afin de mettre ses téléphones sur écoute, chez lui et à son travail. Comme ça, nous pourrions soit l'innocenter, soit le pendre.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? C'est lui le coupable ? demanda Daniel avec une curiosité non feinte.

— Je n'en suis pas sûr, dit Lucas en haussant les épaules. Mais nous n'avons que ça, même si tout désigne une autre direction.

— Très bien, je vais faire mettre en place le dispositif de surveillance. Je peux toujours donner ça en pâture à deux ou trois

personnes, que nous faisons surveiller un type. Cela calmera momentanément les esprits à l'hôtel de ville. Mais ce serait mieux si nous avions un peu de soutien des médias, pour changer.

— J'ai parlé à un indic il y a quelques nuits. Il a dit qu'une de nos relations communes avait touché un lot de téléviseurs, une centaine environ, un plein chargement de camion qui serait arrivé de St. Paul. Ensuite, j'ai bavardé avec un autre type, qui m'a dit que Terry — il s'agit de Terry Meller, vous vous souvenez de lui ? Non ? C'est un habitué de longue date des petits coups sans envergure... — que Terry, donc, travaillait en ce moment dans un entrepôt de location sur la 280. Il raconte que les télé sont stockées là-dedans, en compagnie d'un tas d'autres cochonneries, très probablement. Nous pourrions obtenir les Brigades d'intervention spéciale et un mandat de perquisition, prévenir les chaînes de télé et les journaux...

— Je pourrais demander aux gars des B.I.S. de déguiser quelques reporters — je crois qu'il nous reste un paquet de gilets pare-balles en stock... », dit Daniel, s'éclairant soudain. Les B.I.S. passaient toujours à la télé. « Cela leur fera de la bonne pellicule.

— Nous ne perdrons pas l'affaire Bekker mais nous marquerons un point avec ce coup-là, dit Lucas. Et il y aura des images...

— Obtenez le mandat, demanda Daniel avec enthousiasme, pointant l'index vers Lucas. Je vais déclencher les B.I.S. et envoyer quelques types des Renseignements jeter un coup d'œil sur l'entrepôt. Arrêtez-vous chez eux en passant et expliquez-leur où ça se trouve.

— Au fait, j'ai une nouvelle copine à TV3, dit Lucas. Elle me doit une faveur, en quelque sorte...

— Vous lui avez passé le tuyau pour le cadavre de George ? » demanda Daniel en regardant Lucas en coin.

Lucas sourit et haussa les épaules.

« J'ai peut-être laissé échapper quelque chose. Mais puisque nous n'allons pas fermer le dossier Bekker, de toute manière, j'aimerais lui annoncer que je sors de ma réserve. Je veux lui dire qu'à mon avis Philip George n'était pas l'amant de Stéphanie, et je veux donner l'impression qu'il y a à ce sujet une petite controverse entre moi et le service. Dans le style bon flic, mauvais flic, le service étant le mauvais flic. Cela nous donne davantage de champ pour opérer, et les autres chaînes vont se jeter dessus, suivies par les journaux... »

Ils avaient aussi discuté de la possibilité que Bijou fût encore vivant, mais Daniel était sceptique.

« Vous croyez vraiment qu'il est encore dans les parages ? »

Des rides se creusèrent sur le front de Lucas.

« Oui, je sais qu'il reste encore quelques points obscurs à cet égard. Ainsi, pourquoi George aurait-il été tué et enterré s'il n'était pas l'amant ? Je n'arrive pas à le concevoir. Je veux dire, il aurait dû être son amant. Ils se connaissaient, leurs âges correspondaient, je ne sais pas... Au fait, Shearson a-t-il récolté quoi que ce soit sur ce psy qu'il devait regarder de près ? L'autre ami de Stéphanie ?

— Il pense qu'il y a quelque chose.

— Shearson n'est pas à proprement parler le couteau le plus affûté du lave-vaisselle...

— Il n'est pas si mal, dit Daniel avec aménité. En fait, si vous ne l'aimez pas, c'est que ses costumes sont mieux coupés que les vôtres.

— D'accord, mais il les porte avec des chemisettes de golf.

— Écoutez, dit Daniel, nous savons que Bekker n'a tué ni sa femme ni George, en tout cas de sa main...

— Oui. Et j'étais certain qu'il m'avait utilisé comme alibi pour le meurtre de George, tandis que maintenant... Bon Dieu, cette histoire commence à me dépasser. Et Bijou en est la clé... S'il est encore dans les parages, il faut absolument que j'entre en contact avec lui. Je pourrais peut-être lancer une sorte d'appel public. Ou laisser entendre que sa piste est chaude, qu'il aurait intérêt à me parler tout de suite, que s'il ne se présente pas, nous finirons quand même par le trouver et nous le bouclerons à Stillwater pour complicité de meurtre au premier degré. »

Du bout des doigts, Daniel massa l'ombre de barbe qui commençait à apparaître sur son menton en cette fin d'après-midi.

« Je ne sais pas. Ma propension serait de ne pas agir ainsi.

— Votre propension ?

— Oui. C'est ma propension. Mais vous n'êtes plus un enfant. Vous êtes maître de votre destin. »

Lucas hocha la tête. Daniel était un politicien. Si Lucas parlait publiquement et qu'il apparaissait qu'il s'était trompé, Daniel avait souligné, non sans ambiguïté, que cette décision lui serait personnellement imputée.

« Très bien, dit Lucas. Vous pouvez dire au maire que nous mettons un type sous surveillance et que nous pourchassons Bijou.

— Le maire n'est pas un imbécile.

— Oui, je sais, mais tout ce qu'il veut, c'est quelque chose à jeter en pâture aux requins, et ça, c'est quelque chose.

— Ça devrait aller. Je vais demander à Anderson de détacher quelques types pour constituer une équipe de surveillance et nous collerons au train de Bekker dès ce soir. »

Lucas s'arrêta aux Renseignements, communiqua à l'officier de service l'adresse de l'entrepôt où Terry Meller stockait ses télé, regagna son bureau et appela Carly Bancroft, puis contacta le dessinateur de la Criminelle et commanda un portrait-robot à livrer dans les plus brefs délais. Une demi-heure plus tard, il retrouvait Carly Bancroft chez un glacier de la Skyway.

« Je t'apporte du nouveau », dit-il en mordillant le bord de son cornet de glace nappé de chocolat. « Une partie, c'est une petite faveur que je te demande — une goutte d'eau par rapport à tout ce que tu me dois — et le reste, c'est entièrement bénéf pour toi. Disons que nous sommes quittes. N'empêche que je veux absolument que ça passe à l'antenne.

— Voyons toujours.

— Tout le monde est persuadé que Philip George était l'amant de Mme Bekker et que l'assassin de celle-ci l'a éliminé pour se protéger.

— C'est ce qu'on raconte.

— Je ne pense pas que ce soit le cas. À dire vrai, je suis même quasiment sûr que c'est faux, expliqua Lucas. Je crois que le type est toujours dans les parages. Bijou. »

Elle lécha son esquimau à la vanille et hocha la tête.

« L'information est parfaitement valable si nous pouvons te citer. Et le reste ?

— Il va falloir suggérer que je serre le coupable de près — que je parle à un tas de gens et que je me promène avec un portrait-robot que je montre à tout le monde. Je vais le montrer à quelqu'un que tu seras en mesure d'interviewer et qui saura qu'il doit te parler. Il décrira le coupable à ton intention mais je refuserai de te montrer le portrait.

— Tout ça me paraît excellent. Mais où veux-tu en venir, au juste ? En quoi est-ce que je te rends service ?

— Je veux que tu rapportes cette information comme si tu la tenais d'une tierce personne. Tu dois utiliser mon nom, mais sans me citer directement ni dire que c'est moi la source. Tu dois dire que je me suis refusé à tout commentaire.

— Mais c'est un mensonge...

— Exact. Un mensonge. Tu dois laisser entendre que tu as obtenu l'information d'une source secrète au sein de notre division, mais absolument pas de moi. Suggère qu'il y a divergence de points de vue à l'intérieur de la division et que l'on m'a donné ordre de la boucler. Et puis il faudra faire un petit topo sur moi, expliquer que Davenport a des sources secrètes que même les autres policiers ignorent.

— Je ne comprends rien à ce que tu racontes », dit-elle, une légère ride creusant un sillon entre ses yeux. « J'aimerais bien savoir où je mets les pieds, si je risque de tomber du haut de la falaise. »

Lucas termina la partie chocolat de son cornet, lécha deux fois la glace à la vanille et balança le reste dans la poubelle derrière lui.

« Je pense que le type est à portée de main. Je veux qu'il se sente menacé mais je ne veux pas être celui qui menace. Je veux qu'il vienne à moi. »

Elle acquiesça de la tête.

« D'accord. Nous pouvons jouer la carte comme tu le proposes.

— Et ça te donne un sujet qui n'est pas si mauvais que ça.

— Ce qui me fait penser, dit-elle en consultant sa montre, que je dois filer en vitesse.

— Que se passe-t-il ?

— Un gros coup qui se prépare quelque part. Je ne sais pas exactement de quoi il s'agit, mais c'est avec les B.I.S.

— Ça a l'air intéressant, dit Lucas.

— Ça a l'air complètement con, mais je vais passer à la télé. On filme à dix heures. »

Ella Kruger descendait d'un pas lent la colline derrière l'étang aux canards de la faculté, tête baissée, les lèvres articulant silencieusement une prière. Ses mains effleuraient les gros grains noirs du chapelet qui pendait à sa ceinture. Lucas, qui l'avait ratée à son bureau, la suivait à une quinzaine de mètres, arrêtant négligemment son regard sur les étudiantes — blondes, douces et costaudes pour la plupart, avec un air de bonnes catholiques allemandes — en attendant qu'elle ait terminé sa dernière dizaine.

Enfin, elle laissa retomber son chapelet, se redressa et poursuivit son tour d'étang en allongeant le pas. Lucas accéléra derrière elle.

Elle se retourna et le repéra alors qu'il était encore à une dizaine de mètres.

« Tu me suis depuis longtemps ? demanda-t-elle en souriant.

— Cinq minutes. La secrétaire m'a dit que tu étais descendue ici.

— Il s'est passé quelque chose ?

— Non, pas vraiment. Je suis perplexe. Je n'arrive pas à y voir clair dans cette affaire Bekker.

— C'est effectivement une étrange affaire, et qui le devient de plus en plus, si l'on peut croire les journaux. »

Le ton de sa voix avait monté vers la fin, transformant la déclaration en question.

« Oui. Peut-être. » Il n'avait pas envie de prendre position. « Écoute-moi : nous avons ce type qui tue deux femmes et leur arrache les yeux. Ensuite, il tue un homme, l'embarque et va l'enterrer dans le Wisconsin. Là, il se fait repérer complètement par hasard — des voisins qui ont vu les phares de sa voiture et pensé que c'était peut-être un cambrioleur. Il s'avère qu'il a probablement enterré le corps la nuit précédente et qu'il est revenu dans le seul but d'arracher les yeux.

— Il ne veut pas que les morts le regardent, dit Ella sèchement.

— Je me demandais justement si c'était quelque chose de ce genre. Mais je me demandais également — est-ce que cela doit nécessairement être un véritable besoin ? Dans le cas d'une manipulation quelconque, pourrait-il agir ainsi pour une autre raison ?

— Telle que ?

— La publicité ? Ou un effort délibéré pour établir un lien entre les meurtres ? »

Elle haussa les épaules.

« J'imagine que c'est possible. Mais d'un autre côté, pourquoi retourner sur ses pas et énucléer un homme dont on essaie de cacher le corps avec l'espoir que personne ne le trouvera jamais ?

— Oui, il y a cet aspect-là », reconnut Lucas d'un air découragé, plongeant les mains dans les poches de son blouson.

« Par conséquent, ce doit être un besoin réel, avec ses implications, dit-elle en levant les yeux vers lui.

— Telles que ?

— Il a découpé les yeux des trois personnes qu'il a tuées, du moins, des trois dont nous avons connaissance. Et il l'a fait sur-le-champ : il a tué la première, Stéphanie Bekker, et fait les yeux dans la foulée. Comment savait-il que la première allait le regarder après sa mort ? Cela laisserait entendre...

— Qu'il avait déjà tué auparavant ! Et qu'il avait été poursuivi par les yeux de sa victime ! s'exclama Lucas en se frappant le front. Nom d'un chien ! Je n'y avais pas pensé !

— C'est un homme extrêmement dangereux, Lucas. En langage psychiatrique, nous le qualifierions de *dingo*. »

Lucas conduisit jusqu'au théâtre de la Rivière-Perdue dans un état d'extrême agitation. La porte était fermée mais il y avait une femme à l'intérieur. Elle était en train de peindre. Il frappa sèchement au panneau vitré et brandit son insigne quand elle leva les yeux vers lui.

« Cassie est dans le coin ? demanda-t-il dès qu'elle ouvrit la porte.

— Il y a une répétition en cours. Ils sont tous sur le plateau. »

Lucas traversa le hall et entra dans la salle. Les lumières étaient allumées et un tas de gens marchaient ou attendaient sur la scène et dans la fosse. Deux ou trois autres étaient assis dans la salle, regardant ce qui se passait tout en bavardant. La moitié des Blancs avaient un masque noir, avec de grosses lèvres dessinées au fard blanc, et deux Noirs avaient été transformés en Blancs. L'ayant aperçu, Cassie leva discrètement la main, dit quelque chose au metteur en scène, et ils vinrent ensemble à la rencontre de Lucas.

« Je fais juste un tour, si c'est possible. Ça vous dérangerait beaucoup que je regarde ? demanda-t-il.

— Il n'y a pas grand-chose à voir », dit le metteur en scène en esquissant une moue de ses grosses lèvres blanches. « Restez si cela vous fait plaisir, mais il s'agit surtout de gens en train de parler.

— On en a encore pour une heure ou un peu 310 plus... », dit Cassie. Ses yeux verts ressemblaient à des lampes transperçant le maquillage noir.

« Qu'est-ce que tu dirais d'un restaurant français ? Je veux dire, après, si tu n'as rien d'autre à faire.

— Ça me semble génial. Dans une heure environ », précisa-t-elle en s'éloignant.

Lucas remonta l'allée et choisit une rangée de sièges au milieu du parterre. *Whiteface* était une critique sévère mais enjouée de la ségrégation dans le monde actuel. Une douzaine de tableaux vivants étaient associés à des mélodies de spectacles du XIX^e siècle que l'on avait remaniées. Il y avait de fréquentes interruptions pour discuter, changer une réplique, modifier la position des corps. Se faufilant entre les tableaux vivants, la troupe alimentait un vaudeville permanent : jongleries, claquettes, improvisations de rap, plaisanteries et airs de

banjo.

Dans une scène complètement démente, deux acteurs noirs devenus des golfeurs professionnels essayaient de s'introduire en douce dans le country-club d'un golf du Sud réservé aux Blancs. Cassie, jouant une scène à l'intérieur de la scène, était une belle du Sud, Blanche maquillée en Noire, ayant quelque difficulté à régler ses problèmes sentimentaux avec un extrémiste noir maquillé en Blanc.

Dans un tableau plus sombre, un homme trapu coiffé d'un feutre à large bord rabattu sur les yeux s'employait à dévaliser des promeneurs blancs dans un parc. Bien qu'il eût à l'évidence un masque noir, aucune des victimes interrogées par la police ne pouvait aller au-delà des apparences. Et pourtant, elles savaient qu'il était blanc...

Quand ce fut terminé, une discussion brève mais intense s'éleva : cette scène était-elle en contradiction avec le rythme et l'esprit du spectacle ? Les deux acteurs noirs, faisant office d'arbitres du bon goût, n'étaient pas d'accord. L'un, apparemment plus intéressé par les aspects techniques du jeu d'acteur, trouvait qu'il fallait l'abandonner. L'autre, nettement préoccupé par le message social, voulait la garder.

Le metteur en scène se tourna vers la salle :

« Et qu'en pense la police ?

— Je trouve que c'est fort, répondit Lucas. Cela ne ressemble pas au reste, mais ça apporte quelque chose.

— Bon. On la garde, du moins pour l'instant. »

Après la répétition, Lucas s'assit avec Cassie et une poignée d'acteurs pendant qu'ils se démaquillaient. L'homme qui jouait le rôle de l'agresseur du parc n'était pas parmi eux. En sortant, Lucas le vit sur la scène, répétant un numéro de danse qu'il devait faire à la fin du spectacle.

« C'est Carlo, dit Cassie. Il bosse beaucoup. »

Ils mangèrent et rentrèrent chez Lucas. Cassie s'affala sur le canapé du salon.

« Tu sais ce qu'il y a de pire, dans le fait d'être pauvre ? Il faut travailler sans arrêt. Quand tu es riche, tu peux prendre six semaines de répit. Voilà ce dont j'ai besoin : six semaines à regarder la télé l'après-midi.

— C'est toujours mieux que de regarder les informations », dit Lucas. Il souleva les jambes de Cassie, s'assit sur le canapé et reposa les jambes sur ses genoux. « Avec les séries télévisées, au moins, on

sait d'avance que c'est des conneries.

— Hum. Bon, on peut commencer à philosopher sérieusement sur les médias et avoir une conversation intelligente, ou alors, on peut s'amuser un peu, proposa Cassie. Qu'est-ce que tu préfères ?

— Devine. »

Del appela plus tard dans la soirée.

« Désolé pour l'autre jour...

— Pas de problème, répondit Lucas. Que se passe-t-il ?

— Je suis sorti deux fois avec Cheryl et elle commence à parler. Je maintiens que je ne veux rien entendre mais elle continue à parler.

— Je te l'avais dit.

— Idiot, dit Del. À vrai dire, je l'aime bien, cette fille... Enfin, elle pense que Bekker doit se droguer. Aux amphètes ou à la coke, ou quelque chose de ce genre. Elle dit qu'il y a des moments où il se comportait d'une façon vraiment bizarre. Il était en train de la sauter et, soudain, il se mettait à délirer, à cracher...

— Un maniaque sexuel ?

— Pas exactement. Sur le plan sexuel, il était assez conventionnel. Non, c'est plutôt qu'il perdait un peu les pédales. Il se jetait sur elle dans un élan carrément féroce et quand c'était fini, il la traitait comme une potiche. Il ne voulait pas écouter ce qu'elle avait à dire, jamais de câlins. En général, il apportait quelque chose à lire. Jusqu'au moment où il recommençait à bander et là, il se mettait de nouveau à se comporter comme un enragé.

— Hum. Ce n'est pas ce que j'ai entendu de pire.

— Bon. En tout cas, je dois la revoir demain.

— Est-ce que, d'une manière ou d'une autre, on peut faire savoir à Bekker que tu sors avec elle ? »

Del eut l'air surpris.

« Pourquoi donc ?

— Disons, pour exercer un peu de pression sur lui. Le dispositif de surveillance a démarré. Elle ne risque pas grand-chose.

— Eh bien... oui. On devrait pouvoir organiser le coup, je suppose. J'arriverai peut-être à la convaincre de lui téléphoner et de glisser ça dans la conversation...

— Essaie donc », dit Lucas.

Chapitre 19

La sonnerie du téléphone retentit à trois heures du matin.

Cassie 'était allongée sur le dos, agrippant des deux mains le drap remonté jusqu'à son cou, comme si elle faisait un rêve triste. Elle était à peine visible à la lueur du réverbère qui filtrait à travers le store.

Lucas gagna la cuisine sur la pointe des pieds et décrocha.

La standardiste, apparemment confuse.

« Lucas, ici Kathy, à la permanence. Je suis vraiment désolée de vous réveiller mais j'ai ici un type qui prétend être médecin, il dit que c'est au sujet de votre fille. »

Le cœur de Lucas cessa de battre.

« Bon Dieu. Passez-le-moi tout de suite.

— J'appuie juste sur le bouton... »

Il y eut un instant de pur vide électronique, suivi de la respiration de quelqu'un qui attendait.

« Allô, ici Davenport. »

Il n'y eut pas de réponse immédiate mais une sensation de présence avec un bruit de fond qui aurait pu être celui d'une route dans le lointain.

« Allô ! Bon Dieu, ici Davenport. »

Une voix d'homme lui répondit alors, grave, rocailleuse, atonale, artificiellement rythmée, qui proférait les mots avec la régularité d'un robot lisant un texte préalablement rédigé :

« Votre fille va très bien. Savez-vous qui je suis ? »

Lucas avait écouté les bandes. Bijou.

« Je... oui. Je pense que oui.

— Donnez-moi votre numéro. »

C'était une voix issue de *La Guerre des étoiles*, de Darth Vader. Pas de contractions. Pas de constructions vaseuses. Détachée, dégraissée jusqu'à l'os.

« Ne donnez pas de coup de téléphone maintenant. Je vous

rappellerai dans cinq secondes. Si votre ligne est occupée, je disparaîtrai. J'ai un crayon. »

Lucas lui communiqua son numéro.

« Vous allez rappeler...

— Cinq secondes. »

Il y eut un déclic et Lucas demanda :

« Kathy ? Kathy ? Vous êtes toujours en ligne ? Merde. »

La fille du standard s'était volatilisée. Lucas raccrocha. Une seconde ou deux plus tard, le téléphone sonna. Lucas se jeta dessus.

« Oui ?

— Je veux vous aider mais je ne peux pas le faire directement, déclara la voix crissante, toujours désincarnée. Je ne peux pas venir vous trouver. Comment puis-je vous aider ?

— Avez-vous envoyé une photo de tableau ? Il faut que je le sache, juste pour vous identifier.

— Oui. Le cyclope. Le meurtrier ne ressemble pas au cyclope, mais il éprouve la même chose. Il a plutôt une tête de potiron. Il y a quelque chose qui cloche chez lui.

— Je ne veux pas suggérer que vous mentez, mais cela fait penser au manchot dans cette série télévisée, il y a quelque temps », dit Lucas, laissant filtrer une pointe de scepticisme. Il essayait de prendre le contrôle des opérations. Cassie entra alors dans la cuisine, encore endormie, se frottant les yeux, attirée par le son de sa voix.

« Oui. *The Fugitive*, dit Bijou. J'y ai pensé. Où avez-vous obtenu un portrait-robot de moi ? »

Bijou avait vu Carly Bancroft sur TV3.

« Laissez-moi poser les questions pour l'instant, d'accord ? Si vous avez tout d'un coup la trouille, je ne veux pas que vous me plantiez avant que je les aie posées. Avez-vous connaissance d'un lien entre Philip George et les Bekker, que ce soit lui ou elle ?

— Non. »

Il y eut une légère hésitation, puis la voix s'écarta de son registre, montant d'un ton : « Une hypothèse serait... » Il changea d'avis, et de voix, en pleine phrase : « Non. » Le robot avait repris la situation en main.

« Écoutez-moi, dit Lucas. Vous avez une conscience. Il y a un putain de monstre qui court dans la nature et tue des gens, et il n'a peut-être pas terminé. Nous avons besoin de la plus petite bribe

d'information sur cette affaire.

— Coincez Michael Bekker.

— Rien ne prouve qu'il soit dans le coup. »

La voix reprit sans aucune intonation, comme si elle lisait son texte de nouveau :

« C'est un monstre. Mais il n'a pas tué Stéphanie personnellement. Je ne me suis pas trompé à ce point.

— Écoutez, donnez-moi le lien qui existe entre George et vous, s'il y en a un, reprit Lucas, se radoucissant. Si vous voulez rester en dehors de tout ça mais que vous vous faites prendre par la suite, je témoignerai que vous m'avez apporté des renseignements, que vous m'avez aidé, d'accord ? Peut-être pourrai-je contribuer à vous en sortir. »

Une autre pause. Puis :

« Non. Je ne peux pas. Il vous reste trente secondes.

— Ne raccrochez pas... pourquoi trente secondes ?

— Parce que vous pouvez essayer de retracer l'origine de mon appel. J'ai prévu deux minutes. Il vous reste vingt-cinq secondes.

— Attendez ! Il faut trouver un moyen pour que j'entre en contact avec vous... Si j'ai vraiment besoin de vous joindre d'urgence...

— Passez une petite annonce dans le *Tribune*. Dites que vous n'êtes plus responsable des dettes de votre femme. Signez « Lucas Smith ». Je vous appellerai à la même heure. Pas plus de deux minutes. Concentrez-vous sur Bekker. Stéphanie avait peur de lui. Ne lâchez pas Bekker.

— Laissez-moi vous poser une dernière question, juste une, supplia Lucas. Pourquoi Bekker est-il un monstre ? Qu'a-t-il fait à Stéphanie... ? »

Clic.

« Saloperie, dit Lucas en regardant le téléphone.

— Qui était-ce ? » demanda Cassie en s'approchant de lui, laissant courir ses doigts délicats le long de sa colonne vertébrale. C'était chaud, rassurant.

« L'amant de Stéphanie Bekker », dit Lucas. Il pianota un numéro à sept chiffres et l'on répondit immédiatement : la permanence.

« Ici Davenport. Passez-moi Kathy.

— Comment va votre fille ? demanda la standardiste une seconde

plus tard.

— C'était des balivernes, mais il n'y a pas de problème. Il fallait que ce type me joigne. J'aurai besoin de la bande enregistrée de l'appel de votre côté, alors vous feriez bien de la dupliquer, d'accord ?

— Mais... c'est qu'il n'y a pas de bande. Il a appelé sur la ligne des non-urgences, la trente-huit.

— Merde, dit Lucas, se grattant la tête. Écoutez-moi. Vous allez noter ce que vous vous rappelez de ses propos et donner ça à Anderson dès demain matin. Écrivez tout ce dont vous vous souvenez, à quoi ressemblait sa voix, les moindres détails.

— C'est grave ?

— Oui. Extrêmement grave. »

Lorsque Lucas eut raccroché, Cassie intervint : « Je crois... » mais il lui imposa le silence d'un geste de la main : « Chut. Je dois me souvenir... » Elle le suivit dans la chambre où il s'allongea sur le lit, les yeux fermés. Se souvenir. Pas des mots. De l'impression que l'homme lui avait faite. Il avait une voix basse, bien rythmée, des phrases clairement articulées. À un moment, quand il avait cessé de lire son texte, il avait utilisé le mot « hypothèse ». Et il regardait TV3.

Et surtout, songea Lucas, il ressemblait à George. C'était cela son *hypothèse*, Lucas en était certain. D'ailleurs, il avait eu la même réaction : le faux portrait-robot qu'il avait mis en circulation était un portrait simplifié de Philip George.

Quoi d'autre ? Bijou n'avait pas assisté à l'enterrement, n'étant pas sûr de la présence de George. Il s'était renseigné sur Lucas. Il savait que Lucas avait une fille et n'habitait pas avec elle. Après l'affaire des Crow, la presse avait accordé pas mal d'attention à Lucas, à Jennifer et à leur enfant. Cela n'avait pas dû être très compliqué d'obtenir les renseignements — de fait, il lui avait peut-être suffi de solliciter sa mémoire. Mais sait-on jamais... il avait peut-être eu recours à une bibliothèque, à un fichier de journal... Il fallait vérifier. Il en parlerait à Anderson.

Lucas ouvrit un œil.

« Excuse-moi. Je devais absolument mettre les choses au clair.

— Pas de problème. C'est comme ça que j'apprends mes rôles.

— Il est drôlement fort, ce salaud », dit Lucas. Il se leva, trouva son pantalon sur une chaise et l'enfila. « Je dois jeter quelques notes sur le papier. »

Elle le suivit dans la chambre d'amis et regarda les tableaux de

données punaisés au mur.

« Wouh ! Quel travail !

— Ce sont les morceaux du puzzle », expliqua-t-il. Une feuille de papier pliée en quatre était restée sur le divan. Il la déplia pendant que Cassie regardait les graphiques. C'était la photocopie du tableau représentant le cyclope. « Le problème, c'est que nous savons que Bekker est givré mais que tout désigne d'autres directions. »

Cassie regardait toujours les graphiques, l'air plus grave maintenant.

« Tu fais ça pour toutes les affaires dont tu t'occupes ?

— Quand c'est sérieux et très compliqué, oui.

— T'est-il déjà arrivé d'avoir tous les éléments sous les yeux, ici, mais de ne pas pouvoir en tirer les conclusions à temps ?

— Je ne sais pas. Je n'y ai jamais pensé. C'est rare d'avoir tous les éléments nécessaires pour résoudre une affaire, à moins que ce ne soit très simple : on a pris le type la main dans le sac, ou il y avait cinq témoins qui ont vu un mec tuer sa femme. Mais si c'est plus compliqué... Je ne sais pas. J'ai envoyé en prison des gens qui s'affirmaient innocents et le clament encore. Je suis certain à quatre-vingt-quinze pour cent qu'ils ne le sont pas, mais... on ne peut jamais être absolument sûr.

— Est-ce que ça te troublerait beaucoup s'il y avait un élément clé sous tes yeux, que tu passais à côté et que quelqu'un se faisait tuer ?

— Humm. Je ne sais pas. On ne peut pas s'en vouloir parce qu'un malade mental tue des gens. Je ne suis pas Albert Einstein.

— Alors, qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ? » demanda Cassie, les yeux encore écarquillés.

Lucas jeta la photocopie du cyclope sur le divan et conclut :

« Ce que ferait n'importe quel bon flic à trois heures du matin : retourner me coucher. »

Lucas mit le réveil à sept heures. Quand la sonnerie retentit, il l'éteignit aussitôt et se glissa hors du lit, laissant Cassie dormir. Il alla téléphoner à Daniel, interrompant le patron au milieu de son petit déjeuner, et lui raconta l'appel de l'amant de Stéphanie.

« Bon Dieu ! s'exclama Daniel avec rage. Vous aviez donc raison. Mais alors, pourquoi auraient-ils tué George ?

— Bijou a dit qu'il l'ignorait. En fait, il a dit qu'il avait réfléchi à la

question mais qu'il ne voulait pas en parler. Mais je sais à quoi il pensait : c'est qu'il ressemble à George. Et une fois que l'on a trié les différentes implications de cette proposition, tout désigne Bekker », dit Lucas.

Il exposa son raisonnement à Daniel qui écouta et l'accepta.

« Eh bien, maintenant, que fait-on ? Comment va-t-on le coincer ?

— Peut-être pourrions-nous inventer une crise, passer une annonce dans le journal, planquer des équipes de surveillance dans toute la ville, placer ma ligne sur écoute, et quand il appellera — paf, on retrace son appel. Nous pourrions le choper.

— Hum. Peut-être. Je vais en parler aux techniciens. Mais qu'arrivera-t-il s'il téléphone de Minnetonka ?

— Je me le demande. Le problème, c'est qu'il est drôlement malin, dit Lucas. Si nous foirons le contact avec lui, il est parfaitement capable de prendre la tangente. Je ne veux pas courir le risque de le faire fuir. Il peut très bien mettre le doigt sur un suspect, si jamais nous en dénichons un.

— D'accord. Alors, que ceci reste strictement entre nous. Je vais demander que l'on place votre ligne sur écoute et nous contrôlerons les appels. Je vais parler à Sloan, Anderson et Shearson et voir si nous pouvons trouver un moyen de pression quelconque qui l'inciterait à vous rappeler.

— Je pourrais m'en charger. Je pense...

— Non. Je ne veux pas que vous pourchassiez Bijou. Je veux que vous concentriez vos efforts sur le ou les tueurs — Bekker et son complice.

— Mais là, nous avons si peu d'éléments.

— Continuez à insister, à circuler partout. J'ai un tas de gars qui peuvent se charger des basses œuvres. Je veux que vous mettiez la main sur le tueur avant qu'il ne recommence. »

Chapitre 20

Ignorant si Bekker était en bons ou mauvais termes avec ses voisins immédiats et n'osant les interroger à ce sujet, l'équipe de surveillance décida de ne pas installer de planque chez eux.

Elle opta pour les carrefours proches de l'entrée principale et de la sortie de service de la maison de Bekker. Depuis deux voitures en stationnement, les hommes pouvaient surveiller directement la porte d'entrée et les deux extrémités de la ruelle qui courait derrière la maison. Les voitures étaient relevées d'heure en heure, tant pour soulager les hommes d'une attente fastidieuse que pour parer à d'éventuels soupçons de la part de Bekker.

Ce qui n'empêcha pas une avocate, fervente adepte de jogging, de repérer l'une des voitures de surveillance dans l'heure qui suivit le déclenchement du dispositif et de signaler le fait à la police. On lui répondit que le véhicule appartenait à un détective chargé d'effectuer un rapport clandestin pour les stups et l'on insista pour qu'elle n'en parle à personne. Plus tard dans la journée, elle repéra la deuxième voiture et comprit que l'on surveillait Bekker. Elle envisagea d'en parler à un voisin mais, finalement, s'abstint.

La surveillance débuta dans la soirée. Le lendemain matin, quatre policiers épuisés accompagnèrent Bekker à son travail. Quatre autres le suivirent à l'intérieur de l'hôpital mais comprirent rapidement qu'une couverture parfaite serait impossible : l'hôpital était un entrelacs de passages entre les bâtiments, d'escaliers, d'ascenseurs et de souterrains. Ils convinrent de circonscrire leur cible dans les limites du complexe hospitalier, en allant de temps à autre vérifier *de visu* où il se trouvait. Dès qu'il se fut éloigné, un spécialiste des stups adapta un émetteur sous le pare-chocs arrière de sa voiture.

La découverte du cadavre de Philip George fit sensation et fut un choc. Bekker regarda avec effarement un reportage de TV3 montrant des policiers en kaki se frayer un chemin au milieu des ronces près de la cabane du bord de lac et dégager un tas de vieilles feuilles à la pelle. Le corps était recouvert d'un drap blanc diaphane qui l'enveloppait comme une chrysalide. Une journaliste blonde, dont le visage était aussi adapté à la scène, en termes de style et de

maquillage, qu'un acteur japonais pour le théâtre nô, entonna en guise de rapport une sorte de mélopée sous un ciel de plomb qui encadrait la scène comme un décor d'opéra.

Bekker, qui n'avait pas pour habitude de regarder la télévision, trouva le programme des émissions dans le journal et releva les différents horaires d'informations. Les autres chaînes traitaient également le sujet mais TV3 était la seule à diffuser ce film.

Le soir, redoutant d'autres mauvaises nouvelles, il se retrouva en train de regarder avec une grande perplexité une histoire interminable concernant un chargement clandestin de téléviseurs qui avait été découvert dans un entrepôt de Minneapolis. Des téléviseurs ? Se sentant quelque peu soulagé, il entreprit de zapper et ne vit que des téléviseurs sur son écran, ainsi que des reporters en gilet pare-balles...

S'il s'était vraiment produit quelque chose d'important, il ne serait certainement pas en train de regarder des téléviseurs.

Il faillit bien le rater. Il s'était remis à zapper d'une chaîne à l'autre quand il tomba de nouveau sur la blonde. Elle était de nouveau au studio et avait enlevé son gilet pare-balles. Et elle lui porta un deuxième coup fatal : Davenport, déclara-t-elle, ne pensait pas que Philip George fût l'amant de Stéphanie ; il pensait que l'amant était encore vivant et faisait circuler son portrait-robot. Davenport, affirma-t-elle, était génial.

« Quoi ? » explosa Bekker, s'adressant au téléviseur comme s'il pouvait lui répondre. Davenport aurait-il raison ? Druze et lui se seraient-ils trompés quant à George ? Il avait besoin de; réfléchir. Ce n'était pas un soutien éphémère qu'il lui fallait, mais quelque chose qui l'atteigne en profondeur, qui l'aide à se concentrer. Il ouvrit son étui à cigarettes et en inspecta le contenu. Oui. Il l'éleva à la hauteur de son visage et darda sa langue, prélevant la gélule comme une grenouille l'aurait fait avec une mouche. Se concentrer.

Le trip ne fut pas réussi. Pas aussi terrifiant que celui du serpent, mais pas réussi. Il pouvait en venir à bout, cependant, tout en naviguant dans les zones d'ombre où se cachait Davenport. Maudit Davenport, cette affaire aurait dû être close, il aurait dû être libre...

Bekker revint à lui avec un goût de sang aux lèvres. Il baissa les yeux, vit du sang sur sa poitrine, s'ébroua. D avait encore eu une absence... Que s'était-il passé ? Quoi ? Ah, oui... L'amant. Que faire ? Redescendre, évidemment.

Il se leva en titubant et se dirigea d'un pas incertain vers l'escalier. Vers la salle de bains, pour se laver. Il eut une autre absence et quand

il reprit ses esprits quelques minutes plus tard, il avait la main sur la rampe de l'escalier et les yeux desséchés à force de *fixer* le vide. Il cilla une fois. Druze avait été de bien méchante humeur pendant l'expédition dans le Wisconsin, quand ils étaient allés chercher les yeux de George. Il n'en avait pas vraiment compris la nécessité. Serait-il en train de le lâcher? Non. Mais Druze avait changé... Il n'avait pas d'humeurs, avant.

Il fallait absolument l'impliquer davantage. Le regard de Bekker s'attarda sur le téléphone. Juste un appel ? Non, pas d'ici. Il ne devait pas.

Il eut une nouvelle absence pendant qu'il se pomponnait et s'habillait, mais fut incapable de se rappeler le contenu de son trip — à condition qu'il en eût un — en reprenant conscience. Il finit de s'habiller, sortit sa voiture et roula jusqu'à l'hôpital. Une fois à l'intérieur, il descendit à la hâte l'escalier qui menait au sous-sol, ne pensant à rien.

La rapidité des mouvements de Bekker prit l'équipe de surveillance de court. L'un des policiers des stups fut sur ses traces en dix secondes. Il traversa le hall dans toute sa longueur, passa devant les ascenseurs et la porte de l'escalier qui se trouvaient dans un renforcement. Bekker n'était plus là. Peut-être l'ascenseur l'attendait-il au rez-de-chaussée, prêt à démarrer ? Le flic des stups ressortit dare-dare et parla au chef de l'équipe, qui disposait d'un téléphone cellulaire et composa aussitôt le numéro du bureau de Bekker.

« Puis-je parler au Dr Bekker ? »

Le chef de l'équipe de surveillance ressemblait à un employé des postes, les cheveux coupés ras, l'air préoccupé, un peu empâté.

« Je suis désolée, le Dr Bekker n'est pas encore arrivé.

— Je suis en bas. Il me semblait l'avoir aperçu il y a une minute.

— Mon bureau est devant sa porte et je ne l'ai pas vu entrer.

— Nous l'avons perdu, dit le flic des stups au reste de la bande. Il doit être quelque part dans ce bâtiment. Dispersez-vous. Trouvez-le. »

Bekker descendit rapidement l'escalier jusqu'au souterrain qui conduisait au bâtiment voisin. Il s'arrêta devant le distributeur de confiseries, s'offrit un Nuts aux amandes et longea le souterrain d'un pas vif jusqu'à un téléphone payant.

Druze n'était pas chez lui. Bekker hésita, puis appela les

renseignements pour obtenir le numéro du théâtre de la Rivière-Perdue. C'est une femme qui répondit. Quand Bekker demanda à parler à Druze, elle posa le récepteur et s'éloigna. Ignorant si elle était partie le chercher ou avait simplement été exaspérée par sa requête, Bekker attendit deux, trois minutes avant d'avoir Druze.

« Allô ?

— Vous avez entendu ? lui demanda Bekker.

— Vous êtes sur un poste sûr ? demanda Druze d'une voix feutrée, presque un murmure.

— Oui, j'ai fait extrêmement attention, répondit Bekker en regardant le couloir vide.

— J'ai entendu qu'ils avaient découvert le corps et que ce flic, Davenport, pensait que George n'était pas l'amant... Et ils ne sont pas en train de jouer à un petit jeu. Il a de très bonnes raisons de penser ainsi.

— Comment savez-vous tout ça ?

— Parce qu'il sort avec une des actrices d'ici, Cassie Lasch. C'est elle qui a découvert Armistead et, depuis, elle voit pas mal Davenport.

— Vous l'avez déjà mentionnée. Elle habite dans le même immeuble que vous.

— Oui, c'est bien elle », répondit Druze. Les mots se bousculaient dans sa bouche. « Cassie nous a raconté ce matin que l'amant était toujours vivant. Je crois que Davenport lui a parlé, mais sans connaître son identité. Et il y a autre chose. Il paraîtrait que les flics ont une sorte de portrait de moi. Pas un portrait-robot comme on en fait à la police, quelque chose de différent.

— Seigneur, est-ce possible ? » demanda Bekker en se frottant furieusement le front. La situation se compliquait.

« Quelqu'un a demandé à Cassie pourquoi on ne le montrait pas à la télévision, si c'était vrai. Elle a répondu qu'elle n'avait pas vu ce portrait, mais qu'elle en avait entendu parler et qu'il avait quelque chose de bizarre. Et elle était vraiment sûre pour l'amant, par-dessus le marché. Elle a pris des airs mystérieux mais je crois qu'elle sait. J'ai l'impression qu'ils couchent ensemble, qu'elle recueille des confidences sur l'oreiller.

— Diable, dit Bekker, se mordant le pouce. Vous savez ce qu'il faut faire ? Nous avons parlé de tuer une troisième personne avant que George n'arrive sur la scène ? Eh bien, je crois que nous devons passer à l'acte. Il nous faudra tuer quelqu'un dont la mort sera complètement incompréhensible pour tout le monde. Quelqu'un qui n'a aucun lien

avec tout ça. Avec nous.

— Qui?

— Je n'en ai pas la moindre idée. C'est ça, le truc. Une rencontre de hasard. Les parkings de tous ces maudits centres commerciaux sont pleins de bonnes femmes. Allez en tuer une. »

Il y eut un moment de silence et Druze dit :

« Je risque ma peau en ce moment, mec, pour de vrai.

— Et moi aussi, rétorqua sèchement Bekker. S'il existe réellement un dessin vous représentant, si l'ami de Stéphanie leur a envoyé quelque chose et que cela tombe sous les yeux de cette actrice, alors là, nous serons vraiment dans de sales draps.

— Oui, sur ce point vous avez raison. Elle me voit absolument tous les jours, matin et soir...

— Comment s'appelle-t-elle, déjà ? demanda Bekker.

— Cassie Lasch. Mais si nous la tuons...

— Je sais. Nous ne le ferons pas tout de suite mais plus tard, la semaine prochaine. Si nous pouvions détourner les flics vers une autre piste, ailleurs, elle pourrait peut-être avoir un accident... Quelque chose qui n'ait aucune relation. Où habite-t-elle ? Dans les étages supérieurs ?

— Au sixième, je crois. Et elle a déjà tenté de se suicider.

— Donc, si elle passait par la fenêtre... Je ne sais pas, Carlo. Nous trouverons un moyen. Mais il faut absolument lancer les flics dans une autre direction. Vers quelque chose qui n'ait de lien ni avec le théâtre, ni avec l'université, ni avec les antiquités.

— Alors vous parlez sérieusement ? Une galerie commerciale ? »

Druze avait l'air dérouté, incertain.

« Tout à fait. Choisissez-en une à la lisière de la ville. Burnsville serait très bien. Ou Maplewood, Roseville. Vous êtes malin, vous trouverez certainement. Sélectionnez une femme qui ait l'air d'avoir fait un marché d'enfer. Tuez-la quand elle sera arrivée à sa voiture. Ensuite, chargez tous les paquets dans la voiture. Et n'oubliez surtout pas les yeux. La chose importante, c'est de donner l'impression que ce meurtre est complètement fortuit. Vous savez quoi ? Peut-être pourriez-vous effectuer une petite reconnaissance dans le parking. Voir si vous trouvez une voiture qui n'est même pas d'ici, avec des plaques de Iowa, quelque chose comme ça.

— Je ne sais pas. Il me faut du temps pour y réfléchir.

— Si Bijou circule en liberté dans la ville, nous n'avons de temps pour rien, dit Bekker d'un ton pressant. Nous devons les éloigner de notre piste, du moins jusqu'à ce que nous ayons repéré le type.

— Mon Dieu, j'aimerais ne...

— Hé là ! Il fallait absolument se débarrasser d'eux. Nous le méritions. Maintenant, il nous reste simplement un peu de ménage à faire. D'accord ? »

Silence.

« D'accord ? insista Bekker.

— J'imagine que oui. Bon, je dois vous quitter, maintenant... »

Druze commençait à devenir sentimental. Bientôt, il faudrait s'occuper de lui.

En revenant vers son bureau, Bekker s'arrêta aux toilettes. Pendant qu'il se lavait les mains, un étudiant entra, lui jeta un coup d'œil et se dirigea négligemment vers un urinoir. Un gros sac de toile rempli de livres pendait à son épaule.

Cet étudiant avait un drôle d'air, se dit Bekker. Le jean et le gilet boutonné étaient sans problème, la chemise en coton bleu non plus. Il le regarda encore au moment où il ressortait de l'urinoir.

C'était les chaussures ! Bekker se félicita d'avoir trouvé. Le gosse devait juste sortir de l'armée. On ne voyait jamais d'étudiants chaussés de ce genre de gros godillots noirs à bouts brillants. Plus depuis le Vietnam, en tout cas.

Resté seul dans les toilettes, l'étudiant écouta les talons de Bekker s'éloigner sur le sol de ciment avant de sortir sa radio de son sac. « Je l'ai, dit-il. D était aux chiottes. Il se trouve au niveau sous-sol et remonte par l'escalier ouest. »

Devant les ascenseurs, un autre étudiant attendait une cabine pour monter en lisant une revue de loisirs. Il portait le même genre de chaussures que celui des toilettes. Une nouvelle mode ? Le moment était-il venu d'acheter des actions de la société qui les fabriquait ? Pourtant, ni l'un ni l'autre n'avaient une tête à lancer des modes...

Allait-il regagner son bureau ou monter voir sa patiente ? Il consulta sa montre. Il avait tout le temps et n'attendait aucun visiteur. Un léger frisson d'excitation le parcourut. Autant s'attaquer à du travail sérieux.

Bekker monta en chirurgie, salua une infirmière d'un signe de tête

et entra dans le vestiaire des hommes où il se dévêtit pour enfiler un pyjama de bloc chirurgical de couleur lavande. Selon le règlement, il n'avait pas besoin d'une tenue spéciale, puisqu'il ne devait aller ni en chirurgie ni chez les brûlés, où elles étaient de rigueur. Mais il aimait ça. C'était confortable. Il aimait ça pour la même raison que les chirurgiens, pour le prestige. Quand il portait une tenue de bloc, les gens l'appelaient docteur Bekker, ce qu'ils ne faisaient pas toujours quand il se trouvait en pathologie.

Quelquefois, fort de son visage et du prestige de sa tenue, il se contentait de descendre à la cafétéria pour se détendre et laisser le public l'admirer.

Pas aujourd'hui. Une fois habillé, il glissa des chaussons en papier par-dessus ses mocassins, prit sa planchette à pince dans son casier et monta à l'étage supérieur, le cœur battant légèrement la chamade. Cela faisait plusieurs jours qu'il n'avait parlé à Sybil. Il fallait vraiment qu'il s'arrange pour lui consacrer plus de temps.

En haut, il poussa la porte pare-feu et longea le couloir qui menait au poste de garde des infirmières.

« Tiens, le Dr Bekker, dit l'une d'elles en levant les yeux. Vous arrivez plus tôt que d'habitude.

— J'avais un peu de temps devant moi, répondit-il en se forçant à sourire. Il y a eu des changements ?

— Non, pas depuis votre dernier passage », dit-elle, incapable, pour sa part, de s'arracher un sourire.

« Changements » était l'euphémisme utilisé par Bekker pour dire « mort ». Elle ne l'avait compris qu'au bout d'un certain temps.

« Bien, je vais faire un tour dans le coin, dit-il. Y a-t-il un endroit où je ne suis pas censé aller ?

— La chambre 712. Le malade est traité aux rayons, nous voulons que l'endroit reste stérile.

— Je n'irai pas », promit Bekker.

Il la laissa devant son bureau, ployant sous le poids de l'interminable paperasserie qui semble être le lot des infirmières. Il s'arrêta dans deux chambres pour la forme avant d'aller chez Sybil.

« Sybil ? Êtes-vous éveillée ? »

Ses yeux étaient fermés quand il entra dans la chambre, et le restèrent. Mais il nota que la perfusion reliée à son bras fonctionnait normalement. Il insista :

« Sybil ? »

Les yeux restèrent fermés. Il jeta un coup d'œil dans le couloir avant de s'approcher du lit. Là, il se pencha sur la malade, prit appui sur son front du bout des doigts et souleva une paupière avec le pouce en murmurant :

« Revenez, revenez, d'où que vous soyez... »

Dans son dos, la télévision était branchée sur TV3, un jeu où intervenait apparemment une sorte de saute-mouton. Il n'y prit pas garde : Sybil avait ouvert les yeux et balayait frénétiquement la pièce du regard.

« Non, non, ma chère, il n'y a aucune aide possible, susurra-t-il. Aucune aide nulle part. »

Bekker passa une heure à l'hôpital. Il fut pris en charge par l'équipe de surveillance quand il traversa le hall pour sortir.

« Il a une drôle d'expression », dit la fille des stupés à l'intention de son sac à main. « Il vient droit vers moi. »

Elle regarda Bekker longer le trottoir, passer devant le banc où elle feignait de lire un magazine d'information des consommateurs consacré aux automobiles.

« Qu'est-ce qu'elle a de drôle, son expression ? » demanda le chef d'équipe, alors que le filet se resserrait autour de Bekker.

« Je ne sais pas. Il a l'air de quelqu'un qui vient de tirer un coup ou un truc comme ça. »

— C'est un air que vous connaissez bien », dit un dénommé Louis, qui portait habituellement l'uniforme mais qu'on avait détaché pour cette mission.

« Fermez-la ! glapit le chef d'équipe. Collez-lui aux fesses sans l'effrayer. Nous nous en sortons très bien. »

À la moitié du campus, Bekker dansa un petit pas de gigue. Ce fut rapide, quasiment inconscient mais pas tout à fait : il se ressaisit aussitôt et regarda autour de lui d'un air coupable avant de poursuivre son chemin.

« Bordel, qu'est-ce que c'était, ce truc ? demanda la stup. »

— Oh, la grossière ! commenta Louis.

— Fermez-la ! ordonna le chef d'équipe. Et je n'en sais rien. Nous devrions prendre ce type en vidéo, vous ne trouvez pas ? J'aurais bien aimé avoir un film de ça. »

L'équipe raccompagna Bekker chez lui et une autre assura la

relève. Louis, amateur de bons mots, retourna au quartier général où il tomba sur le reporter de la Huit spécialisé dans les affaires policières.

« Que se passe-t-il, Louis ? demanda-t-il. Tu es sur quelque chose d'intéressant ? »

Louis mâchonna un kilo de chewing-gum et inclina la tête, un vrai petit malin.

« Je suis sur un ou deux trucs pas mal. Une sacrée histoire, si seulement je pouvais tout te raconter.

— On dirait que tu t'es tapé une filature, hasarda le journaliste. Pour une fois que tu es habillé comme un être humain.

— J'ai parlé de filature ? »

Louis afficha un large sourire. Il aimait bien les journalistes. La presse avait plus d'une fois recueilli ses commentaires sur le heu d'un crime.

Le reporter fronça les sourcils.

« Hé ! Est-ce que tu ne serais pais sur l'affaire Bekker ? »

Le sourire de Louis s'évanouit.

« Je n'ai rien à dire, vraiment.

— Je ne vais pas te truander, Louis. Mais il y a un maximum de fuites sur cette histoire, quelque part, et TV3 tire la couverture. »

Or Louis aimait bien les journalistes...

Chapitre 21

Anderson laissa tomber deux enveloppes en papier kraft sur le bureau de Lucas.

« Rapport de surveillance et interrogatoires sommaires des gens de la troupe de théâtre et des amis d'Armistead.

— Il y a quelque chose là-dedans ? » demanda Lucas.

Il était allongé dans son fauteuil, les pieds sur le tiroir de sa table. Par terre, une radio portable diffusait *Radar Love*.

« Pas tellement », dit Anderson avec un grand sourire qui dévoila ses dents jaunes. C'était l'obsédé d'informatique du département. Il s'habillait comme un cul-terreux et avait, en son temps, été sur le terrain un flic particulièrement féroce.

« Bekker a passé la plupart de son temps entre l'université, son bureau et l'hôpital.

— D'accord, je vais jeter un coup d'œil, dit Lucas en bâillant. Si nous ne mettons pas bientôt le doigt sur quelque chose...

— Daniel m'en a touché un mot, avoua Anderson en hochant la tête. Cette putain de descente à l'entrepôt nous a sauvé la mise, mais aujourd'hui, il n'y a rien.

— Combien de téléviseurs a-t-on confisqués ?

— Cent quarante-quatre. Douze douzaines. Un sacré chargement. Plus trente magnétoscopes Hitachi, six pèse-personnes Sunbeam, une trentaine de cartons de mouchoirs Kleenex pour hommes dont pas mal étaient imbibés d'eau, et une boîte de capotes à côtes en relief Stimula, dont Terry affirme qu'elles sont pour son usage personnel. Je me demande si ça marche.

— Quoi ?

— Les capotes à côtes en relief...

— Je ne sais pas. Personnellement, j'utilise le modèle L'Aigle de Goodyear, adapté à toutes les saisons. »

Anderson repartit et Lucas commença à feuilleter le rapport de surveillance. Bekker avait dansé son pas de gigue. Lucas repéra immédiatement l'information, ce qui le ramena au soir où il l'avait

rencontré et à la danse hystérique *qu'il avait* surprise par la fenêtre. Que faisait-il donc à l'hôpital ? Cela méritait sans doute une petite vérification supplémentaire...

Les dossiers ne lui ayant rien appris de plus, Lucas les jeta dans un coin et bâilla de nouveau, gagné par une agréable torpeur. Les manières amoureuses de Cassie étaient un peu brutales, assez musclées. Intéressant.

Et différent. Il l'observait, la comparant à Jennifer, et trouvait des différences. Jennifer était recouverte d'un vernis résistant, élaboré au cours de ses années de journalisme. Lucas avait la même carapace. C'était aussi le cas de la plupart des assistantes sociales.

Un jour, Jennifer avait dit : « Quand on voit trop de saloperies dans sa vie, il faut trouver un moyen de faire face. Les journalistes et les flics se construisent une carapace pour se protéger. Quand vous êtes capables de vous moquer d'un violeur cinglé, tu sais, de l'appeler "le maniaque qui pue des pieds" ou un truc dans ce genre, un de ces noms exquis que vous autres flics inventez, eh bien, dans ce cas, vous vous laissez moins impressionner.

— Ouais, exact, avait répondu Lucas. Passe-moi le joint.

— Tu vois ? C'est exactement ce dont je parle. »

Cassie n'avait pas de carapace. Tout ce qui lui arrivait, elle l'éprouvait. Dans son esprit, la psychiatrie était quelque chose de normal. La plupart des gens étaient fêlés mais cela faisait du bien d'en parler, même s'il fallait payer quelqu'un pour écouter.

Lucas avait parfois eu l'impression, lorsqu'il se trouvait avec Jennifer, qu'ils avaient tous les deux terriblement envie de parler, de tout laisser sortir, mais n'en étaient pas capables. Parler les aurait rendus trop vulnérables et chacun, connaissant l'autre comme il le connaissait, aurait tiré parti de cette vulnérabilité...

« Et alors, tu en prends plein la gueule. Les gens se servent de toi, tu te fais avoir, avait répondu Cassie quand il lui en avait parlé. La belle affaire. Tout le monde en prend plein la gueule. »

Et, une fois de plus, Lucas avait essayé d'analyser l'épisode de sa dépression. « Depuis mon adolescence, je me suis tapé pas mal de nanas. Je me suis bien calmé quand j'ai commencé à fréquenter Jen — deux ou trois incartades, mauvais, mais nous nous en sortions jusqu'à ce que... tu sais. Mais en fait, quand elle est partie, je me suis arrêté tout net. Je suis tombé de la falaise. Le fond du gouffre, c'était l'automne dernier, vers Thanksgiving. Je revenais de New York, où

j'avais vu cette femme qui avait plus ou moins mis fin à notre liaison. J'ai cru être fou. Pas raide dingue comme dans les films. Fou comme lorsqu'on ne peut pas sortir de son lit pendant deux jours. Tu ne paies pas ton hypothèque parce que tu n'arrives pas à te résoudre à remplir un chèque.

— À une époque, je ne payais pas mes impôts pour la même raison. J'avais l'argent mais je ne pouvais pas affronter l'État, avait dit Cassie, très sérieusement.

— Je suis resté au fond du trou pendant trois ou quatre mois et quand j'ai senti que je recommençais à fonctionner normalement, je me suis aperçu que j'étais incapable d'aborder une femme. Toutes les femmes. J'avais peur que ça ne marche pas, de retomber dans le trou. J'aurais fait n'importe quoi plutôt que d'y retourner.

— Tu étais gravement touché. C'est à ce moment-là que tu as besoin de quelqu'un qui ait vraiment d'énormes seins, pour pouvoir te recroqueviller et enfouir la tête au milieu, en suçant ton pouce. »

Lucas s'était mis à rire, avait essayé de nicher sa tête entre les seins de Cassie. Et une chose en entraînant une autre...

Daniel entra dans le bureau de Lucas et referma la porte.

« Nous avons un problème.

— Quoi ? »

Daniel passa une main dans ses rares cheveux, le visage exprimant à la fois colère et confusion.

« Dites-moi la vérité. Avez-vous passé des informations à la Huit ?

— Non. J'ai un peu manipulé une fille de TV3.

— Oui, oui, je suis au courant. Mais rien avec la Huit ?

— Non, parole de scout, promet Lucas. Que se passe-t-il ? »

Daniel s'effondra sur la chaise réservée aux visiteurs.

« J'ai reçu un appel de Jon Ayres, de la Huit. Il affirme savoir par une de ses sources que nous avons un suspect sous surveillance et sommes sur le point de procéder à une arrestation. J'ai nié. Ils ont affirmé que leur tuyau était vraiment solide. J'ai persisté et leur ai expliqué que de fausses informations pouvaient causer du tort à notre enquête. Le type a pris la mouche, nous avons échangé quelques mensonges supplémentaires et il a fini par dire qu'il y réfléchirait.

— Ce qui signifie qu'ils vont l'utiliser, dit Lucas d'un ton pressant. Il faut appeler le directeur de la chaîne.

— Trop tard, dit Daniel en désignant l'horloge murale qui indiquait midi quinze. C'était le sujet central des infos de midi.

— Quel salopard, grogna Lucas.

Je sais, je sais... »

Del passa voir Lucas en fin de journée.

« Nous sommes au mieux, et maintenant je ne peux plus l'arrêter, quand il s'agit de Bekker. Elle *insiste* pour que j'enquête sur lui. Le seul problème, c'est qu'elle ne sait pas grand-chose.

— Peu ou rien ?

— Elle pense qu'il doit se droguer, mais elle ne sait pas avec quoi. À certains moments où il devient vraiment bizarre. Et puis il y a ceci : il a un truc avec les yeux, c'est certain.

— Vraiment ? » Lucas se pencha vers Del. Ça, effectivement, c'était quelque chose. « Qu'est-ce que c'est ?

— Tu te rappelles, quand elle nous a raconté qu'il aimait l'humilier ? Qu'il l'obligeait à lui faire des pipes, etc. ? Eh bien, pendant qu'elle s'exécutait, il la forçait à relever la tête pour pouvoir la regarder dans les yeux. Il racontait je ne sais quoi au sujet des yeux qui sont l'antichambre de l'âme, un truc dans ce genre...

— Ces lampes exquises, ces fenêtres de l'âme..., cita Lucas.

— Qui a dit ça ?

— Je ne sais plus. Autrefois, j'ai suivi un cours de poésie à la fac. Ça me revient de cette époque.

— Bon, en tout cas, il semble obsédé par les yeux. Et il continue de terrifier cette fille, quand elle le voit se balader dans l'hôpital.

— A-t-elle la moindre idée de ce qu'il y fait en ce moment ?

— Non. Tu veux que je lui demande ?

— Oui. Tu as l'intention de la revoir, non ?

— Bien sûr, si tu veux que je lui pompe d'autres renseignements.

— Ce n'est pas à ça que je pensais, dit Lucas. Je pensais que tu as l'air plutôt en forme. »

C'est Druze qui informa Bekker de la surveillance policière. S'attendant à recevoir un appel lui annonçant le troisième meurtre, Bekker interrogeait le répondant à intervalles réguliers.

« Selon un communiqué de la Huit, les flics exercent une surveillance sur un suspect, dit Druze sans donner son nom. J'ai fait bien attention et je ne pense pas que ce soit moi. » Et il raccrocha.

Quoi ? Ayant du mal à se concentrer, Bekker repassa le message. « Un communiqué de la Huit... » Une surveillance ? Il rembobina la bande tout en réfléchissant frénétiquement. S'ils surveillaient vraiment Druze, et qu'ils l'avaient vu donner ce coup de téléphone, seraient-ils capables d'en retracer l'origine ? À son avis, non, mais il n'aurait pu l'affirmer. D'un autre côté, il était peu probable qu'ils surveillent Druze — comment l'auraient-ils repéré ? Ce fameux portrait ? Peut-être.

Plus probablement, c'était *lui* qu'ils surveillaient, s'il ne s'agissait pas d'une de ces inventions typiques de la télévision. L'étudiant dans les toilettes de l'hôpital lui revint à l'esprit, et celui de la bibliothèque-

Ce n'était pas des chaussures de l'armée. C'était des chaussures de flic.

Chapitre 22

Les variations climatiques affectaient l'État en zigzag, froid canadien et chaleur du Golfe. Druze avait l'impression de respirer de l'eau. Des orages rôdaient à l'ouest du Minnesota. Les spécialistes météo de la télévision annonçaient leur arrivée dans la zone métropolitaine avant neuf heures. Depuis l'autoroute, Druze voyait les éclairs déchirer le ciel au nord et à l'ouest. Mais l'orage était trop éloigné pour qu'il pût entendre le tonnerre.

Maplewood Mall était le centre commercial attiré du nord-est de St. Paul, bien ancré dans la banlieue résidentielle. Peu de criminalité, clientèle aisée. Des garçons en blouson de base-ball, des adolescentes paradant dans leurs nouvelles tenues. Druze patrouilla dans le parking, observant les acheteurs. Il voulait une femme en train de quitter le centre commercial. Dans les quarante ans, pour correspondre au profil. S'il pouvait la choper au bon endroit, il n'aurait même pas besoin de déplacer son corps. La tuer en plein parking et la laisser là. Plus elle serait découverte rapidement, plus tôt l'attention des flics serait détournée.

Il s'arrêta à un carrefour et une femme avança dans le faisceau de ses phares. Elle portait un cardigan boutonné, un pantalon et des chaussures à talons hauts, tenait son sac des deux mains et affichait un air déterminé. Un peu trop vieille, décida Druze, et le lieu n'était pas approprié.

Il gara sa voiture et marcha d'un pas nonchalant vers le centre commercial. Une voiture de vigiles de couleur bronze roula au ralenti sur l'aire de parking, et Druze s'engouffra à l'intérieur du centre. Comme il avait enduit son visage d'un épais maquillage de scène et coiffé un feutre à bord rabattu, il n'y avait pas de raison qu'on le remarque particulièrement à quelques mètres de distance. Sauf si l'on voyait son nez. Il rabattit le chapeau plus bas sur son front.

Druze était inquiet. Au début, quand il avait mis le plan au point avec Bekker, tout avait semblé simple. Bekker se chargerait d'Armistead et Druze liquiderait Stéphanie Bekker. Ainsi, chacun obtiendrait ce qu'il souhaitait, Bekker la liberté, Druze la sécurité. Et ils auraient tous deux un solide alibi. Si la pression exercée sur Bekker

devenait trop grande, Druze commettrait un troisième meurtre. Pas de problème. Mais l'amant était entré en scène-

George était-il le bon client ? Il ressemblait à l'homme apparu dans le couloir, mais cet homme n'était vêtu que d'une serviette de toilette, ses cheveux clairsemés étaient mouillés et son visage contorsionné. Druze ne l'avait vu qu'un bref instant. Était-il plus gros que George ? Maintenant, avec le recul, Druze n'était plus si sûr de lui. Il avait regardé trop de photos, de gens qui faisaient presque l'affaire. Intoxiqué par un excès d'information, probablement.

Bekker. Il n'avait plus tout à fait confiance en Bekker. Us s'étaient rencontrés après un spectacle, dans un café fréquenté par les amateurs de théâtre. Bekker était en compagnie de Stéphanie et de quelques médecins de l'université. Il se trouvait un peu à l'écart du groupe, on ne s'occupait pas de lui. Druze était entré, seul lui aussi, pour boire un verre. Il avait immédiatement remarqué cet homme d'une beauté inhabituelle, n'avait pas pu en détacher les yeux. Bekker était tellement...

Bekker lui aussi avait été fasciné. Il avait fait le premier pas. *Bonsoir. Je crois que je vous ai vu sur scène tout à l'heure.*

Et plus tard, beaucoup plus tard, quand ils furent devenus... amis ? Était-ce le terme adéquat ? Bekker avait déclaré : « Nous sommes les deux faces d'une même pièce, mon cher. Victimes de notre apparence. »

Ce n'était pourtant pas leur apparence qui les avait réunis, mais quelque chose d'autre. Le goût de la violence ? Quoi, au juste ?

Il se posta près de la balustrade de la galerie et observa ce qui se passait au niveau inférieur. Des consommateurs longeaient l'allée principale d'un pas nonchalant. Certains étaient soigneusement équipés pour l'hiver, des vêtements sombres, protecteurs, avec des gants qui sortaient des poches de leur manteau. D'autres, les plus jeunes, suivant la tendance des vents chauds du Golfe, avaient opté pour l'été, portant des T-shirts sous des coupe-vent en nylon léger. Quelques-uns étaient même en short, shorts de surf pour les garçons, shorts de tennis pour les filles.

Il commença à repérer des femmes. Dans la quarantaine. Quelqu'un de plutôt séduisant. Une femme susceptible de retenir l'attention d'un déséquilibré. Il y en avait des douzaines, avançant en solitaire, en couple ou en trio, des grandes et des petites, trapues ou élancées, boudeuses, joyeuses, déterminées, léchant les vitrines, marchant d'un pas décidé, payant en espèces, vérifiant leur reçu,

examinant des chemisiers à la lumière... Inconsciemment, Druze se mit à lancer ses clés de voiture d'une main, les rattrapant de l'autre, jonglant machinalement.

Et il fit son choix : am-stram-gram.

Nancy Dunen était abasourdie par le prix des jeans. Elle n'en croyait jamais ses yeux. Chaque fois qu'elle venait, elle se disait que la fois précédente avait dû être une aberration, un cauchemar. Les jumelles trouvaient toujours le moyen d'user au printemps, simultanément, leurs jeans achetés à la rentrée. Deux gamines de douze ans, quatre jeans, trente-deux dollars pièce... elle regardait fixement devant elle, effectuant mentalement des opérations que ses lèvres articulaient silencieusement. Cent vingt-huit dollars ! Jésus ! D'où allaient-ils surgir ? Si l'on pouvait compter sur le sens de l'humour des gens de chez Visa...

Elle examina les jeans à bout de bras, s'assurant qu'il n'y avait pas de défauts dans le tissu, remarqua la coupe féminine. Seulement douze ans, et l'on arrondissait déjà la ligne des hanches. Ce devait être les hormones dans les céréales du petit déjeuner-

Un homme s'attarda devant la porte ouverte du magasin. Il y avait quelque chose qui clochait dans son visage mais elle n'aurait su dire exactement ce que c'était. Il portait un vieux feutre marron démodé, avec le bord rabattu devant. Il s'inscrivit dans sa ligne de mire pendant qu'elle regardait les jeans. Elle eut conscience d'un léger déclic quand leurs regards se croisèrent, se détourna pendant que l'homme faisait de même et gratta du bout de l'ongle un nœud dans la toile de jeans. Toujours un œil de lynx, Dunen, pas vrai ? Elle reposa le jean et s'attaqua au suivant.

Il y avait des moments où Nancy se trouvait assez jolie et d'autres où elle était sûre de ne pas l'être. Elle coupait court ses cheveux bruns, se maquillait à peine et maintenait sa ligne en courant trois fois par semaine dans le voisinage. Elle ne s'attardait pas vraiment sur la question de sa beauté, ce qui ne l'empêchait pas de proclamer qu'elle avait les plus jolies fesses quadragénaires du quartier. Elle était à l'aise dans son corps et dans sa vie. Son mari avait l'air de bien l'aimer, elle l'aimait bien, et tous deux adoraient leurs enfants.

Elle présenta les jeans à la caisse, gémit en vérifiant le reçu de la carte Visa, le plia en deux et le laissa tomber dans son sac.

« Si mon mari le trouve, il va me tordre le cou, dit-elle à la caissière.

— Oui, mais... » La jeune vendeuse blonde rejeta ses cheveux en

arrière avec un sourire et pianota des doigts en glissant les pantalons dans un sac. En clair, cela signifiait que les maris, on peut les mener par le bout du nez. « Ce sont de jolis jeans. »

Nancy quitta le magasin et regarda la vitrine d'une boutique de vêtements féminins sans vraiment s'arrêter. L'homme au feutre se trouvait derrière elle sur l'escalier roulant, se dirigeant vers la même porte. Elle le remarqua sans y prendre garde. Voyons, je suis garée devant la sortie proche du stand de biscuits...

Un lycéen costaud en blouson de base-ball, les cheveux rasés sur les côtés, lui tint la porte. La boucle qu'il portait à l'oreille et la façon dont il reluqua ses fesses la firent sourire intérieurement. Quand elle était gamine, dans les années 50, il y avait des garçons plus âgés qui arboraient ce genre de coupe de cheveux, mais ils auraient préféré s'ouvrir les veines plutôt que de porter une boucle d'oreille.

Nancy descendit du trottoir, s'arrêta devant sa voiture et chercha ses clés au fond de son sac. L'homme au feutre passa son chemin. Elle fut sur le point de le saluer d'un signe de tête — leurs regards s'étaient rencontrés, d'une certaine façon, à deux ou trois reprises dans la galerie marchande. Mais elle ne le fit pas. Elle ouvrit la portière, jeta les jeans sur la banquette arrière, s'installa au volant et alluma le contact. Normalement, elle devrait arriver chez elle vers huit heures. Qu'y avait-il à la télé ce soir ?

Druze se tenait prêt. Le fusil à affûter, celui-là même qu'il avait utilisé pour George, était dans sa poche. Il l'avait soigneusement nettoyé et rangé dans un tiroir de sa cuisine, où il restait à portée de main en cas de besoin. Il sortit du centre commercial sur les talons de la femme et la suivit sur l'aire de parking, surveillant les autres passants, guettant les voitures qui tournaient dans les allées. D'une seconde à l'autre, il pouvait fondre sur elle. Il était prêt.

La femme s'arrêta devant la première voiture du parking, une Chevrolet Spectrum blanche. Coinça son sac à main entre sa hanche et la carrosserie et entreprit de fouiller à l'intérieur. Ils étaient dans la ligne de mire de la galerie. S'il se jetait sur elle, on les verrait. Il regarda derrière lui : des gens sur le trottoir, aux portes, qui entraient, qui sortaient... Merde.

Qu'il était bête ! S'il choisissait une femme à l'intérieur, il y avait de fortes chances qu'elle fût garée devant, sous les yeux de tous, où il ne pourrait pas l'agresser. Ou même que son mari ou son fils vînt la chercher en voiture devant la sortie. Non, il fallait qu'il attende dehors. Il dépassa Nancy Dunen en jonglant inconsciemment avec ses clés. La femme lui lança un vague regard avant de reporter son

attention sur l'intérieur de son sac. Il ne se retourna pas, mais il entendit le claquement de la portière et le bruit du moteur...

Druze regagna sa voiture et roula jusqu'à la lisière du parking. Il essaya un premier emplacement, constata qu'il n'offrait aucune visibilité, en essaya un autre. Parfait. Il éteignit le moteur et les lumières, et attendit. Sa voiture ainsi garée formait un angle aigu avec une entrée latérale de la galerie marchande. Spontanément, les gens ne regardaient pas dans cette direction, mais lui, d'où il était, pouvait les observer quand ils sortaient.

Il attendit cinq minutes. Rien. Puis un couple traversa le parking et se dirigea vers le groupe de voitures où se trouvait Druze. Une femme seule les suivait à vingt mètres. Le couple atteignit sa voiture. L'homme la contourna pour ouvrir la porte côté passager, puis ouvrit le coffre et y plaça les paquets. La femme seule arriva à leur hauteur pendant que l'homme refermait son coffre et ouvrait la porte côté conducteur. À cet instant, la femme seule, ne se sachant pas observée, montait également dans sa voiture, à moins de dix mètres de Druze. Elle fit marche arrière en même temps que le couple et, une seconde plus tard, ils étaient tous partis.

Encore merde. Elle aurait été parfaite, selon Druze. Un peu jeune, peut-être, mais cela aurait fait l'affaire. Il se tassa dans son siège, le feutre baissé sur les yeux. Des gens franchissaient les portes illuminées dans les deux sens. Am-stram-gram...

Kelsey Romm portait un chemisier écarlate, un jean, des chaussures de tennis blanches. Elle avait les cheveux longs, un rouge très foncé aux lèvres. Elle partageait son temps de travail entre Maplewood, un Huit à Huit de Roseville et, les week-ends, un magasin discount Target. Certains jours, cette surcharge de travail lui donnait des aigreurs d'estomac et il arrivait qu'elle eût tellement mal aux jambes qu'elle ne pouvait plus les plier pour s'asseoir. Mais ce n'était pas facile de trouver un emploi à plein temps. Une simple question de rentabilité, lui avait expliqué son patron chez Maplewood : il suffisait de faire tourner des vendeuses à mi-temps pour éviter les charges sociales. Et de surcroît, la répartition des horaires de travail était beaucoup plus simple. Il n'y était pour rien, affirmait-il, le magasin ne lui appartenait pas. Il ne faisait que suivre les ordres.

Partout où elle s'était présentée, on lui avait chanté la même chanson. Si cela ne lui plaisait pas, il y avait pléthore de lycéennes qui cherchaient des jobs. Cela ne demandait pas un niveau de connaissances très élevé. On tape un code et un numéro s'inscrit sur l'écran de la caisse. On en tape un autre et la machine vous dit

combien il faut rendre. Kelsey Romm avait besoin de ce travail. Deux enfants, et tous les deux en secondaire. Deux erreurs de parcours qui lui échappaient complètement, la fille qui commençait déjà à boire — et Dieu sait quoi d'autre. Non qu'elle les aimât vraiment, mais c'était ses enfants, pas de doute.

Kelsey Romm marchait tête baissée. Elle marchait toujours tête baissée. On ne voyait rien, de cette façon. D'ailleurs, elle ne vit pas Druze. Elle alla jusqu'à sa voiture, une Chevrolet Cavalier de 83, un clou, la clime ne marchait pas, la radio non plus, les pneus étaient quasiment lisses, les freins semblaient contenir de l'air et la ceinture de sécurité du siège avant droit était cassée...

Elle enfonça la clé dans la serrure. Elle vit l'homme au tout dernier moment, commença à tourner la tête... La pointe d'acier la cueillit derrière l'oreille et la dernière chose que Kelsey Romm vit du monde vivant fut l'entrée de la galerie marchande Maplewood et un gamin appuyé contre une poubelle.

Si on lui avait prédit que les choses se termineraient ainsi, elle aurait acquiescé de la tête. Elle aurait dit : « Je veux bien le croire. »

Druze la vit franchir la sortie en hâte et sut instinctivement qu'elle viendrait jusqu'à lui. Il entrebâilla sa portière de façon à pouvoir l'ouvrir silencieusement. Tête baissée, elle traversa tout le parking, se dirigeant vers la rangée qui se trouvait derrière la voiture de Druze. C'était vraiment bien, parfait. Il sortit et descendit l'allée d'un pas désinvolte, lançant ses clés d'une main, les rattrapant de l'autre, et ainsi de suite. Il y avait encore quelques consommateurs sur les trottoirs devant la galerie marchande, un gamin debout près de l'entrée qui regardait dans la direction opposée. Cela devait marcher...

Elle se rapprocha sans lui prêter la moindre attention, pivota devant une vieille Chevy. Ayant deviné où elle allait, il avait intercepté sa trajectoire, prenant un raccourci entre les voitures. Si elle tenait ses clés à la main, se dit-il, il arriverait peut-être trop tard. Il glissa les siennes dans sa poche, empoigna le manche du fusil à aiguiser et pressa le pas. Elle commença à fouiller dans son sac en s'arrêtant devant sa voiture, la tête toujours baissée. Telle une taupe, songea Druze. Creusant. Il était près d'elle maintenant, au point de distinguer le tissu luisant de son chemisier. Il jeta un coup d'œil alentour. Personne...

En une fraction de seconde il fut sur elle, le bras levé, la pointe d'acier fauchant l'air. La femme détourna la tête à la dernière seconde.

Le métal la frappa à plusieurs reprises tandis qu'elle s'affaissait et

rebondissait de la même manière que le professeur avant elle. À cette différence que la femme émit un bruit strident, tel un corbeau qui croasse, expulsant l'air contenu dans ses poumons. Druze regarda autour de lui. Cela semblait aller. Le gosse près de la poubelle les voyait peut-être, mais il ne faisait pas un geste.

Druze se pencha, ouvrit le sac de la femme, trouva ses clés, débloqua la portière, souleva le corps et le poussa à l'intérieur de la Chevy. À l'avant de la voiture, il y avait des sièges baquets séparés par une boîte de vitesses automatique. Le corps, dans une étrange position contorsionnée, formait une bosse sur les sièges. Druze se redressa et, s'assurant qu'il n'y avait personne dans le parking, monta à côté d'elle et lui palpa le cou. Elle ne respirait plus. Elle était morte.

Pour les yeux, il se servit d'un tournevis.

Une pointe d'amphétamines et un tout petit peu de L.S.D. : ce soir, Bekker était Beauté. Son esprit fonctionnait avec aisance et brillant, rapide comme un furet, se frayant un chemin à travers les problèmes en un rien de temps... et pourtant, quelques heures avaient dû s'écouler... il faisait jour quand il était rentré chez lui et maintenant l'obscurité était tombée... Depuis quand ? Il reperdit conscience.

Cheryl Clark lui avait téléphoné au bureau.

Elle voulait probablement reprendre leur liaison, se dit-il. Sachant que sa femme était morte. Elle avait essayé de se rendre intéressante en lui racontant qu'un flic était venu la trouver. La police se préoccupait de la vie amoureuse de Bekker, de ses habitudes personnelles. Elle pensait qu'il devait être informé.

Peut-être allait-il la revoir, après tout. Elle était devenue lassante vers la fin, mais il y avait eu deux ou trois nuits-

Son esprit était comme du feu liquide avec le goût du M.D.M.A. dans sa bouche, sous sa langue. Quoi ? En prendre encore ? Vraiment, il ferait mieux d'être plus raisonnable... Quand il revint à lui — et assez longtemps pour savoir qu'il allait s'en sortir — il avait trouvé une solution au problème de la surveillance policière. Tellement simple. Elle existait depuis le début. N'avait-il pas un ami dans la police ?

Le dispositif de surveillance cueillit Bekker au moment où il quittait l'allée pour rejoindre Hennepin Avenue, qu'il suivit ensuite jusqu'à l'autoroute. Il alla à la bibliothèque, se gara, entra dans le bâtiment. L'équipe ne le lâchait pas. Il consulta un livre au

département des ouvrages de référence et retourna à sa voiture. L'un des policiers qui le filaient vérifia le volume, un annuaire de St. Paul, et nota les numéros de page. S'il avait pris le temps de regarder les noms inscrits sur ces pages, il aurait trouvé Lucas Davenport au milieu de la deuxième colonne...

Franchir le Mississippi, puis direction sud. Joli quartier... Ces saletés d'adresses de St. Paul, les numéros ne correspondaient pas aux rues. Ils commençaient à 1 et allaient aussi loin qu'il était nécessaire.

En arrivant devant chez Davenport, il jugea qu'en dehors de sa situation la maison n'avait rien de particulièrement frappant. Une construction sans histoire, pierre et crépi blanc, un grand jardin en façade. Une jolie maison, sans plus. Stéphanie ne lui aurait pas accordé un regard. Les fenêtres étaient éclairées.

Il sonna à la porte. Une seconde plus tard, Davenport apparut.

« Bonjour, inspecteur Davenport », dit Bekker en inclinant la tête, content de voir Lucas. Ses mains étaient enfoncées dans les poches de son trois-quarts en cuir. « Vous m'avez dit que vous veilleriez à ce que je ne sois pas harcelé. Pourquoi me suit-on partout où je vais ? »

Interloqué, Davenport sortit sur la véranda. Voyant son visage, dur comme du marbre, Bekker recula d'un pas.

« Quoi ? »

— Pourquoi suis-je suivi partout ? Je sais qu'ils sont là quelque part, dit Bekker en agitant la main en direction de la rue. Ce n'est pas de la paranoïa. J'ai vu vos agents qui me surveillaient. Des types jeunes habillés comme des étudiants, mais avec des chaussures de flic.

»

Le visage de Davenport se tendit brusquement, traversé par ce que Bekker prit pour une sorte de rictus. Il se rapprocha de Bekker et, l'agrippant par les revers de son manteau, le souleva. Bekker se retrouva sur la pointe des pieds.

« Lâchez-moi », demanda Bekker. Il était fort, mais Davenport le serrait vraiment de tout près, lui bloquant les bras. Il essaya de repousser le flic, qui tint bon et se mit à le secouer, apparemment en proie à une colère extrême.

« Ne venez jamais chez moi », lui intima Davenport d'une voix rauque, lançant des éclairs de ses yeux écarquillés. « Vous avez bien entendu, espèce de salaud ? Le dernier type qui s'est pointé ici, je l'ai descendu. Si vous remettez les pieds chez moi, je vous tuerai de la même façon.

— Je... je suis désolé », bredouilla Bekker.

Davenport n'était pas le policier réfléchi, aux nerfs d'acier, qui avait visité la chambre de Stéphanie. Il le fixait de ses yeux exorbités, le cou tendu en avant, et ses mains étaient aussi dures que des pierres.

Davenport relâcha Bekker en le rejetant loin de lui.

« Foutez le camp. Foutez le camp d'ici. »

Bekker tituba. Arrivé sur le trottoir, à trois mètres de la véranda, il dit :

« Je voulais seulement qu'on interrompe cette surveillance, je ne veux pas être harcelé...

— Téléphonnez au chef de la police si vous voulez, répondit Lucas d'une voix glacée, brutale. Mais que je ne vous revoie jamais chez moi. »

Davenport rentra dans la maison et claqua la porte. Bekker resta un moment sur le trottoir, regardant la porte, n'en croyant pas ses yeux. Davenport s'était pourtant montré amical, la dernière fois, il avait eu l'air de comprendre certaines choses.

La colère de Bekker éclata lorsqu'il fut installé dans sa voiture.

Traité comme un moujik. On l'avait jeté au bas des marches, on lui avait botté les fesses. Foutu dehors. Il martela le volant de ses paumes ouvertes. S'imagina en train de frapper, écrasant le tranchant de sa main sous le nez de Davenport, le sang coulant sur le visage blême de celui-ci. Il se vit le bourrant de coups de pied, cherchant à atteindre les testicules...

« Le salaud, me traiter ainsi, me traiter comme un... Espèce de salaud, vous ne pouvez pas me traiter comme ça, vous feriez mieux d'y réfléchir à deux fois... Salaud, me traiter comme ça... »

Au moment où Bekker s'éloignait en voiture, le réseau de surveillance toujours sur ses traces, un adolescent s'approcha de la voiture de Kelsey Romm et regarda à l'intérieur. Qu'est-ce qu'elle foutait ? Elle était en train de baiser ou quoi ?

Cela faisait un moment qu'il était appuyé à une poubelle, devant l'entrée de la galerie marchande, attendant qu'il arrive quelque chose, que quelqu'un se pointe, quand il avait enfin vu un truc se produire. Il ne savait pas ce que c'était au juste. Il y avait ce type... Il avait reçu une vidéo-cassette pour son anniversaire, un film, *Darkman*, sa pelloche préférée. Eh bien, le type en question ressemblait à Darkman, il n'avait pas de bandages mais le chapeau était pareil. Et puis il y eut ce truc.

Il vit le type se faufiler à l'intérieur de la voiture. Il y resta une ou deux minutes, en ressortit, monta dans une autre voiture et s'éloigna. Pas une seconde il ne vint à l'esprit du gosse de regarder la plaque minéralogique. Et ce n'était pas le genre de gamin à bien connaître les marques de voiture. C'était simplement un ado qui traînait dehors et regardait *Darkman* l'après-midi, quand l'école était finie.

Par contre, la voiture de la femme n'avait pas bougé. Quand l'autre bagnole, celle de Darkman, se fut éloignée, le gosse hésita un instant avant de descendre du trottoir et de s'engager dans l'alliée, le long des voitures. Qui était cette fille ? Était-ce une sorte de pute qui faisait des pipes sur la banquette arrière ? C'était pas mal, comme perspective.

Il s'approcha, scruta à l'intérieur...

« Oh, mon Dieu ! Mon Dieu ! »

Le gosse repentit en courant vers la galerie marchande, moulinant des bras. À mi-chemin, il se mit à hurler : « Au secours ! »

Lucas, encore ébranlé par la visite de Bekker, travaillait à la Poursuite du druide quand le responsable de la surveillance téléphona.

Chapitre 23

Lorsque Lucas sortit de chez lui, un orage déferlait sur Minneapolis. Au-dessus de sa tête, des éclairs déchiraient les nuages et les vents précédant la tempête fouettaient les branches des ormes. Il remonta vers le nord par la 280, laissant sur sa gauche les lumières de Minneapolis, quasiment invisibles à travers la pluie. L'orage le rattrapa juste avant qu'il ne bifurque vers l'est. D'abord, quelques gouttes éclaboussèrent le pare-brise et puis brusquement un torrent, un Niagara de grêlons martela le toit de sa voiture, tandis que de petites boules de glace blanche rebondissaient sur la route dans la lumière de ses phares. Il prit l'autoroute I-694 vers l'est et la pluie faiblit pour cesser complètement quand il déborda le front de l'orage.

De la grand-route, on voyait mal la galerie commerciale, occultée par une barre d'immeubles, mais les lumières rouges des services d'urgence se reflétaient dans les fenêtres. La sortie de White Bear Avenue était bloquée par les voitures. Il engagea la Porsche sur le bas-côté et se fraya un chemin vers le centre. Un policier de la brigade des autoroutes du Minnesota accourut à sa rencontre et Lucas lui montra son insigne par la fenêtre.

« Davenport », dit l'homme en se penchant vers l'intérieur de la voiture. « Restez derrière moi, je vais essayer de tenter une percée par ici. »

Le policier se mit à courir sur le bas-côté, conduisant la Porsche jusqu'à un barrage routier. La rue était un cafourillis cauchemardesque de clients tentant de quitter la galerie marchande, de badauds essayant d'approcher leur voiture de la scène du meurtre, et de véhicules normaux qui voulaient simplement accéder à l'autoroute ou en sortir. La police de l'autoroute, ayant abandonné toute prétention de contenir la foule, s'était résignée à laisser sortir le plus de gens possible du centre commercial. Arrivé devant le barrage, celui qui avait ouvert la voie pour Lucas glissa un mot aux autres, qui interrompirent la circulation, firent dégager une voiture et laissèrent Lucas se glisser dans le parking.

« Merci ! cria-t-il en passant. J'ai traversé l'orage pour venir. Faites gaffe, c'est vraiment mauvais, avec de la grêle. Si vous avez de quoi vous protéger de la pluie... »

Le policier hocha la tête et lui fit signe d'avancer.

Les camions des chaînes de télévision et les voitures des reporters étaient garés à la lisière du parking, à une centaine de mètres d'une Chevy marron en piteux état. Les quatre portières de la voiture étaient grandes ouvertes et la lumière des projecteurs qui la cernaient faisait penser à un stand d'exposition illuminé. Lucas laissa sa Porsche au milieu d'un troupeau de voitures de brigade et marcha jusqu'à la Chevy.

Il fut interpellé par un policier en blouson bleu qui discutait avec un collègue en chandail : « Par ici, Davenport ! » Lucas se dirigea vers lui.

« John Barber, Maplewood », dit le flic au blouson, yeux bleus délavés et menton en galoche. « Et voici Howie Berkson... Howie, peux-tu aller dire aux gens de la télé qu'il faudra encore attendre une vingtaine de minutes, d'accord ? »

Berkson s'éloigna et Barber proposa :

« Allons-y.

— Y a-t-il une chance que ce ne soit pas le même type ? » demanda Lucas.

Barber haussa les épaules.

« Pas vraiment. Un de vos gars est dans les parages. Shearson, c'est ça ? Il dit que la technique est la même. Attendez de voir la tête de la fille. »

Lucas y alla, regarda, se détourna et les deux hommes firent les cent pas autour de la voiture.

« Ça m'a tout l'air d'être lui, dit-il sombrement. Un imitateur ne manifesterait pas le même enthousiasme...

— C'est ce que dit Shearson.

— Au fait, où est-il passé, celui-là ? » demanda Lucas en regardant autour de lui.

Barber sourit.

« Il a dit que nous semblions avoir la situation bien en main. Il paraît qu'il est en train de regarder des chemises dans la galerie.

— Quel connard, dit Lucas.

— C'est l'impression que nous avons eue. Au fait, nous avons trouvé un gamin qui a vu le tueur.

— Quoi ? s'écria Lucas, s'arrêtant net. Il l'a vu ?

— Ne vous emballez pas trop vite, dit Barber. Il se trouvait à une centaine de mètres de la scène et ne faisait pas très attention. Il a également vu la voiture du type mais il n'a pas la moindre idée de la marque, du modèle ni même de la couleur... Je n'ai rien pu en tirer. Il affirme que le tueur ressemblait à un personnage dans un film tiré d'une bande dessinée.

— Dans ce cas, comment savez-vous qu'il a vu...

— Parce qu'il a vu la victime se diriger vers sa voiture. Il ne s'intéressait pas particulièrement à elle, il traînait juste là par hasard. Mais une minute plus tard, il a repéré un homme près de sa voiture, c'était comme s'il l'aidait à monter à l'intérieur. Et puis, deux ou trois minutes après, il ne sait pas exactement combien, il voit le type s'éloigner. Et la femme ne sort pas sa voiture du parking. Alors, le gosse s'est dit — il nous a raconté ça avant l'arrivée de sa mère — il s'est dit que la nana était peut-être une pute qui faisait des pipes dans sa bagnole, ou alors qu'elle dealait. Voilà ce qui s'est passé dans sa tête. Et il s'est dirigé par là, mine de rien, juste pour jeter un coup d'œil.

— Donc, il a réellement vu le tueur.

— J'en ai bien l'impression, dit Barber.

— Laissez-moi lui parler. »

Le gosse était un adolescent maigre à la mise négligée, avec des rembourrages de patineur aux genoux et des mitaines aux mains, des cheveux blonds crasseux tombant sur les épaules et une peau boutonneuse. La longue visière de sa casquette était inclinée d'un côté, recouvrant son oreille. Sa mère planait comme une buse au-dessus de lui, jetant des regards sévères tour à tour à son fils et à la police.

« Tu as une minute ? demanda Lucas au gamin lorsque Barber le conduisit à lui.

— J pense que oui, ils m'laisseront pas bouger d'ici », répondit le gosse, balayant de la main une mèche qui lui tombait sur l'œil, le même geste que Cassie, tant pour se défendre que par nécessité.

« On aimerait bien rentrer chez nous un jour », dit la mère, ayant flairé en Lucas un représentant du pouvoir. « Ce n'est pas comme si...

— C'est extrêmement important », lui répondit-il avec gentillesse. Puis, s'adressant au gamin, il proposa : « Pourquoi n'irions-nous pas faire un tour au centre ?

— Je peux venir aussi ? demanda la mère.

— Bien sûr, admit Lucas à regret. Mais laissez votre fils raconter son histoire, compris ? L'aide que vous voudrez lui apporter ne nous aidera vraiment pas.

— Entendu. »

Elle baissa la tête. Ça, elle l'avait compris.

« Alors, tu l'as senti comment, ce type ? » demanda Lucas en s'engageant sur le trottoir qui longeait la galerie.

Le front du garçon se creusa de rides perplexes.

« Senti comment ?

— Quel genre de vibrations dégageait-il ? Le flic de Maplewood, Barber, dit que tu ne l'as pas vu très nettement, mais tu as bien dû sentir des vibrations. D'après Barber, tu trouvais qu'il ressemblait à un personnage de bande dessinée...

— Pas de bande dessinée, de film de bande dessinée. Vous avez jamais vu *Darkman* ?

— Non, jamais.

— Vous devriez. C'est un film super.

— Son préféré, gloussa la mère. Ces jeunes... »

Lucas porta l'index à sa bouche et elle se tut, piquant un fard.

« Eh bien, vous savez, il y a ce type, Darkman, qui se fiait foutre le visage en l'air... euh, bousiller le visage par ces voyous, commença le gamin en regardant sa mère. Il essaie de le rafistoler avec cette peau qu'il fabrique...

— Oh, oh ! s'exclama Lucas. Il avait quelque chose qui clochait dans le visage, le type du parking ?

— Je ne pouvais pas bien voir, il portait un chapeau. Mais il se déplaçait comme Darkman. Vous devriez vraiment voir le film », insista le gamin en le fixant de ses yeux ronds avec le plus grand sérieux. « Darkman bouge comme... je ne sais pas. Il faut que vous le voyiez. Ce type bougeait exactement comme lui. C'est-à-dire, je ne pouvais pas voir s'il y avait quelque chose qui clochait dans son visage, mais il bougeait comme si c'était le cas. On avait l'impression qu'il se cachait tout le temps le visage.

— Tu l'as vu agresser la femme ?

— Non. D'abord, je l'ai vue sortir d'ici, elle. Puis j'ai regardé ailleurs, et après, je l'ai vu, lui. Ensuite il est monté dans la voiture de la femme, il en est ressorti et il s'est éloigné, pareil que Darkman.

Comme s'il glissait. Avec ce chapeau.

— Glissait ?

— Ben oui. Vous savez... La plupart des gens marchent, mais lui, il glissait. Comme Darkman. Vraiment, vous devriez voir ce film, je vous assure.

— D'accord. Tu te rappelles autre chose ? N'importe quoi ? Tu l'as vu parler à quelqu'un, est-ce qu'il a exécuté une sorte de danse, fait quoi que ce soit ?

— Non, j'ai rien vu en tout cas. Je l'ai seulement vu marcher... Oh, si ! Il jonglait avec ses clés, c'est tout.

— Il jonglait avec ses clés ?

— Ouais. Il les lançait en l'air, et puis après, comme ça... »

Le gamin imita un homme jetant ses clés en l'air, effectua très vite un pas redoublé et fit mine de les rattraper de l'autre main.

« Seigneur, murmura Lucas. Il ne l'a fait qu'une fois ?

— Non, il l'a fait deux, trois fois, même. »

Ils s'arrêtèrent devant un magasin de coutellerie. En vitrine, un couteau de l'armée suisse de soixante centimètres de long se déplaçait et se repliait inlassablement, en silence.

« Qu'est-ce que tu fais dans la vie, petit ? demanda Lucas. Tu vas encore au lycée ?

— Oui.

— Tu as un bon coup d'œil. Tu pourrais devenir flic, un jour. »

Le gosse détourna les yeux.

« Non, je pourrais pas faire ça. » Sa mère lui donna une bourrade mais il poursuivit. « Les flics font un métier où il faut baiser les gens. Je pourrais pas gagner ma vie comme ça. »

Lucas laissa le gamin et sa mère anxieuse entre les mains d'un policier de Maplewood et alla téléphoner à Cassie d'une cabine publique. Elle était censée faire relâche, et pourtant cela ne répondait pas chez elle. Il essaya au théâtre, mais personne ne décrocha.

« Bon Dieu ! » Il avait besoin d'elle. Il ressortit et trouva Shearson et Barber qui attendaient devant l'entrée de la galerie. Shearson tenait sous le bras un paquet qui aurait pu contenir une cravate. La pluie balayait le parking sous leurs yeux et les projecteurs qui illuminaient auparavant la voiture du meurtre étaient maintenant éteints.

« Vous avez trouvé ce que vous cherchiez ? demanda Lucas à Shearson en tapotant le paquet de l'index.

— Hé, je ne suis pas en mission », dit Shearson. Il portait un manteau de cachemire sombre qui lui arrivait au genou, un costume gris perle, une chemise blanche, une cravate bleue parsemée de petites couronnes et des mocassins noirs. Son haleine sentait le dentifrice à la fraise.

« Vous avez parlé au gosse ? demanda Barber.

— Oui, répondit Lucas. J'aimerais envoyer une sténographe chez lui demain pour prendre sa déclaration. Il m'a raconté que le type jonglait avec ses clés en effectuant une sorte de pas redoublé quand il les rattrapait. J'aimerais avoir un rapport écrit de ce qu'il a à dire là-dessus.

— Téléphonez-nous les questions à poser... dit Barber.

— Vous avez mis la main sur quelque chose ? demanda Shearson en haussant les sourcils.

— Je ne sais pas encore », répondit prudemment Lucas. Shearson lui inspirait à peu près autant de confiance qu'un crocodile endormi. « Et où en est-on avec ce psy que vous deviez examiner de près ?

— C'est lui, Bijou, aucun doute. Il cache quelque chose. Comme on n'a pas des masses d'autres voies à explorer, je pense que nous devrions relâcher la pression pendant quelques jours. En attendant qu'il y ait du nouveau. Mais Daniel m'a chargé de le serrer de très près.

— Très bien. Bon, je crois que je vais jeter un dernier coup d'œil à cette voiture », dit Lucas.

Barber l'accompagna. Ils se hâtèrent sous la pluie à grandes enjambées, en rentrant les épaules et traçant de grands zigzags comme s'ils croyaient pouvoir éviter les gouttes.

« Votre petit camarade a une garde-robe du tonnerre, dit Barber d'un ton narquois.

— Et il perdrait un concours de Q.I. même si en face de lui il avait pour adversaire un taré intégral. »

On était en train de sortir de la voiture le corps enveloppé dans un drap. Un autre flic de Maplewood s'approcha d'eux et annonça :

« Il n'y a rien qui puisse ressembler à une arme dans la voiture. On a juste trouvé du papier — des emballages d'esquimaux glacés, de barres de chocolat aux amandes, de nonnettes au praliné. Cette femme se nourrissait de cochonneries.

— D'accord », dit Lucas, se retournant ensuite vers Barber : « Vous pouvez me tenir informé de la suite des événements ? »

— Je vous enverrai par fax tout ce que nous aurons trouvé demain matin à la première heure. Nous n'avons pas besoin que ce clown continue à massacrer des gens dans le coin. »

Lucas ne s'était pas attendu que la scène du crime lui livre grand-chose. Si un tueur n'avait pas de relation avec la victime, pas de motif apparent, pas de mode de fonctionnement rationnel, les seules choses qu'il restait à trouver étaient des témoins ou des preuves matérielles. Puisqu'un tueur en série pouvait choisir son lieu et son heure, il pouvait aussi choisir un contexte présentant un risque minimum quant à la présence de témoins. Et certaines preuves qu'il pouvait laisser derrière lui — sperme dans les cas d'agression sexuelle, ou sang, échantillons de peau — n'avaient d'utilité que lorsqu'il avait été arrêté.

Cette agression avait été presque sans faille. Presque.

Quand Lucas repartit vers l'ouest, l'orage était en train de s'éteindre. Il y en avait un autre qui menaçait plus loin vers le sud, mais depuis l'autoroute I-35W où il se trouvait, il pouvait voir les feux d'atterrissage d'un jet qui s'approchait par le sud de l'aéroport international de Minneapolis-St. Paul, ce qui indiquait que l'orage devait sévir beaucoup plus bas dans l'État.

Lorsqu'il arriva chez Cassie, la pluie n'était plus qu'une bruine à peine perceptible. Il pénétra dans le hall et appuya sur la sonnette de son appartement, mais n'obtint pas de réponse. Il remonta la rue jusqu'au théâtre, qu'il trouva plongé dans l'obscurité. Malédiction. Il avait besoin d'elle.

Et il finit par la trouver. En arrivant chez lui, il la vit assise sur les marches de la véranda, un sac de gym serré entre les jambes.

« Depuis combien de temps es-tu là ? » demanda-t-il par la fenêtre de sa voiture, alors qu'elle descendait l'allée à sa rencontre. « Comment es-tu venue ? »

— Ça fait une vingtaine de minutes. Je suis venue en bus. Je me serais bien introduite par effraction, mais la voisine n'arrête pas de me surveiller derrière sa fenêtre », dit-elle en souriant.

Cassie inclina la tête vers une fenêtre allumée. Une femme d'un certain âge pointa le nez à la vitre d'une porte latérale. Lucas lui fit un grand signe de la main, qu'elle lui rendit avant de disparaître.

« Elle veille, expliqua Lucas. De toute façon, il t'aurait fallu un pied-de-biche pour écarter les portes... Laisse-moi rentrer la voiture. »

Cassie attendit qu'il se gare près de son vieux 4x4 Ford.

« Survêtement et chaussures de jogging, dit-elle en soulevant son sac pendant qu'il rabattait la porte du garage. Je pensais que nous pourrions courir au bord de la rivière.

— Sous la pluie ?

— Tout à l'heure, on la voyait s'éloigner sur le radar de la télé.

— D'accord », promit-il. Puis, la prenant par le coude et l'embrassant sur les lèvres, il ajouta : « Tu as entendu ?

— Entendu quoi ? demanda-t-elle, s'inquiétant de la gravité de son expression.

— Nous avons eu un nouveau meurtre. Au centre commercial Maplewood.

— Oh, non ! s'exclama-t-elle en portant la main à sa bouche. Est-ce quelqu'un du théâtre ? »

Lucas secoua la tête.

« Pas que je sache. C'est une femme qui travaillait à la galerie marchande. Ils sont en train de vérifier, mais elle n'avait pas l'air de quelqu'un qui fréquenterait les théâtres. Et elle n'avait certainement pas un physique d'actrice.

— Seigneur... Ce serait plutôt qu'il l'a choisie au hasard ?

— Am, stram, gram... dit Lucas. Et j'ai quelque chose à te demander... plus tard.

— Qu'est-ce que c'est que ce mystère ?

— Je ne peux pas te le dire maintenant. Je veux que tu aies les idées claires. Allons courir. »

Cassie marqua la cadence le long du fleuve jusqu'au moment où Lucas, tout essoufflé, ralentit l'allure.

« Vas-y doucement. N'oublie pas, je suis vieux.

— Six ans de plus que moi, précisa-t-elle. À ton âge, tu devrais pouvoir courir un marathon en moins de quatre heures, si tu étais en bonne forme.

— Foutaises, grommela-t-il. Quiconque peut courir un marathon en moins de six heures est en excellente forme — du moins un être humain normal.

— Tu vois, tu ne souffres pas du tout, plaisanta-t-elle. Tu es encore capable de parler. »

Elle n'en ralentit pas moins l'allure. Ils s'arrêtèrent devant un

superbe panorama, marchèrent en rond pendant une minute avant de reprendre leur course, cette fois en s'écartant du fleuve.

« Je dois faire escale dans un magasin de vidéo, dit Lucas. Il faut que je me procure un film.

— Un film ?

— Un gamin a aperçu le tueur devant la galerie marchande. Il a dit qu'il ressemblait à Darkman, dans le film. Tu l'as vu ?

— Non, mais j'en ai entendu parler. Il paraît que c'est franchement mauvais.

— Eh bien, nous y jetterons juste un coup d'oeil. »

En arrivant chez lui, Lucas s'adossa quelques secondes à la porte du garage pour reprendre son souffle, agitant la pochette en plastique qui contenait la vidéocassette.

« Je devrais faire ça plus souvent, admit-il. À ton avis, combien avons-nous parcouru ?

— Un peu plus de quatre kilomètres environ. Ce qu'il faut pour piquer une sueé.

— Je suis au regret de te dire que j'ai commencé à transpirer au bout de deux cents mètres.

— Alors, il vaut mieux prendre une douche », conseilla-t-elle, la voix rauque, s'approchant de lui. Elle glissa la main sous le maillot de Lucas et laissa courir ses doigts le long de son estomac. Il frissonna et se serra contre elle.

« Nous avons une tâche sérieuse à accomplir, dit-il en lui donnant une tape sur les fesses avec le sac en plastique.

— Allons ! Quelle différence ça fera si nous le regardons dans une heure ou maintenant ? »

Il fit mine d'y réfléchir en se grattant le menton.

« Hum. Voici un argument qui n'est pas dénué d'une certaine force de persuasion.

— Alors, on va prendre une douche. »

Lucas, le corps encore humide de sa deuxième douche, enfila un jean et un T-shirt, engagea la cassette dans le magnétoscope et alluma la télévision.

« Que cherchons-nous ? demanda-t-elle.

— Je voudrais voir si le personnage de Darkman t'évoque

quelqu'un. Ne l'étudié pas, attends que ça te vienne spontanément. »

Cassie commença à regarder le film, assise par terre devant le téléviseur.

« Je comprends pourquoi le gamin a appelé ça un film de bande dessinée », dit-elle au bout de quelques minutes, au moment où une gigantesque explosion propulsait Darkman à travers la fenêtre de son laboratoire. « C'est une vraie connerie.

— Cela ne te rappelle personne ?

— Pas encore, dit-elle en se relevant. Est-ce qu'il reste de la glace à la pêche dans le congélateur ?

— Bien sûr. »

Elle se concentra à nouveau sur le film tout en léchant sa cuiller. Quand Darkman se mit à effectuer une danse macabre, un entonnoir à essence sur la tête, elle fronça les sourcils et hocha la tête.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Lucas.

— Repasse-moi cette scène. »

Il appuya sur la touche arrêt et revint en arrière pour lui montrer la danse.

« Ne me dis rien pour le moment, demanda Lucas.

— D'accord. Laisse-le tourner. »

Il l'observa pendant qu'elle regardait la suite, de plus en plus captivée. A la fin, elle déclara :

« C'est de la saloperie, mais certains passages sont forts.

— Alors, qu'est-ce que tu as vu ? »

Elle le dévisagea quelques instants avant de parler.

« Tu sais, je suis plutôt du genre qui n'aime pas follement les flics.

— Oui, oui.

— Non seulement moi, mais les gens que je fréquente d'habitude.

— Hum, hum.

— Honnêtement, je déteste l'idée que la police fourre son nez partout, espionnant tout le monde et ainsi de suite...

— Allons, allons... »

Elle fixa l'écran vide et, plissant le front, lui dit : « Darkman me rappelle un type du théâtre. Enfin, il est complètement différent. Il n'a pas la même taille, son apparence n'est pas pareille, mais il a quelque chose de Darkman... la même aura. Et il se déplace comme lui, par

moments.

— Parfait. Ne bouge pas de là. »

Il se précipita dans la chambre d'amis et repéra la photocopie du *Cyclope* de Redon qui était restée sur le divan.

« Ferme les yeux, lui dit-il en retournant au salon. Je vais tenir une feuille devant toi. Je veux que tu la regardes pendant une seconde, pas davantage, et que tu refermes les yeux. Nous essayons d'obtenir une impression fugitive. Ouvre les yeux quand je te dirai "Vas-y".

— D'accord. »

Il tint la photocopie devant elle et lança : 'Vas-y.'

Elle ouvrit les yeux mais ne les referma pas et il cacha vivement la feuille derrière son dos.

« Seigneur, murmura-t-elle. J'ai l'impression d'être Judas.

— Alors, qui est-ce ?

— Ce pourrait être Carlo Druze. Tu l'as vu quand tu es venu la première fois au théâtre. C'était lui qui s'entraînait sur scène.

— Je le *savais* ! s'exclama Lucas, en frissonnant d'excitation. C'est ce bon Dieu de jongleur, n'est-ce pas ? Le type que l'on ne voit jamais sans son maquillage. Je savais bien que je l'avais déjà vu quelque part.

— Je me sens tellement...

— Arrête tes conneries, aboya-t-il. Tu te souviens de ta copine Elizabeth ? Et si tu veux, je peux t'emmener voir la victime de Maplewood. Nous pensons qu'avec elle il s'est servi d'un tournevis...

— Non, non.

— Est-ce que vous avez une bonne photo de lui au théâtre ? Une photo de dossier de presse, par exemple ? »

Cassie hocha la tête d'un air dubitatif.

« Son visage est complètement couturé. Il n'aime pas les séances de photos. En général, il se met du fond de teint pour cacher ça. Là où il se sent le mieux, c'est avec son maquillage de scène. Il l'a toujours sur les photos publicitaires.. Le maquillage de scène intégral. Je ne pense pas que nous ayons de photos de lui au naturel.

— Il y a moyen d'entrer dans le théâtre ? »

Elle hésita.

« Je pourrais nous introduire dans le bâtiment mais le bureau est fermé à clé. Et puis... te laisse r consulter les dossiers... Je ne sais pas.

— Allons, Cassie », dit Lucas d'une voix légèrement radoucie, lui

caressant l'épaule. « Tu n'es pas obligée de me révéler les plans de la révolution. J'ai simplement besoin d'une photo de ce type.

— D'accord. » En le suivant dans la chambre, elle ajouta : « Je me sens ignoble de raconter ça, mais je ne peux m'empêcher de penser à autre chose... Carlo n'aimait pas Elizabeth et elle ne l'aimait pas non plus. »

Tout en enfilant sa chemise, Lucas demanda :

« Elle avait l'intention de le virer ?

— Qui sait ? dit Cassie, haussant les épaules. J'ai l'impression qu'elle ne l'aimait pas à cause de son physique. Comme acteur, il n'est pas mauvais du tout. »

Lucas s'arrêta et la regarda.

« Est-ce que Druze pourrait faire ça ? En est-il capable ? De tuer des gens ? »

Elle frissonna.

« De tous les gens que je connais... oui, je dirais qu'il en est le plus capable. Mais sans passion. Je ne comprends pas le coup des yeux. Si Druze voulait tuer quelqu'un, il le ferait et s'en irait, sans état d'âme.

— Ah ! C'est intéressant. » Lucas enfila une veste, fouilla dans le dernier tiroir de son bureau, en sortit une petite trousse de cuir qu'il fourra dans sa poche et lança : « Allons-y. »

En traversant la ville, Lucas reprit l'interrogatoire.

« Le jour où je l'ai vu pour la première fois au théâtre, je t'ai demandé où il se trouvait au moment du meurtre d'Armistead. Tu m'as répondu qu'il était resté tout l'après-midi dans les parages.

. — Oui. » Elle plissa le front. « Il était dans le coin. Mais les gens ne cessent d'aller et venir. Ils traversent la rue pour acheter un petit pain à la cannelle, ils vont chercher un cheeseburger dans Cedar Avenue. Personne ne fait attention. Le théâtre n'est qu'à dix minutes de chez Elizabeth.

— Mais tu avais l'impression qu'il était resté dans le coin.

— Oui. Je ne peux vraiment pas m'en souvenir avec précision, quoique... Un flic est venu l'interroger le lendemain, il sait peut-être quelque chose.

— Mais si c'est lui qui a tué Armistead, comment expliquer l'histoire du coup de téléphone bidon ? Nous avons cru que le tueur appelait pour voir si elle était au travail.

— Peut-être... Ça a l'air idiot, mais si c'était réellement quelqu'un qui voulait avoir un billet gratuit ?

— En général, c'est ça qui fait foirer une enquête, cette manie de vouloir trouver une raison pour tout, admit Lucas. Mais ce coup de téléphone était bizarre. Je persiste à croire... Oh, je ne sais pas. »

Ils se garèrent devant un bar de rockers et observèrent les fenêtres vides du théâtre, de l'autre côté de la chaussée.

« Je n'aime pas ça », dit Cassie nerveusement, regardant la rue dans les deux sens. « Il y a tout le temps des gens qui entrent et qui sortent d'ici. Si quelqu'un découvre ce que nous faisons, je vais être fichue à la porte, c'est sûr.

— J'en doute », dit Lucas en lui souriant. Elle n'aimait pas ce sourire chargé d'une cruauté sournoise. « Les choses peuvent s'arranger.

— Et comment ? »

Il regarda la façade du théâtre, derrière elle.

« Tu serais étonnée de connaître le nombre d'infractions aux règlements en matière de construction, d'urbanisme et de sécurité, que l'on peut trouver dans ce genre d'endroit. Je doute qu'un vieux théâtre comme ça puisse rester ouvert si l'on décide de s'en occuper.

— C'est du chantage ! s'écria-t-elle.

— Non, c'est le respect de la loi.

— Ça alors ! dit-elle, écoeurée. Je me demande comment tu peux te supporter. »

Elle sortit de la voiture et traversa la rue devant lui. Le théâtre était plongé dans l'obscurité mais en ouvrant la porte avec sa clé, elle n'en appela pas moins : « Ouh ouh ! Il y a quelqu'un ? »

Pas de réponse. « Par ici », chuchota-t-elle. Ils traversèrent le foyer faiblement éclairé par la rue et s'engagèrent dans un couloir. Cassie chercha l'interrupteur à tâtons sur le mur gauche et alluma une ampoule unique. Lucas la suivit jusqu'à une porte de bois peinte en rouge. Elle tourna le bouton. Fermé à clé.

« Zut, j'espérais la trouver ouverte.

— Laisse-moi regarder », proposa Lucas.

Il sortit une petite torche métallique de sa poche, s'agenouilla devant la serrure, éclaira l'interstice entre la porte et le chambranle, tourna le bouton à fond dans les deux sens.

« Tu peux l'ouvrir ?

— Oui. »

Il sortit ensuite la trousse à trois rabats, l'ouvrit par terre et en retira une fine lame métallique.

« Qu'est-ce que tu fais ?

— Un tour de magie », dit-il. Il inséra la lame dans l'interstice entre la porte et le chambranle et la tourna vers le bas. Le verrou céda. « Sésame, ouvre-toi. »

C'était un petit bureau crapoteux aux murs verdâtres, équipé d'un bureau en métal, d'un téléphone, de quatre chaises, d'un tableau d'affichage et de meubles de classement. Un léger relent de salpêtre et de tabac froid flottait dans l'air. Lucas rangea sa trousse de serrurier dans sa poche et Cassie s'approcha d'un des classeurs, ouvrant un tiroir. Des centaines de photos de format 20 x 25 étaient entassées dans des enveloppes de papier kraft. Elle sortit deux enveloppes renflées qu'elle posa sur le bureau.

« Il doit se trouver là-dedans », dit-elle, commençant à trier le contenu. « Ici, ici, encore ici », disait-elle en désignant la photo du doigt, chaque fois qu'elle tombait sur le visage de Druze.

« C'est un as pour esquiver l'objectif », dit Lucas, saisissant plusieurs clichés pour les examiner à la lumière. Dans chacune, Druze portait son maquillage de scène ou une couche de fond de teint. Sur certaines, son visage était dissimulé par un chapeau, sur d'autres, par un mouvement de main.

« Voici la meilleure pour l'instant », dit Cassie en lançant une photo à Lucas.

Le troll, songea-t-il aussitôt. Druze avait une tête ronde, trop grosse par rapport à son corps. Et malgré la présence du maquillage, les irrégularités de sa peau étaient visibles, comme si son visage n'était qu'un puzzle. Quant au nez, il avait été raccourci, une catastrophe.

« C'est vraiment la meilleure, conclut Cassie, en ayant terminé avec les enveloppes. Quoique..., ajouta-t-elle en jetant un coup d'œil vers un autre classeur.

— Quoi ?

— Si nous pouvions ouvrir ce meuble, nous aurions accès aux dossiers du personnel. Il se peut qu'il y ait un portrait nature. Mais c'est toujours fermé à clé.

— Voyons ça », dit Lucas. Il examina la serrure, sortit une tige de sa trousse et vint à bout de l'obstacle en un rien de temps.

« Drôlement rapide, commenta Cassie, bluffée.

— Pour les fichiers de bureau, on obtient de meilleurs résultats avec un passe, expliqua-t-il. Je ne suis pas très fort avec les tiges.

— Où te les procures-tu ?

— Je connais un type. »

Lucas ouvrit le tiroir du haut et trouva un dossier étiqueté « Druze ». À l'intérieur, il y avait une pochette qui avait contenu huit photos d'identité, de face, sans maquillage. Deux d'entre elles avaient été découpées aux ciseaux.

« Des photos de passeport. Il a vraiment l'air d'un cyclope, à sa manière », dit Lucas.

Il trouva une paire de ciseaux dans le tiroir supérieur du bureau et découpa un des clichés qu'il montra à Cassie.

« Oui », dit-elle en y jetant un bref coup d'œil, se replongeant ensuite dans le dossier qu'elle tenait.

« Qu'est-ce que c'est ? »

Elle leva les yeux avec un sourire triste, une feuille de bloc-notes à la main.

« Mon dossier. Et ça, c'est une note écrite par Elizabeth. Cela dit que mon travail devra être évalué si les circonstances financières s'aggravent.

— Ce qui signifie ?

— Qu'elle allait me virer », dit Cassie. Une larme coula le long de sa joue. « Ces putains de gens de théâtre... »

Lucas utilisa la tige pour refermer la serrure du classeur. Comme la porte d'entrée du bureau se verrouillait de l'intérieur, ils n'eurent qu'à la claquer derrière eux. En ressortant, ils éteignirent la lumière.

Cassie avait emporté la note d'Armistead, qu'elle relut une fois installée dans la voiture.

« Je ne peux pas le croire, dit-elle. Je ne peux pas croire qu'elle allait le faire.

— Allons, elle n'est plus là, maintenant. La situation a changé. Je t'ai vue jouer, tu es très bonne.

— Mais c'était soi-disant mon amie, s'écria Cassie en agitant la feuille. Nous parlions ensemble. Nous discussions tout le temps de ce que nous voulions faire.

— Nos amis ne sont pas toujours tels que nous les voyons. Pour la plupart, ce sont à moitié des créations de ton esprit. Ils sont tels que tu as envie de les voir.

— Ça ne t'ennuie pas si je reste assise à pleurer pendant deux ou trois minutes ?

— Sûr, dit Lucas, ça me serait vachement désagréable. »

Il lui passa un bras autour des épaules et l'embrassa sur le front. Elle l'agrippa par le revers de sa veste et plongea le nez dans son épaule. « Voyons, Cassie. »

Il lui caressa les cheveux pendant qu'elle pleurait.

Chapitre 24

Daniel, levant les yeux de la photo pour regarder Lucas, demanda, abasourdi : « Nous l'avons ? Comme ça ? »

— Peut-être bien. Il correspond à ce que nous savons du tueur. L'apparence colle, le comportement colle, et mon amie dit qu'il serait plutôt sociopathe. Il avait une bonne raison de tuer Armistead. Et Bekker m'a donné ces billets, qui suggèrent que sa femme avait quelque chose à voir avec ce théâtre...

— Nous avons mis deux types à plein temps là-dessus, et à ce jour ils n'ont pas pu trouver une seule personne qui l'ait vue là-bas — ou se souviennent de l'avoir vue. » Daniel regarda de nouveau la photo. « En tout cas, ce type ressemble vraiment au cyclope.

— Et puis nous avons toutes ces factures d'American Express.

— Oui, oui. »

Daniel se grattait la tête, les yeux toujours rivés sur la photo de Druze.

« Je pense qu'il va falloir lui coller une équipe aux fesses.

— Certainement, c'est ce que nous allons faire.

D'autant que nous avons interrompu la surveillance de Bekker...

— Le problème, c'est que si Druze a vu cette info à la télé, il va peut-être croire que c'est lui qui est surveillé. »

Un fin sourire traversa le visage rougeaud de Daniel.

« Alors, cela fait deux jours qu'il rase les murs, guettant des espions...

— Je me disais...

— Oui?

— Vous pourriez accuser la Huit d'avoir porté tort à l'enquête, suggérer qu'ils ont désigné sans le nommer un suspect sous surveillance et que la police a dû suspendre le dispositif après que le suspect en question a pris à partie un officier de police — c'est-à-dire moi.

— Oui, hum, enfin, ça calmerait un peu les chaînes. » Le sourire réapparut furtivement sur le visage de Daniel. « Bon, je vais mettre

Lester là-dessus, ça va l'amuser.

— Et s'il y a un retour de manivelle du côté des politiciens, vous pourrez toujours lui coller tout ça sur le dos, suggéra Lucas, souriant à son tour.

— Ai-je dit une chose pareille ? demanda Daniel d'un air ingénu, la main sur le cœur. Quant à ce type, Druze, on pourrait peut-être le prendre de loin en vidéo, pendant qu'il marche, et montrer le film au gosse de Maplewood.

— Oui, excellente idée, dit Lucas.

— Il faut régler ça aujourd'hui », décida Daniel, contournant son bureau sans cesser de contempler la photo, comme s'il s'agissait d'un talisman.

« Je reste persuadé que Bekker a quelque chose à voir là-dedans, dit Lucas. Si Druze et Bekker se parlent, nous pourrions peut-être produire des enregistrements de conversations téléphoniques. »

Daniel acquiesça de la tête.

« On peut aussi faire ça. Très bien. Dressez une liste pour Anderson, demandez-lui de s'en occuper. Et maintenant, comment envisagez-vous de faire parvenir cette photo à l'amant de Stéphanie Bekker ? »

• Lucas haussa les épaules.

« Je n'y ai pas encore réfléchi. »

Daniel reprit place derrière son bureau, ouvrit son humidificateur, inspecta le contenu et referma sèchement le couvercle.

« Écoutez, moi j'y ai pensé. La chaîne Deux diffuse encore des informations après minuit. Nous leur demandons de passer un flash vers, disons, trois heures, avec la photo. Pas plus d'une minute. Personne ne le verra, à moins de tomber dessus accidentellement en zappant. Et l'amant sera tranquille. Il pourra la voir sur n'importe quel poste en zone métropolitaine, câblé ou non. Et si de surcroît il possède un magnétoscope, il pourra l'enregistrer.

— Formidable. Vous avez vos entrées à la Deux ? » demanda Lucas.

La deuxième chaîne était spécialisée dans les programmes éducatifs.

« Oui, aucun problème.

— Ça m'a l'air impeccable, fit Lucas en hochant la tête. Je vais faire passer une annonce dans le *Star Tribune* de demain matin. Je vais essayer de le décider à venir. S'il ne veut pas, je lui dirai à quel

moment regarder la télé.

— En attendant, nous traitons Druze comme s'il était le coupable. Et ne cachez rien aux autres, il faut que chacun sache ce que nous sommes en train de faire. » Il se pencha en avant et appuya sur l'interphone. « Linda, faites venir Sloan et Anderson, ainsi que tous ceux qui sont sur l'affaire Bekker. Enfin, ceux qui sont dans le coin. D'ici une demi-heure...

— Nous n'avons encore rien de concret contre lui, objecta Lucas. Tout ça, c'est de la spéculation.

— Nous ne le lâcherons pas d'une semelle, rétorqua sèchement Daniel. Je veux être informé de ses moindres mouvements. J'ai une intuition au sujet de ce type, Lucas. Je ressens de très fortes vibrations.

— Je me disais... », commença Lucas, qui envisageait de fouiller l'appartement de Druze — rien d'officiel, une petite visite sans mandat.

Daniel l'interrompit en pleine phrase.

« Ne le dites pas. Mais, euh, c'est vrai que ce serait bien si nous savions certaines choses... »

Lucas hocha la tête, se pencha sur le bureau de Daniel, ouvrit l'humidificateur et regarda à l'intérieur. Trois cigares. Il claqua le couvercle.

« Eh bien ? demanda Daniel.

— Ça faisait longtemps que je me demandais ce qu'il y avait là-dedans. »

Le dossier d'enquête concernant Druze était peu épais. Anderson avait consulté l'ordinateur fédéral dès la convocation de Daniel et n'avait rien trouvé. Druze avait été interrogé par le détective Shawn Draper après le meurtre d'Armistead, et l'entretien avait été résumé en une demi-douzaine de paragraphes serrés. Le sujet affirmait qu'il se trouvait au théâtre à l'heure du meurtre. Citait divers incidents qui en témoignaient. Cela avait été vérifié auprès d'autres acteurs.

Daniel, Anderson, Lester, Sloan, Del, Draper, Shearson et trois ou quatre autres détectives, assis dans le bureau du patron, mettaient au point le dispositif de surveillance pendant que Lucas, à l'écart, consultait le dossier. Draper, un gros type endormi en costume de jersey, était affalé sur un siège pliant derrière Anderson.

« Vous l'avez interrogé, Shawn, dit Lucas, profitant d'une pause

dans la discussion. Pensez-vous, pour votre part, qu'il offrait la moindre ressemblance avec le tableau du cyclope ? Y avait-il quoi que ce soit... ? »

Draper se gratta l'oreille.

« Non, je ne l'affirmerais pas. Je veux dire... Il avait une drôle de tête, mais il n'était pas... Non.

— Son alibi pour Armistead est-il solide ?

— Quand le patron nous a convoqués pour cette réunion, j'ai jeté un coup d'œil sur mes notes. À partir de sept heures, sept heures trente, sa soirée était vraiment bouclée. Plus tôt, c'est moins net.

— Nous pensons qu'elle a été tuée vers quoi ? Sept heures ? demanda Lucas.

— Peu ou prou.

— Il pourrait donc très bien l'avoir tuée, être revenu au théâtre et s'être laissé délibérément voir un peu partout. »

Anderson s'immisça dans la conversation.

« Oui, mais justement, il n'a pas vraiment essayé de se protéger au moment du meurtre... Si c'était moi qui l'avais fait, j'aurais trouvé quelque chose pour me faire remarquer avant de partir. Puis je serais allé commettre mon meurtre et serais revenu dare-dare, peut-être muni d'un paquet de doughnuts ou un truc dans ce genre, pour bien établir ma présence dans l'esprit des gens.

— Eh bien, il ne l'a pas fait, répliqua Draper sèchement. Il a un alibi solide pour après, mais pas pour avant.

— Hum, grommela Lucas.

— Quoi ? demanda Daniel.

— J'essaie toujours de faire coller le coup de téléphone avec l'ensemble... »

Le rédacteur chargé des petites annonces au *Star Tribune* promit de s'en occuper personnellement. *Pas responsable des dettes de Lucille K. Smith, signé Lucas Smith.* Elle paraîtrait dans l'édition du lendemain matin.

« Ceci est d'une importance cruciale, expliqua Lucas. N'en parlez à personne, mais c'est l'annonce la plus importante que vous aurez passée dans l'année.

— Elle y sera... »

Lucas appela Cassie du hall de son immeuble.

« Qu'est-ce que tu fais là ? Oh, mon Dieu, l'appartement est dans un état... »

Elle appuya sur le vibreur pour l'introduire et vint l'accueillir, le feu aux joues, devant sa porte.

« Ça me paraît très bien », dit-il en franchissant le seuil.

L'appartement n'était pas grand. Le coin-cuisine communiquait directement avec le salon et les trois portes du petit couloir donnaient sur la salle de bains, une penderie et la chambre à coucher.

« C'est seulement parce que j'ai fourré mes vêtements des quatre derniers jours dans un placard, toute ma vaisselle sale dans la machine et nettoyé la crasse accumulée depuis un mois. »

Elle éclata de rire, se hissa sur la pointe des pieds, l'embrassa et lui prit sa mallette des mains.

« Qu'est-ce que tu fais par ici ? Tu as l'air d'un cadre supérieur dans cette tenue. J'étais justement sur le point de partir au théâtre.

— J'avais terminé à l'université, alors j'ai songé à m'arrêter en chemin. Tu dois y aller tout de suite ? »

Elle acquiesça de la tête et esquissa une moue endormie.

« Très bientôt. Depuis que j'ai lu la note d'Elizabeth, j'ai décidé d'arriver à l'heure au boulot.

— Ah, bon. D'accord.

— Nous pourrions prendre une douche en vitesse si tu veux, suggéra-t-elle.

— Non. Si nous commençons à prendre une douche... Et de toute manière, il faut que je retourne travailler. On se voit après ?

— Bien sûr. On aura terminé juste avant onze heures.

— Je t'inviterai dans un restaurant de luxe.

— Tu n'as pas honte de mener les pauvres filles en bateau ? »

Elle le tira par l'oreille et l'embrassa de nouveau.

« À tout à l'heure... »

Il était dans la place.

L'appartement de Druze se trouvant trois étages plus bas, Lucas n'avait pas voulu courir de risque en forçant la serrure du hall. Que Cassie habitât dans le même immeuble n'était pas entièrement fortuit.

D'autres comédiens de la troupe de la Rivière-Perdue vivaient là, parce que ce n'était pas loin du théâtre et que le loyer était modique. Lucas descendit par l'escalier et ressortit sur le palier à quelques portes de l'appartement de Druze. Le couloir était désert. Lucas se replia dans la cage d'escalier, sortit un portable de sa mallette et appela le chef de l'équipe de surveillance. D'après celui-ci, lors du dernier contrôle, Druze était au théâtre.

« Où est-il ?

— Toujours à l'intérieur. » Le chef d'équipe ignorait où se trouvait Lucas.

« À la seconde précise où il sort...

— D'accord. »

Le théâtre n'était qu'à une rue de l'appartement. Si Druze devait rentrer en hâte chez lui pour une raison quelconque, Lucas voulait être averti en temps utile. Il appela la permanence de la police et communiqua à la standardiste le numéro de Druze.

« Transfère-moi l'appel. Laisse sonner aussi longtemps qu'il faudra. Le type est peut-être dehors en train de tondre sa pelouse.

— D'accord. »

Seigneur, songea-t-il. Il venait à l'instant de rendre l'ensemble de la permanence complice d'un crime pénal. Il glissa le portable sous son bras afin de pouvoir l'entendre si la standardiste rappelait et sortit dans le couloir. Seize portes s'ouvraient en alternance de chaque côté. Des murs en placoplâtre, une moquette mitée. Le crochet électrique allait grésiller mais il n'y pouvait rien. Il approcha de l'appartement de Druze et entendit le téléphone sonner. Cinq, dix fois. Personne. Il essaya la porte, sait-on jamais — fermée à clé —, et sortit le crochet de la mallette. Cela ressemblait à une perceuse mais en plus petit et plus effilé. Lucas inséra dans le trou de la serrure la fine pointe qui sortait de l'extrémité et appuya sur le bouton.

Le crochet électrique commença à grésiller — un son comparable à celui d'un roulement à billes jeté dans une poubelle. Le bourdonnement lui parut éternel mais au bout d'une seconde ou deux il tourna la poignée et la porte s'ouvrit.

« Holà ! Il y a quelqu'un ? » Le téléphone sonnait encore quand il franchit le seuil. « Holà ? »

Si l'appartement semblait si net, c'est qu'il ne contenait pas grand-chose. Une liasse de scénarios et quelques ouvrages sur l'art du comédien étaient empilés dans une étagère encastrée, à côté d'un magnétophone et d'une poignée de cassettes. Un canapé faisait face à

la télévision et la télécommande gisait par terre, abandonnée. Au fil de tant d'années avec la police, Lucas avait visité des dizaines de pensions minables et de studios intérimaires, ces lieux où les hommes vivent seuls. Les pièces avaient en commun un air de netteté méticuleuse, comme si leurs occupants n'avaient rien de mieux à faire que de vider leurs cendriers et de disposer leurs radios, leurs plaques chauffantes et leurs cartons de lait lyophilisé Carnation. L'appartement de Druze dégageait cette ambiance, une absence de petites manies personnelles qui, poussée à ce point, devenait une manie en soi.

Le téléphone continuait de sonner. Lucas prit son portable et dit :

« Betty ? Pour cet appel... laisse tomber.

— D'accord, Lucas. »

Quelques secondes plus tard, la sonnerie cessa.

La chambre en premier. Lucas ne savait pas ce qu'il cherchait au juste, mais si ça lui tombait sous les yeux...

Il inspecta rapidement les placards, palpant les poches des vestes et des pantalons, vérifia les diverses bricoles abandonnées sur la commode, ouvrit ses tiroirs. Rien. Pour la cuisine, cela fut encore plus rapide. Druze ne possédait aucun des ustensiles traditionnels de ce lieu — ni bols ni boîtes de rangement, aucune des cachettes habituelles. Il ouvrit le réfrigérateur : une laitue défraîchie, un flacon de sauce barbecue A.1, un reste de hamburger enveloppé dans du plastique, une boîte entamée de bicarbonate de soude Arm & Hammer, un carton rouge et blanc de Carnation. L'incontournable Carnation. Rien dans les bacs à glaçons. Rien dans le tiroir du bas de la cuisinière...

En revanche, Druze avait une belle arme émoussée, un fusil à affûter. Lucas le sortit du tiroir de la table, le fit tourner, l'examina soigneusement. Pas la moindre trace de cheveu ou de sang. L'acier était d'une propreté remarquable, comme s'il avait été récemment nettoyé. Il sortit un morceau de pâte à modeler de sa mallette, le posa sur le plat de sa main et y imprima la tige d'un geste vif. L'acier s'attacha légèrement à l'argile quand il le retira, mais l'empreinte était suffisamment nette. Il remit le fusil en place dans le tiroir et la pâte à modeler, dûment enveloppée dans du papier sulfurisé, à l'intérieur de la mallette.

Le salon était l'étape suivante. Sous le canapé, il ne trouva que de la poussière. Et en ouvrant les livres, rien que des pages. Il découvrit un classeur non fermé à clé dans le placard aménagé sous l'étagère encastrée. Des factures, des feuilles de paie, des attestations d'assurance automobile, les déclarations d'impôts des six dernières

années. Restait à fouiller la penderie de l'entrée.

Nom de Dieu ! Un anorak noir avec un colvert en incrustation. Semblable à des milliers d'autres blousons, mais tout de même : l'amant avait remarqué un vêtement de ce type. Lucas le sortit de la penderie et l'enfila. Puis il sortit un appareil Polaroid de la mallette, le posa sur l'étagère, appuya sur la touche de déclenchement automatique et se laissa prendre vêtu de l'anorak, une prise de face, une prise de dos.

Ayant vérifié la qualité des photos, il raccrocha l'anorak. Il avait passé quinze minutes dans l'appartement. Cela suffisait. Il alla à la porte, jeta un dernier coup d'œil derrière lui, descendit l'escalier. Il était dehors.

« Lucas ? »

C'était Daniel qui rappelait.

« Oui. » Installé dans la Porsche, il regardait les clichés Polaroid. « Vous avez contacté la Deux ? »

— Tout est en place. S'il vous téléphone demain soir, nous pouvons être à l'antenne une heure plus tard. À quatre heures...

— Je peux faire passer une autre photo ?

— De quoi ?

— D'un type en blouson de ski. »

Un peu plus tard.

Daniel arpentait le tapis de son bureau, excité, remonté à bloc. Lucas et Del occupaient les chaises réservées aux visiteurs, Sloan était adossé au mur et Anderson planté debout, les mains dans les poches.

« Je sens vraiment le coup », insista Daniel. Lucas avait découpé son visage des photos avant de les passer à Daniel. Celui-ci les avait regardées avec Anderson, et ils en convenaient : il pouvait fort bien s'agir du blouson décrit par l'amant de Stéphanie Bekker.

« Vu tout ce que nous savons, c'est presque certainement lui, avait dit Anderson. Cela fait trop pour une simple coïncidence. Nous devrions peut-être le cueillir et le serrer de près.

— Mais il nous reste encore à établir le lien avec Bekker, protesta Lucas.

— Ce que nous devons faire, c'est le retourner contre Bekker, s'ils opèrent vraiment en équipe, précisa Daniel. Nous pourrions y arriver

en le travaillant au corps.

— Nous n'avons pas vraiment le choix, intervint Sloan. Avec les politiciens sur le dos et quatre cadavres sur les bras, les médias auront notre peau si nous négocions avec lui pour faire tomber Bekker.

— Laissez-moi m'occuper de la politique », dit Daniel. Il ramassa une des photos et l'examina de nouveau avant de lever les yeux sur Sloan. « Voici ce que nous pourrions faire : on l'inculpe pour meurtre au premier degré, mais on lui promet le deuxième degré avec peines confondues s'il nous donne Bekker. Ensuite, nous racontons à la presse que même s'il est accusé pour un deuxième degré, nous allons demander au juge de requérir une peine maximale, ce qui reviendra presque au même qu'un premier degré... »

Sloan haussa les épaules.

« Si vous pensez que vous pouvez faire gober ça.

— On passera pour de vrais petits génies, répondit Daniel.

— Ce serait quand même mieux si nous pouvions obtenir quelque chose de tangible, insista Lucas. Est-ce qu'au moins on peut mettre son téléphone sur écoute ? Ou le filer pendant un ou deux jours avant d'agir ? Voir si nous pouvons le coincer en train de parler à Bekker, ou de le rencontrer ?

— Nous n'obtiendrons pas d'autorisation de mise sur écoute, pas maintenant, nous n'avons pas assez d'éléments, dit Daniel. Mais si l'ami de Stéphanie Bekker nous contacte, s'il confirme, alors nous aurons le feu vert. Et il faudra placer un micro dans son appartement.

— Ainsi, tout dépend de Bijou, dit Lucas. Il faut absolument qu'il rappelle demain soir.

— Exactement. D'ici là, on colle au train de Druze comme si c'était les diamants de la Couronne », intima Daniel en passant la main dans sa chevelure clairsemée. « Seigneur, quelle occasion. Quelle putain d'occasion...

— Si c'est vraiment lui », conclut Anderson au bout de quelques secondes.

Bekker se tenait devant la baie vitrée, le regard fixé au-delà des losanges biseautés du centre, loin dans la rue obscure. Il devait passer à l'action, décida-t-il. Demain. Il sentit le poids de l'étui à cigarettes au fond de sa poche. Il l'ouvrit et fit son choix. Pas grand-chose, juste un soupçon de puissance. Il glissa une tablette de phencyclidine entre ses dents et la suçota un instant avant de la remettre en place. Le produit chimique attaqua sa langue mais maintenant il n'y prêtait plus guère

attention.

La drogue l'aidait à se concentrer, le dissociait de son corps, laissait son esprit libre de travailler seul. Eclairait les actions à entreprendre. D'abord, la femme, ensuite, Druze. Inciter Druze à venir en l'appelant à l'improviste. Vers dix-sept heures serait le meilleur moment : Druze mangeait toujours un morceau chez lui avant de partir au théâtre, et il y avait de fortes chances que la femme fût encore là à cette heure.

« Pas question de finasser ici, docteur. Pas d'étude scientifique. Exécution et dégagement. »

Il marchait, élaborant son plan mentalement. Ses jambes semblaient appartenir à une autre planète. Si tout se passait bien, cela serait d'une simplicité enfantine. Mais d'abord, il fallait qu'il vérifie son arme. Qu'il aille vider un chargeur dans le Wisconsin. Cela faisait des années qu'il ne l'avait utilisée, depuis son voyage au Nouveau-Mexique. Il l'avait achetée au Texas, à l'origine. Un cow-boy la lui avait vendue à El Paso, un poivrot qui avait besoin d'argent. Une opération sans histoire. Ce n'était pas une arme formidable, un vulgaire 38 spécial, mais elle ferait l'affaire.

Quant à la détonation... il fallait prendre le risque. Si elle avait une radio... Peut-être était-il préférable d'agir à seize heures. Ils devraient être chez eux à ce moment-là et il y avait encore moins de chances que les voisins de la femme fussent rentrés.

Il continua à arpenter son salon, préparant son plan, se mettant en condition, alimentant son feu, la légère dose de P.C.P. le propulsant dans et hors de la réalité.

A minuit, cédant à la pression de Beauté, il avala deux tablettes d'ecstasy. La drogue rugit en lui, matraqua le P.C.P. Il se mit à danser, caracolant autour du salon en s'enfonçant dans les tapis moelleux. Et il décolla...

Quand il revint sur terre, le souffle haletant, il était à moitié nu. Que s'était-il passé ? Il était en pleine confusion. Alors ? L'idée surgit. Bien sûr. Si quelque chose allait de travers le lendemain... c'était improbable, mais pas impossible — il était confiant sans pour autant être stupide —, eh bien, il aurait raté une occasion. Tout excité soudainement, les mains tremblantes, il enfila ses vêtements, attrapa sa veste et courut à sa voiture. L'hôpital n'était qu'à une dizaine de minutes.

Il resta coincé cinq minutes dans la cage d'escalier.

Il était d'abord monté à son bureau, avait pris un autre ecstasy pour l'étincelle créatrice et la perspicacité que ça lui apportait, et une

méthamphétamine pour aiguïser les sens. Ensuite, il alla au vestiaire enfiler une tenue de bloc. Le coton propre était frais et crissant au contact de sa peau, effleurant son torse, ses bras et ses cuisses sans coller, semblable à des draps fraîchement amidonnés. L'ecstasy ne faisait qu'accroître le plaisir qu'il éprouvait à ce contact.

Il ressortit, se hâtant et retenant ses pas tour à tour. Il débordait d'impatience. En gravissant l'escalier, il ne gloussait pas vraiment mais se sentait au bord de l'explosion de joie. Il se montra prudent. Si on le voyait, ce ne serait pas un désastre. Si on ne le voyait pas, ce serait mieux.

Arrivé au palier, il entrebâilla discrètement la porte, juste ce qu'il fallait pour apercevoir le poste de garde des infirmières plus bas dans le couloir. Il posa la main sur la poignée : si quelqu'un surgissait inopinément, il ferait comme s'il était sur le point d'ouvrir.

L'infirmière passa cinq minutes au téléphone, debout, à rire. Pendant tout ce temps, il l'épia depuis sa cachette et la maudit. Les drogues agissaient sur son sang, elles exigeaient qu'il aille voir Sybil. Il réussissait à se contenir, mais sans savoir combien de temps il le supporterait.

Enfin. L'infirmière raccrocha, le sourire aux lèvres, s'assit et fit pivoter son fauteuil, tournant le dos à Bekker. Il ouvrit la porte et traversa vivement le couloir pour atteindre la zone qui échappait à son champ visuel. Et il s'éloigna en silence le long du couloir, les chaussons du bloc opératoire étouffant ses pas. Direction, la chambre de Sybil.

Sa télévision était fixée au plafond, branchée sur le traitement de textes. Il fronça les sourcils. Elle n'était pas censée pouvoir s'en servir. Il s'approcha du lit et se pencha sous la lumière tamisée. La console de l'ordinateur était posée sur une table de chevet, à gauche du lit. Il tendit la main, lui tourna la tête : la prise était installée. Levant les yeux vers l'écran, il utilisa les touches fléchées du clavier pour déplacer le curseur sur l'option *Select* et appuya sur *Enter*. Une série d'options apparut, y compris une douzaine de dossiers. Neuf d'entre eux portaient un nom, les trois autres, seulement un numéro.

Il allait sélectionner le premier dossier quand il s'aperçut qu'elle était éveillée. Ses yeux sombres semblaient terrifiés.

« C'est l'heure », murmura-t-il. Les drogues rugirent en lui. Il vint plus près encore du lit, plongeant son regard dans celui de la jeune femme. Elle ferma les yeux.

« Ouvrez les yeux », dit-il. Rien à faire. « Ouvrez les yeux. » Ils restèrent clos. « Ouvrez-les... Sybil, j'ai vraiment besoin de savoir ce

que vous voyez, là, tout à la fin. Il faut que je voie vos réactions. J'ai besoin que vous gardiez les yeux ouverts, Sybil... » Il enfonça une touche du clavier. « Je suis en train de consulter vos dossiers, Sybil... » Elle ouvrit brusquement les yeux, sans le vouloir. « Ah, dit-il, il y a donc une bonne raison pour que je les regarde... »

Les yeux de Sybil couraient frénétiquement de Bekker à l'écran. Il déplaça le curseur devant le dossier numéro 1 et appuya sur *Enter*. Deux lettres apparurent sur l'écran : *M.B.*

« Ah, ah ! Cela ne correspondrait pas à Michael Bekker, des fois ? » Il les effaça et ouvrit le dossier suivant. *MA*. Effaça de même. Et ouvrit le dernier dossier. *TUE*. « Nous avons un petit message, ici ? Vous croyez vraiment qu'ils auraient compris ? Évidemment, quelques jours de plus et vous auriez fini par sortir encore une ou deux lettres... Enfin, c'est réglé, de toute façon », dit-il en faisant revenir le curseur en arrière. Les lettres disparurent.

« Eh bien, commença-t-il en se tournant vers elle, puis-je vous convaincre maintenant de garder les yeux ouverts ? » Elle les ferma.

« L'heure est venue, et cette fois-ci nous irons jusqu'au bout. Réellement, Sybil, pour de vrai. Jusqu'au bout... »

Il alla à la porte et scruta le couloir. Personne. Les yeux sombres, humides, suivirent tous ses mouvements. Haussant les sourcils, Bekker recouvrit de sa paume la bouche de Sybil et lui pinça doucement le nez entre le pouce et l'index. Elle ferma les yeux. De l'index et du médius de l'autre main, il lui souleva les paupières. Elle le fixa, impassible, sans bouger, pendant quinze secondes. Puis ses yeux se mirent à osciller furieusement de droite à gauche, cherchant de l'aide. Sa poitrine tressaillit et ses yeux, cessant leur quête affolée, se figèrent sur un point derrière lui, soudain brillants.

« Que se passe-t-il ? chuchota Bekker. Vous voyez quelque chose ? Que voyez-vous ? Qu'est-ce que c'est ? »

Elle ne pouvait pas le dire. Finalement ses yeux, toujours recouverts de leur pellicule brillante, roulèrent vers le haut. Les pupilles disparurent.

« *Oui ?* »

Pris de panique au son de cette voix, il lâcha le nez de Sybil et s'éloigna vivement du lit, ses cheveux se dressant sur sa nuque. Il fut saisi de violents tremblements qu'il ne pouvait maîtriser. Elle était si proche, si proche...

« *Oui-i ?* »

Il tituba vers la porte, le souffle court, et jeta un coup d'œil dans le

couloir. D'où il était, il voyait le poste des infirmières, mais il n'y avait personne. Puis une voix de femme dans le couloir, à la hauteur de la deuxième chambre après le poste. L'infirmière : « Vous m'avez appelée, madame Lamey ? »

Bekker prit le risque. Il traversa le couloir en trois enjambées et sortit par la porte de palier. Il la laissa se refermer toute seule, glisser de son propre élan avec un chuintement à peine perceptible, et s'élança dans l'escalier, deux marches à la fois. Au moment où la porte se refermait, il entendit de nouveau la voix de l'infirmière.

« *Oui ?* »

Elle avait dû voir ou entendre quelque chose, ou même le percevoir. Bekker dévala les marches, le bruit de ses pas assourdi par les chaussons aseptisés. Il ouvrit la porte de son palier, avança dans le couloir et entendit la voix, au-dessus de lui, qui répétait à distance :

« *Oui ?* »

Dix secondes plus tard, il était dans son bureau, porte verrouillée, lumières éteintes. Il haletait, son cœur battait à tout rompre, mais il était en sécurité. Un Xanax allait lui faire du bien. Il avala un comprimé, puis un deuxième et s'assit dans l'obscurité. Il attendrait un peu avant de récupérer ses vêtements. L'ecstasy revint le frapper de plein fouet et il décolla.

Lucas vint chercher Cassie au théâtre. En attendant qu'elle se démaquille, il se mit en quête de Druze. Une fois de plus, Druze était ailleurs.

« Comment marche la pièce ? demanda Lucas.

— Vachement bien. Nous gagnons même de l'argent, ce qui est le plus important. C'est drôle, et en même temps il y a un message. Un bon mélange pour une ville comme Minneapolis.

— Du sucre pour faire passer la pilule.

— En quelque sorte. »

Ils mangèrent un morceau dans un café français du centre de Minneapolis et allèrent faire un tour en regardant les vitrines des galeries de tableaux et les façades des restaurants à la mode. Deux d'entre eux avaient des mezzanines et, de l'autre côté de la vitre, les jeunes bourgeois de Minneapolis les observaient d'en haut. Les grosses jambes à demi dissimulées par les nappes arrivaient presque à la hauteur des yeux des passants.

« J'ai regardé Carlo sans arrêt, avoua Cassie, je n'ai pas pu m'en

empêcher. Je crains qu'il ne s'en aperçoive et imagine que je veux le draguer...

— Méfie-toi de lui, conseilla Lucas. S'il vient sonner chez toi, dis-lui que tu sors de la douche, que tu n'es pas prête, ce que tu veux. Ou que je suis avec toi. Tiens-le à distance. Tire ton verrou. Ne reste pas seule avec lui. »

Elle frissonna.

« Pas question. Et pourtant... il y a quelque chose de curieux dans tout ça. Avant de voir ces photos, j'aurais pu me dire : "Oui, Carlo serait capable de tuer quelqu'un." Maintenant, j'ai du mal à croire qu'une personne que je connais ait pu faire une chose pareille. Surtout cette histoire d'yeux. Carlo ne donne pas l'impression d'être un homme qui perd les pédales. Je veux dire, il est très possible qu'il soit timbré, mais on sent qu'alors ce doit être une folie glacée, pas de la démente passionnelle. Je verrais très bien Carlo étrangler quelqu'un sans manifester la moindre émotion. Je ne l'imagine absolument pas perdant la tête. Serait-il capable de simuler ? Est-il suffisamment insensible pour arracher les yeux sans rien éprouver ? »

Elle réfléchit un instant avant de répondre : « Je ne sais pas, peut-être. » Elle frissonna de nouveau. « Mais je n'arrive pas à croire que quiconque puisse être insensible à ce point. Et pourquoi le ferait-il, après tout ?

— Je l'ignore. Nous ne savons pas encore ce qui se passe vraiment. »

Une fois rentrés chez Lucas, dans sa chambre, Cassie s'allongea de tout son long sur lui, une masse compacte de muscles. Elle lui pinça la taille mais n'attrapa que quelques centimètres de peau. « Pas de poignées. C'est étonnant, pour un vieux crabe comme toi. »

Lucas poussa un grognement.

« Je suis dans une forme affreuse. J'ai passé l'hiver assis sur mon cul.

— Tu veux de l'exercice ?

— Quel genre ?

— On ne baise pas tant que tu n'auras pas réussi à me clouer au tapis pendant plus de trois secondes.

— Allons...

— C'est toi qui dois y aller, poids plume. »

Us luttèrent et, au bout d'un petit moment, elle se fit clouer au tapis.

Beauté arriva chez lui à peu près à la même heure. Le travail qu'il avait effectué cette nuit s'était révélé effrayant autant qu'enthousiasmant. Une déception à plusieurs égards, certes, mais tant pis : il pouvait toujours y retourner. Il devait en finir avec Sybil. Pendant que Lucas et Cassie se livraient à leurs ébats, Bekker avala deux ecstasy supplémentaires et dansa sur les *Carmina Burana*, bondissant sur son tapis d'Orient jusqu'au moment où il commença à saigner.

Chapitre 25

Lucas entendit le premier journal heurter le sol de la véranda. Ce devait être le *Pioneer Press*. Le *Star Tribune* arriverait dix minutes plus tard. Il était à demi assoupi, n'écoulant que d'une oreille et passant tour à tour du rêve à la pensée linéaire, le rêve découpant la réalité : Jennifer et le bébé, Cassie, d'autres visages, d'autres temps. Il voulut insérer le *slap* du *Star Tribune* dans sa bande-son mais la logique du rêve s'y opposa et il s'éveilla, sortit péniblement du lit en bâillant et alla chercher le journal. À cinq heures trente, l'obscurité régnait encore, ce qui ne l'empêcha pas de voir les lourds nuages gris qui grondaient au-dessus de sa tête et de sentir l'air chargé de pluie.

Pas responsable... Lucas Smith.

Il jeta un coup d'œil aux dessins humoristiques et retourna se coucher, le nez enfoui dans les draps. Ils étaient encore imprégnés du parfum de Cassie, bien qu'elle eût insisté pour rentrer chez elle."

« Nous nous rapprochons de la première. Je ne devrais pas faire de bêtises jusqu'à des heures indues et me lever tard le matin. Il faut que je travaille », avait-elle dit en s'habillant.

Le parfum était réconfortant, il évoquait une présence. Il se rendormit comme si elle était à ses côtés et replongea dans ses rêves jusqu'au moment où le téléphone sonna. Il tressaillit, pensa immédiatement : Bijou, s'arracha à son rêve et s'empara en hâte du récepteur, manquant renverser la lampe de chevet.

« Davenport.

— Lucas, c'est Del.

— Oui, que se passe-t-il ?» Il s'assit au bord du lit, posa les pieds par terre. C'était froid.

« Je suis, euh, avec Cheryl. Nous avons discuté hier soir et elle m'a raconté que Bekker a beaucoup rôdé dans son service, ces derniers temps. Il est venu voir une patiente presque tous les jours et le problème, c'est que cette femme ne peut pas communiquer.

— Pas du tout ?

— Absolument pas. Son esprit fonctionne normalement mais elle fait un syndrome de Lou Gehrig et elle est, disons, totalement

paralysée. Cheryl dit qu'il doit lui rester une semaine ou deux à vivre, pas davantage. Cheryl n'arrive pas à imaginer Bekker... enfin, ce n'est pas vraiment un type avide de contacts... Quoi qu'il en soit, je me suis dit que c'était peut-être quelque chose.

— Hum. Je connais quelqu'un là-bas. Je vais lui passer un coup de fil. Tu t'occupes de Druze aujourd'hui ?

— Oui. Je suis sur le point de prendre la relève.

— Je te verrai peut-être. »

Lucas raccrocha, bâilla, consulta le réveil. Déjà dix heures passées. Il avait dormi plus de quatre heures après avoir regardé le journal. Il se laissa retomber sur l'oreiller, mais son esprit s'était mis en route.

Il se releva, appela Merriam, s'entendit répondre que le docteur n'était pas encore arrivé, laissa un message et alla se raser. Merriam rappela au moment où il partait.

« Il y a une femme chez vous, j'aimerais bien que vous voyiez ça de près. Elle s'appelle Sybil... »

Lucas s'arrêta d'abord au bureau d'Anderson.

« Où est Druze ?

— Toujours dans sa niche. »

Dans son propre bureau, le répondeur affichait deux messages. *Bijou* ? Il enfonça la touche en même temps qu'il enlevait sa veste.

« *Lucas, ici le sergent Barlow. Veuillez passer me voir dès votre arrivée, je vous prie.* » Barlow pouvait aller se faire foutre. Lucas n'avait pas de temps à perdre. S'il arrivait à sortir de là sans tomber sur lui... La machine cliqueta et redémarra.

« *Lieutenant Davenport, ici Lorry Merriam. Vous feriez bien de rappliquer au plus vite. Je laisserai la consigne à l'accueil pour qu'ils vous fassent monter en oncologie pédiatrique. Je serai quelque part dans le service. Adressez-vous à l'infirmière de garde, elle saura me trouver.* »

Lucas décela une pointe d'angoisse dans la voix de Merriam. Il remit sa veste, et au moment où il fermait sa porte à clé Barlow surgit de l'escalier, au bout du couloir, et le vit.

« Hé, lieutenant Davenport, il faut que je vous parle !.

— Puis-je passer vous voir plus tard ? Je suis terriblement pressé...

»

Barlow vint vers lui.

« Écoutez, il faut que nous en finissions », dit-il, la moustache frétille.

Lucas l'écarta.

« Je n'ai pas une seconde pour l'instant. Je reviendrai vous voir dès que je pourrai.

— Mais bon Dieu, Davenport, c'est une question grave ! s'exclama-t-il, s'interposant entre Lucas et la porte.

— Je veux bien vous parler », dit Lucas, fort irrité et ne le cachant pas. Ils s'affrontèrent du regard pendant une seconde, puis Lucas le contourna. « Mais pas maintenant. Demandez à Daniel, si vous ne me croyez pas. »

Barlow avait été un mauvais flic de terrain. Il était obsédé par les rapports de force et ne faisait pas bon ménage avec les ambiguïtés. Or la rue n'était qu'une énorme ambiguïté. Il s'en tirait très bien aux Affaires internes, cela dit.

Les A.I. s'occupaient d'un flic uniquement s'il y avait une grosse bavure que l'on ne pouvait manifestement pas cacher au public et que la plupart des flics de la division étaient d'accord, hormis quelques irréductibles de la solidarité. Mieux valait avoir affaire aux A.I. qu'à un conseil disciplinaire externe bourré de Noirs, d'Indiens et Dieu sait quoi encore, ce qui paraissait être l'alternative.

La division avait eu le plus grand mal à repousser une proposition du conseil municipal qui visait à instituer un comité de surveillance doté d'une véritable efficacité. La commission d'études qui planchait là-dessus (celle où avait travaillé Stéphanie Bekker) était cependant allée un peu trop loin, donnant l'impression qu'elle souhaitait surtout avoir la peau des flics. Cela n'avait pas été très bien perçu par ceux des électeurs que terrifiait la criminalité.

C'est pourquoi une grosse bourde devant témoins vous valait une enquête des A.I. Cela pouvait aussi arriver à un policier qui deviendrait trop accro aux drogues ou se mettrait à faucher trop de trucs. Perdre les pédales et faire blesser son équipier pouvait également vous conduire aux A.I.

En revanche, les A.I. ne s'inquiétaient pas outre mesure si un barbillon recevait une fessée pendant une bagarre. Surtout s'il avait sorti son couteau. La moitié des flics de la ville l'auraient carrément descendu sans faire de chichis, avec l'absolution de la commission. Et si la bagarre était intervenue lors d'une arrestation assortie d'un mandat pour coups et blessures volontaires, et que la victime du crime, défigurée à vie, se trouvait encore dans les parages pour témoigner, pour montrer ses cicatrices-

Mais qu'est-ce qui poussait donc Barlow à agir ? Lucas secoua la tête." Cela ne collait pas. Anderson était sur le point d'entrer quand il sortit. Il l'attrapa par le coude et demanda :

« Crois-tu... que les gars de la division voudraient me voir tomber ? Me faire mettre au rancart par les A.I. ?

— Tu as perdu la tête ou quoi ? demanda Anderson. Qu'est-ce qu'il y a avec les A.I. ?

— Je les ai sur le dos pour cette bagarre avec le gosse, le petit maquereau. Je n'arrive pas à discerner d'où cela peut venir.

— Je vais demander autour de moi. Mais quand les gars ont décidé de faire tomber quelqu'un, la chose ne reste jamais secrète. Tu le sais aussi bien que moi. Or personne ne parle de toi.

— Dans ce cas, d'où cela vient-il ? » demanda Lucas.

Pendant tout le chemin jusqu'au campus universitaire, Barlow resta en filigrane dans l'esprit de Lucas. Il laissa la voiture dans une zone interdite de stationnement, hors des limites de l'hôpital, cala une carte de la police contre le pare-brise et entra dans le bâtiment. Le service d'oncologie pédiatrique était au sixième étage. Une infirmière le conduisit à travers un labyrinthe de petites chambres, au-delà d'une vaste salle où les gosses en peignoir de tissu éponge regardaient la télévision assis dans leur fauteuil roulant, jusqu'à une autre série de chambres de malades. Ils trouvèrent Merriam en conversation avec une adolescente, assis sur son lit.

« Ah, lieutenant Davenport ! » s'exclama-t-il. Se tournant vers la jeune fille, il expliqua : « Lisa, voici le lieutenant Davenport. C'est un officier de la police de Minneapolis.

— Que vient-il faire ici ? » demanda-t-elle, allant droit au but. Elle était complètement chauve, avec un visage d'une extrême pâleur et des lèvres d'un rose peu naturel. Si l'on ne tenait pas compte de la chimio, songea Lucas, effleuré soudain par une terreur glacée, elle ressemblait beaucoup à ce que pourrait devenir sa propre fille dans dix ans.

« C'est un de mes amis, il est venu bavarder, répondit Merriam. Il faut que je m'absente un moment, mais je serai de retour avant qu'ils ne commencent le traitement.

— D'accord. »

Dehors, dans le couloir, Lucas dit : « Je ne pourrais pas faire votre travail. » Puis : « Vous avez des enfants ?

— Quatre, répondit Merriam. J'essaie de ne pas y penser.

— Eh bien, que s'est-il passé ? Je vous ai trouvé un peu tendu au téléphone.

— Cette femme au sujet de laquelle vous avez appelé. Je suis descendu la voir. Elle a une sclérose latérale amyotrophique.

— La maladie de Lou Gehrig.

— Exactement. Elle est pour ainsi dire hors d'état de communiquer. Son esprit fonctionne parfaitement mais elle ne peut rien bouger d'autre que ses yeux. D'ici une semaine ou deux, elle sera morte. Et Bekker est en train d'essayer de la tuer.

— Quoi ? s'écria Lucas, agrippant Merriam par le bras.

— J'en reste confondu : un bon Dieu de médecin, dit Merriam, se dégageant. Mais il faut que vous vous rendiez compte vous-même. Suivez-moi. »

Lucas descendit l'escalier dans son sillage.

« Je suis allé la voir ce matin et me suis arrêté au poste de garde pour demander le numéro de sa chambre », expliqua Merriam, parlant par-dessus son épaule. Arrivé en bas des marches, il poussa une porte. « L'infirmière de garde avait travaillé toute la nuit et elle effectuait une demi-rotation supplémentaire parce qu'une des filles était malade. Je lui ai annoncé que je venais voir Sybil et lui ai aussi demandé si le Dr Bekker était passé par là. Et elle m'a répondu, tenez-vous bien, qu'elle ne l'avait pas vu mais qu'elle l'avait *senti*. Tard dans la soirée. Il lui était venu à l'esprit que ce vieux dégueulasse de Dr Décès rôdait probablement dans le coin parce qu'elle avait été prise de frissons et qu'elle frissonnait toujours lorsqu'elle le voyait.

— Elle l'appelle Dr Décès ?

— Ce vieux dégueulasse de Dr Décès, corrigea Merriam. Pas très flatteur, vous ne trouvez pas ? Ensuite, je suis allé parler à Sybil. Elle s'éloigne chaque jour un peu plus, mais l'infirmière dit qu'elle tient encore à un fil. »

Ouvrant le chemin dans le couloir, Merriam dépassa le poste de garde des infirmières, une porte de palier et trois ou quatre chambres. Puis il s'arrêta devant une chambre, jeta un coup d'œil à l'intérieur et tourna la poignée. Sybil était allongée sur le dos, totalement immobile à l'exception des yeux. Ils se posèrent d'abord sur Merriam, puis sur Lucas, et y restèrent. Semblables à deux mares obscures, ils imploreraient.

« Sybil ne peut pas parler mais elle peut communiquer, dit Merriam sans fioritures. Sybil, voici le lieutenant Davenport de la

police de Minneapolis. Si vous me comprenez, dites oui. »

Ses yeux montèrent et descendirent, un acquiescement, et restèrent sur Merriam.

« Et maintenant, dites-moi non », demanda Merriam.

Ils bougèrent alors latéralement, de gauche à droite.

« Le Dr Bekker est-il venu ici ? demanda Merriam.

— *Oui.*

— Avez-vous peur de lui ?

— *Oui.*

— Avez-vous peur pour votre vie ?

— *Oui.*

— Avez-vous essayé de communiquer quelque chose au moyen de votre prise oculaire ?

— *Oui.*

— Est-ce que le Dr Bekker a fait obstruction ?

— *Oui.*

— Le Dr Bekker est-il en train d'essayer de vous tuer ? » demanda Lucas.

Les yeux de Sybil se portèrent sur lui et répondirent *Oui*. S'arrêtèrent et reprirent de plus belle, frénétiquement, *Oui*.

« Seigneur ! s'exclama Lucas, jetant un regard en coin à Merriam. A-t-il montré de l'intérêt pour vos yeux ? Dit quoi que ce soit concernant... »

Elle recommença, de haut en bas : *Oui*.

« Seigneur ! » répéta Lucas. Puis, se penchant sur le lit, vers la femme, il ajouta : « Tenez bon. Nous allons revenir avec une caméra et un spécialiste des interrogatoires et nous allons vous prendre en vidéo. Nous allons boucler cet enfoiré en prison pendant si longtemps qu'il oubliera à quoi ressemble la lumière du soleil. D'accord ?

— *Oui.*

— Et excusez-moi pour enfoiré, il arrive que mon vocabulaire échappe à mon contrôle. »

Les yeux glissèrent latéralement.

« *Non.*

— Non ?

— Je crois qu'elle veut dire. Ne vous excusez pas parce que c'est effectivement un enfoiré, expliqua Merriam, toujours à son chevet. C'est bien ça, Sybil ? »

Elle faisait penser à un morceau de pâte à modeler, complètement inerte, hormis ses yeux liquides : « *Oui*, dit-elle. *Oui*. »

« Je ferai venir quelqu'un d'ici une demi-heure, dit Lucas une fois dans le couloir.

— Il faudra que vous en parliez à son mari, juste pour vous assurer de la légalité de la procédure. Je vais prévenir le directeur de l'hôpital.

— Dites-lui que le patron va téléphoner. Et je vais demander à un de nos juristes de parler à son mari. Peut-on rassembler sur votre bureau tous les renseignements dont on dispose ici ?

— Bien entendu. Tout ce que vous voudrez.

— Les gosses qu'il aurait tués, d'après vous. Est-ce qu'il s'est occupé de leurs yeux ? Je veux dire, y a-t-il eu quelque chose d'anormal avec leurs yeux ?

— Non, non. J'étais présent pour les autopsies, les yeux n'étaient pas en cause.

— Hum. »

Lucas s'était éloigné de quelques pas mais il se ravisa.

« Ne laissez personne l'approcher.

— Ne vous inquiétez pas. Personne n'entrera dans sa chambre. »

Lucas appela Daniel d'une cabine et expliqua la situation.

« Quelle ordure, aboya Daniel. Alors, nous l'avons.

— Je ne sais pas. Mais nous avons quelque chose. Les avocats décideront si cela tient la route devant un tribunal. Et puis cela n'établirait aucun lien entre lui et les autres meurtres.

— Mais nous progressons, insista Daniel. Je vais vous envoyer tout de suite une équipe vidéo et Sloan pour l'interroger.

— Peut-on poster un gars à sa porte ?

— Aucun problème. Nuit et jour. Et Bekker, vous pensez que nous devrions lui recoller une équipe de surveillance aux fesses ? »

Lucas considéra un instant la question et finit par répondre :

« Non. Il va être ultrasensible à toute chose de ce genre. Et puis,

nous avons Druze... Voyons ce que ça va donner.

— Très bien. Qu'allez-vous faire, ensuite ?

J'ai encore deux ou trois idées... »

Un canard mâle pourchassait une femelle à travers l'étang de la fac pendant qu'Ella Kruger et Lucas remontaient le chemin du bâtiment principal. C'était le printemps, mais avec un vent froid. Beaucoup plus à l'ouest, au-dessus de Minneapolis, ils pouvaient voir des nuages sombres soulignés d'une bordure floue qui annonçait la pluie.

« Cette obsession de l'œil peut avoir été provoquée par un incident traumatique, mais cela me semble peu probable, dit Ella. Ce serait plutôt comme s'il avait toujours eu le sentiment d'être observé et que ce soit sa manière de réagir...

— Dans ce cas, pourquoi ne pas le faire aux enfants ?

— Lucas, tu passes à côté de l'évidence, ce n'est pas bon pour un joueur.

— Très bien, parle-moi de l'évidence, sœur Marie-Joseph.

— Peut-être n'a-t-il pas tué les enfants. »

Lucas secoua la tête.

« J'y ai effectivement pensé. Mais Merriam a ces vibrations, et cela colle avec ce que Bekker fait avec Sybil, et son intérêt pour les yeux colle avec les autres meurtres. Cela pourrait être une coïncidence, quoique j'en doute.

— Comme je te le disais, il est possible qu'il ait développé cette obsession entre deux meurtres.

— Possible mais improbable.

— C'est vrai. »

Us continuèrent à gravir la colline, tête baissée. Lucas demanda alors :

« Est-ce que le moment où les yeux sont arrachés a beaucoup d'importance ? Je veux dire, peut-il le faire plus tard ? »

Ella s'arrêta et le regarda.

« Eh bien, je ne sais pas. Cette femme qui est morte au centre commercial, on ne lui a enlevé les yeux qu'après sa mort.

— Pareil pour Philip George, le type qu'ils ont sorti d'un trou dans le Wisconsin. Ses yeux ont dû être arrachés au moins vingt-quatre heures après qu'on l'a tué.

— Eh bien, tu tiens ta réponse. Il le fait après la mort, mais pas nécessairement tout de suite. À quoi penses-tu ?

— Je me disais juste que si un gosse meurt et qu'il doit y avoir une autopsie, il n'est pas indispensable d'agir immédiatement. Surtout lorsqu'on a encore une occasion d'intervenir.

— Telle que le funérarium ?

— Exactement. N'importe quand après l'autopsie. Comme médecin, il a naturellement accès aux corps. Il pourrait intervenir sur place, à l'hôpital ou pendant une visite au funérarium. Qui va surveiller un cadavre ?

— Est-ce que l'on fait quelque chose de particulier aux yeux, au funérarium ? Personne ne remarquerait rien ? demanda Ella d'un ton sceptique.

— Je l'ignore encore, dit Lucas, mais je peux le savoir.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-elle soudain. J'ai un cours à quatre heures. » Lucas consulta sa montre. « Il est exactement quatre heures. »

Chapitre 26

Bekker consulta sa montre en sortant de voiture : quatre heures pile, parfaitement dans les temps.

L'immeuble se trouvait à une rue de là. Il tenait la planchette à pince sous un bras, ainsi que le carton de fleurs. Le revolver pesait lourd au fond de sa poche droite ; dans la gauche, le rouleau de ruban adhésif était bien plus léger. Il avançait tête baissée, pour se protéger du crachin.

L'arrivée de la pluie était une vraie bénédiction, se dit-il. Cela justifiait le port de l'imperméable dont la capuche lui recouvrait entièrement la tête à l'exception d'une bande étroite entre les sourcils et les lèvres. Son pas était lourd, effet habituel de la phencyclidine, qui le raidissait. Mais cela lui apportait de la force, par ailleurs, et une meilleure concentration. Ce qui lui faisait penser... il sortit l'étui à cigarettes de sa poche et avala une autre pilule, pour plus de sécurité.

Il avait pris des précautions infinies pour s'assurer qu'on ne le suivait pas, empruntant les rues louvoyantes du quartier du lac, attendant, revenant sur ses pas, s'engageant dans des ruelles.

S'ils le surveillaient, ce ne pouvait être que par satellite.

Le magasin de Walt, temple de l'électroménager, se trouvait juste en face de l'immeuble de Druze, de l'autre côté de la rue. C'était un espace rectangulaire quatre fois plus long que large, avec un parquet qui craquait lorsque les clients arpentaient les allées bordées de matériel de cuisine blanc. Les lave-vaisselle, séchoirs, réfrigérateurs et fours portaient des marques qui semblaient familières de prime abord et beaucoup moins à la réflexion. Quand il n'y avait pas de clients, Walt éteignait les lumières. En temps ordinaire, l'intérieur n'était éclairé que par la maigre lumière provenant de la rue, qui filtrait à travers les vitrines sales où subsistaient quelques publicités délavées.

Walt était à l'image de sa marchandise, passepartout. Et trop gros. Ce n'était pas tant qu'il parlait peu mais plutôt qu'il ne se livrait guère. Il rabattait ses quelques mèches de cheveux queue de vache en travers de son crâne chauve et ses lunettes à monture de plastique étaient perchées à l'extrémité d'un tout petit nez qui se fripait avec l'âge comme une framboise trop mûre. Walt était un ancien beatnik. Il conservait dans le tiroir de son bureau un exemplaire de *Howl*, le long

poème-culte d'Allen Ginsberg qu'il avait tendance à relire de plus en plus souvent.

Il était heureux de collaborer avec la police. Authentiquement content. Il n'avait jamais utilisé le grenier, de toute manière, sinon pour stocker de vieux échantillons de tapis et quelques rouleaux de vinyle craquelé, vestiges d'une tentative éclair dans le secteur du recouvrement de sol. Il leur fournit un matelas pneumatique, une chaise de bureau, un plateau de télévision abattable et une pile de vieux numéros de *Playboy*. L'équipe de surveillance apporta des jumelles, un télescope à chercheur réticulé Kowa, un caméscope à zoom optique et un téléphone cellulaire. Ils étaient ravis, au chaud, à l'abri de la pluie. On pouvait se faire livrer des pizzas et il y avait une boulangerie au bout de la rue.

Une autre équipe, moins vernie, surveillait la sortie de secours de l'immeuble depuis une voiture banalisée.

Le flic chargé du premier tour de surveillance chez Walt était installé dans un fauteuil, face à la rue. À portée de main, sur le plateau télé, un gobelet en carton contenant du Coca-Cola. Le télescope était posé devant lui, sur un trépied. L'autre flic lisait *Playboy* allongé sur le matelas. Le guetteur vit Bekker avancer maladroitement sous la pluie, l'observa dans le viseur de la lunette, l'écarta sans même le mentionner à son collègue sur le matelas. Il ne pouvait pas voir le visage de Bekker à cause du capuchon mais il repéra le long carton lavande qu'il portait sous le bras, du genre qui sert à livrer des roses en ville. On les reconnaissait même si l'on n'avait jamais envoyé, ni reçu, de roses de sa vie.

Bekker inspecta les boîtes aux lettres, trouva le numéro d'appartement de la fille, se servit de la clé de Druze pour ouvrir la porte du hall et monta au sixième étage en ascenseur. L'appartement était le dernier au fond du couloir. Pris d'une impulsion soudaine en pensant au revolver dans sa poche, il s'arrêta à une porte et frappa doucement. Pas de réponse. Il recommença. Personne au logis.

Très bien. Il glissa la main dans sa poche de poitrine, trouva la tablette de P.C.P., la glissa sous sa langue, sentit aussitôt la morsure. Il était prêt. Il s'était mis en condition. Son esprit restait à l'écart, féroce, attendant que son corps agisse.

Sa main — plus rien à voir avec son esprit, qui était sur son propre piédestal — frappa à la porte et souleva le carton à fleurs pour qu'il soit visible à travers l'œilleton. Il y avait réellement des fleurs dans le carton. Si elle n'était pas seule, il pourrait toujours les livrer et repartir. Druze ? Il faudrait ensuite en terminer avec Druze, mais

l'emballage ne serait pas aussi soigné.

Derrière la porte de Cassie, Bekker attendait une réponse.

Quatre heures. Lucas quitta Ste Anne et se dirigea vers l'ouest, là où il pleuvait. Il pouvait aller retrouver Cassie, pourquoi pas. Juste avant la représentation. Quoique, hier, elle l'ait pour ainsi dire mis à la porte. Et puis il y avait toutes les questions qu'il se posait sur ce qu'on faisait des corps après le décès. Il connaissait un entrepreneur de pompes funèbres du côté sud de la ville. Il pourrait lui demander, pour les yeux des enfants, bien que cette idée lui restât en travers.

Ce devait être son vieux fond d'éducation catholique. Tuer les gens était encore acceptable, mais on ne trafiquait pas avec les morts. Il sourit intérieurement, s'arrêta à un feu rouge. Il pouvait prendre le pont Ford à gauche pour rejoindre le sud de Minneapolis et aller au funérarium. S'il prenait à droite, en traversant la I-94 il serait chez Cassie en dix minutes.

Les feux passèrent à l'orange sur la route transversale et Lucas leva le pied du frein, prêt à enclencher la vitesse. Toujours indécis gauche ou droite ?

« Des fleurs ? » Elle sourit et accepta le carton avec une expression de confiance totale, ne manifestant pas la moindre appréhension. Le corps de Bekker s'assura que la voie était toujours dégagée dans le couloir, sortit son arme et la braqua sur le front de la jeune femme.

« À l'intérieur, aboya-t-il à Cassie qui écarquilla les yeux. Et fermez-la, sinon je jure devant le Seigneur que je vous fais sauter la cervelle », dit la voix de Bekker tandis qu'en retrait son esprit applaudissait. Bekker la repoussa de la main gauche, la droite tenant le revolver. Elle agrippa le carton de fleurs à deux mains, bouche bée, et quand elle recula, il crut un instant qu'elle allait hurler. « Bouclez-la, hurla-t-il, la salive écumant aux commissures de ses lèvres. Bouclez-la, bordel. »

Il entra à son tour, referma la porte derrière lui, le canon de l'arme à vingt centimètres du front de Cassie. « Reculez, asseyez-vous sur le canapé. »

Quand elle laissa tomber les fleurs, il remarqua ses bras musclés. Il n'aimerait pas avoir à se battre avec elle. Elle recula jusqu'à ce que ses jambes touchent le bord du canapé, manqua trébucher et s'assit.

« Ne me faites pas de mal, bredouilla-t-elle, le visage blanc comme du papier mâché.

— Pas si vous m'écoutez bien, dit Bekker, dont l'esprit flottait toujours à part, dirigeant les opérations. J'ai simplement besoin d'un endroit où me cacher pendant une heure ou deux.

— Vous n'êtes pas avec Carlo ? » demanda Cassie en se recroquevillant sur le siège.

La question l'étonna mais la drogue prit le dessus. Son corps était maintenant complètement dissocié de son esprit qui le manipulait comme une marionnette. Ses mains étaient devenues insensibles.

« Qui ? »

— Vous n'êtes pas avec Carlo ?

— Je ne suis avec personne, j'essaie seulement de me cacher jusqu'à ce que les flics dégagent la rue. »

Son corps était aussi dur que du marbre mais son intelligence fonctionnait à plein régime : *Ils savaient pour Carlo*. Seigneur, étaient-ils en train de le surveiller ? Probablement. Inclinant l'extrémité du canon vers le sol, il lui ordonna :

« Allongez-vous par terre. Sur le ventre. Les mains dans le dos.

— Ne me faites pas de mal », répéta-t-elle. Les yeux exorbités, elle se laissa glisser du canapé, tomba à genoux. Elle n'était plus si jeune que ça, se dit Bekker. De légères rides apparaissaient autour de ses yeux et sur son front.

« Je ne vous ferai pas de mal. » Il avait réfléchi à ce problème, quoi lui dire. Il la voulait rassurée, coopérative. « Je vais vous attacher les mains dans le dos. Si je voulais vous faire mal, vous violer, je n'agis pas comme ça. Je ne vous attacherais pas les mains ainsi... »

Elle avait envie de le croire. Elle se tourna, regardant par-dessus son épaule, et s'allongea.

« Je vous en prie... »

— L'arme sera braquée sur votre front, expliqua-t-il. J'ai d'abord frappé chez votre voisine, mais elle était absente. Comme ça, je sais que je ne risque rien en tirant, si cela se révèle nécessaire... Je ne veux pas courir le risque mais je le ferai si vous essayez de vous débattre. Vous comprenez ce que je vous dis ?

— Oui.

— Alors, appuyez le visage contre le sol, bien à plat, et croisez les poignets. Je vais vous attacher d'une main, le revolver braqué sur vous. »

Elle obéit. Quel merveilleux pouvoir que celui d'une arme. Elle roula, les mains dans le dos. Maladroitement, il entortilla ses poignets

d'un tour de bande adhésive d'emballage, puis de deux, de trois tours.

« Pas un geste », ordonna-t-il. Il ne l'avait pas dit méchamment, mais il avait la langue épaisse et son discours était brouillé. Ce qui était beaucoup plus terrifiant que s'il avait crié. Ensuite, il lui attacha les chevilles. Avec moins de soin puisque les mains ne représentaient plus une menace, mais en gardant ses distances, au cas où elle lui aurait décoché un coup de pied. Une fois les chevilles immobilisées, il glissa l'arme dans la poche de son imperméable et s'attaqua de nouveau aux poignets, redonnant un tour d'adhésif, serrant davantage.

« Vous me faites mal », se plaignit-elle.

Il grogna. Plus la peine de parler, maintenant. Il la tenait. Il contourna le canapé, posa un genou sur son dos pour la maintenir et lui barra la bouche d'une bande d'adhésif large comme la paume. Elle tenta de résister mais il la saisit par les cheveux et rajouta de l'adhésif, emmêlant ses cheveux dans le processus, les collant de part et d'autre du visage.

« Cela devrait aller », dit la voix de Bekker, s'adressant plus à son esprit qu'à la victime. La partie inférieure du visage de la jeune femme était encapuchonnée. Seuls le nez et les yeux restaient à découvert. Il rangea le rouleau d'adhésif dans sa poche, la prit sous les bras et la traîna dans la chambre. Lorsqu'elle voulut se débattre, il la gifla violemment du revers de la main, en plein nez. « Ne recommencez pas. »

Il l'allongea à plat ventre sur le lit et attacha ses pieds aux barreaux. Puis il enroula une autre longueur de bande autour de son cou, une fois, deux fois, et la fixa à la tête de lit.

« Je vais regarder la télévision dans le salon, au cas où les flics m'auraient repéré. Je veux que vous restiez aussi silencieuse qu'une souris. Je ne vous ai pas encore fait mal, mais cela peut arriver si vous me rendez les choses difficiles. »

Il referma la porte de la chambre et alluma le téléviseur. Maintenant, la partie délicate.

Cassie essaya de peser de tout son corps contre la bande adhésive. En imprimant une pression suffisante, elle pourrait peut-être se libérer... Si seulement elle arrivait à se lever, à sautiller jusqu'au bureau... il y avait des ciseaux, elle pourrait couper le ruban. Et si elle avait les mains libres, elle pourrait pousser le bureau devant la porte et tenir le type à distance, puis jeter quelque chose par la fenêtre si nécessaire, hurler au secours-

Mais quand elle commença à appuyer, l'adhésif enroulé autour de son cou manqua l'étrangler. Elle tira tant qu'elle put le supporter et finit par abandonner. Le bâillon l'empêchait d'inspirer l'air nécessaire, elle respirait difficilement par le nez, sa vision se brouillait de rouge par moments... Rien de bon.

Elle resta immobile un instant, à réfléchir. Personne ne devait lui rendre visite ? Non. Et si Davenport débarquait par hasard, comme la veille ? Une chance sur mille. Elle allait devoir s'en sortir toute seule. Elle essaya de rouler sur elle-même, à droite, à gauche. Une minute, deux minutes, sur le dos, demi-tour. Est-ce que la bande était en train de céder ? Elle ne pouvait pas voir. Elle serra son bras contre elle, recommença à rouler.

Bekker quitta l'appartement de Cassie sans refermer la porte à clé et se dirigea vers l'escalier. En chemin, il enveloppa sa main droite d'un mouchoir. Druze habitait trois étages plus bas. Les flics savaient quelque chose. Bekker ignorait comment, mais ils savaient, et ils devaient être aux aguets.

Une caméra dans le couloir ? Improbable. Si la police surveillait discrètement Druze, elle n'allait pas risquer d'attirer l'attention sur elle. L'esprit de Bekker balançait : la femme l'avait vu, il devait donc la tuer. Mais il ne s'était pas encore exposé aux regards des flics alors qu'il était peut-être sur le point de le faire. Son esprit explora le problème et finit par dire à son corps d'aller de l'avant. De prendre le risque. Il n'y avait pas d'autre solution, si les flics serraient Druze de si près. Il ouvrit la porte, scruta le couloir du troisième étage. Personne. Il releva son capuchon, fonça vers la porte de Druze et au moment où il allait frapper, se ravisa. Si l'appartement était truffé de micros...

Il gratta légèrement contre le panneau. Entendit bouger de l'autre côté. Gratta derechef. Un instant plus tard, la porte s'entrebâilla, Druze apparut. Un doigt sur les lèvres, Bekker lui intima le silence, puis lui fit signe de sortir dans le couloir. Les sourcils froncés, Druze obéit, non sans regarder d'abord à droite et à gauche. Le doigt de nouveau sur les lèvres, Bekker lui désigna la porte de la cage d'escalier.

« Je ne peux pas tout vous expliquer maintenant, mais il y a un problème, chuchota Bekker quand ils furent dans l'escalier. J'ai parlé à Davenport. Il dit qu'ils ont un suspect mais pas de preuves. Je lui ai demandé comment ils espéraient l'attraper et il m'a répondu : "Il faut que nous le prenions sur la scène... du crime." A la façon dont il l'a dit, on aurait cru qu'il s'offrait un jeu de mots personnel.

— Ah, merde, s'exclama Druze, l'air préoccupé. Qu'est-ce qui est arrivé à votre main ?

— Elle m'a mordu. Enfin, je pensais que j'arriverais ici assez tôt pour coincer la fille, comme nous en avions parlé...

— Nous n'en avions pas parlé comme d'une certitude.

— Il fallait absolument faire quelque chose et je ne pouvais pas vous parler au téléphone, expliqua Bekker. Vous êtes peut-être sur écoute.

— Nous ne savons même pas si c'est moi.

— Nous le savons maintenant. Je suis monté à son appartement, lui ai brandi une arme sous le nez et l'ai ficelée. J'envisageais d'attendre que vous soyez arrivé au théâtre pour la frapper à la tête — vous savez, un coup qu'ils ne sauraient pas repérer au milieu des blessures consécutives à sa chute — et de la faire tomber par la fenêtre. Vous auriez eu un alibi et personne n'est au courant pour moi.

— Que s'est-il passé ?

— La première chose qu'elle m'a dite était : Vous n'êtes pas avec Carlo ? »

Bekker avait prononcé ces mots avec une franchise qui sonnait vrai.

« Ah ! Bon dieu de Bon Dieu ! s'exclama Druze en se passant la main dans les cheveux. Et vous pensez qu'ils ont mis des micros dans l'appartement ?

— Je rien sais rien. Mais si cette bonne femme tombe de sa fenêtre pendant que vous êtes au théâtre, ce sera un élément de plus en votre faveur. Ils sauront que vous n'êtes pas dans le coup, en tout cas... »

Il y avait nettement quelque chose qui clochait dans le raisonnement mais, sous le choc, Druze ne sut le discerner.

« Montez chez elle et faites-lui peur. Nous devons absolument apprendre ce que les flics savent.

— Mon Dieu, mais je l'aime bien...

— Tandis qu'elle, elle ne vous aime pas, rétorqua brutalement Bekker. Elle vous prend pour un assassin. »

Précédant Druze, Bekker remonta l'escalier d'un pas vif, conscient de la présence du revolver contre sa jambe. La voie était libre. Dans l'appartement, il désigna la porte de la chambre et Druze s'avança. Cassie était toujours à plat ventre sur le lit mais elle s'était débattue contre la bande adhésive qui était complètement tordue entre les barreaux et ses jambes.

« Retournez-la, qu'elle puisse vous voir », ordonna Bekker, venant se placer à droite de Druze. Celui-ci se pencha et empoigna l'épaule et la hanche de Cassie pour la faire rouler vers lui.

L'esprit de Bekker avait la clarté de la glace, et son corps, en bougeant, la précision d'un robot. De sa main enveloppée d'un mouchoir, il sortit le revolver de sa poche ; son esprit vit la scène au ralenti, guidant chaque fraction de mouvement.

D'un geste subit, Bekker éleva le canon de l'arme à deux centimètres de la tempe de Druze.

Druze le sentit, commença à tourner la tête en ouvrant la bouche.

Bekker appuya sur la détente.

Laissa tomber l'arme.

Recula sous le choc de l'explosion.

Entre les murs de cette petite chambre, l'explosion lui parut terrifiante, assourdissante. Bekker sauta en arrière tandis que Cassie se cambrait, tordant la bande adhésive de toute sa force.

Druze s'effondra, recouvrant l'arme de son corps.

Le chandail de Cassie était parsemé de gouttes de sang et de petites particules inidentifiables d'os et de cervelle.

Le corps robotisé de Bekker toucha Druze. Mort. Pas le moindre doute. Les drogues retentirent dans son sang et il décolla. Puis il soupira et revint à lui. Seigneur. Il avait eu une absence. Combien de temps ? Il consulta sa montre. Quatre heures vingt. Cassie le dévisageait, activant frénétiquement ses mains dans son dos. Il n'était pas parti très longtemps, tout au plus quelques minutes. Il écouta. Quelqu'un venait ? Pas pour l'instant. Pas de coups à la porte, pas de bruit de course.

Il regarda le corps de Druze, par terre. Il faudrait qu'il le laisse comme ça, les taches de sang devaient dessiner un motif qui avait un sens. Il ne pouvait pas arracher les yeux, évidemment. Cela le tracassait, mais il n'y avait aucune solution... s'il voulait que tout retombe sur le dos de Druze.

Cassie.

Elle ne se débattait plus contre le ruban adhésif mais son dos était cambré et sa tête tournée vers lui. Elle essayait de le voir. Il fallait faire vite. Il lui restait encore à retourner dans l'appartement de Druze pour déposer les photos. Il partait vers la cuisine quand une porte claqua au bout du couloir. Il s'arrêta net. Et écouta.

Était-ce du mouvement ? Dehors, dans le couloir ? Il se força à

l'immobilité, tout oreilles. Le tapis du couloir pouvait étouffer les pas. Il attendit encore une minute, et quelques secondes de plus.

Maintenant, il ne pouvait attendre davantage. Il devait aller chez Druze. Il palpa sa veste pour s'assurer que les photos y étaient bien. Il avait découpé les yeux...

Il lui faudrait faire extrêmement attention. Si les flics avaient posé des mouchards dans l'appartement de Druze, ils pouvaient avoir constaté . qu'il était sorti de chez lui mais pas de l'immeuble. Et ils étaient peut-être en route. Devait-il essayer tout de même ? S'il se faisait prendre dans l'appartement... cette perspective était intolérable.

Bekker, les veines martelées par le P.C.P., alla dans la cuisine et sélectionna un couteau à pain, le plus coupant possible.

Et là, de nouveau... Un mouvement ? Quelqu'un dans le couloir. Il s'immobilisa, écouta... Non. Il fallait absolument agir.

Il ne le fit ni très bien ni très vite, mais il le fit tout de même : il trancha la gorge de Cassie d'une oreille à l'autre et s'assit auprès d'elle, tenant ses yeux émeraude ouverts pendant qu'elle mourait.

Chapitre 27

Lucas passa dix minutes au funérarium en compagnie d'un croque-mort poupin et jovial qui avait envie de parler de golf.

« Sacrebleu, Lucas, j'ai déjà joué deux fois », dit-il. Avec son putter, il expédiait des balles orange à travers un tapis mousse, visant une tasse à café inclinée sur le côté. « C'était un peu gadouilleux, mais on s'en fout. Encore deux semaines, et j'irai tous les matins...

— Il faut que je sache au sujet des yeux...

— Alors ne me parlez pas de golf», gémit le croque-mort. Il tapa dans sa dernière balle qui alla rebondir contre le bord de la tasse. « Personne ne veut jamais en parler avec moi. Ce que ça peut être difficile d'avoir une bonne discussion de golf quand on est dans les pompes funèbres, vous n'avez pas idée.

— Je l'imagine aisément, rétorqua Lucas sèchement.

— Bon, que voulez-vous savoir exactement ? » demanda le croque-mort en calant le putter contre un fauteuil,

Ils se trouvaient dans le petit appartement, au-dessus du funérarium, réservé à l'employé qui assurait la garde de nuit. Beaucoup de gens meurent nuitamment, expliqua le croque-mort, et si vous ne répondez pas, ils s'adressent à quelqu'un d'autre. Pour la majorité des gens, qui n'y connaissent rien, une entreprise de pompes funèbres en valait une autre.

« Que se passe-t-il pour les yeux ? Vous les laissez, vous les enlevez, qu'en faites-vous ?

— Pourquoi les enlèverait-on ? » demanda le croque-mort jovial, se délectant manifestement de leur conversation. Lucas était embarrassé, cela se voyait sans mal.

« Je ne sais pas... C'est juste que... Je ne sais pas. Alors, vous les laissez en place ?

— Certainement.

— Et les paupières, pour les maintenir fermées, est-ce que vous les cousez, ou les collez ?

— Non, non. Une fois qu'elles sont fermées, elles le restent.

— Comment se déroulent les visites ? Il y a toujours quelqu'un dans le coin ?

— Eh bien, il y a toujours quelqu'un dans le coin, mais pas forcément dans la pièce. C'est nous qui en jugeons. Si nous voyons un simple quidam pénétrer dans la salle où le corps est exposé, nous l'accompagnons, évidemment. Pas question que l'on vole des bagues ou je ne sais quoi d'autre. Mais si le type a l'air correct, un membre de la famille par exemple, nous le laissons entrer seul. Normalement, nous devons jeter un coup d'œil toutes les deux ou trois minutes, mais la plupart des gens, quand ils viennent faire leurs adieux à un défunt, n'aiment pas sentir le regard du croque-mort dans leur dos. Ils ont l'impression qu'on les presse, vous savez, comme dans un grand magasin, quand le vendeur reste planté à côté de vous. C'est une question de jugement. Une fois, toute la famille nous a mis en garde contre l'un des grands-pères. Le défunt avait un appareil dentaire en or qui devait valoir dans les deux cents dollars et le vieux était un voleur. Alors, on ne l'a pas lâché d'une semelle. Il était agenouillé devant le corps, plongé dans ses prières, il nous regardait de temps en temps et il se remettait à prier. Il a bien dû y passer une demi-heure. Les autres membres de la famille ont dit qu'il n'avait jamais autant prié de sa vie.

— Mais théoriquement, si quelqu'un voulait toucher un corps, ou regarder ses yeux, il pourrait très bien le faire. Si vous n'avez été averti de rien. »

Le croque-mort haussa les épaules.

« Il n'y a pas de théorie. Mais ce serait certainement possible. Aucun problème. Mais quel mal peut-on faire à un cadavre en deux minutes ? »

Lucas gardait un portable sous son siège. Del l'intercepta à mi-chemin du retour.

« Il s'est passé quelque chose avec Druze, annonça-t-il. Il a disparu. Les types de l'équipe de surveillance affirment qu'il n'a pas pu sortir, et pourtant il ne répond pas au téléphone et il est en retard pour la répétition.

— Qu'est-ce que tu en penses ? On va vérifier chez lui ?

— Je ne sais pas. Je pensais qu'on pourrait encore attendre un peu... Nous l'avons appelé toutes les deux ou trois minutes, donc logiquement il n'est pas aux chiottes.

— Ouvrez l'œil, j'arrive... »

Il ne pensa pas à elle, du moins, pas immédiatement. La circulation

était intense sur Minnehaha Avenue dans le sens nord et il resta bloqué trois rues de suite derrière un camion d'ordures qui s'opposait à toutes ses tentatives de passage. Il finit par le doubler en jurant, ce qui lui valut un geste obscène du chauffeur à cheveux longs qui le regarda d'un air mauvais. Il tomba sur trois feux rouges d'affilée, et soudain elle surgit dans son esprit. Le même immeuble. Il fut parcouru d'un frisson et contacta Del.

« J'ai une amie qui habite cet immeuble. Elle joue dans la même troupe que Druze. Ça t'ennuierait de l'appeler ? »

— Pas de problème. »

Les immeubles étaient en vue, le long de la 1-94, à six rues du théâtre, quand Del rappela Lucas.

« Ça ne répond pas.

— Merde. » Lucas regarda sa montre. À cette heure, elle devait être au théâtre. « Est-ce que tu peux appeler le théâtre et demander à lui parler ? »

Il roulait maintenant à vive allure sur Riverside, se faufilant entre les voitures. Il brûla un feu, affola un poivrot et un étudiant, vit enfin l'immeuble devant lui.

« Lucas, nous avons appelé. Elle n'est pas encore arrivée.

— Oh, mon Dieu ! Écoute, il faut que je monte voir chez elle. Je lui ai parlé de l'affaire...

— Je t'attendrai devant l'entrée. Il m'est déjà arrivé d'échanger quelques mots avec la gardienne. »

Del traversait Riverside au moment où Lucas arrivait. Ils se rencontrèrent sur le trottoir.

« Il y a du nouveau ? »

— Non. J'ai appelé la gardienne et elle devrait... Tiens, justement, la voilà. »

La femme leur ouvrit la porte du hall. Del lui présenta Lucas.

« Ce n'est pas officiel, expliqua celui-ci. C'est une amie à moi et elle a eu de graves ennuis, récemment. Or elle n'est pas venue à son travail. Nous sommes inquiets.

— Très bien. Puisque vous êtes de la police... »

Us montèrent au sixième étage en silence, écoutant le frottement de la cabine contre les parois et regardant les numéros d'étage clignoter tour à tour. Il n'y avait personne dans le couloir devant la

porte de Cassie. Lucas frappa. Rien. Frappa une deuxième fois.

« Ouvrez-la », demanda-t-il à la gardienne en reculant d'un pas. Elle tourna la clé et poussa la porte. Del écarta Lucas .et entra le premier. Il régnait une curieuse odeur dans l'entrée.

« Tu ne bouges pas de là, Lucas », hurla Del, empoignant son collègue par le col de sa veste et l'éloignant de l'embrasure tout en repoussant la gardienne de l'autre main. « Tu ne bouges pas de là.»

Del fonça vers la chambre. Lucas bouscula la gardienne effarée et s'élança sur ses talons.

Cassie.

Son visage était tourné sur le côté. Il savait déjà, et pourtant il pensa : *Elle est peut-être encore...* Mais le lit était couvert de sang et quand il arriva à sa hauteur... quand il vit ses yeux et la plaie béante, écarlate, sous son *menton*, traversant les épaisseurs de bande adhésive... et Druze par terre à côté d'elle, baignant dans le sang...

Quelqu'un rugit, un horrible son prolongé, rauque, et il se rendit compte que cela sortait de sa propre bouche. Il tendit la main, effleura la jeune femme.

« Cassie ! » hurla-t-il. Del pivota et l'empoigna par sa veste, le rejetant sur le côté comme un arrière qui raffûte. Et Del se mit à crier : « Non, non, non... »

Restée dans l'embrasure, la gardienne, serrant les poings contre sa poitrine, regarda à l'intérieur de la pièce et recula en titubant, les yeux écarquillés, bouche bée. Elle courut jusqu'à la porte d'entrée et commença à éructer, puis à hurler, à éructer de nouveau. L'odeur de vomi recouvrit celle de boucherie qui flottait dans la chambre.

Lucas se débattait pour échapper à son ami. Del insista : « Arrête, Lucas, arrête, putain, il faut que nous suivions la procédure. Elle est morte, Lucas, elle est morte... » Il poussa Lucas sur une chaise et décrocha le téléphone.

« Il y en a encore un. Nous avons besoin de tout ce que vous avez à portée de main, appartement six cent quarante-deux. En fait, il y en a deux, oui, c'est Druze... »

Il regarda Lucas qui s'était relevé, faillit s'interposer. Mais Lucas sortit de la chambre et fit quelque chose qui l'effraya bien davantage que s'il avait voulu regarder Cassie : Lucas resta planté à une trentaine de centimètres d'un mur, complètement inexpressif et immobile, les yeux fixes.

« Lucas ? » Pas de réponse. « Davenport, pour l'amour du Ciel... »

« Tu veux aller à l'hosto ? demanda Sloan.

— Pour quoi faire ? »

Del avait arraché Lucas à son mur, l'avait poussé de force dans l'ascenseur et conduit dans le hall de l'immeuble.

« Prendre un sédatif.

— Non.

— Tu es complètement sonné, mon vieux. Tu ne peux pas rester comme ça », dit Sloan qui conduisait la Porsche, Lucas affalé à côté de lui sur le siège du passager.

« Ramène-moi à la maison », demanda Lucas.

L'orage était de retour dans sa tête, l'orage tant redouté. Le visage de Cassie. Les choses qu'il aurait pu faire, qu'il aurait dû faire, qu'elle aurait pu faire. Des milliers, des millions de possibilités intimement liées, conduisant toutes à la vie, ou à la mort... Le visage de Sybil lui apparut.

« Quand je pense que nous avons sauvé la vie d'une femme qui va mourir dans une semaine, gémit-il.

— Oui, mais nous tenons peut-être Bekker, les juristes sont en train d'examiner le témoignage sur vidéo en ce moment.

— Je m'en fous », répondit Lucas en baissant la tête. Il avait besoin de pleurer mais n'y parvenait pas. Puis il ajouta : « Je suis allé aux pompes funèbres. Si j'avais décidé de venir ici à la place... » Une pause, puis : « Toutes les malheureuses filles que je fréquente finissent mal. Je leur porte la poisse... » Et enfin : « J'aurais pu la sauver...

— Il faut que je donne un coup de fil », déclara soudain Sloan, engageant la voiture dans le parking d'un supermarché. « Ça ne prendra pas plus d'une minute. »

Sloan téléphona à Ella Kruger sans cesser de surveiller Lucas par-dessus son épaule. Il ne pouvait voir que le sommet de son crâne dépasser du siège de la Porsche. Le numéro de la religieuse était relié à un standard. Sloan expliqua à la préposée qu'il s'agissait d'un appel de police à caractère urgent. Elle promit de chercher Ella et essaya divers postes. Peu après, elle annonça à Sloan que la religieuse était en train de dîner et qu'une amie allait la prévenir. Elle demanda à Sloan de patienter.

« Lucas ? demanda Ella, prenant le récepteur.

— Non, c'est son ami Sloan. Lucas a un problème. »

En retournant à la voiture, Sloan trouva Lucas les yeux fermés, la respiration lente, comme s'il s'était endormi.

« Ça va ? lui demanda-t-il.

— Cette ordure de Bijou. S'il était venu nous trouver, il aurait pu examiner la photo de Druze dès que je l'ai reçue et nous l'aurions coincé. Mais il a fallu passer par cette mascarade de petites annonces...

— Laisse tomber, dit Sloan. Nous n'y pouvons plus rien, maintenant. »

Ella attendait devant la maison de Lucas dans une petite automobile noire. Une autre religieuse l'accompagnait.

« Comment vas-tu ? » demanda-t-elle.

Il secoua la tête, baissant les yeux vers l'allée. Affronter son regard lui paraissait impossible, trop compliqué.

« Je vais appeler mon amie pour qu'elle te donne un sédatif.

— J'ai tous ces trucs qui reviennent dans ma tête... » Et les armes. Il les sentait, dans le sous-sol. Pas aussi lourdement que l'hiver précédent, mais elles étaient de retour.

« Laisse-moi appeler mon amie. »

Ella lui prit le bras, puis la main, et l'emmena comme un enfant vers la porte. Sloan et l'autre religieuse les suivirent.

Le lendemain matin, Lucas se réveilla épuisé.

Les médicaments l'avaient plongé dans un sommeil sans rêves. L'orage qui grondait dans sa tête s'était dissipé mais il le sentait planer au-dessus de l'horizon de sa conscience. Il se leva maladroitement, tituba, ouvrit la porte qui donnait sur le salon et faillit basculer sur le dossier du canapé. La veille, Sloan l'avait poussé contre la porte de la chambre. Maintenant, il s'efforçait d'en sortir.

« Lucas... »

Vêtu d'un T-shirt et de son pantalon de costume, une couverture autour des épaules, il avait l'air fatigué et inquiet.

« Mais qu'est-ce que tu fous là, Sloan ? »

Sloan haussa les épaules.

« Nous avons pensé que c'était une bonne idée... Au cas où tu aurais eu une crise de somnambulisme.

— Au cas où j'aurais été chercher mes armes ?

— Quelque chose dans ce genre, admit Sloan en le regardant. Tu as une mine de chien. Comment te sens-tu ?

— Comme un chien. Il faut que j'aille faire exhumer les corps de quelques gosses. »

Le sang parut refluer du visage de Sloan. Lucas sourit malgré lui, de ce sourire que peut avoir une veuve la veille de l'enterrement de son mari.

« Ne t'inquiète pas, je n'ai pas perdu la tête. Il faut que je te raconte deux ou trois trucs au sujet de Bekker... »

Chapitre 28

Pareil à un fauve, Daniel arpentait son bureau, les mains dans les poches. Il avait baissé les stores mais n'avait pas allumé les lampes, si bien que la pièce était quasiment plongée dans l'obscurité.

« Ils sont satisfaits à la Criminelle, déclara-t-il. Vous savez que je ne classe pas les affaires de meurtre pour de simples raisons politiques. De plus, tout indique que nous avons eu le meurtrier. Que vous l'avez eu. Bekker, c'est autre chose. »

Lucas, également debout, était adossé au rebord de la fenêtre, bras croisés.

« Si Bekker tue une autre victime et lui arrache les yeux, que ferez-vous ? La presse va débarquer ici avec des fourches et des torches. »

Daniel leva les mains dans une mimique exaspérée.

« Écoutez, je sais que cette comédienne et vous...

— Cela n'a rien à voir », dit Lucas. Il avait toujours l'impression que sa tête était pleine de ciment. Cassie avait quelque chose à y voir, bien entendu. La vengeance ne suffirait pas, mais ce serait un début. « Druze l'a peut-être tuée, mais Bekker était derrière lui.

— Avez-vous parlé aux gens du labo depuis votre arrivée ?

— Non.

— Ils ont examiné le blouson que vous avez trouvé dans le placard de Druze. Il y avait du sang dans le dos. Ça ne se voyait pas parce que le tissu est noir et que le sang avait traversé l'épaisseur. Mais il était là et ils ont effectué des tests préliminaires. Le sang est du même groupe que celui de Stéphanie Bekker. »

Lucas hocha la tête.

« Je pense effectivement que Druze a tué Stéphanie.

— Et Philip George. Nous avons retrouvé un taxi qui a fait une course entre l'aéroport et le théâtre de la Rivière-Perdue le soir du meurtre de George.

— Que dites-vous d'Elizabeth Armistead ? Pour elle, je ne suis pas si sûr. J'ai demandé aux témoins, ce soir-là ou le lendemain, et tout le monde est tombé d'accord : Druze a passé la plupart de l'après-midi au

théâtre. »

Daniel leva un index accusateur.

« Mais pas forcément chaque minute. Il aurait pu s'éclipser une demi-heure, cela aurait suffi. Et la voisine qui a repéré le type chez Armistead a dit qu'il portait une espèce de combinaison des services d'entretien. Pour moi, c'est typiquement un truc d'acteur. Les gars de la Criminelle sont allés au théâtre. Ils *sont en train* de fouiller dans les garde-robes.

— Et que faites-vous du coup de téléphone ?

— Allons, Lucas. Votre histoire de coup de téléphone ne tient pas debout, quel que soit l'angle d'approche. Et le gamin qui traînait à la sortie de Maplewood est à peu près certain que Druze est l'assassin de cette fille, Romm. »

Daniel prit une enveloppe en papier kraft sur son bureau et la tendit à Lucas.

« Ils ont trouvé ça dans l'appartement de Druze. »

Lucas souleva le rabat. À l'intérieur, il y avait des photos de Stéphanie Bekker et d'Elizabeth Armistead. Les yeux avaient été découpés.

« Où était-ce ?

— Dans l'armoire à dossiers de Druze. Tout au fond.

— Foutaises ! s'exclama Lucas en secouant la tête. J'ai fouillé cette armoire. Les photos n'y étaient pas.

— Il les portait peut-être sur lui.

— Et il les a rangées dans son armoire à dossiers avant de monter se faire sauter la cervelle ? demanda Lucas. Écoutez, prenez ça comme cela vous arrange : la suite d'une enquête criminelle ou la protection de vos arrières politiques. Nous devons continuer avec Bekker. Nous pouvons déclarer à la presse que l'affaire est résolue mais nous ne devons pas le lâcher. On peut commencer par exhumer ces gosses.

— Et que dira-t-on à ce sujet ? demanda Daniel. Comment allons-nous expliquer...

— Nous n'expliquerons rien. Nous n'avons rien à dire à personne. Si nous pouvons convaincre les parents de garder le silence... »

Daniel se remit à arpenter son bureau feutré, tête baissée, en se frottant les mains. Finalement, il acquiesça de la tête.

« Bon Dieu... Moi qui espérais que nous avions terminé.

— Nous n'aurons terminé que lorsque Bekker tombera. Vous avez

vu les bandes vidéo de Sybil, pour l'amour du Ciel...

— Et vous avez entendu ce qu'ont dit les juristes. Une mourante, peut-être paranoïaque, bourrée de drogues ? Allons. Je la crois. Merriam la croit, Sloan et vous aussi. Mais aucun juge ne pourra soutenir ça devant un jury.

— Déclaration sur le lit de mort...

— Allons, Lucas, elle ne l'a pas faite sur son lit de mort, bon Dieu !

— Vous savez ce que Cassie n'arrivait pas à comprendre, au sujet de ces meurtres ? Les yeux. Elle disait que Druze n'était pas quelqu'un à arracher les yeux... Et vous savez ce qu'en dit mon amie Ella, la psy ? Elle dit que le meurtrier éprouve un besoin compulsif de prendre les yeux. Alors, si Bekker est givré et qu'il tue quelqu'un d'autre... Seigneur, vous voyez ça ? D recommencera le coup des yeux et vos couilles seront accrochées à un poteau devant l'entrée de l'hôtel de ville. »

Daniel tira sur sa lèvre, soupira, hocha la tête.

« Allez-y. Parlez aux parents des gosses. S'ils sont d'accord pour l'exhumation, foncez. S'ils refusent, revenez me voir, on en reparlera. Je ne veux pas demander d'autorisation au tribunal. »

Lucas rencontra Anderson dans le couloir.

« Tu as entendu ? demanda Anderson.

— Quoi ?

— Les gars du labo disent que Druze n'avait pas beaucoup de nitrate sur les mains. Peut-être qu'il avait enveloppé le revolver d'un mouchoir, mais quand même...

— Alors, qu'en déduisent-ils ?

— Il est possible qu'il ne se soit pas suicidé. Le médecin légiste dit que toute la scène est bizarre, la façon dont il l'a fait, la façon dont il devait se tenir quand il a appuyé sur la détente. Il n'arrive pas non plus à comprendre comment l'arme a pu se retrouver en dessous de lui. La bouche du canon se trouvait quelque part entre huit et dix centimètres de sa tempe quand il a tiré. Avec l'impact de la balle et le recul, il aurait normalement dû partir d'un côté et l'arme de l'autre. Au lieu de quoi, l'arme l'a précédé par terre.

— Le médecin légiste s'occupe toujours de lui ?

— Oh, oui. Ils ont des échantillons de tout. Je ne sais pas ce qu'il y a, mais ça devient de plus en plus bizarre. »

Lucas était assis dans son bureau. Il repassait le film des événements dans sa tête, sentant les rats de la dépression trotter juste au-dessous de la surface de sa conscience. S'il cessait de se concentrer, ils allaient déferler. Il força son esprit à s'appliquer : Druze avait-il tué Cassie ? Malgré les questions qui subsistaient, cela semblait probable. Dans la plupart des meurtres, la réponse la plus évidente est la bonne. Et il y a des anomalies dans toutes les enquêtes criminelles. L'arme n'aurait pas dû tomber par terre avant le corps de Druze, mais cela s'était peut-être passé ainsi.

L'un des rats s'échappa : si seulement Cassie l'avait reconnu un jour plus tôt et si Bijou avait téléphoné en l'identifiant formellement.

Cet enfoiré de Bijou.

Lucas fronça les sourcils, décrocha le téléphone et appela la section des crimes violents. Sloan était chez lui, lui répondit-on, pour essayer de rattraper un peu de sommeil. Lucas l'appela, le sortant du lit.

« Hier soir, pendant que j'étais assommé par les drogues, est-ce que quelqu'un a téléphoné ?

— Non.

— Hum. À quelle heure avons-nous identifié Druze pour la télévision et annoncé publiquement qu'il avait participé aux meurtres en série... ?

— Ce *matin*. Je veux dire, ils ont cité le nom de Druze hier vers minuit environ, mais seulement son nom. Nous n'avons annoncé l'histoire des meurtres en série que ce matin.

— Ah. Bon, merci. »

Il quitta Sloan, composa le numéro de TV3 et obtint Carly Bancroft.

« Ici Lucas. Avez-vous cité le nom de Druze la nuit dernière ?

— Non, nous l'avons annoncé aux premières informations du matin, répondit-elle. Un peu d'aide n'aurait pas été de trop...

— Je n'étais pas... opérationnel. Et les autres chaînes ? Elles avaient son nom ?

— Pas que je sache. Nous avons ramassé le communiqué en appelant le commissariat, comme tous les matins. Personne ne s'est plaint parce que quelqu'un avait essayé de truander les autres, or ils ne s'en seraient pas privés, pour une info pareille. Quand pourras-tu nous parler ? Tu les as trouvés, n'est-ce pas ? Qu'est-ce...

— Je ne peux vraiment rien dire pour le moment. Je te rappellerai

plus tard. »

Il raccrocha et s'enfonça dans son fauteuil en se massant les tempes. Bijou n'avait pas téléphoné.

Quand il rentra chez lui, la voiture de Jennifer était dans l'allée. Il la doubla au ralenti pendant que la porte du garage se relevait. S'étant garé, il sortit au moment où elle descendait de voiture.

« Comment vas-tu ? » demanda-t-elle.

Elle portait un chandail noir à col cheminée sous un cardigan. Des anneaux en or dépassaient de sa chevelure blonde coupée court.

« Qu'est-ce que tu veux ? »

Il avait parlé si durement qu'elle recula.

« Je voulais voir comment tu t'en sortais... »

— C'est Ella qui t'a envoyée ? »

Jennifer était adossée à la porte de sa voiture. Lucas se rapprocha d'elle, vaguement menaçant, les poings serrés dans les poches de sa veste.

« Elle m'a dit que tu étais en difficulté. »

— Je n'ai pas besoin de ton aide. La dernière fois que j'en ai eu besoin, tu m'as enfoncé la tête sous l'eau. »

Sur quoi il tourna les talons et rentra dans le garage.

« Lucas... »

Son esprit fonctionnait comme un train de marchandises, tous les faits, les suppositions, les souvenirs, les plans et les possibilités voltigeant sous ses yeux, pareils à des autos tamponneuses. Pas moyen de s'en débarrasser. Jennifer. Des yeux verts, des lèvres charnues. Sarah, un petit paquet qui couinait quand il la lançait en l'air. Jennifer et Sarah dans la salle d'accouchement, puis dans la cabane près du lac. Jennifer se baignant nue au clair de lune. Sarah commençant à ramper.

Il se sentait parvenu à un embranchement où dix mille choix étaient possibles, mais il ne pouvait affronter la situation, avec toutes ces branches...

« S'il te plaît, va-t'en », dit-il simplement.

Il essaya de dormir, sans y parvenir. Trop de suppositions se bousculaient dans sa tête. Finalement, ayant regardé le réveil, il

appela l'Institut des beaux-arts de Minneapolis et demanda jusqu'à quelle heure la boutique était ouverte. Il avait juste le temps.

Il se hâta, s'efforçant de ne penser à rien. Continuer à agir. Ne pas s'occuper des armes en bas. Elles sont rassemblées au sous-sol, rutilantes. Tant pis, qu'elles aillent se faire foutre, qu'elles rutilent toutes seules.

La boutique était vide à l'exception de la vendeuse qui s'ennuyait ferme et était tellement bien habillée qu'elle ne pouvait être qu'une bénévole.

« Puis-je vous aider ? demanda-t-elle.

— Oui. Je m'intéresse à un dénommé Odilon Redon. Qu'est-ce que vous avez sur lui ? Des calendriers ? »

Cinq minutes plus tard, il était dans sa voiture, à la recherche d'un morceau de papier. Il finit par trouver le reçu d'un magasin de pneus. Il le retourna, l'aplatit sur le manuel de l'utilisateur Porsche posé sur sa cuisse, et commença à dresser une liste.

Plus tard, ayant peur de se coucher, il s'assit dans la chambre d'amis avec une bouteille de Canadian Club et étudia ses tableaux de données.

Celui du Tueur Numéro Un était complet : Druze. Un troll, costaud, trapu, avec une tête étrange, qui avait tué Stéphanie. Là-dessus, plus aucun doute. S'il travaillait en équipe avec Bekker, c'était lui qui devait avoir tué George, parce qu'à l'heure du meurtre Bekker se trouvait avec Lucas. Il aurait pu tuer Cassie. Il aurait pu tuer

Armistead. Il aurait pu tuer la femme du centre commercial, mais pourquoi ? Elle ne s'inscrivait absolument pas dans le schéma d'ensemble. Ni personnellement, ni en relation avec les milieux universitaire et artistique. Et d'où venaient ces photos, sans les yeux ?

Tueur Numéro Deux : existait-il ? Était-ce Bekker ? Certaines traces, là où George avait été enterré, suggéraient la présence d'un deuxième homme. Et comment Druze aurait-il trouvé George si Bekker ne le lui avait pas signalé ? (Possibilité : il avait assisté à l'enterrement de Stéphanie.) Pourquoi avait-il conduit la Jeep de George à l'aéroport ? Comme avait-il pu tuer Armistead ? La raison du coup de téléphone au théâtre ? Une coïncidence, juste quelqu'un qui voulait un billet gratuit ?

Les réponses rentraient dans le schéma, quelque part. Lucas le sentait, mais il ne le voyait pas encore.

Il sortit de sa poche le reçu du magasin de pneus. Tout en haut, il

avait inscrit : « Bijou. »

Il le regarda, ferma les yeux et laissa les éléments affluer à son esprit.

À six heures du matin, il téléphona à Del. « Il faut que je vienne te parler », déclara-t-il. Del avait une faiblesse pour les amphétamines.

« Seigneur, qu'est-ce que tu fous debout à six heures ? Tu es pire que moi, mon vieux. »

Lucas traversa la ville avec l'aube naissante qui annonçait une autre journée froide et grise. Les programmes de radio pour ceux qui prenaient la route venaient de commencer. Il dépassa la station spécialisée dans le sport et s'arrêta sur les informations, n'écoutant que d'une oreille tandis qu'il engageait la Porsche sur la 1-94 en direction de Minneapolis.

Del l'attendait devant la porte, vêtu d'un caleçon légèrement jauni et d'un T-shirt que n'aurait pas renié Clark Gable. Lorsque Lucas lui expliqua ce qu'il voulait, il hocha la tête et dit :

« Lucas, tu vas finir par te tuer.

— Non, j'ai juste besoin de rester éveillé un moment. Je sais ce que je fais. »

Del le regarda, acquiesça de la tête, alla dans sa chambre et en ressortit avec un flacon de plastique orange.

« Dix doses. C'est du costaud. Ne va pas trop loin.

— Merci, mon vieux. »

Une voix de femme retentit dans le fond :

« Del ?

— J'arrive. » Souriant timidement à Lucas, il ajouta : « Cheryl. Que veux-tu que je te dise ? »

Les amphètes le mirent de bonne humeur. Il prit la direction du sud, regardant l'horloge du tableau de bord. Presque sept heures. Sloan devait être debout.

« Comment te sens-tu ? demanda la femme de Sloan en ouvrant la porte.

— C'est ce que tout le monde veut savoir », répondit Lucas en lui souriant. C'était un petit modèle, un peu ronde, à la fois maternelle et sexy. Lucas l'aimait bien. « Sloan est levé ? »

Elle tourna la tête.

« Sloan ? Lucas est là.

— Sur la véranda, répondit Sloan.

— Est-ce que Sloan a un prénom ? demanda Lucas en passant devant elle.

— Je l'ignore. Je ne lui ai jamais posé la question. »

Sloan était assis sur la terrasse, une bouteille de Coca à portée de main sur une table. Il fumait une cigarette en mangeant une tartelette aux cerises.

« Voilà un authentique petit déjeuner de bûcheron.

— Ne parle pas trop fort, je ne suis pas encore réveillé.

— J'aimerais que tu sondes en douceur deux ou trois personnes pour moi. » Sloan était le meilleur interrogateur de la police locale. Les gens lui racontaient des choses. « J'ai les noms et les adresses...

— Pour quoi faire ? demanda Sloan en prenant la liste.

— Leurs gosses sont morts. Nous voulons les exhumer. Je veux que ce soit fait aujourd'hui. »

Chapitre 29

Beauté dansa, dansa en perdant son sang, jusqu'au moment où il tomba sur le dos, bras tendus et jambes écartées dans une sorte de crucifixion sur le tapis cossu de la salle à manger. Il ne rêvait pas d'yeux. Il ne rêvait pas. Il n'y avait plus rien.

La douleur le réveilla.

La lumière du jour filtrait à travers les stores et son corps tremblait de froid, ses muscles le tiraillaient douloureusement. Il se redressa et baissa les yeux, crut un instant que son torse était couvert de boue et finit par comprendre qu'il s'agissait d'une croûte de sang. Quand il tenta de se lever, des particules de sang séché s'effritèrent et tombèrent sur le tapis.

Quelque chose avait changé, il le sentait. Quelque chose était différent mais il ignorait quoi. Pas moyen de se souvenir. Il s'efforça de trouver mais son esprit était confus et il n'y parvint pas. Il alla dans la salle de bains, tourna le robinet de la baignoire et regarda l'eau couler, tourbillonner. Il se mit alors à chanter exactement comme Mme Wilson le leur avait enseigné en septième : « Frère

Jacques, Frère Jacques, dormez-vous, dormez-vous ? »

Dans le bain, le sang se mêla à l'eau, la teintant de rose. Bekker s'y immergea, éclaboussant son magnifique visage, et entonna tout le répertoire de chansons du primaire.

Le miroir était recouvert de buée quand il en sortit. Cela l'agaçait toujours parce qu'il ne pouvait pas s'admirer, chaque fois il était obligé d'ouvrir la porte, d'attendre que l'air frais ait tout effacé. Il tentait régulièrement d'essuyer la buée avec une serviette mais n'obtenait jamais de résultat satisfaisant.

Il ouvrit la porte. L'air frais l'enveloppa et le stimula au point que la mémoire faillit lui revenir. Presque. Un premier filet de buée s'écoula en bas du miroir. Bekker prit une serviette et essuya. Ah, enfin.

Son visage lui parut distant, perplexe. Il n'était pas si loin que cela.

Il était... ici. Il tendit la main, toucha la surface, le visage se rapprocha. Et l'horreur s'installa.

Ce n'était pas Beauté. C'était...

Bekker poussa un hurlement, recula en vacillant, incapable de s'arracher à la vision-

Un troll le dévisageait. Un troll avec un visage recousu en mille endroits, des yeux écarquillés qui le jaugeaient. Alors, tout lui revint d'un coup. L'appartement, le revolver, Druze s'affalant comme un ballon dégonflé.

« Non ! » cria Bekker au miroir. Il empoigna ses cheveux, les tira de chaque côté de son visage, bénissant la douleur, essayant d'arracher le troll à sa conscience.

Mais les yeux, froids et cruels, flottaient dans le miroir, le fixant. Bekker s'enfuit en courant dans le corridor. Encore un des miroirs de Stéphanie, des miroirs partout, et dans chacun d'eux, des yeux. Il trébucha, tomba, rampa nu le long du couloir, se hâtant, se brûlant les genoux au contact du tapis. Il entra dans sa chambre comme un furet, s'empara de l'étui à cigarettes dans une précipitation panique.

Il y avait des yeux partout, sur la surface rutilante de la table de chevet ancienne, sur les carreaux des fenêtres, au ras de l'eau contenue dans un gobelet à whisky... Ils attendaient. Il n'y avait pas de place pour Beauté. Il goba trois pilules rouge sang de Nembutal 100 et trois, quatre, six comprimés roses, du Lysanxia 40 mg. Et aussitôt après, des œufs pêche dalprazolam, du Xanax 0,50. Était-ce trop ? Il ne savait plus, il ne se souvenait plus. Peut-être était-ce insuffisant, au contraire. Il prit une réserve d'œufs avec lui, et rampa en sanglotant dans son placard, louchant de ses yeux à demi clos, évitant les surfaces brillantes. Tout au fond, derrière les pans de chemise et les jambes de pantalon, parmi les chaussures et les odeurs d'obscurité le Nembutal opérerait en premier. Il perçut une légère accélération quand il arriva, une stimulation pour Beauté. Ce n'était pas ce que Bekker voulait. Il voulait obtenir un effet calmant, sédatif. Le temps d'y penser et l'accélération reflua, laissant place au sédatif. D'ici une heure, le Lysanxia viendrait le décontracter pour la journée, jusqu'au moment où il trouverait le moyen d'approcher Druze. Et le Xanax le calmerait.

Une autre voix s'éleva à distance, quasi irrationnelle : Druze, trouver Druze.

Bekker regarda sa paume à demi refermée autour des comprimés. Il pourrait trouver Druze si les médicaments le soutenaient.

Lucas attendait.

La deuxième maison était légèrement surélevée par rapport à la rue, entourée d'une pelouse bien nette et de plates-bandes encore dépouillées en ce début de printemps. Un break Ford Taurus était garé dans l'allée. Celui du mari, qui était arrivé une minute après eux. Lucas était resté dans la voiture pendant que Sloan entraînait dans la maison.

Les amphétamines commençaient à mordre. Lucas se sentait affûté et dur comme le tranchant d'un morceau de verre, mais fragile également. Il attendait en écoutant une cassette de Chris Rea, accompagnant le rythme du bout des doigts.

Sloan sortit de la maison et traversa la pelouse, un papier à la main.

« On a l'autorisation, annonça-t-il. La femme a été impec mais j'ai bien cru que le mari allait nous faire une crise cardiaque.

— Du moment que nous l'avons », dit Lucas.

L'exhumation se déroula avec une efficacité minutieuse. Une petite pelleteuse ramassa un mètre cinquante de terre qu'elle déposa sur un drap de toile. Deux fossoyeurs du cimetière dégagèrent les vingt derniers centimètres à la pelle, ajustèrent des crochets au cercueil et le soulevèrent telle une dent de bronze gagnée par la corrosion.

Lucas et Sloan suivirent la fourgonnette de la morgue jusqu'au centre-ville et allèrent parler au médecin légiste pendant qu'on déchargeait le cercueil.

Ils trouvèrent Louis Nett au moment où il enfilait une blouse par-dessus ses vêtements.

« Vous êtes au courant pour l'autre ? » demanda Lucas. Un deuxième enfant était enterré à Coon Rapids, en banlieue.

« Ça suit son cours, répondit Nett. Bon, si vous attendez un peu, je vous donnerai le résultat dans quelques minutes... selon l'état du corps, évidemment.

— Qu'en pensez-vous ? demanda Sloan.

— Oh, elle a été préparée par les Frères Saloman. Ils sont extrêmement soigneux et elle n'est pas dans le trou depuis si longtemps que ça. Je pense qu'il y a de bonnes chances, à condition que le cercueil soit resté parfaitement étanche. Parce que s'il y a eu une fuite, vous savez... » Il haussa les épaules. « Tout est possible.

— Nous attendrons, dit Lucas.

— Vous pouvez venir regarder, proposa Nett.

— Non merci, dit Lucas.

— Eh bien, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je crois que je vais y aller, dit Sloan. Je n'ai jamais assisté à ça. »

Le bureau du médecin légiste ressemblait à celui d'un employé de mairie ou d'un expert-comptable du comté, à n'importe quoi sauf à un endroit où l'on étudiait scientifiquement la mise en morceaux des défunts. Des secrétaires étaient assises devant des écrans d'ordinateurs maculés de traces de doigts, chaque table se distinguant par un objet mascotte, un petit souvenir : grenouille de porcelaine, chérubin aux fesses roses, angelot en prière, photocopie de directive tombée des hautes sphères, photocopie de dessin humoristique provenant de la base.

Dans l'arrière-salle, ils étaient en train de disséquer une adolescente morte depuis belle lurette.

Lucas regarda un des dessins humoristiques, découpé dans le *New Yorker*. On y voyait deux hommes d'affaires imposants, identiques et vaguement scandinaves, la moustache en brosse, en costume trois-pièces, chapeau et attaché-case, qui s'arrêtaient devant le bureau d'une hôtesse quelque part dans Manhattan, apparemment. L'hôtesse s'adressait à un interphone : Minneapolis et St. Paul sont dans la salle d'attente, Monsieur...

Il se désintéressa de la caricature, s'affala sur un canapé et ferma les yeux, mais ses yeux ne voulaient pas se fermer. Il les rouvrit donc et les dirigea vers le mur. Incapable de fixer son attention, il ramassa un magazine vieux de neuf mois consacré à la chasse à l'arc. Au bout de quelques lignes, il le reposa sur la table.

Sur le bureau vide d'une secrétaire, une pendule indiquait quatre heures quinze. Nett avait dit que cela ne prendrait que quelques minutes. À quatre heures trente, Lucas se leva et commença à arpenter la salle, les mains dans les poches.

Sloan revint le premier. Lucas lui fit face.

« Vous aviez raison. »

Un nœud se relâcha dans l'estomac de Lucas. Ils le tenaient.

« Les yeux ?

— Découpés. Nett dit que cela a été fait avec un cutter ou quelque chose de semblable. J'imagine que ce devait être un scalpel. Un truc capable de vraiment creuser en profondeur.

— Peuvent-ils prendre des photos ?

— Eh bien, c'est-à-dire qu'ils sont en train de récupérer les yeux, dit Sloan, comme si Lucas aurait dû le savoir. Ils vont les mettre dans des petits flacons de formol.

— Oh, Seigneur... »

Chapitre 30

La journée commença par une dispute.

« Je ne suis pas devenue psychiatre pour t'indiquer la meilleure manière de détruire un esprit, dit sèchement Ella Kruger.

— Je n'ai pas besoin que l'on me balance des scrupules d'ordre éthique. J'en ai suffisamment entendu comme ça à l'école, répondit Lucas. J'ai besoin de savoir ce qui va se passer, ce qui va se passer selon toi. Si cela ne peut pas marcher, dis-le. Sinon... nous t'avons expliqué ce qu'il fait. Tu veux que ce monstre continue à rôder dans les hôpitaux, à éliminer des gosses ? Parce que tu as des états d'âme catholiques ? »

La religieuse s'insurgea.

« Ce sont là des propos extrêmement offensants, je ne les admettrai pas.

— Contente-toi de me répondre. »

Ils continuèrent ainsi pendant une quinzaine de minutes, puis elle finit par céder.

« Si c'est bien l'homme que tu penses, cela pourrait marcher. Mais s'il est aussi intelligent que tu le dis et qu'il pense clairement, il pourrait aussi vous percer à jour. Dans ce cas, tu es perdu.

— Il faut qu'on aille plus loin, expliqua Lucas. Nous avons besoin de contrôler la situation.

— Je t'ai dit ce que je pensais : cela pourrait marcher. Il faudra que tu lui laisses seulement entrevoir un flash, afin qu'ensuite il ne sache plus s'il l'a réellement vu ou juste imaginé. Tu ne dois pas le laisser appréhender la... matérialité de l'image. Pas question de lui envoyer une photographie ou autre chose du même ordre. S'il a quelque chose de concret entre les mains, qu'il peut s'asseoir et le contempler, il se dira : *Attention. Ceci est réel. Comment est-ce que cela a pu passer de mon esprit à la réalité ?* Et alors, il s'en prendra à toi. Aussi dois-tu recourir à des simulacres, et plus ils seront insaisissables, mieux ce sera. Tu as besoin d'un feu follet.

— Un feu follet, répéta Lucas, songeur. Tu penses que ça fera l'affaire ?

— Il n'y a jamais de certitudes avec l'esprit humain, Lucas. Tu devrais le savoir, après ce qui s'est passé l'hiver dernier. »

Ils se dévisagèrent de part et d'autre du bureau d'Ella, puis il se leva et s'apprêta à partir.

« Que vas-tu faire ?

— Je vais le provoquer. »

« Bon Dieu, il me faut une caméra vidéo, je ne peux pas supporter ça. »

Assise sur le siège du passager dans la Dodge de Druze, Carly Bancroft s'affairait avec une trousse de maquillage professionnel. Il régnait une moiteur déplaisante à l'intérieur de la voiture, vu la promiscuité. Une odeur de transpiration disputait le terrain au parfum de la jeune femme et Lucas n'était pas sûr de sentir très bon non plus.

« Tu vas pouvoir en parler, dit Lucas. Ce sera un reportage du tonnerre.

— Je ne travaille pas pour une connerie de journal. Je n'ai pas besoin de mots, j'ai besoin d'images. »

Lucas ne l'avait pas autorisée à venir avec un opérateur. Elle avait un Nikon muni d'un objectif de 35 mm dans son sac, mais affirmait qu'elle se sentait nue.

« Ce n'est même pas censé être un sujet...

— Arrête de parler deux minutes pendant que je m'attaque à la bouche. »

Il se sentait idiot, la tête ainsi renversée en arrière, avec la journaliste qui le maquillait. Lucas inclina le rétroviseur vers le bas et se regarda pendant qu'elle lui barbouillait le côté du visage.

« C'est plutôt rustique, risqua-t-il en essayant de garder les lèvres immobiles.

— C'est parfait comme ça, répondit-elle. Ce n'est pas du maquillage de ville, mais du fard pour la scène. Tu as de la veine que j'aie suivi les cours de techniques du théâtre. Tiens-toi tranquille, sapristi, il faut que je te raccourcisse le nez. »

Elle avait commencé par lui enduire le visage de démaquillant, qu'elle avait ensuite aux trois quarts enlevé avec un mouchoir en papier. Quand elle eut terminé, il se sentit la peau toute grasse.

« Il le faut, dit-elle. C'est ta base. »

Les cheveux de Lucas étaient maintenant aussi noirs que l'avaient

été ceux de Druze, mais elle ajouta une touche de bleu-gris sur sa mâchoire et sous son nez pour renforcer les ombres. Puis elle utilisa une houppette pour appliquer sur l'ensemble une poudre transparente destinée à fixer le maquillage.

Elle passa le reste du temps à mélanger des tons bleuâtres et rouges afin de rendre sur son visage l'effet de cicatrices multiples. D'autres fards arrondirent l'ensemble. Ce n'était pas tout à fait le potiron de Druze, mais ils ne pouvaient pas faire mieux. Ils obtinrent la lourdeur de Druze en lui enveloppant le torse d'une serviette-éponge. Toute l'opération avait duré vingt minutes.

Ensuite, ils attendirent.

« En route, dit Sloan d'une voix neutre.

— Passe-moi le chapeau », demanda Lucas. Bancroft lui tendit un feutre à bord rabattu. Il s'en coiffa, ramassa son portable, appuya sur le bouton de transmission et demanda : « Où est-il ?

— Il arrive. Deux minutes. Tu es prêt ?

— Prêt », confirma Lucas. S'adressant à Bancroft, il dit : « Crapahute derrière, au cas où il se produirait quelque chose d'imprévu. Si tu essayes de regarder par la fenêtre, je te dévisse la tête. Et que je ne te surprenne pas non plus à pointer le nez de ce foutu appareil.

— Dis-moi ce qui se passe », demanda-t-elle en escaladant agilement la banquette. Lucas entr'aperçut ses longues jambes dans un éclair, puis ses yeux bleus.

— Planque-toi.

— Je peux juste jeter un coup d'œil ?

— Encore deux rues, dit Sloan. Nous voyons le feu. C'est au rouge...

— Il passe au vert, dit une autre voix. Dis-moi quand...

— Ça va faire un feu vert drôlement court, dit Lucas à Bancroft. Mais baisse-toi, bordel.

— Dernier croisement, Lucas. Vas-y, maintenant », dit Sloan. Lucas s'écarta du trottoir, arriva en haut d'une légère côte et redescendit la pente vers le feu tricolore du croisement. Il vit la voiture de Bekker qui roulait vers le feu, sa flèche indiquant qu'il allait tourner à gauche. Télécommandé depuis la voiture de surveillance, le feu vira à l'orange, puis au rouge.

Lucas s'arrêta au signal et regarda Bekker à travers le pare-brise

teinté. Ils ne pensaient pas qu'il pourrait voir le visage de Lucas à cette distance mais ils rien étaient pas sûrs. Lucas, lui, voyait Bekker. Le feu d'en face passa à l'orange. « On y va, dit Lucas. Reste planquée. »

Bekker, dont la flèche clignotait toujours à gauche, s'arrêta, talonné par la voiture de surveillance chargée de le bloquer au cas où il tenterait de se lancer à la poursuite de Lucas. Celui-ci s'avança au ralenti vers le milieu du carrefour. En croisant la voiture de Bekker, il regarda à gauche, par la fenêtre. Le col de son manteau était relevé, le bord de son feutre rabattu, son visage était dans l'ombre.

Ses yeux accrochèrent le regard de Bekker, dont la tête tressauta comme s'il venait de prendre un court-jus. Accélérant, Lucas sortit du carrefour et remonta la pente.

« J'ai l'impression que sa foutue bagnole a calé. Il avance en roue libre au milieu du croisement et il n'arrive pas à la faire redémarrer, annonça Sloan.

— Il m'a vu », dit Lucas, ajoutant à l'intention de Bancroft : « Tu peux te relever.

— J'ai vraiment besoin d'une caméra vidéo, gémit-elle. Davenport, tu es impossible. »

En état de choc, Bekker hurla, essaya de faire redémarrer sa voiture. Elle eut un sursaut quand il passa la première et cala à nouveau. Il tourna le contact une deuxième fois.

Il ne lui vint pas à l'esprit d'engager la poursuite. Il savait qui il venait de voir.

Bekker était resté une journée et une nuit dans le placard, passant alternativement du sommeil à un état de demi-veille. Il ne savait absolument pas combien de comprimés il avait avalés, ni quelles doses. Enfin, voyant poindre le jour, affamé, constatant que l'étui à cigarettes était vide, il avait rampé hors de son trou. Les yeux l'attendaient dans le verre. Il s'était relevé, titubant jusqu'à la salle de bains, le corps perclus de douleurs. Il avait attrapé des crampes dans le placard, ça lui faisait mal partout. Dans la douche, il était resté longtemps sous l'eau bouillante, la douleur évacuant les images de son esprit.

Quand il en était ressorti, il s'était habillé et avait pris une seule capsule noire d'amphétamines, juste ce qu'il fallait pour tenir la route. Puis il était monté dans sa voiture et, voyant les yeux dans le rétroviseur, l'avait écarté. Il avait descendu la rue — il connaissait un délicatessen à un peu plus d'un kilomètre. Il était tombé sur un feu

rouge. De l'autre côté de la chaussée, il y avait un break...

« Il continue ? demanda Lucas.

— Oui, il continue, répondit Sloan. Il avance très lentement, remarque. J'ai l'impression que quelque chose cafouille.

— Il a disjoncté. Je te disais qu'il connaissait Druze.

— Ça cafouille nettement. Il tourne en rond. Voilà qu'il revient sur la Douze... »

Le réseau continua de filer Bekker pendant qu'il se dirigeait vers le centre-ville.

« Ça se pourrait bien qu'il aille à l'hôpital », annonça Sloan.

Lucas colla un gyrophare d'emprunt à la fenêtre de la Dodge et fonce vers le campus. Bancroft, qui s'était faufilée pour reprendre sa place à l'avant, attrapa la ceinture de sécurité de Lucas, la lui passa sur l'estomac et la boucla. Elle en fit de même pour la sienne en disant :

« Tu conduis aussi mal qu'un cameraman.

— Je n'ai pas des masses de temps. Tu sais où il faut emmener la voiture ?

— Oui. » Elle semblait tendue. Il sourit. « Je te revaudrai ça, le moment venu.

— Tu me revaudras ça, plus cinquante pour cent. Si la chaîne savait ce que je suis en train de faire...

— Quoi ?

— Maintenant que j'y pense, je ne sais pas comment ils réagiraient. Si j'avais un film vidéo, ils seraient sans doute là en train de faire la queue devant le bâtiment, prêts à m'embrasser. »

Lucas sauta de la voiture au pied d'une passerelle dans Washington Avenue. Si Bekker empruntait sa route habituelle pour aller sur son lieu de travail, il allait forcément passer dessous. Mais depuis la route, il n'y avait pas moyen d'y accéder rapidement. Si Bekker arrêta sa voiture et grimpait à toute vitesse, Lucas aurait encore le temps de se réfugier dans le laboratoire de chimie qui se trouvait à l'extrémité de la passerelle.

« Où est-il ? » demanda Lucas dans son téléphone portable. Sur le trottoir, il accéléra l'allure pour atteindre l'entrée de la passerelle.

« Il approche de la sortie, alors tu as encore du temps, dit Sloan.

Ah, le voici, il est sorti. »

Lucas grimpa l'escalier qui menait à la passerelle et regarda à l'ouest, au-delà du Mississippi.

« Davenport ! »

C'était la voix de Bancroft, de l'autre côté. Il se retourna et regarda par-dessus le garde-fou. Elle était debout sur un mur, près du local du syndicat des étudiants, et le guettait à travers le viseur du Nikon. Il lui fit signe de dégager et repartit vers l'autre extrémité de la passerelle.

« Sur Washington », annonça la voix de Sloan.

Un étudiant qui passait par là, un garçon maigre à cheveux longs, vêtu d'un manteau qui lui descendait jusqu'aux chevilles et portant au cou une chaîne avec une croix ansée, lui jeta un regard intrigué et dit :

« Ça ne peut pas être Cyrano, avec un nez pareil... »

Lucas lui intima de foutre le camp et mit sa main en visière pour surveiller Washington Avenue en contrebas.

« Sur le pont, reprit la voix de Sloan.

— D'accord, répondit Lucas.

— Z'êtes flic ? demanda l'étudiant.

— Taille-toi, dit Lucas. Tu risques de gâcher quelque chose d'important et je serai obligé de te boucler.

— Voilà un excellent argument », dit le garçon en prenant le large en vitesse.

La voiture de Bekker avançait sur le pont, suivant le flot de la circulation. Lucas s'accroupit au bout de la passerelle, invisible, et attendit que

Bekker fût à moins d'une centaine de mètres. Il devait seulement entrevoir une apparition fugitive. Là, maintenant...

Lucas se releva et se pencha au-dessus du pont. Bekker le vit et sa voiture fit une embardée. Lucas avait déjà disparu, filant vers le labo de chimie.

« Il t'a vu, il s'est rangé sur le côté, appela Sloan.

— Il vient par ici ?

— Non, il est toujours dans sa bagnole... »

Bekker était assis dans sa voiture, sur le bas-côté de la route, la.

tête appuyée contre le volant. Il avait peur de dormir, attendait de pouvoir agir. Et maintenant, voici que Druze revenait-

Il fit demi-tour, traversa le Mississippi, laissa sa voiture dans le parking d'une résidence universitaire et alla à pied jusqu'à la bibliothèque. Le réseau de surveillance, quoique discret, ne le quittait pas d'une semelle. A l'intérieur, Bekker parcourut l'index du *Star Tribune*, trouva le numéro qui l'intéressait et nota certains détails concernant la mort d'un vagabond.

Il appela le médecin légiste d'une cabine publique.

« Je suis à la recherche de mon père qui présentait... certains troubles mentaux, expliqua-t-il. Nous n'étions pas très proches. J'ai été élevé dans une autre famille. Mais j'ai appris par un ami qu'il était mort et qu'on l'avait enterré dans le comté de Hennepin l'année dernière. Je me demandais si vous pourriez me dire à quelles entreprises funéraires vous avez affaire, pour que j'essaie de savoir où il est enterré. »

La morgue du comté travaillait avec quatre entreprises funéraires, sélectionnées chaque année par appel d'offres. Walker & fils, Halliburton, Martins et les Frères Hall. Il les appela dans l'ordre. Martins avala sa dernière pièce de monnaie.

« La maison Martins... » Une voix grave, prête à consoler...

« J'appelle au sujet de l'enterrement de Carlo Druze.

— C'est pour vendredi.

— Le corps sera-t-il exposé ?

— Euh, normalement, ça se passe comme ça, mais attendez, il faut que je vérifie. Pouvez-vous attendre une minute ?

— Oui. »

La femme s'absenta trois ou quatre minutes et revint lui demander :

« Êtes-vous de la famille ?

— Non. Je fais partie de la troupe de théâtre.

— Voilà, la mère de M. Druze avait décidé de ne pas faire exposer le corps, mais nous avons constaté que plusieurs membres de la troupe souhaitaient venir quand même. Alors nous avons prévu une exposition entre dix-neuf et vingt et une heures demain dans la chapelle de la Rose. L'inhumation aura lieu à Shakopee. Mais nous allons devoir contacter sa mère pour obtenir son accord.

— Demain soir entre sept et neuf heures... »

Bekker ferma les yeux. Ils allaient l'enterrer plus tôt qu'il ne s'y attendait, ou plutôt, qu'il n'aurait osé l'espérer. Druze était mort depuis deux jours et serait inhumé dans deux jours. Bekker avait craint de devoir attendre une semaine, sinon plus, avant l'exposition du corps. Il pensait pouvoir tenir le coup huit jours avec les médicaments appropriés, mais au-delà, il lui aurait fallu laisser tomber. Plonger et affronter Druze dans le territoire des rêves. Alors que maintenant il savait que cela ne serait pas nécessaire. Demain soir, tout serait terminé.

Chapitre 31

Bekker revit Druze par deux fois. Ou du moins, crut le voir : il n'arrivait pas à déterminer, au fond, si c'était vraiment Druze qu'il voyait, ou une image qui s'imprimait sur sa rétine.

Il le vit à deux pâtés de maisons de chez lui, masse obscure qui tournait au coin d'une rue. Bekker en resta bouche bée, le journal à la main, et la silhouette s'évanouit comme une bouffée de brouillard noir. Et il le revit en milieu d'après-midi, passant en voiture à quelques mètres de lui. Le regard de Bekker fut d'abord attiré par le véhicule, puis par la forme sombre qui se découpait vaguement derrière la vitre du conducteur. Il sentit les yeux qui s'attardaient sur lui.

Il s'était mis à consommer de l'Equanil comme du pop-corn, agrémenté à l'occasion d'une pointe d'amphétamines. Il avait peur de dormir et vivait dans son bureau dont il avait enlevé tout ce qui était en verre. S'il avait pu passer des journées entières à regarder le tapis...

Il avait du mal à rassembler ses pensées. Mais il irait mieux une fois qu'il se serait occupé de Druze. Peut-être se mettrait-il au vert quelque temps, en essayant de se désaccoutumer des médicaments. Quoi ? Il ne pouvait pas se souvenir. C'était de plus en plus difficile de réfléchir. Les unités de la pensée, les concepts lui semblaient se nouer en réseaux de possibilités dont les fils étaient emmêlés de telle sorte qu'il ne pouvait les suivre.

Il luttait contre l'obstacle. Et le temps passait.

Le salon funéraire était plus lugubre que de rigueur, une bâtisse de brique sombre et de pierre grise à laquelle s'accrochait un lierre sinueux qui n'avait pas encore de feuilles.

Fébrile, anxieux mais aussi frémissant d'impatience, Bekker passa deux fois devant l'établissement au volant de sa voiture. Au fond de sa poche, il y avait les beautés noires. Peu de voitures étaient garées dans la rue. En revanche, elles étaient assez nombreuses dans l'allée du funérarium. Lors de son deuxième passage, la porte d'entrée s'ouvrit et une demi-douzaine de gens sortirent, qui restèrent à bavarder en haut des marches.

Plus très jeunes pour la plupart, ils portaient de longs manteaux d'hiver et des chapeaux foncés, comme des Russes prospères. Bekker ralentit, se rapprocha du trottoir et les observa. Leur conversation était animée : une discussion ? Il n'aurait su dire. Cinq minutes plus tard, le groupe se désagrégea et ils s'éloignèrent, seuls ou en couple, vers leurs voitures. Enfin, ils disparurent.

Bekker s'efforça d'attendre. Pas moyen : le besoin pressant d'agir. Et il n'y avait personne en vue. La réflexion de l'employée des pompes funèbres lui annonçant la venue de personnes du théâtre ne l'avait pas vraiment convaincu, mais on ne savait jamais, avec ces gens-là. Il descendit de voiture, regarda autour de lui et s'avança lentement dans l'allée qui menait au salon funéraire. Une voiture passa dans son dos et il tourna la tête. Quelqu'un qui le surveillait ? Druze ? Il rien était pas sûr. Et cela lui était égal. Dans cinq minutes, ce serait terminé.

Le réseau ne le quittait pas :

« Il est sorti de sa voiture, il observe la porte », dit l'homme tout proche, continuant à rouler sans regarder Bekker qui remontait l'allée.

Il n'y avait aucun endroit où se cacher dans la chapelle de la Rose, mais les autres salles étaient encore pires. Finalement, Lucas décida d'enfoncer un clou dans le panneau supérieur d'une des doubles portes. En le retirant, il aurait un trou suffisamment large pour servir d'œilleton. Le directeur de l'établissement s'opposa à ce qu'il plante un clou mais lui prêta une perceuse électrique munie d'une mèche de quinze millimètres. Debout dans l'obscurité, Lucas pouvait voir l'espace autour du cercueil en collant son œil au trou.

« Approche et penche-toi au-dessus de lui », demanda-t-il à Sloan. Del était adossé au mur, l'air passablement amusé. Debout près du cercueil, Sloan se tourna vers la double porte. Le trou était invisible.

« Pose la main sur sa tête, ou au-dessus si tu préfères », dit Lucas depuis son poste d'observation. Sloan tendit la main au-dessus de la tête de Druze. Une seconde plus tard, la porte s'ouvrit.

« Je ne peux pas voir ta main », dit Lucas. Ses yeux firent le tour de la pièce et il ajouta : « Mais je crains que n'importe quel autre arrangement soit trop évident.

— Eh oui, avec l'alcôve telle qu'elle est disposée », dit Sloan en désignant le cercueil d'un signe de tête.

Del eut un large sourire.

« Nous pourrions peut-être placer, vous savez, un ressort avec un

clown sous les paupières. Quand Bekker les soulèvera, le clown jaillira brusquement...

— Ça me plaît bien, dit Sloan. Ce salaud aurait une crise cardiaque.

— Seigneur, dit Lucas en regardant le corps. Je crois qu'on va s'en tenir au trou dans la porte. »

Une voix annonça « Il arrive » dans le portable.

Sloan regarda Lucas.

« Tu es fin prêt ?

— Je suis fin prêt, répondit Lucas.

— Moi aussi », dit Del, portant sans s'en rendre compte la main à sa hanche, où une petite pièce de monnaie était attachée à sa ceinture. « Moi aussi, je suis fin prêt. »

Le réceptionniste était un type des Renseignements qui consacrait ses nuits à des opérations clandestines.

« Pas de problème, dit-il. Je pourrais gagner un putain d'Oscar, avec le boulot que je fais. »

Il y avait deux autres brigades à portée de main, plus l'équipe de surveillance qui filait Bekker.

« Le voilà, dit-il dans la radio dix minutes plus tard. Il roule devant. »

Bekker quadrillait le voisinage, sur le qui-vive. Il passa une deuxième fois devant le funérarium avant de s'arrêter.

« Il descend de voiture, il observe la porte, dit la radio.

— Tout le monde en place », ordonna Lucas.

La joie étreignait son âme. Dans cinq minutes...

Bekker portait un imperméable, un chapeau pliable et des gants de conduite en cuir. Le scalpel, dont l'extrémité était protégée par un capuchon en plastique, était agrafé à sa poche de chemise. La porte de l'établissement ressemblait, songea-t-il, à celle d'un vilain chalet de montagne.

À l'intérieur, il faisait excessivement chaud. Un miroir ancien, semblable à ceux que collectionnait Stéphanie, le prit par surprise de l'autre côté de la porte. Il tressaillit, détourna vivement les yeux, mais

l'attirance fut plus forte...

Druze avait disparu. Beauté le regardait en face. Beauté lui parut superbe, mais fatigué. Des rides inhabituelles barraient son large front, dessinant des pattes-d'oie au coin des yeux. C'était un style différent, se dit-il, mais non dépourvu de séduction. Français, peut-être, avec un air revenu de tout, comme cet acteur qui roule lui-même ses cigarettes. Quel était son nom, déjà ? Bekker n'arrivait pas à se concentrer. Son reflet flottait devant lui tel un rêve. Et soudain, une ombre commença à se former derrière ce reflet et...

Il détourna le regard. Ce devait être Druze, qui l'attendait toujours...

« Buchanan ? »

— Quoi ? » Bekker sursauta. Il était tellement captivé par le miroir qu'il n'avait entendu arriver l'employé des pompes funèbres qu'au dernier moment.

« Vous êtes venu pour M. Buchanan ? »

Le réceptionniste avait l'air tout ce qu'il y a d'ordinaire, un homme frêle en veston classique et pantalon de flanelle, un homme qui n'entretenait pas de rapports particuliers avec la mort alors qu'il travaillait en son sein. Aucune imagination...

« Non, dit Bekker. M. Druze.

— Ah, oui. C'est dans la chapelle de la Rose. Au fond à droite. »

Tel un agent immobilier, le réceptionniste lui indiqua où se trouvait la troisième chambre, celle qui était un peu trop petite.

« Merci. »

Un calme absolu régnait dans le funérarium, tous les bruits étant étouffés par des tentures de velours et d'épais tapis. Pour absorber les larmes, songea Bekker. En entrant dans la chapelle de la Rose, il se retourna pour regarder le réceptionniste. L'homme avait tourné les talons. Au moment où il allait entrer dans la pièce voisine, le téléphone sonna dans le hall. Le réceptionniste décrocha et engagea une conversation. C'était parfait. Bekker entra dans la chapelle.

Hors de vue, Lucas entendit l'agent des services de Renseignements poser sa question et Bekker répondre : « Non... M. Druze. » Quelques secondes plus tard, le téléphone sonna. Redoutant que Bekker ne flanche en arrivant, ils avaient concocté la diversion du coup de téléphone — en réalité, Sloan appelant d'une pièce éloignée. Si Bekker entendait le réceptionniste bavarder, cela l'encouragerait à passer à l'acte.

La chapelle de la Rose était petite. Quinze chaises de bois sombre faisaient face au cercueil. Le plâtre des murs était teinté d'un rose discret et les boiseries de beige patiné. Juste devant Bekker, une porte à double battant devait ouvrir sur les profondeurs du funérarium. La bonne dimension pour laisser passer un cercueil sur un brancard.

À droite de Bekker, le cercueil était posé sur un catafalque, à l'intérieur d'une alcôve de stuc. Les roses sculptées dans le stuc étaient peintes à la main. Le catafalque était recouvert d'un drap rose, un ton plus soutenu que les murs. Bekker voyait le profil de Druze et ses épaules massives engoncées dans un costume sombre.

Beauté entra en scène, le pressant d'agir dans sa hâte d'accomplir le rite, il entendait toujours, au loin, la voix assourdie du réceptionniste qui poursuivait sa conversation. Il se tourna vers le cercueil, prit le scalpel dans sa poche, ôta le capuchon de plastique, se rapprocha.

Druze avait une énorme tête. Non seulement une tête de potiron mais de gros potiron. On lui avait appliqué une bonne dose de fond de teint et le puzzle de peau greffée ne se voyait presque plus. Tandis que le nez, évidemment... il est vrai que, là, on ne pouvait pas grand-chose. Il fronça les sourcils. Dommage. Druze avait été une sorte d'ami, à sa façon. Quelqu'un à qui il pouvait parler. Mais il fallait le faire. Bekker le savait depuis le début. Le meurtre n'était pas de ces choses que l'on partage, sauf avec les morts.

Lucas appuya l'œil contre le trou de la porte. Pas moyen de voir Bekker entrer, ni de voir passer son beau visage. Bekker s'arrêta un instant devant le cercueil et regarda à l'intérieur. Lucas entendit le réceptionniste papoter dans le hall. Et puis, soudain, sous ses yeux, Bekker fondit sur Druze. Sa main était invisible, mais elle s'affairait...

Bekker regarda par-dessus son épaule avant de soulever la paupière de Druze de sa main gauche. L'œil était intact mais terne, sec comme un morceau de cuir, aveuglément fixé sur le plafond. Le cœur battant à tout rompre, le sang se précipitant dans ses veines, rassuré par le ronronnement de la voix du réceptionniste, Bekker enfonça la pointe du scalpel dans l'orbite et fit pivoter le manche, comme avec un tournevis. Il se sentit aussitôt allégé, comme si un poids lui était ôté des épaules.

Vite, plus vite. La bouche ouverte, haletant, il s'attaqua au deuxième œil, regarda de nouveau par-dessus son épaule, imprima

l'effet de torsion à la lame.

Et soudain, il fut libre. Il le sentait avec autant de force que si on l'avait soulevé au-dessus du sol. Beauté reprenant le dessus, il effectua un petit pas de danse et regarda Druze.

Les paupières étaient remontées, fripées comme des fragments de feuilles mortes. Le cœur palpitant de joie, tenant encore le scalpel, Beauté tendit la main pour les abaisser avec douceur, les remettre soigneusement en place. Puis il recula d'un pas.

« Tu lui as découpé les yeux, Mike ? »

La voix lui tomba dessus comme un seau d'eau glacée, une douche brutale qui lui coupa le souffle, chaque mot le blessant comme une pierre tranchante.

TU LUI AS DÉCOUPÉ LES YEUX, MIKE ?

Bekker tournoya sur place, le scalpel toujours dans sa main droite.

Davenport était là, appuyé à la double porte, vêtu d'un blouson de cuir foncé, tenant un pistolet qu'il ne pointait pas sur Bekker mais sur le côté. Il paraissait épuisé, ses yeux étaient hagards, il avait les cheveux sales et ne s'était pas rasé. Un voyou. Un autre homme entra par la gauche, suivi d'un troisième, le cousin camé de Stéphanie, Del. Le type des pompes funèbres était derrière eux.

« Parce que, si vous lui avez découpé les yeux, Mike, on vous tient aussi pour les gosses. Nous les avons exhumés aujourd'hui et le médecin légiste dit qu'ils ont été énucléés avec un couteau semblable à celui-ci, un scalpel. C'est bien un scalpel, Mike ? »

Bekker resta sans voix. Les mots martelèrent son cerveau : ON VOUS TIENT AUSSI POUR LES GOSSÉS. Davenport s'avança vers lui. L'un des deux autres flics, un type mince, lui dit « Du calme », mais Bekker ne comprit pas ce que cela signifiait.

Lucas s'avança vers lui, l'arme au poing. Bekker était d'une beauté saisissante dans la lumière douce que diffusait le plâtre rose. Il offrait un contraste brutal avec le puzzle de cuir qui servait de visage à l'homme derrière lui.

L'esprit de Lucas était comme de la glace. Il se savait capable de faire n'importe quoi lorsqu'il était dans cet état. C'était en partie dû aux amphétamines. Il n'avait pas dormi depuis trois jours et se sentait parfaitement éveillé, maître de lui, affûté, plus affûté que jamais. Il arriva à la hauteur de Bekker, passa devant lui sans se soucier du scalpel, tendit la main gauche et souleva les paupières de Druze, exactement comme l'avait fait Bekker. Celui-ci se détourna.

Glacial, Lucas s'écarta du cercueil et regarda Sloan.

« Il les a découpés. Tu veux jeter un coup d'oeil ? »

Lucas bloquait Bekker avec sa hanche. Bekker essaya de reculer et laissa glisser le scalpel par terre. Le couteau rebondit sur l'épais tapis, la lame pointant dans sa direction comme un index d'acier.

« Il a détaché les deux, du beau travail, dit Sloan en se penchant au-dessus de Druze.

— Ce que je veux savoir, dit Lucas à Bekker sur le ton de la conversation, c'est pourquoi vous avez tué Cassie Lasch. Pourquoi avez-vous eu besoin de faire ça ? Vous ne pouviez pas vous contenter de Druze ? Entrer simplement chez lui, lui fourrer le canon de votre arme dans l'oreille et appuyer sur la détente ? Vous auriez pu planquer les photos de la même façon et nous aurions compris le message. »

La bouche de Bekker s'ouvrit mais aucun son n'en sortit.

« Il me faut une réponse, insista Lucas.

— Du calme, dit Sloan en l'attrapant par la manche.

— Du calme, on en a rien à foutre », déclara Del en venant se placer de l'autre côté de Bekker, le visage menaçant. « Je connaissais Stéphanie depuis plus longtemps que toi, Mike. Et je l'aimais. Alors tu sais quoi ? »

Coincé entre Lucas et Del, recroquevillé contre le mur, Bekker ne répondait toujours pas. Del, les yeux lui sortant de la tête, se mit à vociférer :

« Tu sais quoi ?

— Holà, dit le flic des Renseignements, retenant Del par sa veste.

— Quoi ? croassa Bekker, le souffle coupé.

— Je vais te faire gicler la morve du nez, mon pote », lança Del. Sa main droite décrivit un arc et s'abattit sur le nez de Bekker qui s'écrasa contre le mur, le nez brisé et le menton dégoulinant de sang. Il leva les bras et les croisa devant son visage.

« Attends », hurla Sloan.

Il essaya de contourner Lucas, qui le repoussa. Et avant que Sloan ait pu se ressaisir, Del frappa encore deux fois Bekker, transperçant sa faible défense, un coup d'une main, un coup de l'autre. Et par deux fois la tête de Bekker fut projetée en arrière, heurtant le mur en produisant le même bruit que le marteau du juge à l'audience, tandis qu'une nouvelle coupure zébrait son arcade. Le flic des Renseignements s'abattit sur le dos de Del pendant que Sloan le neutralisait par l'avant tout en le repoussant. Bekker se mit à couiner,

tenant son nez d'une main. Un son perché qui allait *decrescendo* : Ouin-in-in.

« Ça suffit, ça suffit ! » hurla Sloan.

Ils réussirent à écarter Del, et Bekker baissa une main, réduisant sa garde.

« Non, ça ne suffit pas », déclara calmement Lucas.

Il était à moins d'une allonge de Bekker. Sloan et le flic des Renseignements, tout en essayant de contenir Del, ne le quittaient pas des yeux.

Le revolver surgit comme un fouet, le guidon en première ligne.

« En souvenir de Cassie, ordure ! » lança Lucas dans un grognement féroce. Sa salive aspergea le visage de Bekker, qu'il prit à la gorge de sa main gauche. Bekker eut juste le temps de cligner des yeux avant que le guidon de l'arme ne vienne déchirer sa joue et l'aile de son nez. Un sillon dentelé s'ouvrit sur son passage. Bekker rugit sous le choc de la douleur, semblable à une déchirure de feu.

Précis, rapide, bougeant avec la coordination fluide d'un boxeur s'entraînant sur un sac de sable, Lucas frappa Bekker une douzaine de fois avec le guidon de son arme.

Lui entailla le front deux, trois fois, lui ouvrit les arcades, creusa de profonds canyons dans son nez, sa joue gauche, puis la droite, lui zébra les lèvres, ensanglanta ses mains...

Sloan frappa Lucas dans le dos, lui bloqua un bras. Lucas fendit l'air avec son arme, un dernier coup sauvage qui toucha le menton de Bekker, ouvrant la chair aussi sûrement qu'une scie électrique.

Tout à son affaire, Lucas sentit à peine les bras de Sloan qui l'encerclaient, le type des Renseignements qui le soulevait du sol, les flics en uniforme qui débarquaient dans la pièce et se ruaient sur lui.

Ses yeux restèrent braqués sur Bekker et ses mains résistèrent tandis qu'on le plaquait par terre. Sloan tenait l'arme, il la lui arrachait des mains, le pouce sous le percuteur.

Lucas prit conscience d'un poids sur sa poitrine, de Sloan qui cessait de le regarder pour lever les yeux vers Bekker, de Bekker qui laissait une traînée de sang sur le plâtre du mur en s'effondrant par terre. Sloan dévisagea Bekker et Lucas l'entendit dire : « Oh, mon Dieu, mon Dieu ! Oh, Seigneur... »

Le visage du médecin n'était plus qu'un masque de sang et de chairs labourées. Même Druze aurait détourné les yeux, en voyant ça.

Dix minutes plus tard, le monde alentour avait repris son rythme

normal.

Lucas était assis à côté de Sloan sur un banc de bois.

Del se tenait au bout du couloir, les mains dans les poches. Le flic des Renseignements, deux agents en uniforme et les infirmiers étaient auprès de Bekker. Ils le sortirent sur une civière, l'un des infirmiers tenant au-dessus de lui un goutte-à-goutte dont l'extrémité était fichée dans son bras. Il était conscient. L'un de ses yeux était quasiment fermé mais l'autre restait ouvert.

Il vit Lucas, le reconnut, et laissa échapper un son indistinct entre ses lèvres tuméfiées.

« Quoi ? demanda Lucas. Attendez un instant. Qu'est-ce qu'il dit ? »

Les infirmiers s'arrêtèrent et regardèrent le blessé. Bekker se débattit, le sang coulant dans son œil ouvert, essaya de s'asseoir, réussit à articuler :

« Vous auriez dû... » Il perdit pied un instant, se ressaisit, une bulle rouge sur les lèvres.

« Quoi ? » demanda Lucas, se penchant vers lui. La bulle de sang éclata.

« Vous auriez dû...

— Quoi, quoi, espèce de salaud ? hurla Lucas sous son nez, alors que Sloan le saisissait par les bras.

— ... me tuer. » Bekker tenta de sourire mais ses lèvres tailladées n'obéirent pas. « Imbécile. »

Chapitre 32

Lucas était assis dans l'antichambre du bureau de Daniel, à deux mètres de la table de la secrétaire. Elle avait essayé de lui parler, au début, puis elle avait fini par abandonner. Quand la sonnerie de l'interphone grésilla, elle indiqua de la tête la porte de Daniel et Lucas s'avança.

« Entrez », dit Daniel. Sa voix était formelle, mais pas l'état de son bureau. Un tas de papiers étaient éparpillés sur sa table et un curseur ambré clignotait sur l'écran de son ordinateur, immobilisé au milieu d'une colonne de chiffres. Un voile de fumée de cigare flottait dans la pièce. Daniel désigna le fauteuil le plus confortable.

« Quelle putain de semaine. Comment vous sentez-vous ?

— Complètement dans le cirage. Je ne connaissais Cassie que depuis quelques jours et je ne pense pas que nous aurions tenu ensemble très longtemps, mais... merde. Elle me stimulait. Je me sentais redevenir un être humain.

— Vous allez rebasculer dans le trou ? »

On pouvait lire une sollicitude sincère sur le visage de Daniel.

« Seigneur, j'espère que non », dit Lucas en se frottant le visage des deux mains. Il était épuisé. Après l'arrestation, il était rentré chez lui et s'était effondré. Il avait dormi une nuit et un jour. Le coup de téléphone de Daniel l'avait sorti du lit. « Tout sauf ça.

— Hum. » Daniel ramassa un cigare éteint et le roula entre ses doigts. « Vous êtes au courant pour le répondeur ?

— Non, j'ai dormi tout ce temps-ci.

— L'un des enquêteurs chargés des constatations — vous connaissez André ?

— Oui.

— André passait par le bureau de Bekker quand une des secrétaires lui a dit qu'elle avait vu celui-ci sortir de la pièce voisine. Elle pensait qu'il réglait simplement quelques problèmes matériels pour son collègue, qui est allé faire des conférences en Europe. Toujours est-il qu'André appelle le collègue en question là-bas, lui explique ce qui s'est passé et obtient son accord. Nous fouillons son bureau. Il y a un

répondeur dans le dernier tiroir. Il est branché. André appuie sur le bouton et la bande s'arrête. Elle a été rembobinée. Quand il appuie de nouveau, elle se met en route. C'est un message de Druze à Bekker annonçant que c'est fait. Nous avons contacté la compagnie de téléphone et procédé à une vérification. L'appel était intervenu une demi-heure après le meurtre de la femme de Maplewood. Nous avons surpris un autre fragment de conversation avant ça, quelques mots seulement. C'était la voix de Bekker.

— Alors, le lien entre eux est établi.

— Oui. Et il y a aussi deux ou trois autres choses qui le confirment.

— Et pour Bijou ?

— J'ai dit à Shearson de laisser tomber le psy. Shearson est persuadé que c'est bien lui, mais nous n'en serons jamais sûrs. À moins qu'il ne se montre et vienne nous parler. »

Daniel roula le cigare entre ses paumes, l'air nettement contrarié.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Lucas.

— Merde. »

D'un revers de la main, Daniel expédia le cigare contre le mur, où il rebondit sur le portrait en noir et blanc de Robert Kennedy avant de tomber par terre.

« Allez, accouchez... », demanda Lucas.

Daniel fit pivoter son fauteuil face à la fenêtre qui donnait sur la rue. Le printemps était vraiment en route, maintenant, même si la température n'excédait pas les cinq degrés. Les jours rallongeaient. Le soleil inondait la rue.

« Enfin, bon Dieu, Lucas, vous avez tabassé Bekker... Son putain de visage... Et vous vous rappelez ce jeune maquereau, Whitcomb ? Son avocat s'est plaint aux Affaires internes. La famille de Whitcomb ne croit pas un mot de cette histoire de souteneur, ils sont persuadés que leur cher petit est tombé entre les pattes d'un sale flic. Ils parlent de porter l'affaire devant les tribunaux...

— Nous avons réglé ce genre de problème plus d'une fois..., hasarda Lucas.

— Pas comme ça. Vous avez participé à des bagarres. Ces types... Merde, ces types n'avaient aucune chance contre vous.

— Whitcomb est un petit salaud qui adore brutaliser les gens, dit Lucas en se penchant vers le bureau. Est-ce que son avocat a vu la fille qu'il a corrigée ?

— Mais oui, mais oui. Whitcomb est un criminel, seulement vous,

vous n'êtes pas censé en être un. Et maintenant, le bruit court que vous êtes entré dans l'appartement de Druze. Trop de monde est au courant. Si vous essayiez de le nier au cours d'une audition, ce serait un parjure. Et il y a encore autre chose.

— Quoi, par exemple ?

— Un type de la Huit menace de porter plainte parce que vous avez accordé certains renseignements privilégiés à une journaliste de TV3. Normalement, il n'y aurait pas de quoi fouetter un chat. Seulement, Barlow s'en est emparé et a décidé que vous aviez communiqué à la fille des éléments qui relevaient du secret de l'enquête.

— Vous pourriez très bien étouffer ça.

— Ça, oui. Et les autres choses aussi, quand on les prend à part. Mais si on regarde l'ensemble...

— Venez-en au fait, dit Lucas. Qu'essayez-vous de me dire ? »

Daniel soupira, pivota et se pencha sur sa table.

« Je ne peux pas vous sauver la mise.

— Vous ne pouvez pas me sauver la mise ? répéta calmement Lucas, l'air pensif.

— Ils vont vous faire la peau, expliqua Daniel. Les mouches à merde, certains types du conseil municipal. Et je n'y peux fichtre rien. Je leur ai dit que vous aviez eu des problèmes psychologiques mais que c'était en train de s'arranger. Ils m'ont répondu, foutaises. S'il est cinglé, ne le laissez pas sur la voie publique. Et puis vous avez tué deux ou trois personnes. Vous avez lu l'éditorial du *Pioneer Press* ? *Nous aussi, nous avons notre tueur en série...*

— Seigneur Jésus », dit Lucas. Il se leva et fit quelques pas dans le bureau, s'attardant devant les photos en noir et blanc, portraits de requins souriants, toute une vie de politiciens. Il s'arrêta devant les deux éléments en couleurs, la tapisserie Hmong et un calendrier des saisons du Minnesota. « Alors, je disparaîs ?

— Vous pourriez vous défendre, mais ça ne se passera pas bien. Ils vont poser des questions sur l'entrée par effraction chez Druze, sur la bagarre avec Whitcomb, sur le visage de Bekker... Il faut dire que si vous regardez la photo de Bekker avant, et la tête qu'il a aujourd'hui... Seigneur, il ressemble à Frankenstein. Et pour couronner le tout, on ne peut pas dire que vous ayez fait de gros efforts pour attirer la sympathie des gens.

— Il y a certains journalistes...

— Ils vous tourneront le dos comme des rats quittent le navire. Rien ne comble davantage un éditorialiste que de voir un autre type viré de son poste.

— J'ai des amis...

— Bien entendu. Moi, par exemple. Je pourrais témoigner en votre faveur. Mais comme je vous l'ai déjà dit... D'ailleurs, je suis un politicien, je sais de quoi je parle. Je ne peux pas vous sauver la mise. Je vais vous parler en ami : si vous présentez votre démission, je peux tout arrêter. Je peux court-circuiter le processus. Et vous partez les mains propres. Si vous décidez de vous défendre, je resterai à vos côtés, mais...

— Cela ne changerait rien.

— Non. »

Lucas contempla d'un œil morne le calendrier des saisons, hocha la tête et se retourna vers Daniel.

« Je savais que j'étais sur le fil du rasoir. Trop de saloperies arrivant en même temps. Mais au fond, je regrette...

— Quoi ?

— De n'avoir pas tué Bekker. Merde...

— Ne parlez pas comme ça. Devant quiconque, dit Daniel en pointant l'index vers Lucas. Cela ne peut que vous attirer des ennuis.

— Quand dois-je partir ? »

Daniel inclina la tête.

« Bientôt. Maintenant, par exemple.

— Vous avez une feuille de papier à en-tête de la division ? » demanda Lucas.

Penché sur la table de Daniel, Lucas écrivit deux simples phrases. *Veillez accepter ma démission de la Police de Minneapolis. J'ai eu grand plaisir à travailler ici mais l'heure est venue de poursuivre de nouveaux intérêts.*

« Vingt putains d'années, ajouta-t-il à voix haute en mettant les points sur les *i* et en barrant les *t* d'*intérêts*.

— Je suis désolé », dit Daniel. Il lui tournait le dos, regardant de nouveau par la fenêtre. « Votre retraite sera disponible, évidemment, si vous souhaitez...

— Elle peut aller se faire foutre, ma retraite. »

Lucas regarda sa main, s'aperçut qu'elle tenait un morceau de

papier rose, un reçu de fournisseur de pneus. Il y avait une liste au verso, et le mot « Bijou » tout en haut. Il le réduisit en boule et le jeta dans la grande corbeille en plastique placée dans une niche derrière le bureau de Daniel. Le projectile heurta le bord de la corbeille et les deux hommes le regardèrent rebondir sur le tapis.

« J'ai daté la lettre de demain. Il me reste deux ou trois détails officiels à régler. Et j'aimerais transmettre certains de mes dossiers à Del.

— D'accord. Je sais que Del a frappé Bekker, mais il n'a pas votre passé...

— Certes. S'il y a le moindre problème, si les Affaires internes se penchent sur son cas, dites-leur de s'adresser à moi. Je prendrai tout ça sur mon dos.

— Cela ne se produira pas. Comme je vous le disais, je peux arrêter le processus si vous n'êtes pas dans le secteur à leur chatouiller les narines. Et il y a encore une autre chose que je dois pouvoir faire. C'est d'accepter votre démission et vous mettre en disponibilité.

— En disponibilité ? Qu'est-ce que c'est que ça ? »

Daniel eut un geste d'impuissance.

« Ce n'est rien pour le moment. Mais peut-être que si vous vous en sortez les mains propres et que vous laissez le tumulte se calmer, nous pourrions vous faire revenir. Si ce n'est pas à plein temps, du moins comme consultant...

— Ça m'a l'air d'une vraie connerie. » Lucas considéra Daniel avec attention, puis ajouta : « Vous pourriez faire beaucoup plus qu'arrêter le processus. Mais en même temps vous ne pouvez pas, c'est bien ça ? »

Daniel se retourna vers lui, mal à l'aise.

« Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Vous ne pouvez pas me garder près de vous. Je risquerais de... » Son regard s'attarda sur Daniel pendant une longue minute, puis il hocha la tête et annonça : « Bien, je m'en vais. »

Encore perturbé, Daniel dit précipitamment :

« Faites quelque chose de votre vie, Lucas. Vous êtes un des types les plus intelligents que j'aie jamais rencontrés. Inscrivez-vous à la fac de droit. Vous feriez un superbe avocat. Vous avez de l'argent, visitez le vaste monde pendant quelque temps. Vous n'avez jamais mis les pieds en Europe... »

Au moment de franchir le seuil, Lucas s'arrêta et se retourna une

dernière fois pour regarder Daniel qui se tenait debout derrière son bureau, les mains dans les poches. Lucas le dévisagea pendant trois secondes interminables, ouvrit la bouche pour dire quelque chose, secoua la tête et sortit, tirant la porte derrière lui.

Du bureau du patron, il descendit à la salle des pièces à conviction où il signa le registre pour retirer le carton « Bekker ». Les preuves matérielles étaient réunies là : moulages des empreintes de pieds sur le site de la fosse dans le Wisconsin, morceaux de la bouteille qui avait servi à tuer Stéphanie Bekker, marteau du meurtre d'Armistead, messages de l'amant de Stéphanie.

Des morceaux de bande adhésive avaient été utilisés pour conserver les empreintes de l'amant relevées sur le sol de la chambre de Stéphanie Bekker. Ils avaient été placés sous scellés dans des sacs en plastique, avec une étiquette agrafée en haut du sac. Ils n'y étaient plus.

En ressortant de la salle des pièces à conviction, Lucas alla chercher sa veste, ferma son bureau à clé et monta l'escalier pour se retrouver au niveau de la rue. Il passa devant la curieuse statue du Père des Eaux, non dépourvue d'intérêt, et se retrouva sur la chaussée.

Où aller ? Il attendit que l'appel des armes enfermées dans le coffre du sous-sol se manifeste. Elles devaient reluire, n'est-ce pas, comme un pôle de gravité phosphorescent.

« Qu'est-ce qui te reste, maintenant, mon pauvre vieux ? » lança-t-il à voix haute en marchant d'un pas nonchalant vers le coin de la rue.

« Holà, Davenport ! » Un flic en uniforme l'appelait depuis l'entrée de l'hôtel de ville. « Il y a quelqu'un qui vous cherche !

— Je ne travaille plus ici, cria Lucas.

— Pas plus qu'elle », dit l'agent, tenant la porte ouverte et baissant les yeux.

Sarah, en robe rose et souliers blancs, sortit en trottant, le cherchant des yeux. Son visage s'illumina d'un sourire rayonnant quand elle le repéra. Elle brandit fièrement sa tétine et se mit à glousser. Jennifer se tenait juste derrière elle, le visage empourpré. Était-ce de gêne ? La mise en scène était tellement évidente que Lucas éclata de rire.

« Viens par ici, petite », dit-il en s'accroupissant et tapant dans ses mains. Sarah prit un air déterminé et fonça à pleine vapeur, réussissant un atterrissage en douceur dans les bras de son père.

« On pourrait parler maintenant, s'il n'est pas trop tard, proposa

Jennifer pendant que Lucas faisait sauter la petite fille en l'air.

— Il n'est pas trop tard.

— Vu ton comportement de l'autre soir...

— Je n'étais pas dans mon état normal, expliqua Lucas. Tu sais pour... ?

— Sloan a entendu des rumeurs et, m'a aussitôt appelée », dit Jennifer, chatouillant l'estomac de sa fille. Sarah se cramponna au cou de Lucas et sourit à sa mère. « Je crois que Sarah a un avenir à la télévision. Je lui ai expliqué comment elle devait franchir la porte et elle l'a fait tout naturellement. Elle connaissait même son texte.

— Cette enfant est brillante...

— Quand allons-nous parler ? »

Le regard de Lucas longea la rue, se perdit vers le Metrodrome.

« Je ne veux rien faire aujourd'hui. Seulement m'asseoir quelque part et voir si je peux me sentir bien. Il y a un match des Twins...

— Sarah n'y est jamais allée.

— Tu veux voir un match, petite ? Ce ne sont pas has Cubs de Chicago, mais qu'importe. »

Il souleva sa fille et l'assit à califourchon sur ses épaules. Elle l'empoigna par l'oreille sans lâcher sa tétine. Il sentit quelque chose qui ressemblait à un jet de salive dégouliner sur la raie de ses cheveux.

« Je t'apprendrai comment on crie pour les huer. Peut-être même qu'on pourra se procurer un sac pour que tu te le mettes sur la tête si le spectacle devient trop nul. C'est ce qu'on fait par ici. »

Après le départ de Lucas, Daniel rassembla ses papiers, les mit en pile et les posa dans le plateau, éteignit son ordinateur et fit quelques pas dans la pièce, s'arrêtant devant les visages des politiciens. Des décisions difficiles à prendre. Vraiment difficiles.

« Seigneur Jésus », soupira-t-il à voix haute. Il entendait les battements de son cœur, perçut une poussée d'adrénaline accompagnée d'un soupçon de peur. Mais c'était quasiment fini, maintenant.

En revenant vers sa table, il vit la boule de papier que Lucas avait voulu lancer dans la corbeille. Il la ramassa avec l'intention de la jeter mais son regard tomba sur l'encre de stylo-bille, au verso. Il ouvrit la feuille à plat sur son bureau.

C'était l'écriture de Davenport, bien lisible. Sous le titre « Bijou » :

— Corpulent, blond avec début de calvitie. Ressemble à Philip George.

— Ne peut pas se présenter à la police ni même négocier : Flic.

— Pas de cheveux dans la grille de la bonde ni sur les draps : Flic.

— M'a appelé par l'intermédiaire du standard sur la ligne qui n'était pas sur écoute : Flic.

— A considérablement déguisé sa voix : Me connaît.

— A travaillé avec S. Bekker à l'étude pour la commission de surveillance de la police.

— Savait que Druze était l'assassin.

— N'a pas rappelé après l'annonce dans le journal et la diffusion des portraits-robots à la télévision : Savait déjà que Druze était mort et qu'il avait tué S. Bekker.

— Avait dans son bureau un calendrier annuel avec un tableau de fleurs par Odilon Redon. Dans le même calendrier, à l'Institut des beaux-arts, il y a un portrait de cyclope pour le mois de novembre. L'a remplacé sur son mur par un calendrier des saisons.

— Charge un connard de suivre la piste d'un Bijou fantôme.

Ensuite, il y avait un espace vide, et tout en bas, une dernière ligne gribouillée en hâte :

— *Doit se débarrasser de moi — cela explique l'action des Affaires internes.*

« Nom de Dieu », se dit Daniel.

Il leva les yeux vers le mur d'en face, où le calendrier des saisons était accroché au milieu des visages de politiciens qui le regardaient, lui et la feuille de papier froissé. Abasourdi, il regarda par la fenêtre et vit Davenport qui lançait un enfant en l'air.

Davenport savait.

Daniel eut envie de courir vers lui. Il voulait lui dire qu'il était désolé.

Mais il ne pouvait pas. Alors il s'assit derrière son bureau et se mit à réfléchir, la tête entre les mains. Il n'avait plus jamais pleuré depuis son enfance.

Bijou rêvait parfois d'en être encore capable.